LES SAINTS DES DERNIERS JOURS

L'édition originale de cet ouvrage
a été publiée en langue américaine
sous le titre :

THE LATTER-DAY SAINTS
The Mormons Yesterday and Today

par Doubleday and Co, Inc., Garden City, New York.

© Robert R. Mullen, 1966, pour l'édition originale.

PRINTED IN FRANCE

Tous droits de reproduction ou d'adaptation en langue française réservés pour tous pays.

© MAISON MAME, 1970, pour l'édition française.

Robert R. Mullen

LES SAINTS DES DERNIERS JOURS

Traduit de l'américain par Nicole Daumard

MAME

Préface

Il est souvent question des nations de langue française dans cet ouvrage; en effet, il n'est que trop juste qu'une religion, révélée au Nouveau Monde à une époque récente, aux derniers jours, cherche à se reconnaître dans un pays comme la France, nation très chère au cœur et à l'esprit des Américains, et source incontestée de valeurs comme la liberté et le respect de l'homme. Il faut avouer, cependant, que ce livre n'était pas destiné aux Français à l'origine.

En réalité, l'affaire débuta en Grande-Bretagne, vaillante alliée de la France dans tant de combats en faveur de l'homme. Des informations succinctes avaient paru dans la presse britannique sur l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers-Jours, à propos de son action missionnaire dynamique, de la construction de nouvelles églises, etc. Un éditeur pensa que le public attendait un livre sur les Mormons, et, au cours d'un de mes séjours à Londres, il me demanda mon opinion sur la façon dont je voyais un tel ouvrage.

A mon avis, il devait comprendre trois parties : la première traiterait de la période d'organisation de cette Église, ou période de Joseph Smith; dans la seconde, période de Brigham Young, il serait question de la grande expédition et de l'établissement dans les Montagnes Rocheuses; et la troisième relaterait les événements de la période actuelle, en gros, du XXe siècle. J'exprimais le souhait qu'on y décrive les faits avec exactitude, sans mièvrerie ni malveillance. J'ajoutais que, surtout, il ne fallait pas que le lecteur non mormon ait l'impression de se faire endoctriner.

Je m'aperçus que tout le monde hochait la tête en signe d'assentiment et, quand nous en arrivâmes à la question de savoir qui l'écrirait, tous les regards se tournèrent vers moi.

« Mais je ne suis pas mormon, protestai-je.

— Non, mais vous connaissez leur histoire, et il serait peut-être préférable que quelqu'un qui ne soit pas mormon la raconte. »

C'est ainsi que tout commença.

On voudra bien excuser l'auteur de cette remarque personnelle, mais ayant eu le privilège de faire un long séjour à Paris à partir de 1945, en particulier à l'époque du Plan Marshall où il allait souvent travailler au quartier général installé à l'Hôtel Talleyrand, il a toujours eu grand plaisir à observer la joie de vivre, la vitalité, la curiosité et la vive intelligence des Français.

Il peut en dire autant des Mormons. Leur histoire contribue beaucoup à la légende américaine, et la façon dont ils se sont répandus dans le monde entier pour proposer à tous leur doctrine aura, espère-t-il, de l'intérêt pour ses amis français.

Avant-propos

Pour ce qui a trait aux débuts de l'histoire des Mormons, l'auteur est entièrement redevable, cela va sans dire, aux historiens qui se sont penchés sur la question avant lui. Ces sources sont présentées dans la bibliographie et dans les notes, aux moments opportuns.

C'est en se renseignant directement, c'est-à-dire en allant observer et interroger les gens sur place, qu'il a recueilli les matériaux concernant les événements récents et actuels. Il donne, au fur et à mesure dans le texte, l'origine de ses informations, dont il est infiniment reconnaissant.

A ce propos, il est bon de faire remarquer que ces aperçus sont comme des instantanés. Les présidents des missions et les missionnaires ne servent habituellement que deux ou trois ans à l'étranger, on ne s'entretient donc, à un moment donné, qu'avec une personnage qui vient tout juste d'arriver ou qui est sur le point de s'en aller. Cependant, si les acteurs changent, la scène reste la même.

Avertissement aux Lecteurs

Il est utile, pour la compréhension des pages suivantes, de savoir que l'appellation officielle et légale de l'Église des Mormons est « l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours », appellation qui lui a été donnée par Dieu, selon elle. Cette appellation peut être abrégée et apparaître, par exemple dans un titre de journal américain, sous la forme : « Église LDS ». Parfois on désigne un adepte comme un « LDS »; à Salt Lake City on peut poser la question : « Est-il un LDS ? » Souvent on désigne les adeptes par le nom de Saints, avec le sens qu'on donnait à ce terme, au début du christianisme, de fidèle du Christ. Ainsi quand on disait : « Ce sont des Saints », cela ne voulait pas dire que les personnes en question étaient canonisées, mais simplement qu'elles étaient des adeptes de l'Église mormone. Plus courante est cette expression d' « Église mormone » et de « Mormons ». On a utilisé ce vocable d'abord par commodité ou comme surnom; il dérive du *Livre de Mormon*, dont on donne l'origine et l'histoire dans les pages suivantes.

PREMIÈRE PARTIE

LA PÉRIODE DE JOSEPH SMITH

CHAPITRE I

L'histoire d'un succès

Pour les Mormons, selon les termes de leur cantique le plus populaire, « tout est bien ».

En ce début du dernier tiers du XXe siècle, les adhésions à l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours sont toujours très nombreuses. Cette Église grandit plus vite qu'elle ne l'a jamais fait dans son histoire. Les querelles théologiques n'existent virtuellement pas. Peu importent aux Mormons les restrictions pessimistes de Kierkegaard ou le monde sans Dieu des existentialistes, car aux questions séculaires « *d'où venons-nous ?* », « *où allons-nous?* », « *pourquoi ?* », ils sont persuadés d'avoir des réponses éternelles.

L'extinction de cette Église fut annoncée, dès le début, à l'époque du martyre de son prophète, Joseph Smith, en 1844. En ce temps-là, elle comprenait 40 000 membres. De nouveau, on prédit sa fin rapide à la mort de Brigham Young, en 1877. A cette époque, elle comptait 150 000 adeptes. A présent, on ne fait plus que rarement ce genre de prévisions maintenant qu'elle rassemble 3 000 000 d'adeptes.

Il lui a suffi de 117 ans — de 1830 à 1947 — pour recueillir un million d'adhésions. En 13 ans seulement — de 1947 à 1960 — le nombre de ses adeptes est monté à 2 000 000. Au rythme actuel, elle en comptera plus de 3 000 000 avant 1980.

Au cours des dix années passées, les missionnaires mormons ont trouvé des méthodes de plus en plus efficaces. En fait, ils ont aujourd'hui trois fois plus d'efficacité qu'il y a dix ans [1]. Et comme

1. Après la Deuxième Guerre mondiale, on a donné aux missionnaires une formation plus méthodique et plus appropriée, en s'inspirant surtout des méthodes ayant fait leurs preuves dans le domaine commercial. En conséquence, l'efficacité personnelle des missionnaires a, en général, triplé. La description de ces méthodes et des exemples apparaissent aux chapitres 24, 25, 26 et 27.

la croissance de leur église s'accélère, il n'est pas étonnant que les autres confessions se penchent sur ce phénomène avec intérêt.

Ce livre, écrit par quelqu'un qui n'est pas lui-même mormon, traite d'un mouvement religieux qui a eu largement sa part de critique et même de mépris et de persécutions, et qui pourtant n'a pas cessé de grandir et de prospérer au point qu'aujourd'hui il est reconnu comme l'un des mouvements religieux du monde qui recueillent le plus de succès. Bien que beaucoup tiennent cette Église comme spéciale à l'Utah, et même à la ville de Salt Lake City, il faut reconnaître que c'est loin de cette contrée qu'elle est la plus prospère.

Cette religion s'est surtout répandue en Californie, mais l'Amérique du Sud, les îles Britanniques, le nord de l'Europe occidentale, les îles des mers du Sud et même l'Orient sont livrés à l'activité fébrile et débordante des Mormons. Les Saints sont extrêmement dynamiques. Peu se rendent compte de l'étendue de leur avance dans le monde.

Une expansion internationale

Au moment de la rédaction de cet ouvrage, 12 000 missionnaires mormons faisaient du prosélytisme dans soixante-cinq pays. Depuis la Deuxième Guerre mondiale, ils exécutent un programme de construction, sur le plan mondial, dont le budget annuel est de 60 millions de dollars. A l'heure présente, 868 chapelles ou autres bâtiments sont en construction. Quelque 75 nouvelles chapelles ont été édifiées ou sont en train de l'être en Angleterre seulement.

En France, à Marseille, un groupe de Mormons a progressé en flèche, passant de 8 membres à 450, et ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. En Allemagne de l'Ouest, où militent plus de 1 000 missionnaires, les groupes comprennent plus de 26 000 personnes! Une des zones du monde où les Mormons sont le plus actifs en ce moment est, chose surprenante, l'Amérique du Centre et du Sud où le nombre des adeptes atteint en permanence 40 000. Et il augmente en ce moment. Même dans les îles très dispersées du Pacifique — les îles Fidgi, Samoa, aussi bien que Hawaii, la Nouvelle-Zélande et l'Australie — le nombre des adeptes dépasse 60 000.

Aujourd'hui, les Mormons patronnent des clubs de basket-ball dans toutes les parties du monde libre, y compris la Finlande. Ils

parrainent l'une des organisations de scoutisme la plus populaire du monde, et un important club de soft-ball [1]. Et ce n'est qu'un aspect secondaire de leur activité religieuse sur laquelle on peut effectivement dire que le soleil ne se couche jamais. Les missionnaires parcourent les rues des villes les plus éloignées, sonnant à toutes les portes, pour porter leur message. Des éléments de toutes les catégories sociales, parents et enfants, prennent quotidiennement de nouvelles initiatives et l'action de l'Église s'en trouve renforcée dans le monde entier, partout en même temps, au point qu'il paraît difficile de croire qu'elle ait pour origine un groupe de gens considérés jadis, par le plus grand nombre, comme séparés des autres et confinés presque exclusivement dans les vallées des Montagnes Rocheuses.

En réalité, aux yeux des personnes non averties, ce mouvement fait plutôt l'effet d'être né tout récemment et devenir d'Angleterre ou d'Allemagne. A l'observateur occasionnel de Londres, Paris, Stockholm, Francfort, Mexico, São Paulo, Sydney, Tokio ou de n'importe quelle grande métropole du monde, l'Église des Mormons a l'air d'une nouveauté. Mais pour quiconque la connaît depuis presque un demi-siècle, il n'en va pas de même. Cela ressemble plutôt à une force qui soudain ferait explosion bien qu'évidemment le terme soit un peu fort — tout au moins à une force qui se déchaînerait après avoir été empêchée d'agir pendant un certain nombre d'années en raison des guerres, des bouleversements économiques et autres événements mondiaux.

Le sceau de l'intégrité

Pour commencer, il faut dire que l'auteur, ayant passé sa jeunesse à l'ouest des Montagnes Rocheuses, a toujours connu les Mormons. Un de ses premiers souvenirs se rapporte à la visite annuelle que faisait à son domicile, dans le Nouveau Mexique, le démarcheur d'une fabrique de lainage de l'Utah. Nous habitions une petite agglomération de mineurs, fort justement dénommée Baldy [2], car elle était située à l'altitude où plus un arbre ne pousse. La route qui grimpait dans la montagne était étroite, cahoteuse, et longeait dangereusement, sans parapet, des précipices de plusieurs centaines de mètres.

1. Jeux équivalents au base-ball mais se jouant sur un terrain aux dimensions plus réduites (N.d.T.).
2. Chauve (N.d.T.).

Peu de voitures arrivaient à monter, mais le démarcheur en question possédait un des premiers modèles sortis des usines des Frères Dodge, véhicule connu pour sa robustesse, laquelle était due, selon certains, à l'absence de ressorts. A condition de n'être pas trop pointilleux sur la question du confort, la vieille *Dodge* vous menait presque partout où serait passé un chariot attelé d'un cheval. En tel équipage, le démarcheur arrivait à la fin de l'été, avant la rentrée, et les quelques familles de la localité se réunissaient dans la salle à manger du petit hôtel pour examiner ses échantillons, à la lumière crue d'une lampe à pétrole chuintante.

Pour les jeunes garçons, il proposait d'épais chandails, et le souvenir me revient qu'il demandait à deux des plus grands et des plus forts d'en saisir un d'un côté, tandis qu'il tirait de toutes ses forces de l'autre. Le chandail s'étirait et doublait de largeur mais reprenait immédiatement sa forme première dès qu'on le lâchait. Un morçeau de caoutchouc n'aurait pas fait mieux.

Si un jeune cynique faisait observer qu'il lui paraissait douteux que le chandail commandé supporte, dans les mêmes conditions, le traitement infligé à l'échantillon, quelqu'un lançait dans la salle : « Mais non, ce sont les Mormons qui les fabriquent! » C'était suffisant. Dans l'Ouest, jadis, ce fait avait autant de valeur que le sceau de la Banque d'Angleterre dans le monde commercial. Mormon voulait dire intégrité.

Mais le mot signifiait encore bien autre chose dans l'esprit des gens de l'Ouest. Et l'une d'elles suscitait des discussions. C'était l'habitude qu'avaient un petit nombre de Mormons de prendre plusieurs femmes, bien que la polygamie fût illégale depuis le XIXe siècle. Je me rappelle qu'un ancien mineur disait :

« Ce n'était pas du tout comme vous pensez. Ces Mormons, ils n'avaient pas de harems. Si un homme mourait ou se faisait tuer, il laissait une veuve, peut-être deux ou trois enfants et un domaine. Qui s'occuperaient d'eux, avec tous les voleurs de chevaux et les Indiens qui rôdaient alentour ? Bon, supposons qu'un riche fermier mormon habitât à côté, ou même à la ville. Il épousait la veuve, élevait ses enfants comme les siens, c'est-à-dire les traitait comme s'il avait été leur père et en était responsable, faisait les gros travaux et passait peut-être la moitié de son temps dans le domaine. Il y en avait qui entretenait ainsi deux ou trois familles, chacune vivant de son côté et recevant la visite du vieil homme régulièrement. Je ne dis pas que ce soit un bon

système, mais il leur semblait que ce fût la meilleure manière de résoudre un problème pratique, et je disais toujours, comme le vieil Abe Lincoln : « Laissez-les tranquilles. »

Quand quelqu'un intervenait en disant : « Oui, mais que dire de tous ces vieux qui épousaient des jeunes filles ? » il répondait : « Quant à ça, je n'en sais rien. » Et citant une vieille plaisanterie qu'on répétait jadis dans l'Ouest, il ajoutait : « Comme le disait Jim Young, ils pensaient probablement que c'était une entreprise ardue que d'essayer de tirer ainsi de la vie plus qu'elle ne recèle. »

Nous le verrons plus loin, l'histoire de la polygamie est plus compliquée que cela, mais au début du XXe siècle c'était à peu près les seules considérations que les gens formulaient dans l'Ouest sur les piquantes habitudes maritales de leurs voisins mormons. Et ailleurs, dans les États de l'Ouest, excepté l'Utah, on n'en pensait probablement guère plus long. Il y avait des familles mormones, mais on ne les distinguait pas des autres. Les jeunes gens ne buvaient pas, les jeunes filles ne fumaient pas, ils avaient tendance à rester entre eux; ils se montraient cordiaux, mais se tenaient un peu à l'écart, voilà tout.

Le chœur fait une tournée en Europe

Vingt-cinq années s'écoulèrent et, au cours d'un week-end, en 1955, l'auteur reçut un coup de téléphone. Le chœur du Tabernacle allait s'embarquer pour une tournée en Europe, et les autorités religieuses craignaient qu'elle ne chantât dans des salles à moitié vides, car elle y était inconnue. Il fallait lui faire de la publicité, de la réclame. Et comme j'avais travaillé là-bas pendant un certain nombre d'années, on m'avait désigné pour le travail.

Le lendemain, je m'envolais pour Salt Lake City afin d'y rencontrer, pour la première fois, les plus hauts dignitaires de l'Église des Mormons — et ce fut le début d'une collaboration sympathique et d'une expérience mémorable. Il serait immodeste et parfaitement injuste de ma part de m'attribuer un succès qui fut, en réalité, le résultat des nombreuses heures de travail assidu que les membres du chœur et d'autres collaborateurs consacrèrent à la préparation de cette tournée, mais mes amis mormons furent assez bons pour dire que si elle remporta un succès si complet ce fut en partie au moins grâce à mes efforts.

Le chœur fit salle comble au Kelvin Hall de Glasgow, au

Free Trade Hall de Manchester, à l'Albert Hall de Londres, à l'Odd Fellows Hall de Copenhague, au Concertgebow d'Amsterdam, de même qu'à Berlin, Berne et même Paris. Nous pensions qu'il allait être difficile de vendre des billets à Paris. Dans cette ville de sceptiques intellectuels et sophistiqués, il nous semblait inimaginable que beaucoup de monde voulût payer des places pour entendre un concert de musique religieuse donné par une chorale américaine! En outre, nous avions une grande salle à remplir, celle du Palais de Chaillot, au Trocadéro, près de la Tour Eiffel.

Notre appréhension redoubla lorsque, en venant voir la salle pour la première fois, nous rencontrâmes un représentant de l'Orchestre de Philadelphie qui donne souvent des concerts dans ce théâtre. Il nous déclara être ravi de ce que le célèbre orchestre eût joué devant une salle à moitié pleine! Évidemment, nous avions espéré mieux. Mais comme toujours, mes amis mormons ne se laissèrent pas abattre; ils luttèrent à leur manière... en allant dire des prières.

Je me souviens avoir lu un épisode de la vie de William Bradford, le premier gouverneur de la colonie de Plymouth. La pluie n'était pas tombée depuis longtemps, les moissons étaient compromises. Bradford réunit tout le monde afin de prier pour la pluie et il pria absolument comme s'il était certain du résultat, qui ne tarda guère. Une pluie fine et pénétrante se mit à tomber. Souvent, pendant la tournée européenne et au cours des relations que j'ai gardées depuis avec mes amis mormons, j'ai observé la même chose : quand ils prient, ils sont persuadés du résultat.

Mais ils admettent aussi que ne reçoit de l'aide que celui qui s'aide soi-même. De toute façon, nous commençâmes notre campagne de publicité. Et bientôt les kiosques de Paris resplendirent d'affiches colorées représentant les Mormons traversant les Grandes Plaines en chantant.

Succès parisien

Une loge avait été réservée pour C. Douglas Dillon, alors Ambassadeur américain en France et, par la suite, sous-secrétaire d'État dans le gouvernement d'Eisenhower, puis ministre des Finances sous les présidents Kennedy et Johnson. Quand l'Ambassadeur et sa suite arrivèrent, ils nous racontèrent qu'ils avaient eu besoin de l'intervention de la police pour traverser la foule qui se tenait aux abords du Palais de Chaillot, puis bientôt le bruit

courut qu'un escroc avait été arrêté pour avoir vendu des billets au double du prix officiel, tous les billets ayant été vendus dans tous les bureaux de location! En vérité, l'intérêt suscité fut si grand que, dans l'enthousiasme du moment, la Radiodiffusion française décida d'inscrire à son programme le concert de deux heures donné ce soir-là. La critique, à Paris et ailleurs, fut dithyrambique.

Succès exaltants, mais à l'époque je fus surtout frappé par un autre aspect de cette affaire; l'influence étendue et profonde qu'exerçaient déjà les Mormons en Angleterre et dans tout le nord de l'Europe de l'Ouest. Jusque-là, et probablement comme beaucoup d'autres Américains, je croyais qu'ils vivaient tous surtout en Utah ou qu'ils étaient tous natifs de cet État. J'étais surpris de découvrir qu'ils avaient travaillé avec ardeur de l'autre côté des océans, depuis plus de cent ans, en menant des opérations de grande envergure. Leur Église n'était pas inconnue.

Un aimable jeune missionnaire, très urbain, fils d'un sénateur des États-Unis, me fit visiter, à Glasgow, la grande maison que quittaient, tous les matins, une demi-douzaine de jeunes Mormons, la plupart originaires de la région de Salt Lake City, pour aller voir les gens chez eux, leur parler, organiser des réunions, et s'occuper des nouveaux adeptes. Il me montra aussi, à Greenock, les quais d'où s'embarquèrent, juste à la fin du siècle dernier, des milliers d'Écossais désireux de mener une nouvelle vie comme Mormons en Utah.

A Manchester, un comité d'environ vingt Mormons avait pour mission d'organiser les distractions des six cents choristes! A Londres, on était en train de transférer le vénérable mais trop distant siège central de la mission de Belham dans un superbe hôtel particulier d'*Exhibition Row*. En même temps, on commençait la construction d'un temple au sud de Londres, sur un terrain adjacent à un domaine appartenant à Sir Winston Churchill. Et on étudiait les plans de construction d'une nouvelle chapelle, à Londres même, dont les dimensions et la conception devaient par la suite susciter des commentaires très élogieux de la part des journalistes.

Dans une petite ville de l'archipel danois, j'assistai un soir à une réunion dominicale, où je découvris un groupe de Mormons peu important, mais plein de ferveur, qui s'occupait activement d'un projet d'église. Ils étaient contents d'avoir des nouvelles de ce qui se faisait ailleurs, mais leur bonheur c'était de s'occuper des tâches et des problèmes locaux.

Dans une petite localité norvégienne, je fus reçu dans un bâtiment neuf qui devait servir à la communauté mormone de l'endroit. En Finlande, je découvris que les missionnaires avaient introduit le basket-ball et fondé un club très populaire. Mais mes amis mormons étaient si uniquement occupés des enseignements et de la théologie de leur mouvement, qu'ils négligeaient ces manifestations extérieures. Tout en se montrant polis, ils paraissaient légèrement agacés de voir quelqu'un s'intéresser plus au basket-ball qu'à leur religion.

L'expérience de Berlin

A Berlin, je compris un instant le sentiment que les Mormons portent à leur Église. Ce fut un incident émouvant. Il semble qu'avant la guerre, la plus grande partie des Allemands mormons résidaient dans ce qui est maintenant l'Allemagne de l'Est. Les communistes ont évidemment ralenti autant qu'ils ont pu toute activité religieuse et en particulier limité les influences religieuses venant de l'extérieur; par contre, avant l'édification du mur de Berlin, les Allemands de l'Est se rendaient très facilement à Berlin Ouest.

Mais il leur fallait être rentrés en zone Est avant 9 heures du soir, heure d'arrêt du métro. Un concert spécial fut donc organisé en fin d'après-midi, afin que les habitants de la zone Est puissent y assister, et on le fit savoir. Ils étaient facilement reconnaissables à leur arrivée — ils portaient des vêtements le plus souvent en loques, des chaussures hors d'usage, ils avaient le visage émacié — mais quelques-uns tenaient, serré dans la main, un petit bouquet de fleurs, seul cadeau qui leur fût permis d'apporter aux choristes.

Au moment où résonnèrent dans la salle les vieux cantiques les plus populaires, des sanglots se firent entendre et bientôt des yeux se mouillèrent de larmes, même parmi les membres du chœur. Il y eut soudain communion de sentiments par-dessus la rampe et, un instant, le rideau de solitude et de peur se releva. Peu avaient déjà ressenti pareille émotion parmi nous.

Grâce à ce voyage, j'appris donc que tous les Mormons ne résidaient pas en Utah et qu'en réalité, l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours était très répandue. Par la suite, dix ans après, en 1965, je me rendis à nouveau dans nombre des villes où le chœur avait donné un concert. En parlant à de vieux amis, je m'aperçus que ces dix années avaient été une période de croissance sans précédent pour l'Église des Mormons.

En voici un exemple : j'ai dit plus haut que, lorsque le chœur s'était rendu à Manchester, en 1955, il avait été difficile pour le nombre relativement petit des adeptes mormons résidant dans cette ville d'apporter leur aide aux organisateurs du concert. Aujourd'hui, il y a là-bas 800 adeptes, dont le siège et le temple sont une des curiosités de l'endroit.

Ces détails peuvent ne pas paraître très frappants, mais ils ne révèlent que l'infime partie d'activités et d'intérêts énormes. Les Mormons ont accès, grâce à leur charité, à des milliers de communautés, sur tout le globe; ils ne font plus venir ceux qui ont faim dans le Grand Bassin du Lac Salé, mais ils les assistent, là où ils sont, et ils fondent de nouveaux centres ou en agrandissent d'autres. Pour les Mormons, les temps présents sont parmi les plus exaltants de toute l'histoire de leur religion.

CHAPITRE II

Grand spectacle à Palmyra

Certaines chaudes soirées d'été, on peut entendre le bourdonnement des voitures passant sur l'admirable New York Thruway, pendant des heures, à 100 km/h, sans jamais ralentir jusqu'à la sortie 43. Là elles rejoignent d'autres voitures, et tous les phares, luisant faiblement dans le somptueux crépuscule qui tombe sur les beaux Lacs Finger de l'État de New York, elles traversent des localités aux noms à vous faire fourcher la langue, quelques-uns d'origine indienne ou hollandaise — Canandaigua, Skaneateles, Niagara, Tonawanda, Schenectady, Oneida. Toute espèce de mots que les Européens aiment faire rouler dans la bouche parce qu'ils mêlent l'exotisme au familier, évoquant l'essence même de l'Amérique.

Les voitures suivent les chaussées asphaltées qui ont remplacé les pistes où se glissaient jadis les Mohawks. Le ciel s'assombrit, les phares semblent soudain briller avec plus d'intensité et vouloir rivaliser avec les lucioles passant comme des éclairs. Manifestement, l'intense circulation se fait dans le même sens, tout le monde se dirige vers un terrain situé en bordure de la petite ville de Palmyra. Les rayons de puissants projecteurs fendent la nuit par-dessus la route et convergent sur le terrain où les véhicules, par milliers, sont garés bien en ordre. Et puis, enfin, le soleil sombre dans la lueur rouge et rose qui colore l'ouest au couchant et tous les regards se portent au sommet du mont Cumorah, vers l'est, où apparaissent soudain quatre joueurs de trompette, en longue robe blanche, qui font entendre une sonnerie.

C'est le commencement du grand spectacle du mont Cumorah, que l'on nomme là-bas : « *America's Witness for Christ* », présentation annuelle de l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours. Le *New York Times* le qualifie de « spectacle religieux le plus

élaboré du monde ». Le magazine *Time* dit que « la réalisation en est professionnellement parfaite ».

Il a lieu généralement pendant cinq ou six soirs, à la fin de juillet et au début d'août, et attire jusqu'à 200 000 personnes (bien que les Mormons, avec leur modestie caractéristique, n'en annoncent jamais plus de 100 000) qui viennent non seulement de la campagne, des villes et villages des environs, mais de presque tous les États et de quelques pays étrangers également.

L'écho des trompettes s'évanouit et nous apprenons qu'au début du XIXe siècle vivait, non loin de là, dans une ferme, un jeune garçon du nom de Joseph Smith. Ceux qui ont étudié l'histoire américaine connaissent l'atmosphère qui régnait à l'époque. Tout un peuple se trouvait libre, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, de faire des expériences religieuses et de pratiquer comme il l'entendait. Il en résultait une intense concurrence entre les nombreuses sectes; les familles étaient souvent tirées dans un sens ou dans un autre avec une force difficile à imaginer aujourd'hui. La famille Smith était mêlée à ces luttes qui faisaient naturellement grande impression sur le jeune Joseph.

Le spectacle — comprenant environ 400 figurants, une importante équipe de techniciens et sans doute l'installation de sonorisation stéréophonique la plus perfectionnée qui soit — représente, sur cinq scènes principales et vingt petites scènes secondaires réparties sur le flanc du mont Cumorah, ce qui fut révélé à Joseph Smith, à la suite des prières qu'il fit pour obtenir des conseils d'en haut.

L'histoire de Joseph Smith

La plupart des Américains connaissent l'histoire de Joseph Smith car elle fait maintenant partie de la tradition nationale américaine. Mais au cours de cette apaisante soirée de Palmyra, on se remémore l'histoire telle qu'elle fut racontée par Joseph lui-même. Il en émane le parfum de son époque et de son style. A quatorze ans,

> « tandis que j'étais travaillé par les difficultés extrêmes causées par les disputes de ces partis de zélateurs religieux, je lus, un jour, l'Épître de Jacques, chapitre 1, verset 5, qui dit : ' Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée [1]. '

1. Cité d'après la version Segond.

« Jamais un passage de l'Écriture ne toucha le cœur d'un homme avec plus de puissance que celui-ci ne toucha alors le mien. J'y pensais constamment, sachant que, si quelqu'un avait besoin que Dieu lui donne la sagesse, c'était bien moi.
« Ainsi donc, mettant à exécution ma détermination de demander à Dieu, je me retirai dans les bois pour tenter l'expérience. C'était le matin d'une belle journée du printemps de 1820. C'était la première fois de ma vie que je tentais une chose pareille, car, au milieu de toutes mes anxiétés, je n'avais encore jamais essayé de prier à haute voix.

« A peine avais-je commencé, que je fus saisi par une puissance qui me domina entièrement et qui eut une influence si étonnante sur moi, que ma langue fut liée, de sorte que je ne pouvais pas parler. Des ténèbres épaisses m'environnèrent, et il me sembla un moment que j'étais condamné à une destruction soudaine... Juste à cet instant de grande alarme, je vis, exactement au-dessus de ma tête, une colonne de lumière, plus brillante que le soleil, descendre peu à peu jusqu'à tomber sur moi.

« Quand la lumière se posa sur moi, je vis deux personnages dont l'éclat et la gloire défient toute description, et qui se tenaient au-dessus de moi dans les airs. L'un d'eux me parla, m'appelant par mon nom, et dit, me montrant l'autre : ' Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Écoute-le [1]! ' »

Joseph dit qu'il demanda alors à quelle Église il devait adhérer et qu'on lui donna le conseil de ne se joindre à aucune. A un certain moment dans l'avenir, lui dit-on, il serait instruit de ce qu'il faudrait faire.

Un garçon de quatorze ans, qui prétend que Dieu et son Fils bien-aimé lui ont parlé, n'était pas chose aussi curieuse en 1820 qu'aujourd'hui. Il dit qu'on le railla, qu'un des prêcheurs locaux l'assura que de telles visions venaient du diable, et que toute révélation véritable avait cessé avec les Apôtres.

« Cependant, insistait Joseph, il n'en restait pas moins que j'avais eu une vision. J'ai pensé depuis que je devais ressentir plus ou moins la même chose que Paul quand il se défendit devant le roi Agrippa et qu'il raconta la vision qu'il avait eue, lorsqu'il

1. Joseph Smith fit lui-même la relation de ces premières expériences, qui figure dans *History of the Church* (Salt Lake City, 1902).

avait aperçu une lumière et entendu une voix; et cependant, il y en eut peu qui le crurent; les uns dirent qu'il était malhonnête, d'autres dirent qu'il était fou; et il fut ridiculisé et insulté. Mais tout cela ne détruisait pas la réalité de sa vision. Il avait eu une vision, il le savait, et toutes les persécutions sous le ciel ne pouvaient faire qu'il en fût autrement. »

Le Livre de Mormon

L'incident resta dans la mémoire des gens du voisinage, mais Joseph rapporte qu'il n'eut plus d'autre vision céleste pendant trois ans, jusqu'à l'âge de dix-sept ans. A ce moment-là, un visiteur entra dans la chambre,

« m'appela par mon nom et me dit qu'il était un messager envoyé auprès de Dieu vers moi et que son nom était Moroni; que Dieu avait une œuvre à me faire accomplir ...[1] ».

La tâche, révélée par Moroni au cours de cette visite et des suivantes, consistait à aller chercher, à l'endroit où on l'avait déposé, non loin du mont Cumorah, un livre transcrit sur des plaques, ou feuilles d'or, et qui avait été enterré par Moroni quelque 1 400 ans auparavant, alors qu'il parcourait le monde comme général, prophète et historien. Après l'avoir mis, comme il se doit, à l'épreuve pendant trois ans, Moroni donna les plaques d'or à Joseph et en même temps lui montra comment traduire, en anglais, les vieux symboles ressemblant à des symboles égyptiens.

Les passages marquants de la traduction de Joseph Smith inspirent les principales scènes représentées sur le mont Cumorah. Il est impossible de transmettre complètement par écrit l'esprit de ce spectacle et celui du *Livre de Mormon*, que le spectacle met en scène en partie. En bref, l'histoire révélée à Joseph concerne une famille qui partit de Jérusalem vers l'an 600 avant Jésus Christ. Le père, Léhi, un homme proche de Dieu, avait été averti de la destruction de la ville sous le règne de Sédécias. Ces gens, sous les ordres de Léhi, construisirent un bateau et firent voile vers l'ouest pour atterrir, à la fin, quelque part sur le continent américain. De cette famille, installée dans le Nouveau Monde, sortirent deux peuples : les Néphites et les Lamanites. Bien qu'ils aient eu l'occasion de commettre des fautes, les Néphites, dans l'ensemble, se conduisirent bien, respectant la loi, travaillant, priant Dieu et

1. *Ibidem.*

suivant ses instructions. Quelques Lamanites montraient de grandes qualités, mais d'autres avaient souvent des ennuis, étant idolâtres, païens et barbares.

Les Néphites prospérèrent là où ils s'installèrent; ils établirent, sur un large territoire, une civilisation digne de respect. Ils avaient conservé avec eux l'histoire d'Israël et certains récits de l'Ancien Testament, qui existaient à l'époque en Palestine; ils y ajoutèrent le récit de leurs propres prophéties, de leur voyage, des guerres qu'ils firent et des désastres qu'ils subirent. Ils ne purent jamais communiquer avec leur ancienne patrie, mais ils partageaient avec elle l'espoir de la venue d'un Messie. C'est pourquoi, ils ne furent pas autrement surpris lorsque Jésus leur apparut, après son ascension en Palestine.

Jésus enseigna aux Néphites la même chose qu'aux Palestiniens, et il fonda son Église parmi eux, ordonnant des chefs et leur conférant les pouvoirs qu'il avait eus lui-même en Palestine. L'élan que provoqua cet enseignement et l'établissement de l'Église dura quelques générations, mais à mesure que les Néphites prospérèrent, ils se détachèrent de la religion.

Parmi les prophètes, qui les exhortèrent à progresser sous le rapport de la foi et des œuvres, se trouva un certain Mormon. Lui-même, ainsi que d'autres prophètes, écrivit une chronique de son peuple. De ses propres écrits et d'autres récits, il fit un résumé qu'il grava sur des plaques d'or. Celles-ci furent confiées par Mormon à son fils Moroni, juste avant l'anéantissement total des Néphites par les Lamanites, et ce dernier les enterra sur le mont Cumorah, en 421 après Jésus Christ.

La Restauration

Au cours de révélations successives, Joseph apprit que l'Église originelle fondée par Jésus en Palestine s'était corrompue, écartée des véritables enseignements, après la mort des Apôtres, et que les Églises de Rome et de Constantinople étaient coupables d'apostasie majeure. La Réforme, ou révolte protestante, quoique sincère, n'était qu'une ramification d'une erreur initiale, son origine étant entachée de fausseté. Elle aussi était coupable d'apostasie, par la nature même de son origine. L'Église originelle du Christ devait être rétablie, lui dit-on.

Parmi les voisins, amis et associés de Joseph Smith et de sa

femme Emma, qu'il avait épousée avant de recevoir les plaques d'or, se trouvaient Oliver Cowdery, Martin Harris et David Whitmer. A eux, également, furent montrées ces plaques d'or; un ange les avertit qu'elles étaient authentiques et que la traduction en était exacte. Une déclaration dans ce sens, signée des trois hommes, se trouve dans la préface du *Livre de Mormon.* Huit autres témoins qualifiés signèrent, en même temps, une déclaration selon laquelle ils avaient bien vu et manié les plaques d'or. Leur témoignage se trouve aussi au début du *Livre de Mormon* [1].

Le livre fut imprimé en mars 1830, dans un petit atelier de Palmyra. L'imprimeur refusa de livrer les volumes tant qu'il ne serait pas payé, et Martin Harris vendit une partie de son domaine pour régler les 5 000 premiers exemplaires, ce qui donne un aperçu de la foi qui animait ces gens. Le père de Joseph et ses frères s'en allèrent, ce printemps-là, vendre le livre de maison en maison, dans l'État de New York et dans le nord de la Pennsylvanie. Et, en avril, un mois après la publication du livre, Joseph Smith et ses disciples les plus proches fondèrent une Église.

Évidemment, tous ceux qui s'intéressaient à l'affaire se posaient ces questions cruciales : « Tout cela est-il vrai ? Cet homme communique-t-il vraiment avec des anges envoyés de Dieu ? Son livre est-il bien l'histoire réelle d'un peuple primitif qui aurait vécu en Amérique du Nord ? »

Débat, vieux comme le monde, sur la nature de la foi et du raisonnement intellectuel. A l'époque de Joseph Smith, ce genre de discussions allait bon train. Elles sont peut-être encore plus vives aujourd'hui où, dans l'atmosphère matérialiste qui est la nôtre, on ose à peine imaginer l'accueil que recevrait un prophète de la Bible qui proclamerait avoir des visions et s'entretenir consciemment avec Dieu. Si tel était le cas, toutes sortes de raisons logiques seraient avancées lui prouvant l'illogisme de ses paroles. Les chefs religieux sont unanimes sur ce point, il n'est pas toujours possible de prouver par des procédés intellectuels la véracité des expériences religieuses. La religion est un acte de foi, jusqu'au moment où la preuve surgit, de façon individuelle, à la conscience individuelle.

Joseph Smith vivait en des temps moins cyniques. Les États-

1. Bien que Cowdery, Harris et Whitmer ne restèrent pas toujours fidèles au Prophète, chacun d'eux affirma avec insistance qu'il avait dit vrai en déclarant avoir vu un ange et les plaques d'or. Et chacun le réaffirma sur son lit de mort.

Unis, la nation de ce nom, avait moins de cinquante ans. Bien que sa population eût doublé depuis la Révolution, ce n'était encore, en 1830, qu'un pays de treize millions d'habitants dont 5 % seulement vivaient dans les villes. New York était l'État le plus peuplé avec presque deux millions d'habitants, mais 200 000 seulement habitaient la ville de New York.

L'ère des grandes possibilités

Le président de cette nation de petits exploitants agricoles, qui cherchaient toujours à s'établir plus avant dans l'Ouest, était Andrew Jackson, un homme qui venait lui-même de la frontière, c'est-à-dire des régions nouvellement découvertes et exploitées à l'ouest du pays. Le pays se déplaçait vers l'Ohio, où on achetait facilement 100 acres [1] de terrain pour 1,25 dollar, comptant ou à crédit, à moins qu'on ne se les approprie simplement en allant s'y installer, sans autre forme de procès. A l'époque, on était optimiste, turbulent, épris d'innovation. Une religion adaptée à la vie de l'époque, et dont les fondements se trouvaient dans le Nouveau Monde, convenait à ces temps-là.

Tout cela contribua à l'accueil qui fut réservé à Joseph Smith, car voilà le fait important : le nombre des personnes qui le crut fut assez grand pour que le phénomène entraînât des conséquences appréciables. Si, comme cela aurait pu se faire, on avait considéré ces visions simplement comme les épanchements d'un pauvre paysan sans culture, son influence n'aurait pas dépassé les limites de son propre domaine. En quelques semaines, cependant, les six personnages qui avaient fondé l'Église faisaient des centaines d'adeptes; en quelques mois, ils étaient devenus des milliers; en un peu moins d'un siècle, ils s'en trouvaient tout autour de la terre.

Et ces fidèles devaient bien croire, car en acceptant les enseignements, ouvertement très nouveaux, de Joseph Smith, il leur avait fallu sauter le pas et décider une fois pour toutes qu'ils exprimaient la vérité. Auquel cas, ils étaient obligés d'aller jusqu'au bout, car la doctrine ne les laissait pas libres de s'engager à demi. Elle était entièrement fausse ou entièrement vraie. Joseph Smith était un chef religieux, ordonné par Dieu, ou il ne l'était pas. Et si on s'était décidé pour Joseph Smith, il n'y avait plus de place pour le doute; c'était, comme disent les Chinois, Yin ou Yang, oui ou non.

1. Environ 40,4 ha (N.D.T.).

Il faut ajouter que, si les anges de la vision n'avaient rien révélé de particulier, si Joseph Smith n'avait eu qu'une belle histoire à raconter, celle d'une expérience exceptionnelle, si le livre qu'il traduisit n'avait rien d'extraordinaire, il y aurait peu de chose à dire de lui aujourd'hui. Mais, manifestement, ses paroles furent très différentes de celles des ministres du culte de son temps. Que demandait-il donc à ses contemporains de croire ?

CHAPITRE III

L'enseignement de Joseph Smith

Avant d'aller plus loin dans l'histoire des Mormons, il serait bon d'examiner leurs croyances, ne serait-ce que superficiellement, pour voir ce qui les distingue de celles des autres Églises chrétiennes [1]. Les Saints des Derniers Jours acceptent le récit biblique de la création et de la chute de l'homme et ils sont pour une interprétation littérale de la Bible, mais certaines de leurs convictions présentent des divergences qu'ils considèrent comme fondamentales. Si ce n'était pas le cas, si leur religion s'alignait sur d'autres, à part certains détails, leur zèle ne reposerait sur rien.

Les Mormons, aujourd'hui comme par le passé, ont tendance à vivre dans un monde religieux à part. Leur confinement dans un pays bien à eux, l'Utah, ou Sion, n'est pas si marqué qu'auparavant, mais, pour eux, Sion n'est pas nécessairement une région géographique, c'est un état d'esprit, quelque chose qui appartient à « celui qui a le cœur pur », selon leur expression.

Dans une certaine mesure, ils ont même un langage qui leur est propre. Par exemple, ils se désignent les uns les autres sous le vocable de Saint, non comme se hâtera de vous l'expliquer un guide de Temple Square, parce qu'ils estiment que vous, vous ne l'êtes pas, mais, au sens biblique, selon lequel tous les partisans du Christ étaient saints, c'est-à-dire, suivaient ses pas, croyaient en lui. A part les Juifs, tous ceux qui ne sont pas mormons, ils les appellent gentils; dans leur esprit cela veut dire : qui n'adhère pas à la foi des Mormons, exactement comme pour les Juifs, tous ceux qui ne sont pas juifs sont des gentils.

1. Quant aux recherches et aux délibérations d'où procède ce chapitre, l'auteur est tellement redevable à certains, qu'il ne peut que leur distribuer les louanges que leurs mérites risqueraient de lui attirer, et de ne retenir pour lui que les critiques. La plus grande partie des matériaux a été accumulée au cours des entretiens qu'il a eus avec des personnalités de l'Église, qui ont patiemment répondu à ses questions.

Les Mormons considèrent qu'ils sont liés aux anciennes tribus d'Israël, mais ils n'associent pas cette notion à celle de race, au sens où on l'entend à présent. En réalité, chaque Mormon, en tant qu'individu, est fier de son origine britannique, scandinave ou autre, mais il croit que la prêtrise le fait membre et descendant des anciennes tribus d'Israël. En sorte qu'il ne se forme pas de son origine la même image que d'autres chrétiens.

Le rédacteur du *Democrat* de Chicago demanda à Joseph Smith, deux ans avant son martyre, d'écrire un article sur l'histoire de son Église et de rédiger une profession de foi résumant ses croyances ou en soulignant les points essentiels. Il répondit par une déclaration en treize articles, qui furent par la suite adoptés par les Mormons comme l'abrégé officiel de leur foi. Nous les reproduisons ici, afin que le lecteur puisse se rendre compte des ressemblances et différences qu'ils présentent avec leur propre foi [1].

Nous croyons en Dieu, le Père éternel, en son Fils Jésus Christ, et au Saint-Esprit.

Nous croyons que les hommes seront punis pour leurs propres péchés et non pour la transgression d'Adam.

Nous croyons que, par le sacrifice expiatoire du Christ, tout le genre humain peut être sauvé, en obéissant aux lois et aux ordonnances de l'Évangile.

Nous croyons que les premiers principes et ordonnances de l'Évangile sont : 1) la foi au Seigneur Jésus Christ; 2) la repentance; 3) le baptême par immersion pour la rémission des péchés; 4) l'imposition des mains pour le don du Saint-Esprit.

Nous croyons qu'un homme doit être appelé de Dieu par prophétie et par l'imposition des mains, par ceux qui détiennent l'autorité, pour prêcher l'Évangile et en administrer les ordonnances.

Nous croyons à la même organisation qui existait dans l'Église primitive, savoir : apôtres, prophètes, pasteurs, instructeurs, évangélistes, etc.

Nous croyons au don des langues, de prophétie, de révélation, de vision, de guérison, d'interprétation des langues, etc.

1. Cette traduction des *Treize Articles de Foi* est la version officielle publiée en français par les Mormons (N.d.T.).

2. Les saints des derniers jours.

Nous croyons que la Bible est la parole de Dieu, pour autant qu'elle est traduite correctement, nous croyons aussi que le *Livre de Mormon* est la parole de Dieu.

Nous croyons tout ce que Dieu a révélé, tout ce qu'il révèle maintenant, et nous croyons qu'il révélera encore beaucoup de choses, grandes et importantes, concernant le royaume de Dieu.

Nous croyons au rassemblement littéral d'Israël et à la restauration des dix tribus. Nous croyons que Sion sera bâtie sur ce continent (d'Amérique); que Jésus régnera en personne sur la terre, que la terre sera renouvelée et recevra sa gloire paradisiaque.

Nous réclamons le privilège d'adorer le Dieu Tout-Puissant selon les inspirations de notre conscience, et nous concédons à tous les hommes ce même privilège d'adorer comme ils veulent, où ils veulent, ou ce qu'ils veulent.

Nous croyons que nous devons nous soumettre aux lois, aux présidents, aux gouverneurs et aux magistrats; obéir aux lois, les honorer et les soutenir.

Nous croyons que nous devons être honnêtes, fidèles, chastes, bienveillants et vertueux, et que nous devons faire du bien à tous les hommes; en effet, nous pouvons dire que nous suivons l'exhortation de Paul : Nous croyons tout, nous espérons tout, nous avons enduré beaucoup de choses et nous espérons être capables d'endurer toutes choses. Nous aspirons à tout ce qui est vertueux, aimable, de bonne réputation ou digne de louanges.

Tout a été dit

Ces Articles de Foi constituent l'ossature de la déclaration de Joseph Smith, mais il les illustra d'exemples tout à fait nouveaux pour l'époque. Les Mormons, en général, sont ravis de discuter de leur croyance, et ils le font en posant comme principe de vous laisser totalement libre de les approuver ou non, ce qui est très agréable. Mais, malgré leur bonne volonté et parfois même leur désir ardent de s'expliquer, il est quelquefois difficile pour les non-Mormons d'arriver à saisir exactement ce qu'ils veulent dire.

La raison en est que, souvent, les gens qui les interrogent se refusent à commencer par les notions les plus simples. Les Mormons font de leur mieux, mais les non-Mormons veulent aborder de suite des sujets que les Mormons eux-mêmes considèrent comme plus difficiles à exposer que de résumer la physique atomique

d'un mot. En réalité, on les conjure depuis longtemps de commencer par ce qu'on appelle « les premiers principes », si quelqu'un les interroge sur leur religion.

Autrement dit, on leur demande de commencer en disant qu'ils croient en un seul Dieu, le Père éternel et que le Christ est le Fils de Dieu. Sur ce terrain, ils ont peu de chance de dérouter leur auditoire.

Ensuite, ils racontent l'histoire de Joseph Smith, puis ils demandent à leurs interlocuteurs s'ils admettent que Dieu puisse communiquer avec des prophètes, aussi aisément aujourd'hui qu'il y a mille ans. Joseph Smith affirmait non seulement que Dieu existe, mais qu'il est parfaitement vivant, si l'on peut dire, au moment présent, qu'il n'est pas une sorte de vague concept, ni un esprit indéfinissable, mais un être matériel dont on peut sentir la présence, que l'on peut aussi voir et entendre, et que lui Joseph Smith avait vraiment vu et entendu.

Beaucoup de gens, au temps de Joseph Smith, peut-être la majorité, croyaient que Dieu avait cessé de parler aux hommes, qu'il leur avait parlé jadis, mais que c'était fini. Tout ce qui devait être dit l'avait été. Dans les différentes Églises, on enseignait qu'il y avait un seul Dieu et personne ne le contestait, mais on n'était pas d'accord sur la nature de Dieu. Quelques-uns le représentaient assis sur un trône d'or, dispensant sa grâce à ceux qui réussissaient à capter son attention. On enseignait que les prophètes de l'Ancien Testament voyaient Dieu et Lui parlaient, d'homme à homme pour ainsi dire, mais que ce n'était plus possible à l'époque moderne. Quelque chose avait changé.

Joseph Smith affirmait, au contraire, que rien n'avait changé, qu'il avait vu Dieu et son Fils, comme des êtres réels et glorieux, qu'il avait entendu leurs voix, que ceux-ci avaient prononcé des paroles destinées à l'époque présente. Nouvelles surprenantes il y a 145 ans, comme elles le seraient aujourd'hui, d'ailleurs. Mais Joseph Smith était si assuré de ce qu'il disait — comme le fut Moïse, après avoir entendu la voix dans le buisson ardent — qu'il affronta résolument l'inévitable incrédulité de ceux qui l'entouraient et que, lui aussi, conduisit son peuple hors du désert. Et même les plus cyniques ne peuvent contester qu'il devait avoir certaines qualités, pour avoir su exposer sa cause de façon à entraîner tant de gens à sa suite.

Joseph Smith soutenait que Dieu entretient avec l'homme des

relations de parenté, chaleureuses et aimantes, qu'Il n'est pas une puissance impersonnelle, et qu'à travers le voile qui le cache aux yeux des hommes, on peut quelquefois l'apercevoir. Enseignement beaucoup moins révolutionnaire aujourd'hui qu'il y a un siècle. A présent, beaucoup de gens de sectes différentes pensent que Dieu les guide et les gouverne effectivement dans leur activité quotidienne. Il est sans doute difficile de mesurer jusqu'à quel point cet état d'esprit a un rapport quelconque avec les révélations de Joseph Smith, mais les Mormons pensent que quiconque se penche sur la question, même occasionnellement, ne peut nier que le Prophète ait beaucoup contribué à la conception moderne de Dieu.

La vie avant la naissance

Le second point important de l'enseignement de Joseph Smith concerne la vie prémortelle, la vie avant la naissance. L'idée de vie après la mort a toujours intrigué l'homme au cours de son histoire. Il est juste de dire qu'en Amérique, il y a un siècle, la plus grande partie des prêches avaient pour sujet le ciel et l'enfer — on y parlait d'anges ailés jouant de la harpe ou de diables répandant le feu et le soufre.

Joseph Smith, lui, se posa une question très surprenante, bien que parfaitement logique. Elle est simple : « Si l'homme vit après la mort et s'il a, comme on le dit, une âme immortelle, pourquoi ne vivrait-il pas avant sa naissance ? » Il répondit à cela en affirmant que l'homme vivait, enfant, avant sa naissance, avec Dieu, dans le monde spirituel, avant de venir sur la terre. Ces paroles frappèrent vivement les fidèles du temps, uniquement occupés des aspects les plus sévères de la religion.

« Voyons, mais certainement, approuvaient-ils, si l'homme vit après la mort, il est raisonnable de penser qu'il vivait avant sa naissance. » Doctrine souriante. Elle évoquait une vie antérieure, sorte de toute première enfance, pleine de joie exubérante, vouée aux soins d'un père aimant qui vous envoyait, une fois prêt, subir l'expérience de ce qu'on appelle la vie sur terre, comme un père terrestre enverrait au loin son fils ou sa fille continuer leurs études, mais tout en restant près d'eux; seul, il aurait tiré un voile sur leur conscience du passé. En d'autres mots, le père dirait : « Voyons ce que vous savez faire tout seuls maintenant. » Et au moment qu'il choisirait, il soulèverait le voile.

Cela nous mène au troisième point. Selon l'expression du

Livre de Mormon, « les hommes sont pour avoir de la joie ». Les Mormons n'emploient pas ce terme de « joie » dans le sens de folle gaieté. Ils entendent par là, délibérément, que, si l'homme est, pour employer un mot à la mode, « bien adapté » et contribue de façon significative à la vie qui l'entoure, il est rempli d'un sentiment de bien-être, de bonheur profond, et qu'aucune peur ni anxiété ne le paralysera.

Ici, les Mormons sont probablement au cœur même du problème de l'homme moderne, qui n'était pas celui des Américains du temps de Joseph Smith, mais qui déjà préoccupait une partie du Vieux Monde. La révolution industrielle avait créé, en effet, une classe de gens qui ne possédaient rien en propre, qui ne dépendaient plus seulement pour vivre, comme au temps où ils avaient un peu de terre, de leur labeur et du temps qu'il faisait. Ils se trouvaient pris dans le réseau de forces économiques qu'ils ne pouvaient ni contrôler, ni même comprendre, situation exigeant de leur part un immense effort d'adaptation, effort qui n'est d'ailleurs pas terminé.

D'un autre côté, le pionnier américain de cette époque, était sans doute l'individu le plus autonome qui fût jamais. Il possédait des terres, sinon, pour en trouver, il lui suffisait de savoir manier la hache. Active était sa vie et pleine d'expériences palpitantes. Les prédicateurs qui ne faisaient que clamer les misères de l'existence leur paraissaient non seulement odieux, mais complètement étrangers à leur expérience généreuse. Quand Joseph Smith proclamait : « Les hommes sont pour avoir de la joie », c'était pour eux une sonnerie de trompette sans équivoque. Elle suggérait une vie de bonheur et de progrès, une façon nouvelle de regarder en avant qui s'accordait bien aux possibilités offertes et aux énergies déployées lors de la conquête de l'Ouest.

Le libre arbitre

Beaucoup pensaient, à l'époque de Joseph Smith — il dispensa son enseignement entre 1830 et 1844 — que l'homme était irrémédiablement soumis à un destin entièrement déterminé d'avance. Un petit nombre croyaient même qu'on pouvait être damné dès l'enfance, et les différentes sectes se répandaient en discussion sur ce point. Mais Joseph Smith affirmait qu'il est évident, pour quiconque y réfléchit un instant, que, lorsque nous entrons dans ce monde, nous disposons d'une assez longue période de préparation. D'abord on est un bébé, puis un enfant. Ce n'est que peu à peu

qu'on accède à la maturité, qu'on assume des responsabilités accrues. Pourtant, presque dès le premier instant de croissance, nous pouvons agir librement, dans une certaine mesure. Nous pouvons faire une faute et en être puni, mais ce sont le discernement et la capacité d'apprendre personnels qui nous évitent de la refaire.

Joseph Smith a donné une grande importance au libre arbitre. Il soutenait que l'homme est libre d'agir bien ou mal, que, dans la vie antérieure à celle-ci, il nous avait été proposé un plan d'expérience. C'est tout à fait comme si l'on vous avait donné l'occasion de faire vos études supérieures; celui qui accepte l'offre quitte cet état de vie prémortelle et naît à la vie terrestre. Le père qui l'aime est toujours là pour le soutenir, mais son fils doit s'éduquer, lui, personnellement. Les Mormons soulignent une fois de plus la ressemblance qu'il y a avec le jeune homme qui s'en va faire ses études. Son père l'encouragera, le conseillera, mais il ne pourra rien sur la manière dont son fils acquerra des connaissances.

Une poétesse de religion mormone, Eliza Snow, a fait de cette croyance en la vie prémortelle le sujet d'un hymne que les Mormons affectionnent tout spécialement. Il s'intitule « O mon Père »; il mérite une lecture attentive.

O mon Père qui demeures
Dans la gloire des hauts cieux,
Quand, pour moi, sonnera l'heure
De rentrer dans tes saints lieux ?

Dans ta belle résidence
N'ai-je pas déjà vécu,
Et dans ma première enfance,
Ne m'as-tu pas secouru ?

Pour un but suprême et sage
Sur la terre Tu m'as mis,
Et Tu m'enlevas l'image
De mes précédents amis.

Mais souvent un doux murmure passe
En moi comme un écho
Et me dit d'une voix pure :
« Pèlerin, tu viens d'En haut ! »

J'ai dit « Père » sous l'influence
De Ton inspiration;
Mais sans clé de connaissance,
J'ignorais la vraie raison.

Es-Tu seul en Ta demeure ?
Non, la vérité me dit,
La Raison en moi confirme
Que j'ai une Mère aussi.

En quittant cette existence,
En laissant ce corps mortel,
Saints Parents, votre présence,
La contemplerai-je au ciel ?

Quand j'aurai fini ma tâche
Dans les lieux créés pour nous,
Revêtu du lin sans tache
Que je sois reçu de vous [1] *!*

Ce cantique fait entrevoir l'esprit de la doctrine des Mormons. Le Père éternel de l'homme se tient prêt à le guider et à l'aider, mais il ne fera pas son travail à sa place. Le dessein du Seigneur peut se résumer en deux mots : *perfection* et *joie*.

Si l'homme obéit, ce dessein se réalisera rapidement et facilement. Si l'homme refuse de coopérer, ce sera long et difficile. Mais le dessein de Dieu à la fin prévaudra, car Il a toute l'éternité pour le réaliser.

Cette manière d'envisager la vie excitait beaucoup l'intérêt des pionniers du début du XIXe siècle. Ils avaient l'impression, intuitivement, qu'il y avait une raison profonde à l'existence. Tous, alors — et pas moins qu'aujourd'hui — désiraient sentir qu'ils avaient un rôle à jouer, une contribution à apporter, ils voulaient participer au plan de Dieu, et Joseph Smith leur répondait que c'était possible, qu'en fait, personne n'y échappait.

La théorie de Joseph Smith selon laquelle le pardon est accordé à tous, mais à des degrés divers, fut très populaire aussi; on la trouvait raisonnable. On pourrait faire la comparaison avec une école qui distribue à tous ses élèves des diplômes, mais de valeur inégale. Ceux qui travaillent le mieux en reçoivent un plus honorifique

1. Poème tiré du *Livre d'Hymnes* mormon.

que les autres. Les plus appliqués, en quelque sorte, sont les plus récompensés.

Joseph Smith affirmait que le plus abject des pécheurs recevrait, au ciel, un présent plus magnifique qu'il ne saurait jamais l'imaginer, mais que ceux dont les œuvres, sur terre, pendant leur vie mortelle, seraient marquantes, occuperaient un plus haut rang dans la maison du Seigneur. C'est une croyance largement répandue de nos jours, mais au temps de Joseph Smith, c'était une doctrine révolutionnaire. Beaucoup des prédicateurs de l'époque ne faisaient que s'efforcer d'épouvanter leurs fidèles en les menaçant du feu de l'enfer.

Ils ne leur disaient pas : « Aimez vos frères, soyez vertueux et servez Dieu, vous recevrez ainsi votre récompense », mais : « Soyez vertueux, ou vous irez brûler en enfer pour l'éternité. » En plus, ils promettaient le salut éternel si l'on déclarait sa foi et promettait de se repentir.

Cela pouvait arriver sur le lit de mort, après une vie infâme et tout était pardonné. Mais Joseph Smith lui, soulignait l'importance de cette phrase du Nouveau Testament (*Galates 6 : 7*). « Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi. »

Proposition qui ne manqua pas d'éveiller l'intérêt des pionniers, soumis aux attaques des prédicateurs de jadis, et qui touche toujours l'homme moderne, évoquant la loi de causalité qu'il voit se vérifier tous les jours autour de lui.

Le progrès continu

Joseph Smith lie cette notion de vertu récompensée et de faute punie à l'idée de progrès continu. La possibilité de progresser ne disparaît pas avec la délivrance d'un diplôme, on pourrait même dire qu'elle commence à ce moment-là. Joseph Smith dit que l'homme ne doit jamais cesser d'apprendre. Il ne doit pas laisser passer sa chance, mais il doit contribuer à se cultiver et à se développer de façon permanente car, selon lui, « la gloire de Dieu c'est l'intelligence ». Les Mormons croient, en outre, que cette possibilité de progrès survit à la mort; dans une certaine mesure, elle commence à ce moment-là. Les prédicateurs de jadis représentaient les anges jouant de la harpe et flottant sur les nuages. Joseph Smith déclarait, sans cérémonie, que de jouer éternellement de la harpe auprès du trône de Dieu lui paraissait une bien piètre perspective d'avenir. Les jeunes et vibrants Américains qui cons-

truisaient un nouveau monde, et ceux qui venaient du Vieux Monde pour s'associer à la tâche, ne pouvaient que tomber d'accord avec lui. Il n'était guère question dans leur vie de harpes ni de nuages floconneux.

Ils comptaient plutôt sur le perfectionnement et le développement individuel et voilà, affirmait Joseph Smith, l'idée centrale de l'existence : un progrès continu, éternel. A l'infini, l'homme, grâce à ses efforts personnels, peut s'élever toujours plus haut. Les qualités qu'il a montrées et qui lui ont rendu service dans cette vie mortelle le suivront dans la vie future. Il nous est difficile, peut-être impossible même, d'imaginer combien cette thèse, dans sa logique, fut génératrice d'espoir. Son influence, en débordant le cadre des Mormons, contribua grandement à façonner la mentalité passionnée des hommes qui ouvrirent les terres vierges de l'Ouest américain. Philosophie constructive, elle s'accordait parfaitement à l'époque.

Le baptême des morts

A Salt Lake City, dans Main Street, au cœur du quartier commercial, un grand bâtiment abrite la Société Généalogique. Dans un canyon de la montagne, à quelques kilomètres de là, on a percé dans le granit de vastes salles où les Mormons entreposent leurs archives généalogiques. Joseph Smith disait que l'homme entre dans une famille, et vit en famille pendant toute l'éternité. En quittant la vie mortelle, nous nous retrouvons en famille, en pleine conscience et la mémoire intacte.

Mais si, au cours de cette vie, on a eu la grâce de connaître les enseignements du Prophète, si on a consacré sa vie à ces vérités, que dire des parents et ancêtres qui sont morts sans avoir pu bénéficier des mêmes révélations ?

Joseph Smith, s'autorisant de l'Écriture, institua un service des morts par personne interposée; il affirma que les vivants pouvaient se faire baptiser pour les morts. « Autrement, que feraient ceux qui se font baptiser pour les morts ? Si les morts ne ressuscitent absolument pas, pourquoi se font-ils baptiser pour eux ? » (*1 Corinthiens 15 :* 29.)

Les Mormons croient que les disparus, toujours libres et en pleine activité, peuvent accepter ou rejeter ces ordonnances de l'Église. Ceux qui acceptent s'engagent pour l'éternité.

Ils trouvent que c'est un point difficile à expliquer à ceux qui ne professent pas leur foi, mais celle-ci est si peu contraignante, si pleine de joie et d'espérance qu'ils ne comprennent pas pourquoi tout le monde ne veut pas en profiter avec eux. Mais, ce qu'ils désirent par-dessus tout, c'est que ceux qu'ils aiment, ainsi que leur famille, partagent leurs convictions.

La parole de Sagesse

Nombreux sont ceux qui ont remarqué que les Mormons ne buvaient pas d'alcool, ne fumaient pas, et que beaucoup ne buvaient ni thé ni café. Cela semble aller un peu à l'inverse du courant moderne. Mais Joseph Smith affirme que le corps est sacré. Il y a un siècle, si l'on parlait du corps, c'était surtout des peines et des souffrances endurées, mais l'opinion de Joseph Smith se rapproche de celle des Grecs de l'Antiquité, le corps de l'homme est un temple, un tabernacle.

Selon les Mormons, il est le revêtement de l'esprit immortel. A l'époque, comme maintenant, personne ne considérait l'alcool ou le tabac comme bon pour le corps. Pas plus que le fait de trop manger ou de se priver de manger. On jugeait que le mieux était un régime normal comprenant surtout des fruits, des légumes et des céréales, et d'où un peu de viande n'était pas exclu. Tous ces préceptes se trouvent dans la « Parole de Sagesse », écrit du Prophète [1].

Depuis, l'opinion a évolué dans le même sens. On dit que la viande contient un fort pourcentage de graisse animale qui augmente la dose de cholestérol, dont certains pensent qu'il joue un rôle dans les troubles cardiaques. Le tabac est accusé d'être un agent cancérigène. On pense que le thé et le café ont peu de valeur alimentaire, et n'ont qu'un effet stimulant. Au début, s'abstenir de ces aliments était considéré comme un idéal à atteindre aussi rapidement que possible, mais les effets désastreux en étant de plus en plus connus, les Mormons demandent désormais, avec insistance, de s'en abstenir *sur-le-champ*.

1. La « Parole de Sagesse » fait partie des révélations de février 1833, et se trouve dans *Doctrine et Alliances*, section 89. Brigham Young parle souvent de la modération en toute chose et, dans presque tous ses sermons, il ne manque pas de demander de « renoncer au thé, au café, et à l'alcool ».

Frères et Sœurs

Il y a un autre point sur lequel on fait souvent des commentaires : les Mormons s'appellent presque toujours entre eux *frère, sœur.* C'est *Frère Petersen Untel* ou *Sœur Evans Untel.* Les groupes de Mormons sont composés de *Frères* et ce mot est employé fréquemment pour désigner une autorité religieuse. Cette notion découle de l'enseignement de Joseph Smith; elle est maintenant très répandue. L'historien anglais Toynbee, qui a passé tant d'années à l'étude des civilisations, exprime très bien la chose : « La paternité de Dieu présuppose la fraternité des hommes. »

Pour les Mormons, ils ont un peu le sentiment que nous sommes tous réellement les enfants de Dieu; d'un sens, ils se considèrent eux-mêmes comme des enfants. Ils se sentent l'obligation de se montrer bons et secourables les uns envers les autres. Quelques-uns sont doués pour certaines choses, d'autres pour d'autres, il y en a qui peuvent être plus forts ou plus sages que d'autres, mais tous se font un devoir d'aider le prochain, de travailler avec lui dans la joie et l'amour. Idéal qu'il n'est pas toujours possible d'atteindre dans cette vie, mais les Mormons s'y efforcent autant qu'ils le peuvent.

Rien de négatif dans ce point de vue. Si on arrivait à le mettre en pratique, manifestement, il n'y aurait plus ni hostilité ni conflit. La guerre serait aussi inimaginable entre la Russie et les États-Unis qu'entre Londres et Manchester. C'est ce sentiment de fraternité qui soutient des œuvres de bienfaisance spéciales aux Mormons et qu'ils désignent sous le nom d'Entrepôts de l'Évêque et de Société de Secours des Femmes.

Joseph Smith enseignait que l'homme vit soumis à des lois. La cause et l'effet sont liés par des lois exactes. Et si cela se vérifie dans le monde physique, comme les savants l'affirment, les Mormons sont certains que cela se vérifie également dans le monde moral et spirituel. Certains ont soutenu, dans le passé, et il y en qui soutiennent encore, que la fin justifiait les moyens. D'autres pensent qu'une dispensation humaine peut être accordée pour pardonner et pour placer certains individus au-dessus de la loi divine.

Pour Joseph Smith, la première loi de la vie est la reconnaissance de la loi et la soumission à celle-ci. La plus haute est la loi de Dieu. L'univers, de toute évidence, évolue selon des lois. Le monde immense de la science également. Ainsi en est-il de l'homme.

Dans la vie quotidienne, les Mormons pensent que cette loi leur impose d'exprimer leur foi en Jésus Christ, d'en témoigner dans leurs activités religieuses et autres. Chacun répond à la loi de Dieu et, ce faisant, se rend compte peu à peu du grand bonheur qu'il y a à vivre en harmonie avec elle. Telles sont généralisées, en langage « païen », quelques-unes des thèses fondamentales de Joseph Smith. Je les ai réunies après des années de conversations avec des amis mormons, mais il se peut que certains ne soient pas d'accord sur quelques points; d'ailleurs eux-mêmes estiment qu'il faudrait une vie entière, et que ce serait la passer de façon très utile, pour étudier les points de leur doctrine qu'on n'a fait ici qu'effleurer.

En fait, l'exposé des quelques notions élémentaires précédentes a surtout pour but d'éclairer les motifs qui poussèrent les Mormons, aux temps où ils furent victimes des brutalités et persécutions de leurs voisins, à se remettre plusieurs fois en route, comme les Juifs derrière Moïse, à traverser la mer Rouge de la peur et le désert des espoirs déçus, pour finir, enfin, par arriver jusqu'à leur terre promise.

CHAPITRE IV

La fondation de l'Église

A ceux qui acceptèrent la doctrine de Joseph Smith, s'offrit une vie entièrement nouvelle. Et il faut avouer qu'il se passa, alors, beaucoup de choses extraordinaires dans le genre biblique. Par exemple, examinons la façon dont fut fondée l'Église elle-même. Comme on l'a vu, elle comprenait six membres, ainsi que l'exigeait la loi de New York. Ils étaient tous très jeunes. Joseph Smith, au moment de la fondation, en 1830, n'avait que vingt-quatre ans. Ce n'est pas l'âge où l'on se consacre habituellement à l'établissement d'organisations religieuses.

A l'époque, Joseph Smith est dépeint comme un bel homme de 1,80 m, un solide paysan réussissant dans tous les exercices de plein air, très gai et qualifié même par certains de « joyeux luron ». On lui reprocha quelquefois de ne pas montrer cette sombre austérité que l'on attendait, en ce temps-là, de tout homme de Dieu.

L'un des premiers adeptes fut le plus jeune frère de Joseph, Samuel H. Smith, l'un de ceux qui bourrèrent leur havresac d'exemplaires du *Livre de Mormon* pour s'en aller les vendre au loin. Parmi ceux à qui il rendit visite se trouva le Révérend John P. Greene, pasteur méthodiste, qui, très pressé, s'apprêtait à partir en voyage. Il dit que le livre ne l'intéressait pas, mais il accepta d'en emporter un exemplaire pour le montrer à ceux qu'il rencontrerait en route et d'en prendre les commandes. Samuel n'était pas très convaincu du résultat, il ne s'attendait pas à ce qu'un pasteur méthodiste en fasse l'article avec beaucoup d'ardeur.

La conversion de Brigham Young

Cependant, la femme du pasteur le vit, s'y intéressa, et pressa son mari de le lire. Ce qu'il fit, et ensuite tous deux se joignirent

aux Mormons, ainsi qu'on ne tarda pas à dénommer les membres de cette Église. Quelques mois plus tard, ce même exemplaire du *Livre de Mormon* tomba entre les mains d'un jeune menuisier des environs de Menton, État de New York, du nom de Brigham Young et lui aussi, à la fin, adhéra à la doctrine, ce qui eut des conséquences remarquables. Et Brigham Young fit connaître l'évangile mormon à son ami Heber C. Kimball, ce qui eut des conséquences non moins remarquables.

L'activité des Mormons n'était pas partout regardée d'un bon œil. Joseph Smith fut arrêté plusieurs fois pour avoir organisé des rassemblements sur la voie publique; on l'accusa d'être cause de désordres, à Palmyra et dans d'autres villes des environs de New York. Tout le monde n'applaudissait pas ses faits et gestes. Mais quiconque à l'époque ne se plaisait pas où il se trouvait pouvait répondre à l'appel de l'Ouest. Au mois de septembre qui suivit la fondation de l'Église, au printemps de 1830, quatre des premiers Mormons partirent à pied pour l'Ouest. Ils étaient envoyés par Joseph, dans un but précis, comme premiers missionnaires. Le Prophète considérait les Indiens comme les descendants des Lamanites et pensait que le *Livre de Mormon* attirerait irrésistiblement leur attention.

Ces quatre hommes n'étaient pas n'importe qui. L'un d'eux était Oliver Cowdery, qui avait écrit la plus grande partie du *Livre de Mormon* sous la dictée de Joseph Smith. Il y avait Peter Whitmer junior, frère de David Whitmer, qui fut l'un des témoins du *Livre de Mormon.* Il y avait Ziba Peterson, l'un des tout premiers convertis et, enfin, un personnage, dont le nom reparaîtra souvent dans l'histoire des Mormons, Parley P. Pratt.

Pratt était de l'Ohio, où il adhérait à l'Église des Disciples, dont les adeptes s'appelaient des « Campbellites ». Lors d'un séjour dans l'État de New York, il entendit parler du *Livre de Mormon,* se convertit, et bientôt fit un adepte de son jeune frère, Orson Pratt, qui devint aussi une figure légendaire. Nous rencontrerons souvent les noms de Parley Pratt et d'Orson Pratt dans les pages suivantes.

Ces quatre hommes étaient impatients de transmettre leur message aux Lamanites. Bien qu'à l'époque ils ne remportèrent pas un grand succès auprès d'eux et ne firent guère qu'établir avec les Indiens des relations assez amicales, que les Mormons entretinrent et développèrent ensuite, il est intéressant de remarquer qu'aujourd'hui, cent trente ans après, l'œuvre missionnaire accom-

plie auprès des Indiens lamanites de l'Amérique du Sud et des îles du sud du Pacifique se compte parmi les plus fructueuses du genre.

Il faut donc reconnaître, en toute justice, que l'idée qu'avait eue Joseph Smith à propos des Lamanites donne des fruits tardifs mais parfaitement au point en ce qui concerne les Mormons. Et, dès 1830, la mission confiée au quatre hommes produisit des résultats très impressionnants, qui immédiatement agrandirent les dimensions et les activités de cette Église et l'implanta dans des lieux différents.

Car, au cours de leur voyage, Cowdery, Whitmer, Peterson et Pratt rencontrèrent un groupe de Campbellites que Pratt connaissait bien. Ils vivaient dans la petite localité de Kirtland et leur chef était Sidney Rigdon, l'un des fondateurs de la secte. Kirtland se trouvait, et se trouve encore, non loin de l'angle nord-est de l'Ohio, en bordure de la Pennsylvanie et près de la limite de l'État de New York. C'était, à l'époque, l'un des carrefours les plus importants, à la frontière du pays. Le trafic en direction du nord, par le lac Érié, passait par Kirtland ainsi que celui qui se dirigeait vers Cincinnati. Les quatre Mormons exposèrent l'histoire de Joseph Smith et convertirent bientôt quelques Campbellites. Peu de temps après, ce fut le tour de Rigdon lui-même. Et, dès le mois de décembre, un millier de nouveaux Mormons étaient inscrits sur les listes. L'Église disposait d'un nouveau centre, son avenir prenait un nouveau visage. Kirtland était alors une ville plus importante que Cleveland, bien que cet état de chose ait changé avec la construction du chemin de fer.

Le problème de l'Ohio

La nouvelle de la conversion de Ridgon et de son groupe parvint à Joseph Smith, resté dans l'État de New York. Ridgon vint lui rendre visite pour le presser de transporter son Église et toute la congrégation à Kirtland. Le Prophète y arriva en janvier 1831, après avoir reçu une série de révélations et, exerçant une autorité intelligente et énergique, il se trouva bientôt à la tête d'une communauté prospère qui ne cessait de s'agrandir.

Pendant le même temps, les quatre missionnaires continuaient vers l'ouest, passant de l'Ohio dans le Missouri. Ces quelques lignes, écrites par Parley P. Pratt, donnent une idée du zèle qui les poussait :

« Nous parcourûmes plus de quatre cents kilomètres à pied en traversant d'immenses prairies et des étendues désertiques couvertes de neige, sans aucune piste... Pas trace de chemin; les habitations, rares et très éloignées les unes des autres; le vent glacé du nord-ouest nous soufflant continuellement dans la figure et si coupant qu'il nous emportait presque la peau. Nous avancions pendant des journées entières, du matin au soir, sans voir une maison ou un feu, enfonçant dans la neige jusqu'au genou à chaque pas, et le froid était si intense que la neige ne fondit pas du côté sud des maisons, même au soleil de midi, pendant presque six semaines. Nous portions sur le dos nos vêtements de rechange, plusieurs livres, du pain de maïs et de la viande de porc crue. Souvent nous mangions notre pain et notre viande gelés, chemin faisant, et le pain était si gelé que nous ne pouvions mordre ou enfoncer les dents que dans la partie extérieure de la croûte [1]. »

A Independence, dans le Missouri, près de l'actuelle Kansas City, ils trouvèrent des Indiens qui les accueillirent avec cordialité et qui s'intéressèrent au récit qu'ils firent de l'histoire de l'Amérique. Les missionnaires estimèrent que le pays convenait à l'établissement d'une nouvelle colonie — bonne terre, peu de voisins pour s'opposer à leur croyance ou les tourner en dérision, c'était l'occasion de fonder une nouvelle société à leur idée, et tel était, ils le savaient, le désir de Joseph Smith.

Ces heureuses nouvelles furent envoyées à Kirtland où, en juin 1831, quelque deux mille Mormons s'étaient rassemblés. A la mi-juillet, Joseph Smith et vingt-huit hommes, parmi les plus remarquables, arrivèrent dans le Missouri et se mirent en devoir de fonder une nouvelle communauté.

Pendant les sept années qui suivirent, les Mormons furent donc divisés en deux groupes, l'un en Ohio, et l'autre en Missouri, à quelque quinze cents kilomètres l'un de l'autre. Les deux prospérèrent et s'agrandirent, mais ils connurent bientôt des difficultés, surtout le groupe de Kirtland.

Jalousie envers les Mormons

Les raisons étaient nombreuses. Avant tout, il y avait le fait qu'un homme jeune et plein de joie de vivre, à qui il ne déplaisait

1. Journal de Pratt.

pas du tout de se battre ou de s'adonner à d'autres sports aussi violents, qui n'avait rien d'un ascète triste et renfrogné, affirmait qu'il était envoyé par Dieu pour fonder une nouvelle Église. Événement considérable. Beaucoup de gens vinrent à Kirtland poussés par la curiosité. Quelques-uns se convertissaient et y restaient. Cause de friction et de division dans les familles. Deuxièmement, les Mormons achetaient de plus en plus de terres à Kirtland, menaçant ainsi de dominer la région du point de vue économique. Ils croyaient au dur labeur et leurs exploitations étaient souvent plus belles que celles de leurs voisins. Mais, ce qui était peut-être pire, ils étaient heureux. Ils chantaient, ils dansaient, ils semblaient jouir de la vie. On en était jaloux.

Autre raison de ressentiment pour les gens de la ville : la construction d'un temple. A peine Joseph Smith et sa congrégation de l'État de New York furent-ils établis à Kirtland, que le Prophète annonça qu'il avait eu des révélations et qu'il fallait construire un temple. Il ne serait pas fait de poutres de bois, comme la plupart des bâtiments de l'époque, mais de pierres taillées et sculptées, et l'intérieur, de bois artistiquement travaillé. Une grande partie de ce merveilleux travail fut exécuté par un jeune menuisier, récent converti, Brigham Young.

C'était un bâtiment d'environ vingt-quatre mètres de long sur dix-huit de large et comprenant une tour de trente-trois mètres de haut. Il était remarquablement grand et beau pour l'époque et pour ces régions de l'Ouest américain. Il l'est encore aujourd'hui, et il offre aux visiteurs un bon exemple de ce que les gens de l'Ouest étaient capables de concevoir et d'exécuter [1]. La construction demanda trois ans et exigea d'immenses sacrifices de temps et d'argent de la part de gens qui devaient subsister uniquement de ce qu'ils fabriquaient et cultivaient de leurs mains.

Pourtant, la construction elle-même suscita bien des commentaires, dont quelques-uns pleins d'envie. Mais les bavardages sont une chose, et un bâtiment qu'on pouvait apercevoir, par temps clair, du lac Érié distant de dix-neuf kilomètres, est une autre. Ce n'était pas les moqueries qui feraient crouler le temple. La dédicace eut lieu en mars 1836, grand moment de joie et de fierté

1. Le temple de Kirtland existe toujours, il appartient désormais à l'Église Réorganisée de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours. Ce groupe, composé pour la plus grande part de Mormons n'ayant pas émigré dans l'Ouest, ni accepté la polygamie, se forma environ dix-huit ans après le martyre de Joseph Smith.

pour Joseph Smith, qui n'était pas sans savoir que des difficultés se préparaient, cette fois, dans le Missouri.

Les Mormons et l'esclavage

En plus de l'envie, de la jalousie et de l'antipathie générales que suscite tout peuple qui fait profession de mieux saisir que les autres les vérités religieuses fondamentales, les Mormons qui s'étaient, à ce moment-là, bien établis dans le Missouri, avaient le tort, aux yeux de leurs voisins, d'être antiesclavagistes. Et le Missouri se trouvait au centre du problème de l'esclavage. Car, au fur et à mesure que la nation se déplaçait vers l'ouest, les colons des États du Nord cherchaient à imposer, dans les régions inhabitées, leurs habitudes qui étaient de mener seuls leur affaire, tandis que les planteurs du Sud, en avançant vers le Pacifique, s'efforçaient en vain de conserver leur façon de vivre entièrement basée sur l'esclavage.

Pour les Mormons, bien qu'un être humain puisse recevoir plus de bénédictions de Dieu qu'un autre, tous sont des êtres humains et des enfants du même Dieu. Leurs cœurs étaient ouverts à tous, leur charité n'excluait personne. L'idée de vendre et d'acheter des hommes, de briser leurs familles, de ne leur accorder aucun droit, de les traiter comme du bétail, leur était aussi repoussante, en 1830, qu'elle l'est aujourd'hui pour tout le monde. Encore que leur principal dessein fût d'établir leur propre communauté pour y pratiquer leur propre religion, les Mormons ne firent pas mystère de leur sentiment sur l'esclavage, et comme les gens du Sud en firent autant, ils furent ennemis dès le début.

Des expéditions s'organisèrent contre les Mormons. Harcelés, persécutés, contraints d'abandonner leur maison et leur domaine d'Independence ou des alentours, ils se rendirent dans un comté plus hospitalier, à quelques kilomètres au nord. Ils baptisèrent l'endroit Far West et, non loin, ils fondèrent une nouvelle ville, Adam-ond-Ahman, car Joseph Smith croyait que là s'était établi Adam après avoir été chassé du Paradis. La vie y fut paisible, la communauté y prospéra.

Mais entre-temps, de nouvelles difficultés avaient surgi à Kirtland à propos de questions monétaires. Les États-Unis se heurtaient au problème que connaissent aujourd'hui beaucoup de nations nouvelles, nées à la fin de l'ère du colonialisme : le manque de capitaux pour financer l'expansion. Le président Andrew Jackson

était opposé à la création d'une banque nationale. Il croyait au paiement avec de l'or ou de l'argent, ou des billets garantis par ces valeurs. Sa politique mit fin à l'inflation sur laquelle reposait en grande partie la prospérité de l'Ouest. Des terres, dans la région de Kirtland par exemple, qui avaient été acquises pour 1,25 dollars l'acre [1] et revendues 2 000 dollars l'acre, étaient revenues à leur prix d'origine.

Banqueroute

Les Mormons avaient beaucoup emprunté pour financer la construction de leur temple, acheter une presse d'imprimerie, et toutes sortes d'autres choses. Ils essayèrent de fonder une banque en propre, mais la charte ne leur fut pas accordée. Selon la politique de Jackson, il était facile à un État de refuser une charte pour l'établissement d'une nouvelle banque et difficile d'en octroyer. Les gens de Kirtland créèrent donc une institution locale, qu'ils dénommèrent « Safety Society », pour ne pas employer le mot banque, et ce fut un désastre.

La communauté étant à la veille de la banqueroute, comme une grande partie de la nation, du reste — 800 banques firent faillite dans le seul mois de février 1837 —, Joseph Smith fournit une nouvelle preuve, quoique peu remarquée, de sa confiance dans l'avenir en envoyant en Angleterre quelques-uns de ses partisans en qui il avait le plus confiance, pour y apporter l'Évangile mormon et faire de nouveaux adeptes.

Il estimait que la nouvelle Église, à l'égal de la nouvelle nation, ne pourrait s'accroître rapidement qu'en faisant venir des nouveaux convertis de l'extérieur. Ces premiers missionnaires envoyés de l'autre côté de l'océan furent à l'origine de l'activité internationale des Mormons.

1. L'acre équivaut à 40,46 a (N.d.T.).

CHAPITRE V

Les Mormons dans le monde

Il est vrai qu'il existe peu d'endroits sur terre, aujourd'hui, que les missionnaires mormons n'aient pas marqués de leur empreinte. Dans les rues de Salt Lake City, ville nichée dans une vallée des Montagnes Rocheuses et parfaitement isolée géographiquement, il est parfaitement possible d'engager une conversation dans presque n'importe quelle lanque, et cela s'explique en partie du fait que la communauté des Mormons est formée de gens originaires de nombreux pays différents, mais surtout parce que les missionnaires mormons sont allés dans beaucoup de pays étrangers.

On peut se retrouver, un jour, en train de bavarder avec un jeune homme, en bleu de travail taché de graisse, des problèmes que lui pose l'installation d'un moteur *Olds*, modèle 1966, sur le châssis d'une vieille *Ford 1932*, et, quelques semaines plus tard, le rencontrer en costume de flanelle grise dans le train de Glasgow à Édimbourg, d'où il vous désignera au passage, en montrant manifestement une connaissance intime de tous les détails de l'histoire, une colline connue dans l'endroit sous le nom de Siège d'Arthur, et où Orson Pratt, le plus jeune frère de Parley, pria le Seigneur, il y a plus d'un siècle, « en faveur de deux cents âmes ».

L'Église a donné à ses fidèles, ne serait-ce que cela, un esprit de mission — et évidemment son action ne se limite pas là —; partout elle les a sensibilisés et leur a inculqué le sens de leur responsabilité à l'égard du monde. Des milliers de Mormons, hommes ou femmes, consacrent une période de leur vie à l'action missionnaire, généralement deux ans et, souvent, sur un autre continent.

Ils s'en vont dans le monde, avec le sentiment d'avoir un merveilleux cadeau à faire. Les rebuffades les peinent et les étonnent

parfois, mais les jeunes Mormons, garçons et filles, grandissent la tête pleine des histoires des premiers missionnaires. Déceptions et victoires, tel était leur lot. Les récits des actions de ces premiers missionnaires sont beaux et nobles, mais on pourrait en raconter autant de ceux d'aujourd'hui.

Les non-Mormons sont souvent étonnés d'apprendre qu'il y avait des Mormons en Angleterre avant qu'il y en eût à Salt Lake City. En fait, l'Église des Mormons d'Angleterre est presque aussi ancienne que celle d'Amérique. La raison en est qu'à un moment où les difficultés étaient grandes, Joseph Smith envoya en Angleterre plusieurs de ses plus proches et de ses plus loyaux disciples, de ceux qu'il estimait le plus. Pour les Mormons de l'époque, et même pour ceux d'à présent, c'est parfaitement compréhensible : leur Prophète obéissait aux ordres de son Père du ciel. Et que ces ordres, une fois exécutés, aient donné à l'Église une puissance considérable ce n'est que parfaitement normal à leurs yeux. Une centaine de milliers de Mormons anglais émigrèrent dans la Sion des Saints des Derniers Jours donnant à cette Église un caractère particulier, fait dont l'importance immense est encore sensible aujourd'hui.

Les premiers missionnaires

Ils étaient sept qui, les premiers, se mirent en route de Kirtland. Plusieurs parmi eux méritent une mention particulière et reparaîtront dans ce récit. Herber C. Kimball, leur chef, originaire de Nouvelle-Angleterre et potier de son métier, était entré dans l'Église des Mormons en même temps que son aîné Brigham Young. Il avait beaucoup voyagé dans l'Ohio et dans l'Ouest; c'était un missionnaire-né.

Orson Hyde, en partie d'origine juive, demanda le premier à suivre Frère Kimball. Il avait le titre d'apôtre depuis deux ans. Par la suite, il devait être le premier missionnaire envoyé en Allemagne et en Palestine. Et puis, il y avait le Dr Willard Richards, un cousin de Brigham Young qui venait aussi de Nouvelle-Angleterre, Orson Pratt et Joseph Fielding, qui était né à Honedon, dans le Bedfordshire, mais avait émigré au Canada, en 1832, à l'âge de trente-cinq ans. Il se convertit à la doctrine des Mormons un an avant de retourner en Angleterre, en 1837.

Joseph Fielding avait des amis et des parents au Canada, il y avait nombre de convertis mormons dans ce pays. Naturellement,

ces Canadiens avaient parlé de la nouvelle religion, dans les lettres qu'ils envoyaient à leurs parents restés en Angleterre, leur patrie. On pensait à Kirtland qu'il était fort probable que les Anglais s'intéressent d'une manière ou d'une autre à la religion mormone — et c'était juste. Le frère de Joseph Fielding, le révérend James Fielding, pasteur dans le Lancashire, avait raconté à ses fidèles l'expérience religieuse qu'avait faite son frère en Amérique. Et la congrégation attendait la visite du frère de leur pasteur.

Quand on raconte que ces Mormons se rendirent en Angleterre sans argent ni bagage d'aucune sorte, c'est la pure vérité. Heber Kimball n'avait que cinq dollars sur lui. Chacun fit le chemin de Kirtland à New York par ses propres moyens. Pendant le voyage, le frère de Willard Richards régla une dette de 40 dollars, ce qui aida beaucoup le petit groupe. Qu'il suffise de dire — selon leur propre expression — que le Seigneur y pourvut. Le passage de New York en Angleterre n'était pas cher, environ 15 dollars par personne.

Mais comme tout leur parut différent en Angleterre! Il nous est difficile d'imaginer dans quelles conditions y vivaient les pauvres gens, car presque tous les tableaux de l'Angleterre de ce temps-là représentent de grandes propriétés à la campagne, une joyeuse Angleterre, pays des chevaux, des chiens, des grandes chasses et des buffets croulant sous le poids des victuailles. Les Mormons arrivèrent pendant l'été de 1837, seulement vingt-deux ans après Waterloo.

Sous le règne de la reine Victoria

C'était l'époque des premières machines à vapeur de Watt et de Newcomen, des premières usines, de la révolution industrielle du début du XIXe siècle. L'effervescence et la fièvre du monde britannique étaient alors à leur comble. Victoria, une jeune Allemande de dix-huit ans, venait d'être couronnée reine d'un peuple qui se trouvait depuis peu à la tête du monde occidental. Époque d'expansion et de prospérité pour l'Angleterre, mais l'activité agricole diminuant au profit de l'activité industrielle et la vie urbaine se développant à grande allure, il était en train d'émerger de ce pays une nouvelle classe d'ouvriers extrêmement pauvres. C'était la bonne vie pour quelques-uns mais, comme certains le firent observer, ces quelques-uns étaient fort peu nombreux.

Au cours des premières années de l'établissement des missionnaires mormons, parut un roman qui frappa vivement l'opinion. Son auteur, Benjamin Disraeli, devait devenir plus tard un grand Premier Ministre. L'ouvrage avait pour titre : *Sybil ou les Deux Nations*. Un passage de ce livre donne une idée de l'époque :

> « Oui, la société est peut-être encore en enfance, dit Égremont en souriant légèrement, mais, tout ce que vous voudrez, notre Reine règne sur la plus grande nation qui ait jamais existé.
>
> — Laquelle ? demanda l'étranger, car elle règne sur deux nations. »
>
> L'étranger fit une pause; Égremont resta silencieux mais avait l'air interrogateur.
>
> « Oui, reprit l'étranger après un moment, deux nations; et, entre elles, il n'y a ni relation ni sympathie; chacune ignore les coutumes, les idées et les sentiments de l'autre; comme des gens vivant dans deux régions différentes ou habitant deux planètes différentes, et qui auraient été élevés et nourris différemment, qu'on commanderait de façon différente et qui ne seraient pas gouvernés par les mêmes lois.
>
> — Vous parlez de ..., dit Égremont en hésitant.
>
> — Des riches et des pauvres. »

Telle fut la chose qui impressionna le plus les jeunes Mormons américains : le contraste entre l'opulence, la soie et le satin d'un côté, les guenilles et les haillons de l'autre [1].

Ils arrivèrent à Liverpool le 20 juillet 1837, étrangers sur une terre étrangère, sans recours, loin de chez eux, sans nouvelles des leurs depuis un mois qu'avait duré le voyage, sans précédent qui pût les instruire, sans siège central où se réfugier ni personne avec qui communiquer.

Heber Kimball décrit ainsi son arrivée :

> « Immédiatement après qu'on eut jeté l'ancre, un petit bateau se présenta et plusieurs des passagers, dont les Frères Hyde,

1. Heber C. Kimball écrivit chez lui : « Les Frères Hyde, Richards et moi-même, sans bourse ni besace, errâmes dans les rues de Liverpool, où la richesse et le luxe, la misère et la pauvreté abondent côte à côte. Je croisai là des riches aux vêtements les plus coûteux, et l'instant d'après, des pauvres me saluaient de leurs cris. Je n'avais jamais vu auparavant un tel contraste... » (Citation faite par ORSON F. WHITNEY dans *Life of Heber C. Kimball*, Salt Lake City, 1888.)

Richards, Goodson et moi-même, y montèrent pour se rendre à terre. A quelque 2 mètres du quai, je sautais à terre, suivi des Frères Hyde et Richards, et, pour la première fois de ma vie, je me trouvais sur le sol de l'Angleterre, parmi des étrangers dont les habitudes et les manières étaient différentes des miennes [1]. »

Liverpool, en 1837, n'était pas encore une bien grande ville. La Mersey n'est qu'une petite rivière, mais à l'endroit où elle se jette dans la mer elle s'élargit et forme un estuaire. La marée y monte très haut, d'environ 6 mètres, et cela forme un port naturel profond et calme qui convient bien au mouvement des bateaux. Les bâtiments des compagnies Liver, Cunard et autres, qui donnent au quai de Liverpool un aspect remarquable, n'étaient pas encore construits. En réalité ce ne fut que cinq ans après que M. Cunard établit son service de transport sur l'Atlantique.

Les premiers missionnaires ne s'attardèrent pas longtemps à Liverpool. C'était une ville trop grande et trop agitée; en outre, ils avaient ordre de rejoindre une petite localité ouvrière du Lancashire, à environ quarante kilomètres au nord. Ils arrivèrent à Preston le samedi 22 juillet, jour d'élections. En effet, la reine Victoria faisait procéder à des élections générales. La ville était des plus gaies. Des orchestres jouaient; les drapeaux flottaient; hommes, femmes et enfants défilaient; les rues étaient décorées de guirlandes et banderoles de toutes couleurs. Et juste au moment où le coche qui transportait les missionnaires arrivait à destination, une grande bannière se déploya presque au-dessus de leurs têtes. En voyantes lettres d'or, elle portait cette devise : *La Vérité Prévaudra.* Et, naturellement, les missionnaires considérèrent ce fait comme un prodige du Seigneur.

Le Cockpit

A Preston, les jeunes Mormons eurent tôt fait de trouver le frère de Joseph Fielding qui les invita à prêcher à Vauxhall Chapel. Il semblait qu'ils allaient pouvoir travailler en paix, mais ils ne tardèrent pas à découvrir, comme bien d'autres chefs religieux avant eux, que, lorsqu'on touche à ce qu'il y a de bon dans l'homme, on y déchaîne aussi ce qu'il y a de mauvais. Il y a quelque chose dans l'âme des mortels qui ne cède pas volontiers. On dit parfois,

1. *Ibidem.*

des premiers chrétiens de Rome et de la Grèce, qu'ils devaient ressembler à ces hommes qui mirent sur pied les premières organisations de travailleurs aux États-Unis, en ce qu'ils se montrèrent parfaitement résolus, insoucieux de leur sécurité personnelle et remplis d'un zèle qui leur faisait mépriser les châtiments corporels et même la mort. Les premiers fidèles de Jésus Christ ne se faisaient pas particulièrement remarquer pour leur mièvrerie; on pourrait en dire autant des missionnaires mormons.

Avant peu, ils réussirent à exciter tout le clergé en place, dont on ne pouvait raisonnablement espérer qu'il accueillerait chaleureusement pareils rivaux. Parmi ceux qui s'opposèrent à eux se trouva le Révérend Fielding lui-même qui ne pouvait se payer le luxe de laisser sa congrégation l'abandonner au profit de la nouvelle doctrine. Quelque temps après, Heber C. Kimball relata cette expérience à Joseph Smith et lui demanda pourquoi il fallait subir tant d'épreuves. On lui répondit : « Plus quelqu'un s'approche du Seigneur, plus sera grand le pouvoir déployé par l'adversaire pour l'empêcher d'accomplir ses desseins [1]. » Il serait sans doute difficile de trouver un chef religieux qui, d'expérience personnelle, n'approuve pas cette remarque. Mais, s'il y avait des églises et même des salles publiques qui leur étaient fermées, des maisons s'ouvraient aux missionnaires où ils pouvaient s'installer et prêcher à un petit nombre de personnes à la fois. Kimball était un homme grand, mince, nerveux, souriant, au regard sérieux et indulgent, aux façons pleines d'humour. Il commençait généralement par parcourir son auditoire d'un air interrogateur ou bien inquiet et demandait : « Est-ce que je me trouve parmi des Chrétiens ? »

La réponse étant affirmative, il déclarait que c'était heureux parce que ainsi il pouvait, en toute sécurité, leur confier une nouvelle. Ils connaissaient tous, évidemment, certains épisodes de la Bible, comme la conversion de Saul de Tarse, et les révélations qui lui avaient été faites, comme il voyageait, cette fois sous le nom de Paul, dans les pays qu'il connaissait, pour faire connaître le message du Christ à ceux qui voulaient l'entendre, et cela même sur le mont de Mars, dans la païenne Athènes.

Au moment où ces événements se déroulaient en Asie Mineure, en Grèce, et jusqu'à Rome, continuait Kimball, cette même doctrine chrétienne se perpétuait dans une région dont les interlocuteurs de Paul ignoraient l'existence, un Nouveau Monde. Et là,

1. *Ibidem.*

ne s'étant pas corrompue au contact des droits et privilèges de l'Empire romain, elle s'était maintenue et préservée dans sa pureté et authenticité première. Et voilà qu'elle se trouvait maintenant restaurée dans sa pureté originelle, promettant d'être pour tous « un secours très efficace dans l'immédiat ».

> « Je suppose que je parle à des Chrétiens », répétait-il alors avec un sourire, semblant vouloir englober tout le monde dans son amitié. Maintenant, je vous le demande, est-il plus difficile de croire que Joseph Smith a reçu des révélations que de le croire de Paul ? Ceux qui ont cru au témoignage de Paul ont été des saints de Dieu; ceux qui croient à celui de Joseph Smith sont tout juste aussi saints, car c'est le même Évangile [1] ! »

Le dimanche 30 juillet 1837, une semaine seulement après leur arrivée à Preston, ils baptisèrent neuf personnes dans la Ribble River, qui coule dans Preston. On l'imagine facilement, ce baptême en plein air, administré par les missionnaires d'une nouvelle religion, excita beaucoup la curiosité. Kimball rapporte qu'il se rassembla sur les rives entre « sept et neuf mille personnes ». L'après-midi, les missionnaires estimèrent à cinq mille personnes ceux qui vinrent les écouter prêcher sur la place du marché. Moins d'un mois après, ils avaient fondé, en Angleterre, une nouvelle branche de leur Église, la première hors d'Amérique.

Au début de l'automne, l'intérêt des gens de Preston et la croissance de l'Église était tels que les missionnaires louèrent un local, connu sous le nom de Cockpit et qui avait été construit à l'origine, comme son nom l'indique, pour servir d'arènes aux combats de coqs, mais qui avait été transformé, en 1837, en lieu de réunion pour la Société de Tempérance de Preston, chose qui a toujours intéressé les Mormons. Car, lorsque fut fondée la Société de Tempérance au Canada, la première ville anglaise où l'on ait, croit-on, fait vœu de s'abstenir de toute boisson alcoolisée, fut justement Preston.

Impressions d'Angleterre

Le hasard voulut que l'hiver de 1837 fut très rigoureux. Kimball écrivait chez lui :

> « Les habitants les plus âgés m'ont dit qu'ils n'avaient jamais vu un temps pareil... En conséquence de l'inclémence de l'hiver, plusieurs ateliers ont été fermés, et plusieurs milliers d'hommes,

1. *Ibidem.*

de femmes et d'enfants se sont retrouvés sans travail; à la suite de quoi, ils ont beaucoup souffert et l'on m'a dit, c'est plausible et je l'ai cru, que beaucoup étaient morts de faim.

Je n'avais jamais été témoin de telles souffrances auparavant. Les scènes auxquelles j'ai assisté quotidiennement suffisaient à vous glacer le sang dans les veines. Les rues étaient pleines d'hommes, de femmes et d'enfants qui mendiaient auprès des passants. Beaucoup de ces pauvres miséreux n'avaient ni chaussures ni chaussettes, et à peine de quoi se couvrir pour se protéger de l'inclémence du temps...

Et, en même temps, des centaines et des milliers vivaient dans la richesse et les splendeurs. Je sentais le besoin de m'écrier : 'Oh, Seigneur, combien de temps cela va-t-il durer ? Combien de temps les riches opprimeront-ils les pauvres, et continueront-ils à ne se soucier d'eux ni à s'intéresser à eux plus qu'aux bêtes des champs; et même moins! Quand cesseront misère et pauvreté, et quand y aura-t-il paix et abondance [1] '... »

Bien d'autres posèrent la même question, à l'époque et plus tard; parmi eux, outre Disraeli, un jeune Allemand du nom de Friedrich Engels, dont la famille possédait des usines textiles dans le Lancashire, et Charles Dickens. Chacun avait son idée sur la question et les moyens de la résoudre, mais Kimball disait à ceux qui l'écoutaient que la paix et l'abondance viendraient un jour : « Quand le Seigneur Jésus descendra sur les nuées du ciel, alors la baguette de l'oppresseur sera brisée. Avance ce moment-là, ô Seigneur! »

Les missionnaires connurent des moments difficiles dans certains endroits. A Ribchester, par exemple, la foule se rassembla pour leur jeter des pierres pendant qu'ils baptisaient, mais à Downham et à Chatburn, où on leur avait dit que les choses de la religion ne remportaient pas beaucoup de succès, ils vécurent des moments qui furent parmi les plus heureux. A Downham, environ quarante enfants, qui travaillaient à l'usine douze heures par jour, s'en échappèrent en courant pour entendre les jeunes gens venus d'Amérique, et à Chatburn, on mit à la disposition de Kimball une vaste grange où la foule se rassembla pour l'écouter expliquer l'objet de sa mission. Beaucoup de parents pleurèrent de joie, rapporta le missionnaire, de ce qu'il ait tellement captivé leurs enfants.

1. Lettre de Kimball à son fils.

Efforts couronnés de succès

On peut difficilement dire que l'effet produit par ces jeunes Américains, si manifestement convaincus d'occuper la même position et d'avoir les mêmes responsabilités que les premiers disciples de Jésus, ne fut pas immense. Quoiqu'ils fissent attention de se montrer d'une bienséante humilité et de ne pas s'attribuer des pouvoirs extraordinaires ou surnaturels, ils ne refusaient pas d'imposer les mains à un malade, si on le leur demandait, et il est certain qu'aucun saint de l'antiquité ne fit preuve d'une foi plus inébranlable que ces missionnaires du XIXe siècle. Kimball écrivait :

> « Certains jours nous allions, de maison en maison, converser avec les gens des choses du royaume, et, parfois, par notre entremise, ils étaient convaincus de la vérité; et j'ai vu jusqu'à vingt personnes se faire baptiser en un seul jour, qui avaient été convaincues en de telles circonstances. Je devais entrer dans l'eau, pour administrer le sacrement de baptême, six ou sept fois par jour, et souvent après être sorti de l'eau et avoir changé de vêtements, il me fallait y retourner avant d'avoir atteint mon logement; et ceci même quand le temps était extrêmement froid et que la glace avait trente à trente-cinq centimètres d'épaisseur. »

Ils découvrirent que, s'ils prêchaient dans une ville ou une localité pendant trois ou quatre jours, et qu'ils s'en allaient ensuite pendant un certain temps, à leur retour, les habitants du lieu avaient pris des initiatives et constitué seuls leur groupe, tandis que, s'ils restaient avec le groupe, les gens avaient tendance à se reposer sur eux et à se disputer.

Cette découverte amena Kimball à la conclusion suivante : une fois la tâche en route, il pourrait retourner à Kirtland. Et il ne fait pas de doute que les nouvelles des sérieuses difficultés que les Mormons rencontraient en Amérique renforcèrent sa décision. C'est pourquoi, il décida de laisser Joseph Fielding en Angleterre, à la tête de la mission, alors que lui-même s'en retournerait. En huit mois, ils avaient fait du bon travail. Le 8 avril 1838, des représentants des branches de l'Église installées à Penwortham, Walkerford, Thornley, Ribchester, Chatbrun, Clithero, Barshe Lees, Waddington, Leyland Moss, Leyland Lane, Eccleston, Hunter's Hill, Euxton, Whittle, Dauber's Lane, Bamber Bridge Longton, Southport, Downham, Burnley, Bedford, Alston, Brampton, Bolton

et Chorley se réunirent au Cockpit de Preston, pour souhaiter bon voyage à Kimball et s'organiser afin que l'activité de l'Église continue et même s'accélère. Pour Kimball, savoir qu'il y avait des centaines de saints, ses frères et sœurs, « qui l'aimaient comme leur âme »... était un grand réconfort.

Après un voyage de vingt-deux jours en mer, il débarqua à New York le 12 mai 1838.

CHAPITRE VI

En prison à Liberty

Heber Kimball se hâta de rejoindre Kirtland où il apprit, en arrivant, que Joseph Smith et Brigham Young étaient partis pour le Missouri au plus fort de l'hiver précédent. En effet, après la faillite de la banque, les choses étaient allées de mal en pis.

S'apercevant que beaucoup des familles de Kirtland, et des meilleures, s'en allaient au Missouri ainsi que la plupart des nouveaux convertis, et que la colonie du Missouri était déjà deux fois plus nombreuse que la communauté de Kirtland, Joseph Smith avait décidé de s'y rendre.

Il était arrivé à Far West en mars 1838, après deux mois de voyage, à pied et à cheval, dans le froid, sans argent, mais sans perdre courage. Accueilli à Far West par une fanfare et un grand défilé, on lui déclara qu'au Missouri ses fidèles croyaient que Dieu avait provoqué la faillite de la banque de Kirtland pour le forcer à venir s'installer dans la nouvelle Sion.

A son arrivée, il y avait déjà 10 000 Mormons et il en vint d'autres pendant tout l'été, de l'Ohio, de l'Est, et quelques-uns de l'autre côté de l'océan. Bientôt ils furent 20 000 et constituèrent le plus important des groupes minoritaires de l'État — ce qui leur donnait un pouvoir politique en même temps qu'économique. En fait, le pouvoir politique qu'ils représentaient fut à l'origine des ennuis qu'ils connurent peu de temps après l'arrivée de Joseph Smith.

En août, des élections devaient avoir lieu dans le comté. Les non-Mormons s'étaient donné le mot afin d'empêcher les Mormons de voter, car il était évident qu'ils avaient la majorité. Le matin des élections, une trentaine de jeunes Mormons arrivèrent à Gallatin, chef-lieu du comté, pour voter. L'un d'eux s'approcha du

bureau de vote; on l'arrêta en l'appelant hypocrite et voleur et on l'avertit que « les Mormons ne votaient pas, pas plus que les nègres ». Le jeune Mormon continua d'avancer mais il tomba sous les coups.

Immédiatement, ses amis se jetèrent dans la mêlée et, en peu de temps, les trente jeunes Mormons firent déguerpir une centaine de personnes; sur ce, ils entrèrent au bureau de vote, votèrent en ordre et repartirent [1]. Dans l'Amérique de cette époque, et peut-être même à présent encore, on vous aurait méprisé de ne pas agir de cette façon.

L'ordre d'extermination

Les esprits étaient surchauffés; le bruit courut que deux non-Mormons s'étaient fait tuer, la tension monta. Les arguments avancés par Joseph Smith pour éviter les violences furent mal compris. Il dut prendre l'engagement de ne plus troubler l'ordre public. Pendant ce temps, les attaques contre les maisons isolées et les petites communautés de Mormons ne cessaient pas. De nombreuses familles se trouvèrent forcées d'abandonner leur riche domaine pour se réfugier à Far West, où les Mormons commençaient à s'armer. A la fin d'août, la situation était telle que le gouverneur Boggs fit appel à la milice du Missouri. Les Mormons apprirent qu'il avait parlé de les exterminer au commandant de la milice [2].

1. Un compte rendu complet des élections de Gallatin, avec un exposé des raisons de l'excitation du peuple contre les Mormons, figure dans *Essentials of Church History*, de Joseph FIELDING SMITH (Salt Lake City, 13e édition, 1953). D'après lui, les Mormons croyaient que William P. Peniston, candidat à l'Assemblée de l'État, dans sa certitude de ne pas recueillir leurs voix, déployait tous ses efforts pour les empêcher de voter.
2. L'atmosphère tragique qui régnait à l'époque perce dans ces ordres transmis au général John B. Clark, de la Milice du Missouri, par le gouverneur Lilburn W. Boggs, le 25 octobre 1838 :
« Monsieur, depuis que je vous ai envoyé ce matin l'ordre de rassembler 400 cavaliers de votre division, j'ai reçu des sieurs Amos Reese et Wiley C. William, l'un de mes aides de camp, des renseignements absolument stupéfiants, qui changent tout à fait la face des choses, en ce qu'ils révèlent que les Mormons sont en rébellion ouverte et avouée contre les lois, et ouvertement en guerre contre la population de cet État. Vos ordres sont donc de hâter vos préparatifs et d'essayer d'atteindre Richmond, dans le comté de Ray, le plus vite possible. Les Mormons doivent être traités en ennemis, *être exterminés* ou chassés de cet État, si le bien public l'exige. Leur forfait est indescriptible. Si vous pouvez augmenter vos forces, vous y êtes autorisé, dans toute la mesure où cela vous semblera nécessaire. Je viens d'envoyer des ordres au major-général Wallock, du comté de Marion, afin qu'il rassemble 500 hommes et les mène au nord de Daviess pour opérer leur jonction avec le général Doniphan, de Clay, à qui il a été ordonné de se porter au même endroit,

Quelque 10 000 hommes se mirent en marche sur Far West. Au désespoir, Joseph Smith envoya un émissaire auprès du gouverneur pour demander les conditions d'un armistice. Il est évident que cet émissaire le trahit, car un message arriva selon lequel Joseph Smith et ses principaux conseillers devaient se rendre auprès du général commandant en chef. A son arrivée, il apprit que l'émissaire avait accepté que les chefs mormons se livrent afin d'être jugés pour trahison, que tous les biens des Mormons soient confisqués, qu'après avoir rendu toutes leurs armes, il quittent le Missouri immédiatement et dans le calme.

Les chefs mormons, en proie à la surprise et la colère, furent de suite emprisonnés dans un enclos hâtivement entouré de palis sades et sans abri, où ils restèrent toute la nuit sous la pluie, en butte aux sarcasmes de leurs gardiens. Au matin, ils furent condamnés à mort; mais c'est le général Doniphan qui reçut l'ordre de les fusiller; or celui-ci connaissait les Mormons pour avoir été leur homme de loi dans des circonstances antérieures. Il renvoya l'ordre avec ces mots : « C'est un meurtre de sang-froid. Je n'obéirai pas à votre ordre... Si vous exécutez ces hommes-là, je vous en rendrai responsable devant le prochain tribunal, que Dieu m'assiste [1]. »

Cet incident suspendit la marche de la milice. On retint Joseph Smith et la plupart de ses conseillers en prison, et tous les habitants de Far West furent convoqués en assemblée sous les bouches des canons. On leur ordonna alors de faire leurs paquets et de s'en aller.

De sa prison, Joseph envoya à Brigham Young l'ordre de se mettre à leur tête et de veiller à leur départ, ce n'était pas la peine

avec 500 hommes, afin d'intercepter la retraite des Mormons vers le nord. Il leur a été commandé d'entrer en communication avec vous par messager; et vous pouvez aussi communiquer avec eux si nécessaire. C'est pourquoi, au lieu de réinstaller les citoyens de Daviess chez eux, vous allez vous rendre immédiatement à Richmond, et là engager des opérations contre les Mormons. Le brigadier-général Parks, de Ray, a reçu des ordres pour rassembler 400 hommes de sa brigade et les tenir prêts à se joindre à vous, à Richmond. Cette force tout entière sera placée sous votre commandement. L. W. Boggs.
Au général Clark. Gouverneur et Commandant en chef.

1. Le courage que montra le général Doniphan en refusant d'obéir, en cette occasion, aux ordres directs de son supérieur, le major général Samuel D. Lucas, est un fait célèbre de la tradition américaine. L'épisode fut mis en scène, et passa dans une série d'émissions télévisées, transmise par un réseau national et patronnée par le président Kennedy, sous le titre *Profiles in Courage.*

d'essayer de rester, tout le monde serait exterminé. Lui-même fut envoyé en prison à Liberty dans le Missouri.

Haun's Mill

Il y avait, non loin de Far West, près de la rivière Shoal Creek, une petite colonie de Mormons du nom de Haun's Mill. Selon leurs coutumes, les familles y habitaient assez près les unes des autres, tandis que leurs domaines s'étendaient au loin. De cette façon, elles ne souffraient pas de l'isolement qui caractérisait la vie des pionniers de l'Ouest et elles pouvaient se réunir le soir pour les exercices religieux ou pour se divertir.

Il y avait là une famille comprenant la mère, le père et trois jeunes garçons. Celle-ci et leurs voisins n'étaient pas des gens du pays, ils étaient arrivés assez récemment de l'Est. Ces familles accordaient une grande importance à l'éducation de leurs enfants, et les Mormons, aujourd'hui, font fièrement remarquer que ce qu'on tient pour la première école du Missouri fut fondée par leurs ancêtres. Partout où les Mormons le pouvaient, ils s'empressaient d'organiser des cours et, quand ils s'établissaient quelque part, ils prévoyaient l'organisation de ces classes et encourageaient l'éducation.

Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne s'entendaient pas au monde plus aimable des arts, de l'art dramatique et de la littérature. Le soir, ils faisaient du théâtre d'amateurs, ils exécutaient des danses à quatre couples en vogue à cette époque. Ils ne travaillaient pas le dimanche, soutenant, avec Jésus, que le sabbat est fait pour l'homme et non le contraire.

Les Mormons menaient donc une vie très gaie, pleine d'entrain et de bonne humeur. Ils comprenaient difficilement que tout le monde ne veuille pas se joindre à eux et leur ressembler. Ils ressentaient une grande tristesse quand on leur voulait du mal et parfois une juste colère et du ressentiment, et même un désir passionné de vengeance, mais ils n'avaient pas de haine et n'étaient pas tentés de s'imposer par la force. Telle était l'ambiance dans laquelle vivait la famille qui nous intéresse. Les jeunes parents priaient et travaillaient afin que leur foyer soit heureux, et rêvaient des réussites et de la vie meilleure que connaîtraient leurs fils.

Un certain après-midi d'octobre, en 1838, les enfants faisaient les fous sur les bords de la Shoal Creek pendant que leurs mères travaillaient à la maison et que leurs pères étaient aux champs.

Tout était tranquille, mais, vers quatre heures, une troupe de 250 cavaliers environ chargea soudain le village, tirant indifféremment sur les femmes, les enfants et les hommes qui se précipitaient pour les protéger.

Quelques enfants s'enfuirent vers l'atelier du forgeron, mais les assaillants tirèrent sur eux par les fentes du mur, entre les poutres de bois. Beaucoup d'autres habitants n'eurent pas un meilleur sort. En quelques minutes, dix-sept des trente-huit Mormons mouraient et quatorze étaient sérieusement blessés. La plupart des hommes furent tués et il ne survécut qu'un petit nombre de femmes et d'enfants. Amanda Smith découvrit que son mari et le plus âgé de ses fils étaient morts. Le plus jeune avait une partie de la hanche arrachée et elle raconte comment elle se servit de cendre de bois pour faire une lessive afin de laver la plaie, et comment elle y appliqua du bois d'orme [1]. Elle soignait toujours son enfant quand une bande de cinquante soldats revint le lendemain pour lui demander pourquoi elle n'était pas partie. Elle écrivit par la suite :

« J'allai au devant d'eux à la porte. Ils me demandèrent pourquoi je n'étais pas partie. Je les priai d'entrer pour qu'ils voient leur ouvrage. Ils emplirent la pièce et je leur montrai mon enfant blessé. Ils s'approchèrent, par petits groupes, jusqu'à ce qu'ils eussent tous vu la raison pour laquelle j'étais restée. Alors ils se disputèrent et en vinrent presque aux mains. A la fin, ils s'en allèrent tous, sauf deux. Je pensais qu'ils avaient été désignés pour nous tuer.

— Madame, dit l'un, avez-vous de la viande chez vous ?

— Non, répondis-je.

— Pourriez-vous nous apprêter un porc si on vous en apportait un à votre porte ?

— Je pense que oui, répondis-je [2]. »

1. Bois d'orme *(slippery elm, ulmus fulva)*, quelquefois employé pour ses propriétés curatives (N.d.T.).
2. Avec leur souci coutumier des détails historiques et convaincus de faire la chronique d'une nouvelle doctrine du temps de Dieu, beaucoup de Mormons ont décrit les événements à mesure qu'ils se produisaient. Ce passage est extrait d'une lettre d'Amanda Smith, déposée au Buteau du *Church Historian* (l'Historien de l'Église). Des années plus tard, à Salt Lake City, elle raconte comment, un cartilage ayant poussé à la place des os éclatés de la hanche de son fils, il vécut et fit le voyage jusque dans le Grand Bassin où il s'établit.

Restauration de la prison

Quand on visite Kansas City aujourd'hui, on peut voir, dans le voisinage, plusieurs souvenirs évoquant le début de l'histoire des Mormons. L'un d'eux n'est pas banal. Pour 750 000 dollars, l'Église des Mormons a restauré la vieille prison de Liberty et a construit tout autour une vaste rotonde. Depuis l'été de 1963, où l'on termina les travaux, des milliers de visiteurs se sont rendus sur les lieux et par les côtés et le toit de l'édifice qui sont découpés à cet effet, ils ont vu les murs de pierre et de bois de chêne, de plus de 1 m d'épaisseur, les petites fenêtres à barreaux, le toit épais, fait de bois et de pierre — construction ressemblant plus à un abri de l'âge atomique qu'à une prison du début du XIXe siècle — et ils ont médité sur le fait que Joseph Smith, son frère Hyrum et quatre autres Mormons restèrent enfermés là presque cinq mois, durant l'hiver de 1838.

Époque de terreur pour les Mormons. Plusieurs années après, Mercy Fielding Thompson, sœur de l'épouse de Hyrum Smith et, comme sa sœur, nouvelle arrivée d'Angleterre via le Canada, raconta ce qui suit :

« En février 1839, tandis que Joseph et Hyrum Smith, avec quatre autres frères, étaient incarcérés à la prison de Liberty, j'accompagnai ma sœur Marie qui, de Far West, était partie pour aller les voir. Je ne peux absolument pas décrire mes sentiments quand le gardien nous fit entrer dans la prison et referma la porte derrière nous.

« Nous ne pouvions nous empêcher de ressentir une sorte d'horreur à la pensée d'être enfermées dans cet antre sombre et sinistre qui ne convenait qu'à des criminels de la dernière noirceur; mais là, nous vîmes Joseph, le Prophète, l'élu de Dieu, en cette dispensation de la plénitude des temps, le détenteur des clefs de son royaume de la terre, qui dispose du pouvoir de lier et de délier, selon les ordres de Dieu, confiné dans un cachot répugnant pour la seule et unique raison qu'il avait proclamé que Dieu lui inspirait d'établir son Église parmi les hommes.

« Là aussi nous découvrîmes son noble frère, qui, je crois, n'avait pas été accusé d'un autre crime que d'être l'ami de son frère Joseph. Il y avait aussi quatre autres frères dont la faute était la même que celle d'Hyrum. La nuit se passa dans d'affreux pressentiments, car un faux bruit circulait au-dehors selon

lequel les prisonniers envisageaient d'essayer de s'enfuir, ce qui avait mis le geôlier et les gardiens dans une grande colère. Dans de telles circonstances, nous fûmes contraintes de dire adieu au Prophète et à ses frères, et de hâter notre départ de Liberty. Ma sœur était alors dans un état de santé fragile; elle avait avec elle son nouveau-né, âgé de trois mois seulement, que son père vit cette fois là pour la première fois [1]. »

Ce bébé était Joseph F. Smith, qui survécut et devint, en 1901, le sixième président de l'Église.

Il y a aujourd'hui, en Missouri, juste autant de Mormons qu'il y en avait à l'époque de la grande persécution. Et, il n'y a pas si longtemps encore, ils sentaient toujours passer plus ou moins sur eux, après plus de 125 ans, le souffle glacé de l'anti-mormonisme.

Mais lorsque Joseph Fielding Smith junior, petit-fils d'Hyrum et fils du premier Joseph Fielding Smith, vint visiter la prison de Liberty, en septembre 1963, et qu'il ouvrit les portes du musée au public, bien de vieux préjugés s'évanouirent. Comme les envoyés de la presse, de la radio, et de la télévision s'assemblaient pour faire le reportage de l'événement, on apprit que les Mormons n'avaient pas restauré l'ancien cachot pour honorer de vieux et douloureux souvenirs, mais pour une raison tout à fait différente. Loin de commémorer les oppressions du passé, ils célébraient joyeusement le fait que ce fut pendant ce long hiver et dans un cadre aussi invraisemblable que Joseph Smith reçut quelques-unes des révélations les plus vénérées de toute l'histoire de l'Église.

Il y a peu, la mission mormone pour les États du centre des États-Unis, située à Independence dans le Missouri, a publié une brochure dans laquelle on peut lire :

« Tous ceux qui désirent comprendre quelle force recellent les instructions que le Seigneur donne au peuple persécuté devraient se pencher avec attention sur ces révélations. Voici la prière du Prophète : ' Combien de temps retiendras-tu ta main ? Combien de temps ton œil, oui ton œil pur contemplera-t-il, des cieux éternels, les maux de ton peuple et de tes serviteurs et ton oreille sera-t-elle pénétrée de leurs cris ? '

« Et voici la réponse, sous forme de révélation : ' Mon fils, que

1. Lettre de Mercy Fielding Thompson. Elle figure dans la brochure souvenir distribuée par les Mormons à Independence, à l'occasion de l'inauguration de la restauration de la prison de Liberty, en septembre 1963.

la paix soit en ton âme! Ton adversité et ton affliction ne seront que pour un peu de temps; et alors, si tu les supportes bien, Dieu t'exaltera en haut; tu triompheras de tous tes ennemis. Tes amis se tiennent à tes côtés, et ils te serviront de nouveau le cœur ouvert et les mains tendues [1]. ' »

Méditations sur les pays lointains

Il y eut une autre révélation qui se traduisit rapidement en un programme d'action. La nouvelle parvint à Joseph Smith, dans sa prison, du succès remporté par les missionnaires d'Angleterre. Les convertis adhéraient à la nouvelle religion avec enthousiasme. Beaucoup voulaient traverser l'Atlantique pour se rendre aux confins du Nouveau Monde. Tout au long des mois de décembre 1838, janvier, février et mars 1839, tandis que la triste procession des Mormons quittait Far West et d'autres établissements et avançait péniblement vers l'est, parcourant quatre cents kilomètres jusqu'à Quincy, dans l'Illinois, Joseph Smith se rendit compte qu'il n'avait cessé de songer à l'Angleterre. Là-bas, pensait-il, vivait un peuple profondément pénétré des sublimes vérités de la Bible, selon la version du roi Jacques, peuple étranger aux passions et aux préjugés locaux qui sévissaient dans ces régions lointaines de l'ouest de l'Amérique, et qui attendait impatiemment de nouvelles révélations. Mais Joseph Smith dit que, dans les révélations qui lui furent faites, il était question des « îles de la mer ». L'Angleterre était une île, mais ce n'était pas la seule.

« *Évasion.* »

Au début d'avril 1939, Joseph et ses frères comparurent devant un tribunal. Leurs avocats firent une demande de renvoi, alléguant que la haine soulevée par cette affaire interdisait un jugement équitable. Naturellement, l'ardeur de la population s'était beaucoup refroidie. On disait qu'un membre du corps législatif de l'État avait participé au massacre de Haun's Hill, et on l'en blâmait. Quelques-uns réclamaient une enquête de la part du gouvernement fédéral; l'emprisonnement de Joseph devenait embarrassant et le juge, en acceptant la demande de renvoi, fit ouvertement comprendre aux gardiens, responsables du transfert des prisonniers, qu'il ne demandait pas mieux que ceux-ci « s'évadent ».

1. Version française de la révélation, publiée par les Mormons (N.d.T.).

Brigham Young se trouvait avec Heber Kimball à Far West, en train de liquider leurs biens et de s'assurer que les Mormons, même les plus pauvres, avaient pu se mettre en route pour l'Illinois, quand ils apprirent la nouvelle. Ils réussirent à se procurer 400 dollars qu'ils remirent en temps voulu aux gardiens, manifestement pour payer les chevaux qui transportèrent Joseph, Hyrum et les quatre autres à Quincy.

L'emprisonnement du Prophète, les révélations qu'il reçut en prison, le départ du Missouri marquent ce moment de la vie de Joseph Smith où ses idées attinrent toute leur maturité. L'organisation de son Église, la manière de la diriger, la façon de l'entretenir financièrement se présentèrent alors clairement à lui. Les principes, les bases, les enseignements sur lesquels il allait bâtir l'avenir étaient tels qu'un siècle plus tard l'Église revenait dans ce pays avec amour, pour ériger un monument et un musée sur le site et les restes de la vieille prison de Liberty.

CHAPITRE VII

Nouveau départ pour l'Angleterre

Il est certain que l'expérience menée par les Mormons s'est rarement déroulée dans le calme et la paix. Joseph Smith avait conscience qu'on ne l'accueillerait pas mieux dans l'Ohio que dans l'État de New York, et pas mieux dans le Missouri que dans l'Ohio. Il était donc parfaitement clair qu'il y avait quelque chose, concernant leur situation et leur condition, qui provoquait le conflit.

Était-ce l'envie qu'excitait ce peuple industrieux, jouissant de plus grands biens matériels que les autres ? En partie sans doute, mais en partie seulement, car les Mormons venaient des classes moyennes. Si on avait pu disposer, à l'époque, des tests d'intelligence modernes, on aurait sans aucun doute trouvé qu'ils n'étaient ni beaucoup plus ni beaucoup moins intelligents que la moyenne des Américains.

Les Mormons pensaient, quant à eux, que les gens ne faisaient qu'exprimer ainsi leur refus de leurs croyances. Mais il est plus vraisemblable que c'est la foi sereine et inébranlable qu'ils mettaient à tout ce qu'ils faisaient quotidiennement qui suscita l'hostilité. Leur religion leur enseignait que l'expérience de la vie terrestre est passagère, tout au plus, qu'elle n'est qu'une préparation à la vie éternelle et au progrès perpétuel qui seront notre lot après la mort, et qu'il y a plusieurs vies.

Ils n'avaient donc pas grand-peur de la mort, puisqu'ils espéraient, grâce à elle, rejoindre leur famille, et vivre dans des conditions meilleures. Cette attitude leur donnait une sérénité qui paraît avoir agacé pas mal de gens auxquels elle faisait défaut et ce fut probablement l'une des principales causes de l'hostilité manifestée à leur égard, plus que des considérations terre à terre comme l'envie, leurs opinions antiesclavagistes, ou la menace d'une suprématie

politique, quoique, évidemment, tous ces facteurs aient joué un rôle, dans un sens ou dans un autre, à un moment donné.

Le chaleureux accueil de l'Illinois

Après s'être « évadé », Joseph Smith fit route vers Quincy. Brigham Young avait découvert que la population de cet État, scandalisée par les événements du Missouri, se montrait désireuse et même impatiente de les accueillir et de démontrer qu'il était inadmissible que des êtres humains agissent comme ces gens du Missouri. Young et Kimball, entre autres, conseillèrent aux Mormons qui fuyaient Far West de s'installer dans le voisinage de Quincy. Joseph Smith avait même échangé quelques lettres avec un agent immobilier qui acceptait leurs titres de propriété du Missouri comme moyen de racheter, tout ou en partie, de nouvelles terres dans l'Iowa et l'Illinois, sur les rives du Mississippi. Quand le Prophète arriva dans l'Illinois, il se hâta d'agir, car il se rendait compte qu'il ne fallait pas tarder de donner à son peuple une nouvelle Sion.

La petite ville de Commerce se trouvait sur la rive du Mississippi qui fait partie de l'Illinois. Joseph Smith acheta, dans la région, assez de terre pour y construire une ville, qu'il bâtirait de pierres, à une hauteur d'environ cent cinquante mètres au-dessus du fleuve. C'était un endroit d'où l'on avait une vue étendue sur une courbe du Mississippi. Il en changea le nom contre celui de « Nauvoo », qui voulait dire, selon lui, « Site Magnifique ».

Brigham Young installa sa famille dans une caserne abandonnée, sur la rive opposée, du côté de l'Iowa, dans un endroit nommé Montrose. Il se trouvait justement dans les affres de ce qui devait être une grippe, une épidémie sévissait dans la communauté mormone affaiblie par le voyage, quand Joseph Smith l'envoya chercher, lui et les autres conseillers. Il leur rappela la révélation qu'il avait eue : le Conseil des Douze tout entier, répéta-t-il, devait s'en aller à l'étranger.

Un départ synonyme d'acte de foi

Personne n'avait assez d'argent pour ce voyage. « Partez, dit Joseph, le Seigneur y pourvoira. » Par cette décision, Joseph Smith révéla qu'il possédait cette qualité si nécessaire aux chefs : la capacité de voir au-delà des problèmes du moment, même si ceux-ci

menacent d'être vraiment graves. Les problèmes immédiats se résoudraient toujours, pensait Joseph; mais, à plus longue échéance, la construction d'une nouvelle et plus vaste Sion exigeait des mains habiles et des cœurs résolus. Et, d'après tout ce que lui avaient dit Heber Kimball et les autres, il avait conclu que les ouvriers dont Sion avait besoin se trouvaient en Angleterre et pleins des meilleures dispositions. « Allez les chercher », dit Joseph, et telle était leur foi qu'ils se levèrent, malgré leur fièvre, se drapèrent dans leurs couvertures et se mirent en route.

Les hommes qui firent ces premiers voyages en Angleterre sont parmi les plus connus et les plus illustres de l'histoire des Mormons. Il y avait John Taylor, qui devait succéder plus tard à Brigham Young comme Président; Wilford Woodruff, également futur Président; Parley P. Pratt et Theodore Turley. Taylor et Woodruff débarquèrent à Liverpool en janvier 1840. C'est à Taylor que revint de prêcher à Liverpool. Bien que nombre de missionnaires mormons eussent demeuré dans la ville ou l'eussent souvent traversée depuis plusieurs mois, aucun n'avait réellement essayé d'y faire du prosélytisme.

Mais John Taylor y avait un beau-frère, membre de la famille *Cannon*, qui devait jouer par la suite un grand rôle dans le développement de l'Église. En fait, même à présent, il y a beaucoup de *Cannon* dans l'annuaire du téléphone de Salt Lake City. En moins de trois mois, il réunit un groupe de quelque trente personnes qui adhérèrent à la doctrine et se firent baptiser.

Wildford Woodruff commença sa tâche dans les faïenceries du Staffordshire. Il se rendit là-bas en passant par Manchester, où il rencontra pour la première fois William Clayton, un Anglais déjà converti par Heber Kimball.

Ce fut Clayton qui, quelques années plus tard, pendant la dure expédition qui les mena de l'Illinois à l'Utah, écrivit le cantique si populaire parmi les Mormons : « Venez, Venez, vous, les Saints [1]. » En 1840, Clayton était encore à Manchester et plein d'une foi sans borne. Quand Woodruff arriva, Clayton insista pour que l'on se mette d'abord en devoir de guérir les malades.

1. Ce cantique, traduit en français par les Mormons, a pour titre : « Venez, venez. » (N.d.T.).

Récit d'une guérison

Bien que les Mormons se soient toujours montrés prudents en ce qui concerne le privilège de guérir les malades qu'ils affirment avoir reçu de Dieu, on trouve dans les premières archives de l'Église des documents relatant de telles guérisons. L'un d'eux concerne Wilford Woodruff qui, à la requête de William Clayton, « imposa les mains » à une femme qui « se tordait de souffrance ». La première tentative échoua, il y avait trop de moqueurs dans la pièce supposa Woodruff. Se rappelant l'histoire de la fille de Jairus, il demanda à tout le monde de sortir ; alors « la femme malade se détendit et s'endormit paisiblement. Le lendemain, jour de sabbat, elle se montra à un grand nombre de gens, guérie, et rendit témoignage de la bénédiction du Seigneur à son endroit [1]. »

La nouvelle de l'événement se répandit dans Manchester, et attira une foule de gens auprès de Woodruff; ce qui, d'après les documents, facilita beaucoup la tâche du missionnaire dans cette région. Les Mormons ont aujourd'hui plus volontiers recours à la médecine préventive, aux médecins et aux services hospitaliers, mais ils considèrent toujours comme sans limite la puissance de Dieu.

Cette tentative de guérison, réussie et apparemment toute spontanée, fit beaucoup de publicité à Woodruff qui se rendit dans les faïenceries précédé d'une belle réputation. Il s'adressa à des groupes plus ou moins importants, pendant six semaines, du 22 janvier au 2 mars, et soudain il s'en alla. Il écrit à ce propos :

> « Le 1er mars 1840 était jour de mon anniversaire; j'avais trente-trois ans. Ce jour tombant un dimanche, je prêchai deux fois devant une grande assemblée réunie à la mairie de la ville de Hanley, et j'administrai le Sacrement aux Saints. Le soir, je me trouvai de nouveau devant une grande assemblée de Saints et d'étrangers et, pendant que nous chantions le premier hymne, l'Esprit du Seigneur se posa sur les hommes et j'entendis la voix de Dieu me dire : ' C'est la dernière réunion que tu tiens avec ces gens pour de nombreux jours. '
>
> « J'en étais très étonné, car j'avais beaucoup de rendez-vous dans la région. Quand je me levai pour parler, je dis à tous que c'était la

1. Événement rapporté par Cowley dans *History of Wilford Woodruff* et qui, selon Richard L. Evans dans *A Century of Mormonism in Great Britain*, donna un élan considérable à l'œuvre missionnaire de l'époque.

dernière réunion que j'aurais avec eux pour de nombreux jours. Ils en furent aussi étonnés que moi. A la fin de la réunion, quatre personnes s'avancèrent pour être baptisés; nous entrâmes dans l'eau pour les baptiser.

« Le matin, je me rendis en secret devant le Seigneur pour lui demander quelle était Sa volonté à mon égard. Je reçus la réponse de me rendre dans le sud; le Seigneur avait là une tâche importante à me faire accomplir, car de nombreuses âmes y attendaient sa parole. Le 3 mars 1840, obéissant aux ordres qui m'avaient été donnés, je pris le coche et me rendit à Wolverhampton, à environ quarante kilomètres, pour y passer la nuit. Le lendemain matin, le 4, je repris le coche et traversai Dudley, Stourbridge, Stourport et Worcester, puis marchai pendant quelques kilomètres, jusqu'à la propriété de M. John Benbow, Hill Farm, à Castle Frome, par Ledbury, dans le Herefordshire. C'est une région agricole, au sud de l'Angleterre, où aucun Saint des Derniers Jours ne s'était encore rendu [1]. »

Une première victoire

« Tous ceux qui, n'étant pas du pays, ont essayé d'accéder à la propriété du vieux Benbow reconnaissent aisément que Wilford Woodruff ne serait jamais arrivé chez John Benbow et les Frères Unis, si le Seigneur ne l'avait guidé! affirme un visiteur. Hill Farm ne se trouve sur aucune route menant quelque part; pour atteindre la propriété, sise entre Worcester et Ledbury, à environ dix kilomètres de cette dernière, il faut suivre un itinéraire détourné; extrêmement difficile à trouver [2]! »

Il apparut que John Benbow était un riche propriétaire terrien, l'un des six cent méthodistes qui avaient abandonné leur secte pour former une congrégation locale, connue sous le nom de Frère Unis, et qui disposait de quarante-cinq prêcheurs et de nombreux locaux où se réunir. John et sa femme n'avaient pas d'enfants et consacraient une grande partie de leur temps aux Frère Unis, dont le chef spirituel était Thomas Kington, un prêcheur patenté.

« Je me présentai à Benbow, écrivit Woodruff par la suite, comme un missionnaire venu d'Amérique, un Frère de l'Église de

1. Passage du *Journal* de Woodruff, cité par Cowley dans *History of Wilford Woodruff*.
2. Richard L. Evans, qui découvrit Hill Farm entre 1920 et 1930.

Jésus Christ des Saints des Derniers Jours, qui se rendait auprès de lui sur l'ordre de Dieu comme messager du salut, pour prêcher l'Évangile de vie, à lui, à toute sa maisonnée et aux habitants de la région. Lui et sa femme me reçurent avec joie et gratitude... »

Le lendemain, Benbow fit savoir que, le soir, Woodruff ferait un prêche dans sa maison. « Comme l'heure approchait, il vint beaucoup de voisins, et je fis mon premier sermon dans cette maison. Je prêchai là aussi le lendemain soir, et baptisai six personnes, dont M. John Benbow, sa femme et quatre prêcheurs des Frères Unis. Je passai la plus grande partie du lendemain à nettoyer une petite pièce d'eau afin de la mettre en état pour la cérémonie du baptême, car je voyais que beaucoup viendraient recevoir ce sacrement. Par la suite, j'ai baptisé là six cents personnes. »

La conversion du gendarme

Ce fut le succès le plus impressionnant remporté par les missionnaires, car non seulement les convertis étaient nombreux, mais John Benbow était un homme riche et de confiance, qui pouvait prêter argent et dignité au mouvement. Selon tous les critères, c'était un succès remarquable et peu de gens, quelle que fut leur secte, songeaient à nier qu'une force supérieure se manifestait là. Woodruff fit part de ses succès avec fierté :

« Dimanche, le 8, je prêchai à Froome's Hill le matin, à Standley Hill l'après-midi, et à Hill Farm chez John Benbow, le soir. Quinze personnes seulement se rendirent ce jour-là à la paroisse voisine de la propriété de Frère Benbow, que dirigeait un recteur, tandis qu'une importante congrégation, estimée à un millier de personnes, assista à mes réunions de la journée et du soir.

« Je me levai pour parler, chez Frère Benbow, lorsqu'un homme ouvrit la porte, m'avertit qu'il était gendarme et que le recteur l'envoyait avec un mandat d'arrêt contre moi. Je lui demandai : ' Pour quel crime ?' Il répondit : ' Celui de prêcher. ' Je lui dis que, tout comme le recteur, j'avais un permis m'autorisant à prêcher l'Évangile et que, s'il voulait prendre une chaise, je m'occuperai de lui après la réunion. Il prit ma chaise et s'assit à mes côtés. Pendant une heure et quart, je prêchai les premiers principes de l'Évangile éternel. La puissance de Dieu était sur

moi, l'Esprit remplissait la maison, et les auditeurs furent convaincus.

« A la fin de la réunion, j'ouvris la porte pour le baptême, et sept personnes se présentèrent. Parmi elles se trouvaient quatre prêcheurs et le gendarme. Ce dernier, en se levant, dit : ' M. Woodruff, je voudrais être baptisé. ' Je lui répondis que je le ferai avec plaisir. Je descendis dans l'eau et baptisai les sept personnes. Ensuite nous nous sommes rassemblés, j'en confirmai treize, j'administrai le Sacrement, et nous nous réjouîmes tous ensemble.

« Le gendarme se rendit chez le recteur et lui dit que, s'il voulait arrêter M. Woodruff parce qu'il prêchait, il fallait qu'il aille lui-même porter le mandat; car, pour lui, il l'avait entendu prêcher le seul bon sermon qu'il eût jamais entendu sur l'Évangile. Le recteur ne savait que faire, aussi envoya-t-il deux clercs de l'Église d'Angleterre pour espionner notre réunion et se rendre compte de ce que nous y prêchions. Tous deux furent pris de remords, reçurent joyeusement la parole du Seigneur et se firent baptiser et confirmer dans l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours. Le recteur s'alarma et ne s'aventura plus à envoyer personne.

« Les ministres du culte et les recteurs du sud de l'Angleterre se réunirent en assemblée et envoyèrent une pétition à l'Archevêque de Canterbury, afin de demander au Parlement de voter une loi défendant aux « Mormons » de prêcher dans les dominions britanniques. Dans cette pétition, les recteurs affirmaient qu' ' un seul missionnaire mormon avait baptisé quinze cents personnes, pour la plupart adeptes de l'Église d'Angleterre, au cours des sept mois précédents [1] '. »

Lièvres et chiens courants

Mais l'Archevêque et son conseil, sachant pertinemment que, de par ses lois, l'Angleterre tolérait toutes les religions pratiquées sous le drapeau britannique, envoya dire aux auteurs de la pétition, que si la valeur des âmes leur tenait autant à cœur que celle des terres où couraient lièvres, renards et chiens courants, ils ne perdraient pas tant de brebis de leurs troupeaux.

1. COWLEY, *op. cit.*

« Je continuai à prêcher et à baptiser journellement. Le 21 mars, je baptisai Frère Thomas Kington, le chef spirituel des prêcheurs et des adeptes des Frères Unis. Les trente premiers jours qui suivirent mon arrivée dans le Herefordshire, je baptisai quarante-cinq prêcheurs et cent soixante-cinq adeptes des Frères Unis... Cela ouvrit un large champ de travail, et me permit d'amener à l'Église, par la bénédiction de Dieu, plus de dix-huit cents âmes en huit mois, y compris les six cents adeptes des Frères Unis, sauf un. Dans ce nombre sont compris également deux cents prêcheurs appartenant à des sectes variées [1]. »

Le succès remporté dans le Herefordshire, succès étendu au Gloucestershire et au Worcestershire, correspondait à ceux de Taylor, de Turley et des autres, dans l'ouest de l'Angleterre.

La voie était donc ouverte, pour l'arrivée à Liverpool, le 6 avril, de Heber Kimball, Parley Pratt, Orson Pratt, Orson Hyde — ce dernier en route pour la Palestine *via* l'Allemagne — George A. Smith et Brigham Young. La scène était prête pour ce qui fut sans doute le bond en avant le plus impressionnant qu'ait jamais accompli une Église chrétienne, depuis le premier siècle de notre ère.

1. *Ibidem.*

CHAPITRE VIII

Brigham Young en Angleterre[1]

Quand il débarqua du paquebot *Patrick Henry*, à Liverpool, le 6 avril 1840, Brigham Young avait trente-neuf ans. Le temps qu'il passa en Angleterre, un an et quatorze jours, fut un moment crucial dans la vie d'un homme qui avait pourtant déjà connu un nombre d'aventures tel que beaucoup s'en seraient contentés. Il fit, en Angleterre, une expérience des plus utiles et enrichissantes, à la suite de laquelle il fut reconnu, dans le monde entier, comme l'un des chefs religieux et l'un des colonisateurs les plus remarquables de l'histoire. On peut dire également, à la lumière des plans d'émigration qu'il dressa à l'époque, que cette année fut l'une des plus dynamiques de sa vie. Grâce à lui, des milliers de travailleurs compétents et ingénieux purent venir s'installer dans l'ouest de l'Amérique, et ses plans d'émigrations furent considérés pendant longtemps pour un modèle du genre.

Il était disciple de Joseph Smith depuis huit années, au cours desquelles il avait consacré, pour ainsi dire, tous ses instants à l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours. Déjà, comme menuisier, il avait déployé tout son art pour la construction du Temple de Kirtland. Les détails de son voyage en Angleterre montrent ses capacités et son dévouement. Car si l'on peut dire quelque chose de Brigham Young, c'est bien qu'il *croyait* de tout son cœur en Joseph Smith et en ses révélations.

Il ne s'était converti qu'au bout de deux ans, après avoir entendu

1. Le compte rendu le plus complet des activités des Mormons en Angleterre se trouve dans *A Century of Mormonism in Great Britain* de Richard L. Evans (Salt Lake City, 1937). Celui-ci recommença l'ouvrage à partir des recherches qu'il fit, jeune homme, vers 1928, alors qu'il était missionnaire en Grande-Bretagne. Il le termina pour le centenaire de la Mission britannique en 1937. La plus grande partie des matériaux de ce chapitre et de tous ceux qui traitent de l'activité des Mormons en Grande-Bretagne, Écosse et Pays de Galles provient de cet ouvrage. J'en exprime ma très grande reconnaissance à l'auteur.

parler de Joseph Smith pour la première fois, lu le *Livre de Mormon* et rendu visite à plusieurs groupes de Mormons, ses voisins, dans le nord de l'État de New York. Il n'a jamais prétendu avoir eu des apparitions angéliques ni des révélations surnaturelles; mais il affirmait que ce que Dieu voulait, il le *savait*. Si beaucoup, à ses côtés, se laissèrent ébranler dans leur foi et s'en détournèrent, lui, jamais. Et il ne fait aucun doute qu'il était d'une franchise entière, sans l'ombre d'hypocrisie. S'il a été le jouet d'une mystification, comme certains l'ont dit, il y a cru de toute son âme.

On peut encore affirmer une autre chose, très importante : c'était un homme de poids. On se tournait d'instinct vers lui, il avait la sagesse, l'autorité, l'énergie nécessaires en périodes de crises. C'est pourquoi son ami le plus cher, Heber C. Kimball, avait demandé que « Frère Brigham » l'accompagne, quand il fut envoyé en Angleterre pour la première fois, en 1837.

On le lui avait refusé car, comme Joseph Smith le prévoyait, « d'autres travaux attendaient Frère Brigham ». L'un d'entre eux, et le plus important, fut d'organiser le triste départ des Mormons du Missouri pour l'Illinois, alors que le Prophète était en prison à Liberty. Arracher quinze mille personnes à leurs chez-eux, à des terres durement conquises, sous la menace d'une populace décidée à toutes les violences, pour les mener au milieu des incertitudes dans une nouvelle Sion, non encore bâtie, sur les rives du Mississippi, c'était assez pour juger des capacités d'un homme. Brigham Young subit l'épreuve avec succès.

Mais à peine la famille Young se trouva-t-elle installée dans une caserne abandonnée, sur la rive du Mississippi qui se trouve du côté de l'Iowa, à Montrose, juste en face de Nauvoo, que le Prophète rappela à ses principaux conseillers, membres du Conseil des Douze Apôtres, qu'ils devaient tous se rendre en Angleterre, car telle était la révélation qui lui avait été faite.

Pour l'argent, pas de problème

Brigham Young, selon son propre récit, se leva du lit où il était couché, malade, prit une vieille couverture sur un des lits de ses enfants, la jeta sur ses épaules en guise du manteau qu'il n'avait pas, et sans plus de bagage et d'argent qu'un apôtre galiléen, quitta sa femme et ses quatre enfants — dont le dernier n'avait pas alors plus de dix jours — traversa les plaines gelées de l'Illinois, de l'Ohio, de l'État de New York et arriva à New York par la

Nouvelle-Angleterre. D'être absolument sans ressources ne lui donnait aucun souci.

« Pour moi, voyager et prêcher sans bourse ni besace ne m'a jamais été pénible, dit-il, je n'ai jamais passé une journée, ni été nulle part... que je n'obtienne tout ce que je veuille... jamais on ne m'a mis à la porte; je faisais connaissance avec la famille, m'asseyais avec eux, chantais et bavardais, et ils se sentaient pleins de cordialité à mon égard; et ils n'apprenaient que j'étais « Frère mormon » qu'après que j'aie obtenu leur amitié [1]. »

Son récit de la façon dont il fit les derniers kilomètres du voyage, avant l'arrivée à New York, laisse deviner ses façons confiantes et joviales :

« Frère George A. Smith [cousin du Prophète] m'accompagna jusqu'à New York; et nous n'avions pas de quoi payer notre transport jusqu'à cette ville, distante de huit kilomètres. Nous étions partis de New Haven en bateau à vapeur et, en descendant du bateau, j'avais loué des places dans la diligence de New York; il se trouva justement que le commandant du bateau prit cette diligence.

« Quand nous en descendîmes, je dis au commandant : ' Auriez-vous la bonté de payer la place de ce monsieur et la mienne ? ' Je ne m'étais pas entretenu avec lui pendant la journée, n'ayant échangé que les compliments habituels d'usage, mais quand nous le quittâmes, il nous salua cordialement, nous dit qu'il avait payé notre place avec grand plaisir, et il nous serra la main aussi chaleureusement que s'il était un frère, en disant : ' Que Dieu bénisse vos entreprises et les rende prospères. ' »

Brigham Young avait mis quatre mois et demi pour se rendre du Mississippi à l'Hudson. Prêchant le soir et les dimanches, travaillant à New York comme menuisier et vitrier, pendant deux mois, il mit de côté les 18 dollars requis pour la traversée jusqu'à Liverpool. Une des sœurs mormones de New York lui donna un pantalon; à lui et à son petit groupe on fournit des provisions de voyage et des matelas de paille.

1. Le 31 août 1856, Brigham Young s'adressant aux fidèles, dans la Charmille, à Salt Lake City, se sentait tout pénétré de ses souvenirs. Après seize années actives et trépidantes, ses souvenirs d'Angleterre étaient toujours aussi vifs. L'extrait qui paraît ici est tiré de *Journal of Discourses*.

La traversée n'était guère confortable. Brigham eut le mal de mer la plus grande partie du temps. Quand il arriva à Liverpool, il ne paraissait rien moins qu'un personnage imposant. Homme de petite taille, il mesurait un mètre soixante-cinq et possédait une musculature épaisse. Si vous l'aviez vu à l'époque, vous auriez eu devant vous un homme assagi, qui avait perdu un peu de son exubérance célèbre à Kirtland, mais manifestement conservé son coup d'œil d'analyste et sa bonne humeur. C'était un homme ferme mais compréhensif, un ami fidèle, un ennemi sans perfidie.

Nouvelle visite à Preston

Young eut la chance d'avoir comme guide Heber C. Kimball, qui nota, en débarquant à Liverpool, qu'il y avait deux ans, à un jour près, il quittait l'Amérique à la tête de la première mission mormone pour l'Angleterre. Il se montrait évidemment très impatient de se rendre à Preston, siège de ses activités passées.

Kimball conduisit les apôtres, ses condisciples, à Preston, le 9 avril 1840. Ils y tinrent une conférence avec les autres missionnaires et les membres actifs de la région. On décida qu'Orson Pratt irait en Écosse et que George A. Smith se rendrait dans les faïenceries où Kimball, lui-même potier de son métier, avait été précédemment bien accueilli. Parley P. Pratt irait à Manchester étudier les moyens de faire imprimer un périodique; John Taylor resterait à Liverpool. Heber Kimball, lui, parcourrait le pays pour rendre visite à de vieux amis, encourager ceux qui en avait besoin et chercher des occasions favorables.

Après la conférence, Brigham Young écrivit à Nauvoo :

> « L'œuvre du Seigneur est prospère ici... selon les comptes rendus que nous ont faits les Frères de leurs travaux. On a baptisé huit ou neuf cents personnes (les deux années précédentes).
>
> « L'Évangile se répand, les démons poussent des rugissements. D'après ce que j'ai pu apprendre, les prêtres vocifèrent, l'ivraie est lié, le blé moissonné, les nations tremblent, les royaumes chancellent, les hommes, de peur, ont le cœur qui leur manque à la perspective de ce qui va arriver sur terre. »

Malgré tout ce beau langage, Brigham conservait l'esprit pratique. A ses oreilles attentives, l'événement le plus important de la conférence de Preston était la nouvelle selon laquelle Wilford Woo-

druff avait baptisé un groupe entier d'anciens Méthodistes, « Les Frères Unis », au nombre de cinq cents. Et il n'était pas indifférent non plus que, parmi eux, il s'en trouvât un ou deux possédant une certaine richesse, comme le propriétaire terrien et sa femme, John et Jane Benbow, et le premier chef religieux du troupeau, Thomas Kington.

Dès la fin de la conférence, Brigham Young et Willard Richards se mirent en route avec Woodruff pour le Herefordshire et la maison des Benbow, à Froome's Hill. Young y resta pendant un mois, et ne réclama jamais un centime aux Benbow, mais il leur laissa entendre que puisqu'ils avaient reconnu la vérité des paroles du Prophète, ils devaient essayer de faire partager ces bienfaits aux autres et qu'il était clair que le meilleur moyen, c'était de financer l'impression du *Livre de Mormon* en Angleterre. En effet, les tarifs douaniers et autres charges financières étaient si élevés qu'il était impossible d'importer ce livre d'Amérique.

John Benbow fit un don, ainsi que Thomas Kington mais, pour sa part, Jane offrit de faire un prêt, qui devait lui être remboursé sur les bénéfices de la vente du livre. Young apprécia grandement cette attitude et, trente ans après, alors que Jane était morte depuis longtemps, au cours de la dure expédition des Grandes Plaines, il aimait encore raconter cette histoire. Il finissait en disant qu'il avait veillé à ce qu'elle fût remboursée jusqu'au dernier centime, et sur les bénéfices [1].

Le 20 mai 1840, Young écrivait à Joseph Smith, à Nauvoo :

« Frères Woodruff, Richards et moi-même, sommes montés au sommet de Herefordshire Beacon où, après avoir prié, nous avons tenu conseil et nous sommes mis d'accord sur le fait que, puisque nous avions obtenu 250 livres de Frère John Benbow et 100 de Frère Kington à seul fin de publier le *Livre de Mormon* et le *Livre d'Hymnes*, je devais rejoindre immédiatement Manchester et les frères, membres comme moi du comité, pour faire publier sans délai trois mille exemplaires du *Livre d'Hymnes*. Nous avons également décidé que ce même comité ferait publier cinq mille exemplaires du *Livre de Mormon*. »

1. *Journal of Discourses*, de Young. Young dit qu'il avait, en réalité, un billet de Mrs. Benbow lui faisant don de sa contribution, mais il voulut absolument la rembourser.

Déjà, Parley Pratt avait fait imprimer, à Manchester le premier numéro du *Millennial Star*, qui paraît régulièrement en Angleterre depuis ce moment-là, ce qui en fait le plus ancien périodique de l'Église des Mormons. Young et Pratt composèrent rapidement le *Livre d'Hymnes*, Pratt écrivant lui-même quelque cinquante cantiques nouveaux.

Les missionnaires avaient donné la priorité à ce livre, parce qu'ils avaient découvert que les Anglais aimaient chanter, mais que beaucoup, ayant quitté récemment la campagne pour venir trouver du travail dans les usines, n'avaient pas de livre de cantiques, ceux-ci appartenant aux églises qu'ils fréquentaient précédemment. Le nouveau *Livre d'Hymnes* fut un instrument puissant aux mains des Mormons.

Le plan d'émigration

Le *Livre d'Hymnes*, et non le *Livre de Mormon*, fut donc prêt le 6 juillet 1840, lorsque la Conférence Générale de l'Église se réunit à nouveau, non plus à Preston cette fois, mais dans l'imposante Carpenter's Hall de Manchester. Quatre-vingts branches de l'Église y étaient représentées, qui déclaraient deux mille cinq cents adeptes. A Brigham Young, le plus ancien membre du Conseil des Douze, on donna officiellement la charge de la Mission britannique.

Young avait été très impressionné, comme les autres missionnaires, par la condition des pauvres d'Angleterre. Les beaux jours de la vieille Angleterre s'étaient transformés peu à peu en mornes journées d'usine de douze heures, infailliblement noyées de brouillard fuligineux; une nouvelle classe de travailleurs surgissait qui excitait la sympathie de ceux qui se penchaient sur les phénomènes sociaux.

Dans une lettre adressée au Prophète, son ami Joseph Smith, Brigham Young témoigne d'une intelligence non moins pénétrante que celle de Benjamen Disraeli ou de Friedrich Engels dans sa façon de juger la condition du peuple anglais.

> « L'homme qui a lu des histoires de l'Angleterre et que nous avons vu avant notre départ d'Amérique, serait sans doute passablement désappointé, car, en général, l'histoire se rapporte plus spécialement aux classes supérieures des nations... L'Angleterre, contrairement à l'Amérique, est divisée en classes; il y en a beaucoup en réalité, mais elles peuvent toutes se réduire à trois :

les nobles, les marchands et les ouvriers. Ou, en d'autres termes, les classes supérieure, moyenne et inférieure, dont chacune a ses coutumes et ses mœurs particulières...

« Il y a peu d'années, presque toutes les familles avaient un jardin, une vache dans les prés communaux et un porc dans la porcherie, ce qui améliorait beaucoup leur ordinaire, mais maintenant on ne voit plus que rarement jardin, vache ou porc.

« En passant près des maisons, dans la campagne, en voyant des murs de pierre abattus mais plus souvent encore des haies qui dépérissent et sont en très mauvais état, nous posons tout naturellement la question : ' Qu'est-ce qu'il y a par ici ? Quel est la cause de ces dégâts ? '

« Et, généralement, on nous répond : ' Il y a quelques années, j'avais un beau jardin à l'endroit que vous voyez; il était entouré d'une haie plantée de mes propres mains; j'avais une vache à moi qui paissait sur le terrain communal; je travaillais dans l'exploitation de mon maître et il me restait bien assez de temps, le matin et le soir, pour cultiver mon jardin où je faisais pousser assez de choses pour ma famille, et tous les ans j'avais un beau porc et suffisamment à manger, et nous étions heureux; mais mes maîtres et seigneurs sont devenus plus avares, ils tâchent de prendre pour eux tout ce qu'ils peuvent, ils ne veulent presque plus rien laisser aux pauvres pour vivre.

« ' Vous voyez, mon propriétaire a transformé mon jardin en pré, pour y mettre ses bêtes; le seigneur du château a clôturé les terrains communaux, de sorte que je n'ai plus d'endroit où faire paître ma vache et que j'ai été obligé de la vendre. J'ai tué mon porc pour l'empêcher de mourir de faim. Les petites fermes ont été transformées en grandes exploitations et nous ne pouvons plus trouver de travail dans la campagne. J'ai été obligé d'aller à l'usine avec ma femme et mes enfants, pour gagner un morceau de pain... '

« L'industrie est l'activité de l'Angleterre. Les filatures de coton sont les plus nombreuses. Les tisseurs gagnent de dix à six shillings par semaine, les fileurs un peu plus. Les tisseurs sur métier à main doivent travailler dur pour gagner six shillings par semaine.

« Eh bien, après avoir payé deux shillings par semaine pour le logement, un shilling pour le charbon, sans compter les impôts de toutes sortes — car la fumée ne sort pas d'une cheminée,

en Angleterre, sans qu'ait été payée une taxe spéciale; la lumière ne peut entrer par une fenêtre sans qu'ait été payé un droit; beaucoup doivent payer de un penny à six pence par semaine pour l'eau et, si on essayait de tout dénombrer — il faudrait se procurer la liste du gouvernement — après avoir payé toutes ces taxes, que pensez-vous qu'il reste à une famille pour manger ?

« Ajoutez à cela l'impôt sur les céréales, qui représente une grande partie des dépenses en question, et que reste-t-il, sinon la famine, sans compter les condiments comme le poivre, les épices, etc., qui, étant taxés, valent quatre fois plus qu'aux États-Unis.

« Les pauvres ne peuvent pas avoir de chiens, sinon ils doivent payer de huit shillings à une livre par an. On paie des droits pour vivre et des droits pour mourir, d'autant qu'il est très difficile pour les pauvres d'être enterrés de toute façon, et on dépenserait moins d'argent à émigrer en Amérique et à y acheter une tombe qu'à se faire décemment enterrer dans la Vieille Angleterre. Il est difficile de se remémorer ce qui n'est pas taxé, à part les chats, les souris et les puces.

« Nous trouvons le peuple de ce pays plus disposé à recevoir l'Évangile que celui d'Amérique, dans la mesure où ils le reçoivent vraiment, car ils n'ont pas l'intelligence abstraite, les préjugés ou la fausse culture, appelez cela comme vous voudrez, qu'on a là-bas.

« En conséquence, il n'est pas besoin de travailler bien dur, quelque part, ni pendant des mois, pour détruire leurs vieilles idées, car leurs prêtres ne leur ont pas appris grand-chose, et le peu qu'ils ont appris est si bête qu'on le voit au premier coup d'œil [1]. »

Cependant, certains de ceux qui adhérèrent à la doctrine des Mormons, en Angleterre, virent leur condition empirer, car ils se retrouvèrent à part des autres, souvent victimes d'une sorte de discrimination, et cela avait des répercussions sur leurs moyens d'existence.

Bien que l'Angleterre fût, en 1840, la plus grande puissance du globe, et en passe de devenir l'empire le plus vaste et le plus pros-

1. Cette lettre particulièrement pénétrante fut adressée personnellement à Joseph Smith et se trouve aux Archives de l'Église.

père que le monde ait jamais connu, pour un grand nombre de sujets de la Reine, l'Amérique, malgré tout, restait la « Terre Promise ». Les missionnaires mormons se montraient immensément fiers des États-Unis et ne pouvaient s'empêcher de parler de la relative facilité avec laquelle on pouvait faire son chemin là-bas, par ses propres moyens.

Il est remarquable, et les documents le prouvent, qu'à des milliers de kilomètres de là, aux confins de l'Amérique, Joseph Smith ait en quelque sorte compris l'état d'esprit anglais. Car ce fut bien lui, et personne d'autre, qui eut l'idée d'y envoyer ses conseillers les plus sûrs, à un moment où il aurait eu particulièrement besoin d'eux.

Brigham Young résolut les difficultés en mettant au point un plan et un système qui sont toujours considérés comme des modèles et qui, dans les décennies suivantes, amenèrent aux Mormons plus de cent mille nouveaux adeptes, d'abord en Illinois, et par la suite en Utah. Il est juste aussi de dire que ces émigrants anglais et leurs descendants constituent au moins 50 % et peut-être 70 % des cadres religieux de l'Église depuis ce temps-là.

Et s'il fallait les rayer, eux et leurs enfants, de la liste des personnalités américaines, on ferait disparaître, de l'annuaire du monde politique, un grand nombre de sénateurs, de membres du congrès, de gouverneurs et un nombre infini de notabilités de moindre envergure. Du monde des affaires : des directeurs généraux de plusieurs grandes banques nationales, de compagnies d'assurances, de l'industrie, etc. Du monde scientifique : quelques-unes de ses personnalités les plus connues et du monde universitaire et intellectuel, quelques-uns de ses personnages les plus respectés. Ce que cette émigration a apporté à l'Amérique, en fait, est incalculable.

On dressa un jour, en 1966, juste pour se rendre compte, une liste des personnages marquants de Washington, dont l'origine remontait à cette émigration organisée par Brigham Young. Elle comprenait trois sénateurs, Bennett et Moss de l'Utah et Cannon du Nevada, six membres du Congrès, un membre du cabinet présidentiel, le ministre Udall, plusieurs hauts personnages des Affaires étrangères, Milan Smith, qui est à la tête de l'Association nationale des fabriquants de conserves, l'une des plus importantes associations professionnelles de cette ville, Willard J. Marriott, président d'une importante chaîne d'hôtels et de res-

taurants, Mark Evans, qui occupe un poste de direction dans un des grands réseaux de télévision et de radio, et beaucoup d'autres.

Aventures à Londres

L'un des objectifs de Brigham Young, en Angleterre, était d'établir la nouvelle religion à Londres. Il fut moins heureux dans cette entreprise. Londres était alors la plus grande capitale du monde, avec une population de deux millions d'habitants, alors que New York n'en comptait que 200.000. Pour convertir les Londoniens, Young choisit Heber Kimball, George A. Smith et Wilford Woodruff. Ils arrivèrent tous les trois dans la ville le 18 août 1840, et consacrèrent presque tout leur temps à rendre visite aux ministres du culte en place, espérant gagner ainsi des congrégations entières, comme Woodruff avec les Frères Unis, mais le clergé de Londres ne se montra guère coopératif. Cela ne découragea pas les pionniers américains, pas plus que ne le firent les imposants bâtiments et les foules grouillantes de la grande ville.

Se rappelant le succès remporté, deux ans auparavant, auprès des membres de la Société de Tempérance de Preston, Kimball emmena ses deux amis à l'assemblée que cette société tint à Londres, le 25 août, dans sa salle de la St. George's Row, près de « Elephant and Castle ». George Smith s'adressa au groupe comme un Américain opposé à la consommation d'alcool et fut reçu cordialement. Ils purent ainsi louer la salle pour le 7 septembre 1840 et faire passer l'annonce de leur réunion.

Le 7 étant à quelques jours de là, ils décidèrent de tenter quelques prêches de plein air, à Smithfield Market, à l'endroit même où, sur ordre de la reine Mary, on avait brûlé John Rogers, martyr protestant. Ils espéraient que le souvenir des persécutions passées engagerait la foule, qui avait l'habitude d'écouter les orateurs et de les railler la plupart du temps, à montrer plus de tolérance à leur égard. Avant même de pouvoir parler, cependant, un gendarme leur déclara que le Lord Maire avait interdit de prêcher dans la rue.

« Sur ce, raconta Woodruff, un certain M. Henry Connor s'avança pour nous dire qu'il nous mènerait dans un lieu situé hors de la juridiction du Lord Maire [1]. » Il les conduisit à Tabernacle Square, où il y avait une foule d'environ quatre cents per-

1. Le compte rendu fait par Woodruff des activités des Mormons à Londres figure dans l'ouvrage officiel *Journal History of the Church*, Vol. LV, p. 182 et suivantes. (Archives de l'Église, Salt Lake City.)

sonnes. Kimball parvint jusqu'à la chaise où était monté un prédicateur et l'avertit qu'il y avait là un Américain qui voulait dire quelques mots. L'homme céda alors la place à George Smith, qui parla environ une vingtaine de minutes, en débutant par un sujet familier extrait de *Marc 16 :* 16 *(Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé; mais celui qui ne croira pas sera condamné* [1]*)*.

S'échauffant un peu, il en arrivait à l'histoire de Joseph Smith et de la nouvelle Sion d'Amérique, quand le prédicateur bondit en s'écriant qu'il venait d'apprendre que l'orateur américain était un Mormon. « Je les connais, ce sont de méchantes gens, ils ont déjà semé la division dans de nombreuses églises, ils ont fait beaucoup de mal... Nous avons l'Évangile et nous pouvons sauver les gens sans l'incrédulité, le socialisme ou les Saints des Derniers Jours. »

Il réclama sa chaise et s'enfuit avec elle, au grand amusement de la foule. Kimball annonça qu'il reviendrait l'après-midi, à trois heures, avec une chaise à lui et pressa tout le monde de revenir écouter son message. Un petit nombre s'y trouva et les trois missionnaires parlèrent pendant une heure et demie. Même après avoir terminé, plusieurs petits groupes s'attardèrent sur les lieux pour poser des questions. Et M. Connor se montra le plus intéressé de tous. Dans les archives on voit que le lendemain, lundi 21 août 1840, « Frère Kimball baptisa Henry Connor, horloger, 52 Iron-Monger's Row, Londres, dans la pièce d'eau de Peerless, premier baptisé de Londres ».

Pendant quelques semaines, Connor resta le seul converti de cette ville, bien que les missionnaires n'aient pas ménagé leur peine. Ils avaient répandu partout l'avis de la réunion du 7 septembre dans la salle de la Société de Tempérance et nourrissaient de grands espoirs. La plus grande partie de ce qu'ils possédaient comme argent avait été dépensé pour la location de la salle, mais quand la réunion commença, il apparut que trente personnes seulement s'étaient dérangées pour les écouter.

Des progrès peu rapides

Wilford Woodruff décida de retourner dans le Herefordshire où il avait été mieux récompensé de ses efforts. Il écrit :

« Nous avons passé vingt-trois jours dans la grande Babylone des temps modernes et nous avons trouvé qu'il était plus difficile

1. Traduction Segond (N.d.T.).

d'établir une Église là que partout ailleurs. Nous avons baptisé un seul homme et nous l'avons ordonné prêtre; six autres personnes avaient donné leur nom pour être baptisées le dimanche suivant... C'est pourquoi j'ai quitté Londres avec le sentiment que notre mission et nos peines n'ont pas été tout à fait sans effet. »

Kimball et Smith restèrent à Londres et le 6 octobre ils envoyèrent de leurs nouvelles à Brigham Young qui était à Manchester :

« Nous n'avons baptisé que onze personnes seulement, dans la ville de Londres, mais par notre foi et la clémence de Dieu, nous espérons, avant peu, récolter des âmes dans ce lieu; cependant il faut reconnaître que, dans nos voyages, en Amérique ou en Europe, nous n'avons jamais encore rencontré de gens dont nous ayons, comme ici, à débarrasser l'esprit d'une plus grande foule d'objections ou d'osbtacles, pour éveiller leur intérêt sur le sujet et préparer leur cœur à recevoir la parole de Dieu.

« En conversant avec les gens ordinaires de l'Évangile, nous avons découvert que ce qu'ils savent dire de mieux c'est : ' Voyons, je vais à l'église, ou à la chapelle, et je fais baptiser mes enfants; qu'est-ce qu'il faut de plus ?' Quand nous conversons avec les plus cultivés, nous nous apercevons qu'ils sont trop savants pour apprendre quelque chose, et trop pris dans la tradition de leurs pères pour pouvoir espérer aucun changement dans les derniers jours.

« Conversant avec les ministres du culte des différents ordres sur les principes de l'Évangile, ils nous déclarent que l'ancien ordre des choses n'existe plus, qu'il y en a parmi eux qui prêchent cette bonne vieille religion depuis quarante ans et que Dieu est avec eux et qu'ils n'ont besoin d'aucune révélation supplémentaire, ni de guérir les malades, ni rien de ce qui se manifestait à l'époque des Apôtres, car ils se débrouillent très bien sans cela, en ce siècle de lumières, de raffinement et de culture...

« Mais, malgré tout, nous ne nous laissons pas décourager par la tâche à accomplir à Londres, et nous croyons fermement que beaucoup d'âmes finiront par embrasser la plénitude de l'Évangile, bien que cela demande beaucoup de foi, de diligence, de persévérance et de prières. [1]»

1. Lettre du 12 octobre 1840, envoyée par Heber C. Kimball, George A. Smith et Wilford Woodruff à Brigham Young, à Manchester, dans *Journal History of the Church*, Vol. IV, p. 222-223.

Ce rapport ne détourna pas Brigham Young de l'entreprise; à peine en avait-il fini la lecture, qu'il proposa de transférer à Londres les services de publications, qui comprenaient également le siège central de la Mission britannique, *dès que les circonstances le permettraient*. En réalité, quatre-vingt-treize ans s'écoulèrent avant que les circonstances le permettent. Mais les difficultés rencontrées à Londres n'en furent pas entièrement la cause. L'importance grandissante de l'émigration en Amérique et le besoin de se trouver à proximité du centre de l'opération, c'est-à-dire Liverpool, en constitua la raison principale.

Young à Londres

Le 30 novembre 1840, Brigham Young faisait son premier séjour à Londres. Heber Kimball, qui avait joué avec lui, enfant, à Mendon, dans l'État de New York, qui avait prêché avec lui et pour lui pendant tant de voyages, et qui avait participé à l' « évasion » du Prophète dans le Missouri, lui servait de guide. Brigham n'était pas quelqu'un à laisser passer une occasion, que ce soit celle de haranguer une foule, de présider une assemblée religieuse ou de s'emplir les yeux et l'esprit des curiosités touristiques de Londres.

Dans son journal quotidien, il note :

« 3 décembre (1840). Nous avons visité la Tour de Londres, le Horse Armory, la Jewell Room et le Tunnel de la Tamise... 4 décembre. Avec Frère Woodruff j'ai visité Buckingham Palace et Westminster Abbey... 5 décembre. Avec Frère Woodruff, j'ai essayé de trouver le *Livre de Mormon*, car j'ai entendu dire qu'il était publié et vendu par une personne inconnue, mais je n'ai rien pu découvrir à ce sujet... 7 décembre. Frères Kimball, Woodruff et moi-même avons accompagné le Dr Copeland au Collège des Chirurgiens et nous avons vu tous les services. Nous avons aussi visité la National Galery, Frère Kimball a baptisé une personne... 9 décembre. Nous avons visité la Cathédrale Saint-Paul, et nous sommes allés partout, de la crypte à la nef qui a près de cent vingt mètres de haut. Nous avons traversé la Tamise sur le Pont de Londres et le Iron Bridge et sommes allés également au British Museum... 10 décembre. Nous avons pris le Pont de Blackfriar et nous sommes rendus à la Chapelle de Sion pour assister à une réunion organisée par les Aitkenites, mais ils ont refusé de nous faire entrer de peur que nous dissocions leur société... »

Le 1er décembre, à l'Académie Barratt, Brigham Young prononça son premier sermon londonien. Kimball, qui avait plus d'aisance et d'humour que lui, lui avait appris un petit stratagème. Debout dans la salle, observant tous ces gens aux visages cyniques impatients de commencer à le houspiller selon leur habitude, Young resta silencieux un temps assez long, semblant embarrassé par quelque chose et faisant plusieurs faux départs. L'auditoire ne put s'empêcher d'essayer de découvrir ce qui tourmentait l'orateur. Enfin Young dit d'une voix basse.

« Londres est si diverse, il y a tant de gens cultivés, est-ce que je me trompe en supposant que je m'adresse à des gens faisant profession d'être des chrétiens ? »

On lui répondit très fort et avec bonne humeur :

« Oui, oui, nous sommes chrétiens!

— Eh bien, je vous salue comme des chrétiens et je me référerai à *Marc* 16 *: 16* : *Celui qui croira et qui sera baptisé...*

— Oh, Oh, un Baptiste! Baptiste! C'est un Baptiste.

— Non, je ne suis pas baptiste, je suis d'une Église qui représente l'Évangile rétabli, avec des Prophètes et des Apôtres.

— Oh, Irvingite, Irvingite, hurla l'auditoire.

— Je ne suis pas un Irvingite. Je parle de la prophétie restaurée de Jésus Christ. »

Alors, de plusieurs endroits de la salle à la fois :

« Vous êtes avec Johanna Southcote! »

Young secoua la tête, et fit mystérieusement une grimace devant l'auditoire qui à ce moment s'était tout à fait pris au jeu.

« Notre Prophète est venu et il est avec nous.

— Aitkenites! hurla-t-on.

— Et notre clergé...

— Catholique. Catholique, qu'il s'en aille!

— En Amérique, une région très riche qui offre la possibilité de... »

Et le discours continua sur ce ton, les railleries se faisant de plus en plus méchantes. On ne peut dire que Brigham Young ait converti ses auditeurs, au moins les charma-t-il, après quoi les Mormons purent se faire entendre en cet endroit sans soulever une émeute. C'est un style que Young adopta, d'abord par néces-

sité à Londres, mais qu'il employa par la suite quelques fois; il lui arriva de dialoguer de la sorte avec cinq mille personnes au Tabernacle de Salt Lake City.

Après un séjour de dix jours, Young donna quelques conseils à ses missionnaires londoniens.

« *Venez dans l'eau* »

> « Voilà ce que Frère Kimball dira : ' Venez, mon ami, asseyons-nous; ne soyons pas pressés ', et il commencera à prêcher l'Évangile simplement, familièrement, faisant en sorte que ses auditeurs puissent croire tout ce qu'il dit, et leur faisant témoigner de la vérité, qu'ils soient croyants ou non, en leur demandant : ' Bon, est-ce que ce n'est pas vrai cela ? ' et ils répondront : ' Si '. Il se servira de l'Écriture selon qu'il en aura besoin, en se référant à sa Bible et posera la question : ' Bon, est-ce que ce n'est pas vrai ? ' et la réponse sera : ' Si. ' Alors, il leur dira : ' Bon, vous croyez cela ? Vous voyez comme l'Évangile est simple ? Venez maintenant ' et il les conduira dans les eaux du baptême. Les gens voudront le voir dès le matin et rester avec lui jusqu'à midi, et de là jusqu'au soir; et il leur mettra les bras autour du cou en disant : ' Venez, descendons dans l'eau .[1] ' »

Ayant bien montré comment, à son avis, le travail devait se faire, et notifié qu'il n'y avait pas pénurie d'eau baptismale, Young quitta Londres dont il donna la charge à Kimball assisté de Woodruff.

On était surtout porté alors à mettre au point l'organisation de l'émigration. Young pensait que les émigrants devaient se réunir en assez grandes compagnies pour pouvoir affréter un navire. De cette façon, le groupe gagnerait en unité et amitié et le partage des vivres réduirait le coût du voyage. Young encouragea tant qu'il put à partir les premiers ceux qui avaient des moyens et un métier, de façon qu'en arrivant à Nauvoo ils y montent des entreprises, créant ainsi des emplois pour ceux qui arriveraient ensuite.

Les droits de publication du Livre de Mormon

Dès le début de 1841, Young fut en mesure d'envoyer à Heber Kimball, à Londres, vingt exemplaires de la première édition bri-

1. Young, *Journal of Discourses.*

tannique du *Livre de Mormon* et ce dernier alla porter sur-le-champ, à Stationer's Hall, les cinq exemplaires requis pour réserver les droits de publication au nom de Joseph Smith junior. Ces deux livres, le *Livre de Mormon* et le *Livre d'Hymnes*, accélérèrent le travail des missionnaires, qui s'étaient déjà installés en Écosse, en Pays de Galles, dans l'île de Man et en Irlande.

Le 20 avril 1841, un an et quatorze jours après son arrivée en Angleterre, Brigham Young montait à bord du navire *Rochester;* il écrit à ce propos :

> « C'est le cœur plein de gratitude et de reconnaissance envers Dieu, mon Père Céleste, que je méditais sur la façon dont Il avait agi avec moi et les Douze frères, l'année que je passais en Angleterre. Le contraste entre le moment où nous avons atterri à Liverpool et celui où nous en sommes partis tient du miracle. Nous avons débarqué, au printemps de 1840, étrangers sur une terre étrangère et sans argent, mais, grâce à Dieu, nous nous sommes fait beaucoup d'amis, nous avons fondé des Églises dans presque toutes les villes et localités connues du Royaume de Grande-Bretagne, baptisé entre sept et huit mille personnes, imprimé cinq mille *Livre de Mormon*, trois mille *Livre d'Hymne*, deux mille cinq cents numéros du *Millennial Star* et cinquante mille brochures, fait émigrer à Sion un millier d'âmes, établi un organisme permanent chargé du transport maritime, qui sera d'un grand secours pour les Saints, et nous avons semé dans les cœurs de plusieurs milliers de personnes les semences de la vérité éternelle, qui porteront des fruits pour l'honneur et la gloire de Dieu, et, encore, n'avons-nous manqué ni à manger, ni à boire, ni d'aucun vêtement; en tout cela, je reconnais la main de Dieu [1]. »

1. *Ibidem.*

CHAPITRE IX

Le Mariage plural

Brigham Young, Heber Kimball et les autres apôtres revinrent, après vingt-deux mois d'absence, à Nauvoo maintenant prospère. Joseph Smith, qui adorait élaborer les plans d'une ville, avait, comme à Kirtland et à Far West, dessiné une vaste cité aux larges rues, aux pâtés de maisons régulièrement espacés, plantée d'arbres, d'arbustes et de gazon en abondance. Les marais du fleuve avaient été drainés et le Prophète encourageait la construction de demeures solides.

Quand Brigham Young lui fit remarquer que sa famille habitait encore une baraque de bois, Joseph Smith lui répondit immédiatement de s'occuper en priorité de ses affaires familiales. Brigham se construisit une maison de briques rouges, si bien bâtie, qu'un siècle plus tard on l'utilisait toujours.

On pouvait constater partout les résultats du travail des missionnaires : d'habiles artisans et des travailleurs qualifiés édifiaient à Nauvoo une cité qui différait en tout du groupe de bicoques grossières qu'habitaient généralement les pionniers de l'époque. En moins d'un an, le ville passa de trois mille à dix mille habitants. En fait, pendant les dix-huit mois qui suivirent le retour de Brigham, la communauté connut une période de croissance et de prospérité sans précédent.

Mais surgirent bientôt des difficultés, comme il arriva souvent. Elles ont pour nom mariage plural ou polygamie. Les Mormons, aujourd'hui, vous diront — si vous êtes avec eux en termes d'amitié — que la polygamie leur est aussi étrangère qu'à vous-mêmes. Si on insiste, ils répondront que ce fut un phénomène très limité, qui ne toucha jamais que 3% des adeptes, et, aussi loin qu'ils se souviennent, elle est complètement et définitivement proscrite par l'Église. Quiconque, aujourd'hui, s'en fait l'avocat ou la pratique

doit comparaître sur-le-champ pour être excommunié. Le mariage plural n'existe plus, il n'a plus cours; pourquoi ne pas oublier la chose ?

Cependant, il faut bien dire que, si petit qu'ait été réellement le nombre des polygames, cette coutume a grandement influencé l'histoire des Mormons et influence encore aujourd'hui l'attitude de certains envers cette Église. De temps en temps, surtout en Europe, un journal à sensation dédie quelques colonnes à la question. Il est certain que le sujet demande à être examiné sans parti pris.

On donne généralement trois raisons au mariage plural [1]. Les Mormons en rejettent deux pour des motifs qui, à leurs yeux, sont l'évidence même, mais qu'on ne doit pas passer sous silence, car ils ont été souvent invoqués.

La première, avancée par des anti-Mormons, est tout simplement que les premiers Mormons ne pouvaient se satisfaire d'une seule femme. Les Mormons répondent à cela en affirmant qu'aucune société, dans l'histoire, n'a placé si haut et autant respecté la femme que la leur. Non seulement la femme est l'égale de l'homme, dans l'idée qu'ils se font de l'ordre des choses, mais sous bien des aspects elle lui est supérieure. L'infidélité est considérée comme un péché grave aussi bien pour l'homme que pour la femme. Telle est la règle établie par Joseph Smith et elle a été constamment respectée depuis. Ceux qui ont étudié sérieusement l'histoire des Mormons peuvent ne pas tomber d'accord sur de nombreux points, mais sur la doctrine et la pratique de ce que le monde chrétien tient pour principe de haute moralité, il n'y a pas désaccord réel.

La seconde raison — généralement invoquée par les défenseurs des Mormons et par ceux qui ne sont pas mormons eux-mêmes — est simplement que le mariage plural répondait à une nécessité sociologique : il y avait beaucoup plus de femmes que d'hommes. Ils citent, à l'appui, des événements comme le massacre de Haun's Hill, où tant d'hommes disparurent et l'inclination naturelle des survivants à secourir les veuves de leurs frères (et dans cette société, on est tous « frères et sœurs »), et enfin le fait que de nombreuses religions attirent plus les femmes que les hommes.

1. La révélation datée du 12 juillet 1842 a trait au mariage céleste, ou éternel, aussi bien qu'à la doctrine du mariage plural. Elle figure dans *Documentary History of the Church* (vol. V, p. 423); mais elle ne fut rendue publique qu'en 1852, à Salt Lake City.

En outre, fait-on remarquer, dans la société des pionniers, les enfants représentaient un capital dont les Mormons avaient grand besoin. Les Mormons pourraient trouver commode, à présent, de faire leurs ces explications rationnelles, ou d'autres équivalentes, mais ils ne daignent même pas s'y attarder, pour bien des raisons, dont l'une est que les premiers recensements montrent clairement qu'il y avait, en réalité, à cette époque, plus d'hommes que de femmes dans leur communauté de pionniers.

« *Le Seigneur l'a commandé* »

Ils avancent une troisième raison, et il se trouve que c'est justement celle qu'ils donnèrent il y a un siècle, et pour laquelle ils manquèrent de disparaître en tant que société. « Le Seigneur l'a commandé. » Si vous leur demandez, avec beaucoup d'autres : « *Comment le Seigneur pourrait-il commander pareille chose, alors qu'elle est si manifestement contraire aux convictions et aux croyances de tout le monde chrétien occidental ?* » votre ami mormon vous répondra vraisemblablement que son Église se fonde sur l'Évangile, rétabli aux Derniers Jours, que son existence n'a pas d'autre raison ni d'autre explication. Il répétera que l'Église des Mormons ne s'est pas séparée des autres Églises, mais que la religion des Mormons est réellement l'Évangile originel de Jésus, dans toute sa plénitude, Évangile apporté sur la terre par autorisation divine.

Cette autorisation incluait-elle le mariage plural ? Les Mormons l'ont cru. Ils se réfèrent aux paroles de Jésus sur la femme qui avait épousé les sept frères, et soulignent la coutume mosaïque qui veut qu'un homme s'occupe des veuves de son frère. Ils citent la polygamie pratiquée par Abraham, Isaac et Jacob.

Joseph Smith, qui avait entrepris, entre autres choses, l'étude de l'hébreu ancien, était plongé dans l'Évangile. Il avait acquis la conviction, d'après les révélations reçues, que la transformation graduelle de l'Évangile au cours des siècles avait été si profonde qu'il fallait le rénover complètement. Et le 12 juillet 1843, Joseph Smith déclara qu'il lui avait été révélé que la rénovation complète de l'Évangile incluait la reprise de la pratique de la polygamie.

Comme il le relata, le Seigneur lui dit :

> « Dieu donna un commandement à Abraham et Sara donna Agar pour femme à Abraham. Et pourquoi fit-elle cela ? Parce que telle était la loi. Et d'Agar sont issus beaucoup d'hommes. Ceci,

entre autres, accomplissait les promesses. Abraham était-il donc sous la condamnation ? En vérité, je te le dis que non, car moi, le Seigneur, je l'avais commandé. C'est pourquoi, va, et fais les œuvres d'Abraham. Mais si tu ne te soumets pas à ma loi, tu ne peux recevoir la promesse que mon Père fit à Abraham. Je suis le Seigneur ton Dieu, et je t'ai donné, à toi, mon serviteur Joseph, le commandement de restaurer toutes choses [1]. »

Résistance

Ce ne fut pas, dit-il, une révélation qu'il accepta facilement et sa femme Emma encore moins.

Brigham Young déclara :

« Si quelqu'un m'avait demandé mon avis, lorsque Joseph Smith révéla la doctrine, j'aurai répondu : ' Permettez-moi de n'avoir qu'une seule femme. ' Je ne voulais pas me dérober à mon devoir, ni omettre en rien de faire ce qu'on m'ordonnait, mais ce fut la première fois de ma vie que j'aurais préférer me trouver dans la tombe, et pendant longtemps je ne pus arriver à surmonter tout à fait ce sentiment. »

La première femme de Young était morte de consomption avant même de quitter Kirtland pour le Missouri. Il s'était remarié et sa vie de famille semblait heureuse, achevée. Mais le Prophète montrait la voie et les autres durent suivre. Brigham prit pour deuxième épouse Lucy Ann Decker, à l'époque où il émigra dans l'Ouest. Elle avait vingt ans; il en avait quarante et un. L'année suivante, il épousa deux nouvelles femmes, l'une de dix-neuf ans, l'autre de quarante et un.

John Taylor, qui devait succéder à Young comme Président de l'Église de nombreuses années après, au moment où le mariage plural était devenu un problème national, dit :

« J'avais toujours eu de strictes principes de vertu et j'avais l'impression, en tant qu'homme marié, que cela (le mariage plural) n'avait pour moi rien de vertueux, que c'était une chose épouvantable. L'idée d'aller demander à une jeune femme de m'épouser, alors que j'avais déjà une femme! C'était quelque chose qui remuait des sentiments cachés au plus profond de l'âme humaine. J'avais toujours respecté la plus stricte chasteté. »

1. Traduction officielle de la révélation publiée par les Mormons (N.d.T.).

Heber Kimball ressentait également un grand trouble, trouble sans doute accru du fait qu'on lui conseilla de prendre comme seconde femme une charmante jeune anglaise, nouvellement convertie, qui faisait partie du groupe d'émigrants ayant fait le voyage de Liverpool à Nauvoo en même temps que lui. Il était si visiblement tourmenté que sa femme, en en cherchant la cause, découvrit la situation. Elle prit l'initiative de presser son mari d'agir. Bien que nous le comprenions difficilement, telle fut la réaction d'un grand nombre des épouses les plus âgées. Il est vrai — et beaucoup de Mormons soulignent ce fait aujourd'hui — que de nombreux mariages se faisaient entre hommes et femmes d'âge très disparate et pour la seule raison spirituelle de donner à la femme un mari « pour l'éternité ».

L'obligation de pourvoir au bien-être et à l'éducation des enfants était considérée comme sacrée. On ne contractait pas de mariage avec une ou plusieurs femmes sans envisager ses responsabilités et sans avoir les moyens de les assumer. On prévenait ainsi une foule de mariages irresponsables, visant seulement à satisfaire les désirs sensuels. Prendre plus d'une femme exigeait d'un homme qu'il soit capable de subvenir convenablement à ses besoins et à ceux des enfants à venir. En pratique, donc, seuls les hommes mûrs, bien établis, ayant de la fortune, pouvaient avoir plusieurs femmes. Cela en limitait le nombre, naturellement.

Au cas où l'homme épousait une veuve, on croyait que celle-ci retournerait auprès de son premier mari dans la vie future, et tout enfant né du deuxième lit suivrait sa mère et serait considéré comme l'enfant du premier mari.

Les Mormons estimèrent que, dans une Amérique où s'attardaient des restes de puritanisme, toute idée de mariage plural, fondée ou non sur la tradition d'Abraham, soulèverait l'animosité et serait condamnée; ils ne rendirent donc pas publique la révélation du Prophète. Mais des bruits commencèrent à courir, propagés par des apostats.

Une île isolée

Les Mormons firent, consciemment, des efforts pour s'entendre avec leurs voisins. Après tout, la population de l'Illinois les avait bien accueillis après leur expulsion du Missouri. Stephen Douglas et Abraham Lincoln, deux jeunes politiciens de l'Illinois, avaient été partisans d'octroyer une charte libérale à Nauvoo. Mais à mesure

que cette ville prospérait, il devenait évident que la communauté se trouvait en désaccord avec ses voisins sur les plans économique, social, militaire et politique.

Du point de vue économique, c'était une sorte d'île autonome et prospère, qu'on enviait et critiquait. Du point de vue militaire, les Mormons étaient craints car ils disposaient d'un corps de soldats, la Légion de Nauvoo, qui, bien qu'appartenant en principe à la milice d'État, se trouvait pourtant sous commandement mormon. Du point de vue politique, on les accusait de dresser les Whigs contre les Démocrates, en donnant leurs votes d'abord aux uns, ensuite aux autres. Le gouverneur Ford, de l'Illinois, affirme que leur présence dans l'État soulevait un problème politique « et qu'à la fin ils encoururent l'inimitié des deux plus grands partis [1] ».

Tout étant réuni pour créer de sérieuses difficultés, il ne manquait plus qu'un incident pour provoquer la crise. Et ce fut l'excommunication de John Cook Bennett, qui avait été pendant une courte période l'un des assistants de Joseph Smith. On l'excommunia pour conduite licencieuse et adultère; et il se vengea en écrivant un article injurieux dans lequel on pouvait lire : « Ce n'est pas un obstacle au mariage spirituel qu'un ou deux partis soient déjà unis à une femme selon les lois du pays. »

Bennett était lui-même un personnage douteux. Il avait été exclu des Francs-Maçons comme de l'Église des Mormons; mais ses accusations furent publiées dans tout le pays et desservirent beaucoup la cause des Mormons. Elle ne fut guère servie non plus, lorsque Joseph Smith, très désappointé, reçut des réponses évasives des deux candidats à la Présidence des États-Unis, Henry Clay et John C. Calhoun.

En effet, il avait écrit à chacun d'eux pour leur demander quelle protection ils leur assureraient, une fois élu. Ni l'un ni l'autre ne promirent quoi que ce soit, et Joseph Smith, dégoûté, annonça qu'il se présenterait lui-même aux élections. Il n'y a pas de raison de penser que sa déclaration ait manqué de sérieux, mais il n'y en a pas non plus de supposer qu'il ait eu le moindre espoir d'être élu. Son but, sans doute, fut de porter à l'attention du public la position des Mormons et de leur obtenir une protection, que l'expérience du Missouri avait révélée très nécessaire.

Mais, avant que la campagne présidentielle engagée par Joseph

1. *History of Illinois*, de Thomas A. Ford (Chicago, 1854).

Smith battît son plein, les événements, soudain, tournèrent contre lui. Quelques apostats avaient fondé, à Nauvoo même, un journal où ils attaquaient les Mormons sur le chapitre du mariage plural, les accusaient d'emprise politique et de chicanerie financière. Les Mormons en furent si indignés qu'ils détruisirent la presse d'imprimerie. C'est alors que nombre d'habitants de l'Illinois se découvrirent, tout d'un coup, d'ardents défenseurs de la liberté de la presse.

Vers les mers du Sud

Tandis que ces événements faisaient traverser à la communauté des Mormons une nouvelle phase, et des plus critiques, Joseph Smith ne se désintéressait pas pour autant de l'œuvre missionnaire. Il dit que ses révélations lui avaient toujours commandé de poursuivre le travail dans « les îles de la mer ». On avait traduit : les îles Britanniques. Mais à Nauvoo, il lui apparut qu'un de ses disciples, ayant été marin dans sa jeunesse, avait vécu pendant un temps à Hawaii. Alors, en mai 1843, Addison Pratt, après avoir reçu la bénédiction de Brigham Young, de Heber Kimball et de Parley Pratt, fut envoyé dans les mers du Sud. Trois autres y furent envoyés de la sorte à l'époque, Noah Rogers, Benjamin Grouard, et Knowlton Hanks, mais c'est l'histoire d'Addison Pratt qui illustre mieux l'époque.

Comme beaucoup d'autres enfants de New Bedford, il était parti en mer, sur une baleinière, et avait sillonné le Pacifique pendant six ans. Une partie du temps, il avait travaillé à Hawaii dont il parlait un peu le dialecte. A l'un de ses retours à New Bedford, il avait rencontré une jolie paysanne, Louisa Banes, et, peu de temps après, il s'était marié et se retrouvait travaillant la terre près de Ripley, dans l'État de New York. Un jour ils reçurent la visite de la sœur de Louisa et de son mari. Ceux-ci avaient embrassé une nouvelle doctrine religieuse et allaient rejoindre Kirtland, en Ohio, pour y établir leur foyer. C'est ainsi qu'Addison et sa femme firent connaissance avec les Mormons; en peu de temps ils se mettaient au courant de la nouvelle croyance et allaient rejoindre le groupe à Nauvoo, où Addison travailla à la construction du Temple.

Le jour de son départ de Nauvoo, Addison fut accompagné au quai par sa femme et ses quatre filles, dont l'une n'avait que trois ans. Il les quittait sans grands moyens d'existence apparents, bien

qu'il fût entendu que les Mormons devaient secourir ceux qui se trouvaient dans la gêne. Mrs Pratt, comme toutes les mères de famille, à Sion, écrivit simplement dans son journal : « Je me déterminais à faire confiance au Seigneur, et à affronter courageusement les malheurs de l'existence, et à me réjouir de ce que mon mari fût considéré comme digne de prêcher l'Évangile. »

Le voyage jusqu'à New Bedford dura de mai à octobre. Là, Pratt ne put trouver un bateau à destination de Hawaii, aussi prit-il une place, pour 100 dollars, sur une baleinière à destination des îles de la Société, Tahiti et Papeete, l'endroit le plus éloigné qu'on pût atteindre dans les mers du Sud.

Ils restèrent sept mois avant d'apercevoir la terre. Il se trouva que c'était l'île Tubuaï, où les mutinés du *Bounty* avaient séjourné avant de rejoindre l'île Pitcairn. Pratt essaya de parler aux premiers indigènes qui montèrent à bord et les suivit sur le rivage. L'île avait déjà reçu la visite de plusieurs missionnaires, mais Pratt était le premier qui savait parler leur langue. Ils en furent si impressionnés qu'ils lui demandèrent de rester, et ainsi débuta la première mission des mers du Sud [1].

Par la suite, les missionnaires mormons devaient jouer un rôle important dans l'histoire des îles Hawaii et de beaucoup d'autres, même de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, mais tout commença avec l'arrivée d'Addison Pratt à Tubuaï.

1. Une relation des activités des premiers missionnaires mormons dans le sud du Pacifique fut faite par Doyle L. Green, rédacteur en chef du magazine de l'Église, *The Improvement Era*, et parut sous forme d'une suite d'articles pendant l'hiver et le printemps de 1950. Ces détails sur la vie d'Addison et les suivants sont empruntés à Green.

CHAPITRE X

Le Martyre

A la fin de février 1844, Joseph Smith déclara à ses douze apôtres qu'ils seraient probablement obligés de quitter Nauvoo. Tristes nouvelles, mais on tomba d'accord pour envoyer un petit groupe en exploration, afin de trouver un endroit convenable pour y bâtir une nouvelle Sion. On supposait que la Californie serait une région appropriée. L'île de Vancouver, au nord-ouest du Pacifique, fut aussi envisagée, mais l'objectif principal c'était : « quelque part » dans les Montagnes Rocheuses.

En juin, après la destruction de la presse d'imprimerie, la colère des habitants de la région environnant Nauvoo était près d'exploser. Le gouverneur Thomas Ford se rendit sur les lieux ; des bruits avaient couru plusieurs fois que des Mormons avaient attaqué des colons, ici ou là, histoires que le gouverneur trouva sans fondement [1]. Il demanda cependant aux chefs des Mormons, les assurant de sa protection, de se livrer à lui.

En fait, Joseph Smith, pressentant le désastre, partit, une nuit, avec son frère Hyrum, John Taylor et Willard Richards, pour la Californie, mais le lendemain, des fidèles le persuadèrent de revenir pour ne pas les laisser sans personne à leur tête. Joseph se mit donc sous la protection du gouverneur Ford; les deux hommes eurent une franche discussion sur l'affaire du journal.

« Le peuple a eu l'impression que vous preniez une mesure autoritaire en supprimant la liberté de parole et la liberté de la presse, dit le gouverneur.

1. Le gouverneur Thomas Ford, de l'Illinois, avait bien des raisons de se défendre d'avoir joué un rôle dans le martyre de Joseph Smith. Il donna sa version de l'affaire dans son *History of Illinois* (Chicago, 1854). Ce récit est précieux non seulement parce qu'il nous révèle son point de vue, mais qu'il montre l'importance de la « question mormone » à l'époque. Le gouverneur ne pouvait guère penser à autre chose.

— Pouvions-nous souffrir qu'une bande de vagabonds méprisables, répliqua le Prophète, pénètrent dans notre ville, et, jusque sous nos yeux et protection, vilipendent et calomnient non seulement nous-mêmes mais nos femmes et nos filles, comme ils le faisaient, impudemment, effrontément, dans cette feuille ignoble et infâme ? Il n'y a pas une ville, aux États-Unis, qui aurait supporté une telle indignité plus de vingt-quatre heures [1]. »

Joseph Smith, son frère Hyrum, les Apôtres John Taylor et Willard Richards (les autres apôtres étant partis en mission à l'époque) accompagnés de John S. Fulmer et du capitaine Dan Jones, furent d'abord logés dans un hôtel de Carthage. Jones est un personnage intéressant; c'était un dynamique petit Gallois, qui avait reçu une éducation particulièrement soignée — il avait des diplômes universitaires, ce qui n'était pas courant à l'époque — et qui avait émigré en Amérique pour faire fortune. Il commandait un bateau à vapeur sur le Mississippi, et une bonne part de son travail avait consisté à transporter les émigrants mormons, de la Nouvelle-Orléans à Nauvoo. Cela lui avait valu l'amitié du Prophète, avec lequel il s'était associé en affaire, et il s'était converti.

Avant d'accompagner Joseph Smith à Carthage, il se préparait à partir pour le pays de Galles, espérant accroître l'activité missionnaire qui avait commencé quelques années avant dans ce pays, simple ramification de l'œuvre entreprise à Liverpool. Il avait cela présent à l'esprit, comme il était étendu par terre, à côté de Joseph Smith.

« As-tu peur de mourir ? murmura le Prophète à l'oreille de Jones.

— Le moment en est-il venu, crois-tu ? Quand on s'est engagé dans pareille cause, je ne pense pas que la mort puisse inspirer de grandes terreurs. »

Le Prophète lui murmura :

« Avant de mourir, tu reverras le Pays de Galles, et tu rempliras la mission pour laquelle tu as été désigné [2]. »

1. Le matin du 26 juin 1844, le gouverneur Ford accepta la requête de Joseph Smith et lui accorda un entretien. La conversation dont on donne un extrait a été rapportée telle quelle par les Mormons qui y ont assisté.
2. Cette conversation entre Joseph Smith et Dan Jones, et celles qui suivent, entre ce dernier et un officier des soldats de Carthage et le gouverneur Ford, on été relatées par Jones. Elles figurent sous cette forme dans *Essentials of Church History*, de Joseph Fielding Smith (Salt Lake City, 1953).

Les soldats de Carthage

Tôt dans la matinée du 27 juin, Dan Jones fut envoyé reconnaître la situation dans la mesure du possible. Étant donné qu'il n'était pas lui-même en état d'arrestation, mais qu'il tenait simplement compagnie au Prophète, il était libre de sortir. Jones parla à un officier des soldats de Carthage qu'il connaissait. Cet homme lui dit :

> « Nous avons eu assez de mal comme ça à faire venir ici le vieux Joe pour le laisser échapper vivant, et, à moins que vous ne vouliez mourir avec lui, vous feriez mieux de vous en aller avant le coucher du soleil, vous n'êtes pas un brin en meilleure situation que lui pour avoir pris son parti. Et vous verrez que je prophétise mieux que le vieux Joe, car ni lui, ni son frère, ni personne se trouvant avec eux ne verront le soleil se coucher aujourd'hui. »

Jones se hâta de rapporter ces paroles au Prophète, qui lui demanda d'aller immédiatement les répéter au gouverneur. En chemin, Jones entendit d'autres discours inquiétants. Un officier, parlant à ses hommes, leur disait :

> « Nos troupes seront licenciées ce matin pour obéir aux ordres, et nous feront semblant de quitter la ville, mais quand le gouverneur et les troupes de McDonough partiront, cet après-midi, pour Nauvoo, nous reviendrons tuer ces hommes, dussions-nous démolir la prison. »

On croirait un peu un scénario de western, mais ce complot a été étudié soigneusement par des générations d'historiens, qui peuvent rendre compte presque minute par minute du dernier jour du Prophète. Pour eux, c'est une tragédie aussi impressionnante que celle du Calvaire, comme elle le fut, en vérité, pour beaucoup d'acteurs du drame. Le gouverneur Ford avoua plus tard qu'il resterait probablement, dans l'histoire, comme un second Ponce Pilate [1]. Mais quand Dan Jones le vit ce jour fatal et qu'il lui raconta ce qu'il avait entendu dire et ce qu'on lui avait déclaré, il sourit doucement et répondit :

> « Vous vous alarmez sans nécessité pour la sécurité de vos amis, monsieur. Les gens ne sont pas si cruels que cela. »

1. Le gouverneur Ford, dans *History*, semble avoir prévu que son nom resterait à la postérité uniquement à cause du matyre de Joseph Smith.

Jones s'échauffant un peu répliqua :

« Ces messieurs Smith sont citoyens américains, ils se sont livrés à votre Excellence après que vous avez garanti, sur votre honneur, qu'ils seraient en sécurité, et... je réclame votre protection pour leurs vies. Si vous ne les protégez pas, je n'ai plus qu'un seul désir et c'est, au cas où vous laisseriez sacrifier leurs vies...

— Que voulez-vous dire, monsieur ? coupa le gouverneur.

— C'est que le Tout-Puissant m'épargne la vie, en temps et lieu opportuns, afin que je puisse témoigner que vous avez été prévenu, à temps, du danger qu'ils couraient [1]. »

Quand Jones revint à la prison, on l'empêcha de passer. Le Prophète se trouvait avec Hyrum, Willard Richards et John Taylor. Ils avaient passé la journée à écrire des lettres, raconta Taylor par la suite, et lui-même, Taylor chanta le cantique préféré du Prophète : « Un pauvre malheureux vagabond [2] ».

La mort du Prophète

La garde fut changée à quatre heures de l'après-midi et, à cinq heures, Richards entendit du bruit à l'extérieur. Il regarda par la fenêtre et vit une troupe d'une centaine de personnes encerclant la prison. Quelques-uns s'étaient noirci la figure, d'autres s'étaient déguisés par dérision. Un groupe se détacha et se précipita sur la garde qui tira au-dessus des têtes très pertinemment. Ils se ruèrent dans la prison et jusqu'en haut des escaliers. Bientôt la petite pièce dans laquelle se tenaient les quatre hommes fut envahie et prise sous une grêle de balles.

Les Mormons n'étaient pas peureux. Richards et Taylor n'avaient que de grosses cannes, Joseph Smith ne disposait que d'un de ces vieux revolvers à six canons, chacun de ceux-ci pivotant successivement pour amener la balle devant le percuteur et la gâchette, engin très peu maniable et, comme on le vit, d'une totale inefficacité. Il le vida dans l'escalier sans résultat. Hyrum avait un revolver à un coup. Il tomba le premier, la tête, le cou et les jambes criblés de balles. « Je suis un homme mort », cria-t-il en s'effondrant sur le

1. Joseph FIELDING SMITH, *Essentials of Church History*.
2. Traduction du titre de ce cantique publié en français par les Mormons : « Je rencontrai en chemin » (N.d.T.).

sol. Taylor et Richards continuaient de donner des coups de bâtons, s'efforçant de faire tomber les armes à feu.

Joseph, espérant apparemment détourner l'attention sur lui, jeta son revolver et se précipita sur la fenêtre. Des balles le transpercèrent à la fois par-devant et par-derrière. Il tomba lentement de la fenêtre, dans les mains de ceux qui étaient venus se saisir de lui et murmura en mourant : « O Seigneur, mon Dieu ! » Soudain la populace s'apaisa. Elle quitta vivement les lieux, pendant que Willard Richards pansait délicatement les blessures de Taylor. On s'aperçut qu'il dut d'avoir la vie sauve à une grosse montre sur laquelle ricocha une balle qui, sans cela, l'aurait tué. Il n'avait qu'une blessure peu profonde.

La réaction à Nauvoo fut contenue, chrétienne; tout le monde ressentait une immense tristesse de la perte du chef bien-aimé qui était à leur tête depuis quatorze ans, mais les sentiments de vengeance furent passagers. Et partout, dans l'Illinois et dans le reste du pays, on commença à entrevoir que le martyre de Joseph Smith était, pour les Mormons, le signe définitif de l'identité de l'Église originelle de Jésus Christ et de l'Église rétablie. Loin de susciter la consternation, l'assassinat de Joseph Smith accrut leur détermination et, après quelques rivalités, leur unité.

Comme on pouvait s'y attendre, Brigham Young, membre le plus ancien du Conseil des Douze Apôtres devint le nouveau chef de l'Église. Il se trouvait en Nouvelle-Angleterre quand les premières nouvelles de l'assassinat lui parvinrent, et ce ne fut pas moins de trois grandes semaines après que lui et Orson Pratt, séjournant à Peterboro, dans le New Hampshire, reçurent confirmation du meurtre. Ils se hâtèrent de rejoindre Boston, où ils retrouvèrent Heber Kimball et Wilford Woodruff — le groupe même qui avait passé ensemble quelque temps à Londres — et ils en vinrent à conclure que, tout comme Jésus avait désigné Pierre et les Apôtres pour continuer sa tâche, l'Église rétablie serait dirigée par les Douze Apôtres, dont Brigham Young serait président, comme membre le plus ancien.

Ils rejoignirent Nauvoo le plus vite possible, et là, rejetant tous les soi-disant successeurs, Brigham Young, dans un discours qui fit date dans l'histoire des Mormons, parla avec l'autorité à laquelle on était habitué de la part de Joseph seul. En réalité, beaucoup de témoins rapportèrent qu'ils *virent* le visage de Brigham Young, mais qu'ils *entendirent* la voix de Joseph. Ils soutinrent à l'unani-

mité Brigham et les Douze. Par la suite, il est vrai, certains groupes mormons firent scission, mais à partir de ce moment-là le corps principal de cette Église se soumit à l'autorité de Brigham Young et des Apôtres, au nombre de douze.

C'était le 8 août 1844. Joseph Smith avait été martyrisé cinquante jours auparavant. Il y avait beaucoup à faire et Brigham savait exactement quoi. D'abord, il envoya Wilford Woodruff expliquer les événements à la si importante Mission britannique, y continuer l'œuvre missionnaire et veiller à l'émigration. Ensuite, il envoya l'énergique et efficace Parley P. Pratt à New York, pour qu'il y soutienne l'activité de l'Église et présente la cause des Mormons à la presse des régions est du pays. Heber Kimball fut désigné pour préparer, dans le calme, l'émigration vers les régions ouest. A d'autres, on donna l'ordre de hâter la construction du Temple et de rentrer les récoltes. Tous se trouvaient sous l'emprise de l'énergie puissante, inlassable et paternelle de Brigham Young qui ne cessait d'exhorter, d'entraîner, d'inspirer. C'était bien là, en vérité, l'homme de toutes les situations.

L'acquittement des meurtriers

La situation, à Nauvoo, n'était pas près de changer. Le gouverneur Ford, outragé du meurtre de Joseph Smith, prit la décision de traîner les coupables devant la justice. Mais quand on jugea les premiers suspects, au printemps de 1845, ils furent acquittés.

Cela ne fit que fortifier la conviction des Mormons; ils étaient livrés « nus à leurs ennemis », à leur harcèlement, à leurs calomnies, et même à leurs violences. En même temps, les gens qui habitaient autour de Nauvoo reconnaissaient qu'ils devenaient sans cesse plus forts et plus unis. Dans cette atmosphère de haine, Brigham Young s'efforçait de minimiser le plus possible des frictions de toute sorte, tout en faisant valoir que les Mormons avaient l'intention de déménager dans l'Ouest, espérant que la décision de quitter Nauvoo apaiserait leurs ennemis.

Au début de l'été de 1845, après l'acquittement des accusés du meurtre de Joseph Smith, on termina la construction du temple de Nauvoo, de sorte qu'on put y célébrer le rite religieux du scellement, ou mariage. Un mariage célébré au temple avait plus de signification, aux yeux des Mormons, que s'il était célébré partout ailleurs, et c'est la raison pour laquelle ils dédièrent tant de tré-

sors et d'heures de travail à l'achèvement d'un temple qu'ils savaient devoir abandonner sous peu. Mais ils célébrèrent toutes les cérémonies possibles avant de partir.

Au cours de cet été-là, une activité inaccoutumée régna dans la ville et, en novembre, Brigham écrivait :

« Dans la ville, les machines ne cessent de tourner pour façonner le bois nécessaire à la construction des chariots. Le bois coupé est amené sur le terrain communal; on fait bouillir dans l'eau salée les moyeux, rayons et jantes des roues; les autres parties sont séchées au four; on a établi des ateliers à la mairie, dans le bâtiment des Francs-Maçons, à l'arsenal, et presque tous les ateliers de la ville travaillent à la construction des chariots... »

Dan Jones au pays de Galles

Mais si tout était en effervescence, à Nauvoo, en prévision du départ, la tâche à poursuivre à l'étranger n'était pas oubliée. Après le martyre, Dan Jones fut un des fidèles qui aidèrent à rallier le peuple. Mais telle était l'importance, à ses yeux et à ceux de Brigham Young, de la mission du pays de Galles que nous le retrouvons, un an après, dans la petite ville du sud de ce pays, Merthyr Tydfil. Il écrivait à Wilford Woodruff, président de la Mission britannique, à Manchester :

« L'endroit m'apparut dans un tumulte digne de celui du mont de Mars, jadis. Après mon arrivée, en guise de première salutation, je reçus une invitation du Maire, me demandant de venir me défendre des accusations portées contre moi. Quand je fus auprès de son Honneur, il se trouvait dans un état de grande agitation à la lecture de la longue liste des accusations qui précédaient une interminable pétition réclamant notre bannissement de la ville; celle-ci était suivie des noms de membres du clergé, de Révérends, docteurs, hommes de loi et diacres, lesquels étaient accompagnés des noms de leurs fidèles dupes. Après une douzaine de tentatives infructueuses, je réussis enfin à faire entendre ma propre voix et me mis en devoir de me défendre de ces accusations, une par une. Premièrement, blasphème; deuxièmement, incrédulité; troisièmement, déclarer la fin du monde proche, et par là épouvanter les gens à leur en faire perdre le sens, les emmener dans un pays étranger et les vendre comme esclaves, etc.

« Vous serez surpris d'apprendre que le premier magistrat de la ville avait fini par croire à tous ces mensonges, si bien qu'il avait déjà tout organisé pour me mettre en prison, ce qu'il me déclara en face! Mais j'avais essuyé assez de tempêtes pour abandonner de si tôt le navire. J'argumentai avec lui jusqu'au moment où il s'engagea à me traiter en ami.

« Il fit appeler les autres magistrats, avec lesquels, chacun à tour de rôle, j'échangeai des volées d'injures. J'étais seul au milieu des lions de la ville et ce, jusqu'après minuit. Leurs prêtres, mes accusateurs, avaient refusé de se mettre en ligne.

« Quand je les citai en exemple, racontant quel traitement ils nous avaient infligé dans notre patrie, et parmi les tombes de nos pères, en raison de notre religion, presque personne dans cette vaste assemblée ne resta les yeux secs, et même le sergent de la police qui avait apporté la pétition et les aristos qui l'avaient signée pleuraient comme des bébés. Le Maire ordonna que la police et la presse assistent à la séance, ceux-ci ne se trouvèrent jamais en lieux du culte plus convenables [1]. »

Le début de son ministère commença dans l'atmosphère fiévreuse décrite ci-dessus, mais en moins de deux ans et demi, à la fin de 1848, il pouvait faire état des progrès réalisés :

« La dernière Conférence générale du pays de Galles, qui s'est tenue dimanche dernier, le 31 décembre 1848 et les jours suivants, fut de loin la plus importante et la plus intéressante de toutes; notre salle, qui peut contenir deux mille personnes, était si encombrée dès avant le service du matin, que nous avons été obligés d'en louer une autre presque aussi grande, qui se remplit aussitôt à craquer, et cela dura ainsi deux jours presque sans interruption. Des dizaines de gens avaient fait plus de trois cents kilomètres pour venir; tous les hôtels, tavernes et logements de la ville, du moins à ce qu'on m'a dit, étaient aussi bondés qu'un marché égyptien; et pourtant, l'ordre, l'union et l'amour caractéristiques des Saints ont régné du commencement à la fin, tellement que les Babyloniens en ont été très étonnés.

« Les statistiques, établies le matin de l'assemblée, ont montré que le nombre des branches de l'Église, pour le pays de Galles, était de cinquante-cinq et que dix-sept nouvelles avaient été

1. Dan Jones, dans une lettre datée du 8 juillet 1847, au *Millennial Star*, vol. IX, pp. 299-300.

fondées; cela fait cent cinquante-six Frères, quatre-cent vingt prêtres, cent quarante-sept instructeurs, soixante-sept diacres. Nombre de baptisés depuis la dernière conférence : mille un; nombre total des adeptes : trois mille six cent trois; nombre total des baptisés l'année passés : mille neuf cent trente-neuf...

« Mon âme est remplie d'une joie et d'un bonheur inexprimables, car le Seigneur Dieu de Joseph accomplit sur moi complètement les prédictions de son fidèle martyr; et parce que j'entends tous mes parents et mon peuple se réjouir des bénédictions du ciel, et exposer la puissance inouïe de Dieu, dans la langue et le pays de leur naissance; et à la perspective du paradis sur terre, dans Sion...

« Toutes les histoires mensongères, que peuvent inventer le Père des mensonges et ses émissaires, sont rapportées sur moi; on va jusqu'à dire que je vais embarquer cette compagnie pour la vendre en esclavage. On me traite d'escroc, de voleur et de toute sorte d'autres choses, sauf ce que je suis vraiment... [1]. »

Difficultés avant le départ

Tout en se préparant à quitter Nauvoo, les Mormons s'efforçaient de vendre leur maison, en ville, et leurs terres à la campagne. Young écrit en Angleterre :

« On a réalisé peu de ventes de propriété, les habitants des régions avoisinantes, au lieu de nous aider à vendre nos biens, usent de leur influence pour nous en empêcher, et les autorités nous accablent de documents légaux; on s'efforce de nous dresser contre les autorités des États-Unis, en incitant les tribunaux fédéraux à prendre contre nous des mesures vexatoires... »

L'exode était prévu pour le printemps de 1846, mais en février la nouvelle se répandit que Brigham allait être arrêté et accusé d'avoir donné asile à des faux-monnayeurs, en réalité que les Mormons fabriquaient de la fausse monnaie. Bien que l'accusation se révélât inexacte, au milieu de février, Brigham partit à la tête d'un premier groupe d'environ deux cents personnes, traversa le Mississippi qui était gelé, se retrouva dans l'Iowa et, de là, traça la vieille piste des Mormons, qui fut sans doute la plus fréquentée et la plus célèbre de toutes celles qui ouvrirent l'ouest de l'Amérique aux pionniers.

1. Lettres de Dan Jones à Orson Pratt, le 6 janvier 1849.

Arrêt de l'émigration

Comme on l'imagine facilement, les événements qui se déroulaient dans le lointain Illinois étaient suivis, avec anxiété, par les Saints d'Angleterre. Brigham pensait à eux souvent, et envoyait à Wilford Woodruff des flots de nouvelles. Mais juste avant de quitter Nauvoo, il fut obligé de lui faire parvenir ce triste message : « *Arrêtez l'émigration!* »

Le message sema la consternation à Liverpool, dans la petite maison de briques rouges à trois étages, voisine d'un couvent et distante d'environ un kilomètre cinq cents du quai et de Liver House. L'année passée, la Mission britannique n'avait pas reçu de missionnaires d'Amérique, mais, en 1846, il en était arrivé dix-neuf, qui avaient contribué au baptême de quelque deux mille cinq cents convertis. L'émigration avait décru, lors des deux années précédentes, alors que croissaient les difficultés à Nauvoo; malgré cela, plusieurs centaines de personnes avaient exprimé le désir d'émigrer. Mais il n'y avait plus de Sion où se rendre. Sion était toute dans un long convoi de chariots.

Néanmoins, les missionnaires poursuivaient leur tâche, et bien loin, à Tubuaï, l'île du Pacifique, Addison Pratt faisait du bon travail. L'île abondait non seulement en poissons et en fruits, mais en porcs, volailles et oiseaux sauvages. Ses amis tahitiens lui apportaient quotidiennement sa nourriture. Il avait même des Américains pour compagnie, car, en cet endroit inattendu, six de ses concitoyens travaillaient à la construction d'une goélette. Pratt s'entraînait sans relâche pour améliorer ses connaissances de la langue du pays. Il découvrit que le hawaiien qu'il parlait était un dialecte de la langue en usage à Tahiti. Bientôt, il célébrait des services dominicaux en anglais et dans le dialecte local. En trois mois, il avait baptisé dix nouveaux adeptes de l'Église, dont les six Américains!

Mais au cours de tous ces mois, sept passés en mer et trois dans les îles, pas un mot du pays! Comment se comportait la famille ? Or, le 28 juin 1844, une petite goélette mouilla devant l'île et le commandant vint à terre avec deux lettres pour Addison Pratt. Hélas, elles ne venaient que de ses collègues missionnaires de Tahiti.

Ce jour-là, à des milliers de kilomètres, par-delà mers et terres, Louisa et ses quatre filles étaient envahies d'une immense tristesse en regardant passer dans la rue le chariot où reposaient

les cadavres de Joseph et d'Hyrum. La tristesse se changea en terreur, quand de terribles rumeurs se mirent à circuler : des émeutiers marchaient sur la ville, on avait offert 1 000 dollars à celui qui rapporterait la tête du Prophète.

Il valait mieux qu'Addison Pratt ignorât tout ceci, au moment où, pour la première fois, venaient lui rendre visite des représentants d'une Église anglaise qui envoyait des missionnaires dans la région depuis cinquante ans.

Missionnaires rivaux

Les missionnaires se rendaient à Tubuaï quelques jours chaque année, ils étaient fiers, et c'est compréhensible, d'avoir traduit la Bible en tahitien et d'avoir accompli d'autres bonnes œuvres. Ils refusèrent de serrer la main de Pratt, l'accusant de ne pas prêcher la Bible.

« Je ne prêche rien d'autre, répétait Addison.

— Mais nous savons que vous avez un autre livre, que vous appelez Bible, et que vous leur enseignez.

— Vous vous trompez. Nous n'avons aucun livre auquel nous donnions le nom de Bible, sinon l'Ancien et le Nouveau Testament. Nous avons un livre intitulé le *Livre de Mormon*, mais c'est inutile de leur enseigner quoi que ce soit à ce sujet tant qu'ils ne comprendront pas très bien la Bible. »

Addison parla alors de Noé :

« Comment cela se passa-t-il à l'époque de Noé ? Ce fut ainsi : Le Seigneur suscita un prophète et lui dit d'aller avertir le peuple sans détours, et s'ils ne se repentaient pas de leurs péchés et ne se détournaient pas de leurs mauvaises voies, il provoquerait un déluge qui les engloutirait tous. Cet homme s'en alla comme Dieu lui avait dit, mais le peuple prit ses paroles à la légère, quoiqu'il les avertît qu'ils n'avaient que cent vingt ans pour se repentir. A la fin ce cette période, Dieu lui commanda de construire une arche et de la poser sur la terre ferme. C'était un autre avertissement à leur mettre devant les yeux, mais ils s'en moquèrent. Et le Seigneur déchaîna le déluge, comme il l'avait promis, sans que Noé ait pu convaincre personne, que nous sachions.

« C'est précisément ce qui s'est passé ces derniers temps. Le Seigneur suscita un prophète, dont le nom est Joseph Smith, et il

lui ordonna d'établir l'Église de Jésus Christ, selon le plan originel. Il a obéi au commandement et envoyé ses serviteurs, dont je suis, pour avertir le peuple. »

Devant cette explosion, qu'Addison compare à un rugissement léonin les missionnaires s'enfuirent sur leur bateau. Après cet affrontement, les liens qui unissaient Addison aux indigènes se trouvèrent renforcés, ceux-ci lui votèrent la construction d'une maison, et le pressèrent de faire venir sa famille; mais il ne recevait aucune nouvelle de Nauvoo. A cela il y avait des raisons et il valait sans doute mieux qu'Addison fût loin et ne sût rien.

CHAPITRE XI

« *Venez, venez...* »

En 1846, tout ce qu'on savait et ce qu'on pensait du Grand Désert américain était faux. En même temps que l'altitude s'élève doucement vers l'ouest, du Mississippi aux Rocheuses, les pluies diminuent, et jusqu'à une ligne située à environ 99 degrés de longitude, la forêt cède peu à peu la place à la prairie et, dans celle-ci, erraient des troupeaux de bisons. Y erraient également des tribus d'Indiens nomades, dont les plus dangereux possédaient des chevaux, descendants de ceux que les Espagnols avaient emmenés avec eux au Mexique. Les jeunes guerriers indiens avaient mis au point une technique qui consistait à se laisser pendre du cheval lancé au galop; en gardant un pied sur la croupe, il glissait sur un côté de l'animal et s'en servait comme de bouclier, tout en décochant leurs flèches, plus tard en tirant des coups de revolver, par-dessous le cou du cheval. Se faire attaquer de la sorte était terrifiant et cela décourageait la plupart d'entreprendre un voyage dans les Grandes Plaines. Le manque d'humidité, également, décourageait les agriculteurs, habitués aux pluies d'Europe et des régions est des États-Unis. Pour faire de la Grande Plaine le premier grenier à blé du monde, il fallait attendre la découverte de nouvelles méthodes de culture.

En 1848, les Grandes Plaines offraient peu de refuge aux voyageurs; s'y engager, c'était courir des risques et des dangers qu'il fallait affronter avec beaucoup de prudence et de courage. Et au-delà, s'élevaient les Montagnes Rocheuses, jusqu'à quatre mille deux cents mètres par endroit, recouvertes de neige la plus grande partie de l'année et dont peu de cols figuraient sur les cartes.

La plupart des émigrants prenaient, à ce moment-là, la piste du nord, connue sous le nom de Piste de l'Orégon; et beaucoup prenaient le bateau à l'Est, contournaient l'Amérique du Sud pour se

rendre en Californie. C'est ainsi qu'il existait des centres de population sur la côte nord du Pacifique et en Californie, et les nouvelles qu'on en recevait étaient assez bonnes pour attirer de nombreux colons.

Juste de l'autre côté de la chaîne des Rocheuses, à un millier de kilomètres de la Californie, se trouvait une grande cuvette. L'explorateur Jim Bridger en parle dès 1824, six ans avant que Joseph Smith fonde son Église, mais hormis le fait qu'il existait là autrefois un lac immense (Bonneville) qui s'était évaporé et transformé en lac salé, dans l'eau duquel un homme ne pouvait s'enfoncer, on ne connaissait que très peu de choses de la région. Elle n'attirait pas beaucoup de monde. Ce n'était certainement pas un centre d'émigration très prisé. L'année précédente, cependant, alors que les Mormons étaient encore à Nauvoo, John C. Frémont avait soigneusement combiné un trajet qui lui faisait traverser les montagnes, dans le sud du Wyoming, par le Col du Sud. Frémont était alors arrivé en Californie, mais, à son retour, il suivit pendant une partie du voyage une vieille piste espagnole qui reliait Monterey à Santa Fé. Cela le mena dans « le Grand Bassin » et au Grand Lac Salé.

Le récit de son voyage, par de nouvelles pistes qu'il avait marquées au passage, peut-être comme on le faisait alors, en faisant des encoches sur le tronc des arbres, fut très populaire et des milliers d'exemplaires furent imprimés et lus avec passion; un certain nombre parvinrent jusqu'à Nauvoo. Young et ses conseillers voulaient trouver un endroit solitaire, où ils n'auraient pas de voisins pour leur chercher des ennuis. Ils tiraient la leçon de leur séjour à Kirtland, à Far West et à Nauvoo. L'île de Vancouver pouvait leur offrir un tel refuge, mais il n'était pas garanti que leurs façons de vivre, y compris le mariage plural, pourraient y être conservées et il était encore moins garanti qu'ils ne seraient pas dominés par de nouveaux voisins de Californie et d'Orégon.

Une expédition difficile

L'immigration des Mormons dans l'Ouest se passa si bien qu'on incline à penser qu'elle fut très soigneusement planifiée et qu'elle se déroula suivant le plan prévu. Mais ce n'est vrai qu'en partie. En réalité, ils ne mirent ce plan au point, ils ne décidèrent même de leur destination finale qu'au cours du trajet. D'abord, le départ de Nauvoo fut avancé, à la suite des menaces d'arrestation qui pesaient sur Young et ses principaux conseillers. Le jour du départ

de Young, la température était descendue à 24 degrés en dessous de zéro; ce n'est pas exactement le genre de température que l'on prévoit pour un départ de ce genre.

Si on s'est plus intéressé aux traversées ultérieures des Grandes Plaines et des Rocheuses par les Mormons, il est vraisemblable que cette première expédition, en plein hiver, à travers l'Iowa, fut la plus dure de toutes. En outre, loin de satisfaire les anti-Mormons de l'Illinois, le départ de Young ne fit que de les enhardir. Ils redoublèrent de malveillance envers ceux qui étaient restés à Nauvoo, les forçant à accélérer leur départ et à liquider leur demeure ou leur ferme contre un chariot ou un attelage. En peu de temps, vingt mille hommes, femmes et enfants, traversaient l'Iowa à grand-peine sur les traces de Brigham Young. Combien de nuits ont-ils dû pelleter la neige avant de pouvoir installer leur camp et y allumer des feux!

Une nuit, neuf enfants vinrent au monde. Eliza Snow fait la description suivante :

> « Comme nous poursuivions notre route, des mères donnèrent le jour à leur nouveau-né dans les situations inimaginables les plus variées, sauf celles auxquelles elles étaient accoutumées : dans des tentes, dans les chariots — sous un déluge de pluie ou dans la tempête de neige. On me parla d'une naissance qui avait eu lieu dans un abri des plus précaires, fait de couvertures attachées à des poteaux fichés dans le sol, le tout recouvert d'écorces à travers lesquelles s'infiltrait la pluie.
>
> « Des sœurs secourables tendaient des récipients pour recueillir l'eau qui coulait, ceci afin de protéger le nouveau-né et sa mère d'un bain de pluie, au moment même où le pauvre innocent faisait sa première entrée sur la scène de la vie; et grâce à la grande foi en Dieu, maître des événements, ni l'un ni l'autre n'eurent aucun mal [1]. »

La caravane de Young faisait une moyenne de neuf kilomètres et demi par jour, de cent soixante kilomètres par mois! Il leur fallut donc quatre mois pour traverser l'Iowa et, en juin, ils arrivèrent

1. Elisabeth Snow, poétesse, qui écrivit le cantique « O mon Père! », cité au chapitre 3, fut, dit-on, une des femmes de Joseph Smith et plus tard une de celles de Brigham Young. Elle rédigea un journal remarquable; on doit beaucoup des impressions et souvenirs colorés qui nous restent de la vie des premiers Mormons à ses sensibles descriptions.

dans un endroit où ils purent établir un camp permanent, baptisé Quartier d'Hiver, qui se trouve maintenant sur l'emplacement de la ville d'Omaha, dans le Nébraska. Beaucoup de Mormons ont dépeint les lieux. D'abord apparaissaient la neige et les gelées. Et puis, au début du printemps, tombaient les pluies pénétrantes, spéciales à l'Iowa, d'où les fameuses boues de trente centimètres d'épaisseur qui, engluant les chaussures, les transformaient en poids de deux kilos et demi chacune. Les femmes apprirent à utiliser les secousses des chariots en marche pour baratter leur beurre. Elles apprirent à accommoder les racines sauvages de la prairie, même l'oignon sauvage, et à nourrir le bétail avec les écorces des jeunes arbres. Elles cousaient et tricotaient, tout en surveillant leurs enfants qui jouaient près des roues des chariots. La plupart du temps, il n'y avait pas assez à manger. Elles épiaient les petits visages qui devenaient chaque jour plus pincés et elles voyaient toutes ces tombes — et il y en avait — qu'on creusait sur le bord de la route. Mais on faisait aussi la classe dans les chariots et le soir, auprès des feux.

C'est dans un chariot de ce genre que voyageait la femme d'Addison, le missionnaire parti bien loin dans les mers du Sud, et ses quatres filles. Toutes les quatre furent prises de frissons et de fièvre. Il y avait beaucoup de viande à manger mais peu de légumes et elles souffraient du scorbut. Louisa était tombée et s'était fait une entorse au genou qui enfla et n'arrivait pas à guérir. Elle marchait en boitant, suivant la file des chariots sur des béquilles, ou elle s'allongeait sur un lit, à l'intérieur du chariot qui la secouait douloureusement. Mais elle avançait toujours.

Brigham Young se demandait si quelqu'un avait jamais conduit pareille troupe — hommes, femmes, enfants, chevaux, vaches, moutons, dindons, poulets — dans la neige, dans la boue, dans des plaines brûlantes et desséchées, sans compter les rivières à traverser, et les attaques à craindre de jour et de nuit. Et ce n'était pas tout. Il y avait des apostats, au nord, dans le Wisconsin, qui envoyaient des messages demandant aux frères d'abandonner leur chef. Il y avait un autre groupe d'apostats qui se dirigeait vers le Texas. Il y avait même les fermes abandonnées du Missouri, juste au sud, ouvertes à tous ceux qui renieraient leur foi. Certainement les tentations étaient très fortes. C'était à Brigham, plus qu'à n'importe qui d'autre, de ne pas faiblir, d'exhorter les voyageurs à continuer d'avancer, de garder les clefs des mystères du ciel. Des messagers allaient sans cesse le trouver pour lui donner des nou-

velles des Saints, le long de la piste, des nouvelles de Washington, où l'on cherchait à obtenir l'aide du gouvernement, de la Mission britannique, à laquelle, en plein milieu de la traversée de l'Iowa, Brigham dépêcha non seulement des messages, mais des conseillers sûrs. C'est ainsi que Franklin Richards dit au revoir à sa famille, dans un chariot, sur la piste, au cœur de l'Iowa, et partit pour Liverpool!

« *Venez, venez* »

Et constamment l'esprit de Brigham devait se porter en avant, prévoir non seulement le prochain lieu de campement, mais surtout le but final du voyage et ce qu'il faudrait faire à l'arrivée. Il lui fallait aussi s'occuper de donner une certaine ambiance au voyage. Le soir, des orchestres jouaient, la Fanfare de Nauvoo, l'Orchestre Anglais, d'autres petites formations. William Clayton, l'un des premiers convertis de Preston et qui était venu en Amérique avec Brigham Young, un homme de trente-deux ans maintenant, plein de talent, s'occupait des archives de l'Église et servait de secrétaire à Brigham [1].

Un soir, alors qu'on était autour du feu, un messager vint dire que la femme de Clayton avait accouché d'un fils à Nauvoo. La journée avait été désespérante, mais Brigham avait insisté pour que tout le monde prie et prie pour que Dieu éclaire les esprits et donne la bonne humeur. Clayton se mit à gribouiller une chanson qui est encore aujourd'hui un cantique favori des Mormons et qu'ils chantent toujours avec une ferveur à faire littéralement trembler les murs quand ils arrivent aux paroles finales. Clayton l'intitula « Tout est bien », mais il est plus connu sous le titre « Venez, venez [2] ».

Venez, venez, sans craindre le devoir,
Travailler au progrès!
Si le chemin à vos yeux paraît noir,
Le secours est tout près.
Mieux vaut lutter, et de bon cœur
Pour acquérir le vrai bonheur.
Venez joyeux, ne craignez rien,
Tout est bien! Tout est bien!

1. Une relation très intéressante de ces événements figure dans le *Journal* de William CLAYTON (Salt Lake City, 1921).
2. Titre de ce cantique publié en français par les Mormons (N. d. T.).

Pourquoi gémir, déplorer votre sort?
Tout est bien! Tout est bien!
Peut-on gagner la palme sans effort,
En quittant le chemin ?
Recouvrons-nous du bouclier;
Allons partout nous écrier
Que Dieu sera notre soutien.
Tout est bien! Tout est bien!

Dieu nous prépare un brillant avenir
Dans l'Ouest, au lointain.
Dans cet endroit nous pourrons accomplir
Notre juste destin.
Et nos transports célébreront,
Au monde entier nos chants diront
Tous les bienfaits du Roi divin.
Tout est bien! Tout est bien!

Et si la mort nous arrête en chemin :
Heureux jour! Tout est bien!
Fini l'effort et fini le chagrin
Car le ciel est atteint.
Mais si nos jours sont épargnés,
Pour voir les Saints se reposer.
Ah! que ce chant sonnera bien!
Tout est bien! Tout est bien [1]*!*

Une légende

J. Spencer Cornwall, qui fut pendant de nombreuses années chef du chœur du Tabernacle, raconte une vieille légende indienne qu'il a entendue dans l'Ouest :

« Il y a bien, bien des lunes, mes ancêtres avaient pris le sentier de la guerre. Nous haïssions les visages pâles. Nous tînmes conseil et décidâmes de tous les tuer. Une troupe de visages pâles se dirigeait vers l'Ouest.

Ils avaient presque atteint les Montagnes Rocheuses. J'étais le chef de mille jeunes guerriers. Cette nuit-là, dans le plus grand silence, nous attendîmes ces gens dans un col de la montagne, ils étaient conduits par Brigham Young. Il y avait des guerriers

1. Version publiée par les Mormons (N.d.T.).

indiens derrière chaque rocher et chaque arbre, armés d'arcs et de flèches, qui attendaient de se jeter sur eux. Les pionniers campèrent pour la nuit et préparèrent le dîner. Un grand feu brûlait vivement, et les visages pâles dansèrent autour du feu. Tout le monde s'assit ensuite et commença à chanter : « Venez, venez ». Je donnai le signal, mais nos doigts étaient comme de pierre — pas une flèche ne partit. Nous remontâmes sur nos chevaux et revînmes au camp. Nous savions que le Grand Esprit veillait sur les visages pâles. C'était la chanson que vous chantez. Celle de vos ancêtres et la mienne, celle que je chante chaque soir avant de me coucher. Elle me rapproche du Grand Esprit et elle me rend heureux, moi et les miens. »

Une histoire vraie, de Hawaii :

« Le 7 décembre 1941, l'émission du Chœur du Tabernacle était retransmise à la population de Hawaii. L'émission commençait à huit heures trente du matin. A huit heures trente-cinq nous entendîmes un bruit de tonnerre et une suite d'explosions, en direction de Pearl Harbour. Mon compagnon interrompit mes pensées en disant : 'Cela n'a pas l'air d'être des manœuvres, on dirait plutôt des vrais bruits de guerre '. Je riais, pensant que c'était impossible, mais les bruits grandissaient et devenaient alarmants et, à la fin, l'émission fut interrompue en plein milieu par l'annonce que Hawaii était soumise à un raid d'avions de la part d'agresseurs non identifiés. Des visions de chaos se présentèrent à l'esprit de tous ceux qui entendirent cette annonce, c'est alors que le Chœur du Tabernacle se fit entendre de nouveau, juste au moment où il finissait de chanter la dernière strophe de « Venez, venez ». Quel message de courage et d'espoir ce fut pour nous. »

Les Mormons pensaient que du fait d'avoir été forcés d'abandonner leur grande ville et leurs domaines, des réparations leur étaient naturellement dues. Ils pensaient en appeler à ce sujet au gouvernement des États-Unis et Brigham Young envoya quelques Apôtres, dans l'Est, afin d'aller examiner la question. Il est arrivé souvent, dans l'histoire des Mormons, que des amis non-Mormons se présentent pour défendre leur cause. L'un d'eux fut le général Doniphan qui refusa d'obéir à l'ordre d' « extermination ». Un autre alla voir John Kane, homme de loi réputé de Philadelphie, qui devait être bientôt appelé à siéger comme juge dans les tribunaux fédéraux par son ami, le président Polk. Kane avait un fils,

Thomas, qui venait de finir son droit et lui servait de clerc. Et ce fut le jeune Thomas Kane qui décida d'aller voir lui-même les Mormons pour se rendre compte sur place de la situation, et s'il était justifié de prendre leur cause en main.

Nouvelle visite à Nauvoo

Lettre de Thomas Kane :

« Comme je remontais le Mississippi dans sa partie supérieure en automne et qu'à cette époque les eaux sont basses, je fus obligé de poursuivre le voyage, par terre, après les rapides... J'étais las de voir partout les mêmes cultivateurs grossiers, misérables, inactifs, qui, dans leur insouciance, saccageaient la nature au lieu de la rendre plus productive. Je descendais la dernière colline du voyage, quand s'offrit à ma vue un paysage qui contrastait agréablement avec ce que j'avais vu jusqu'ici. Le fleuve encerclait à demi dans sa courbe une magnifique cité qui brillait au frais soleil du matin; ses habitations neuves, rutilantes, étaient installées au milieu de frais et verts jardins et alignées en ordre autour d'un monticule en forme de dôme, sur lequel se dressait un noble édifice de marbre, dont la haute flèche élancée, blanche et or, resplendissait. Cette ville semblait s'étendre sur plusieurs kilomètres; et par-delà, dans le lointain, ondulaient de belles terres prospères, soigneusement quadrillées par des mains industrieuses. Partout les marques indubitables de l'industrie, de l'initiative, de la richesse éclairée donnaient à la scène une beauté singulière et particulièrement frappante...

« Comme je m'approchais, je fus surpris de ne voir dans cette cité aucun signe de vie. Personne n'apparaissait sur les rives du fleuve — c'était une belle matinée et il n'était pas encore neuf heures, mais on ne voyait pas une femme dans les verts jardins... Après un moment, je crus entendre le bruit de voix humaines. J'écoutai et, une minute après, j'entendis le même bruit si clairement que je reconnus le son lointain de rires tapageurs. Guidé par le passeur, je me dirigeai vers l'endroit d'où ils provenaient et je découvris un grand nombre d'hommes ivres, faisant la fête sous le porche du splendide bâtiment de marbre... Ils avaient plusieurs cruches de boissons alcoolisées de diverses sortes, dont ils buvaient abondamment; à l'intérieur de ce qui s'avéra être le Temple mormon, il y en avait encore d'autres...

« J'eus l'impression de devoir marcher sur la pointe des pieds, comme dans les bas-côtés d'une église de campagne, pour ne pas susciter d'échos irrévérencieux... »

Nauvoo ne fut plus jamais une ville prospère. Un groupe de Français, les Icariens, pratiquant une sorte de socialisme communautaire, s'y établit quelque temps, et les pierres du temple, qui fut bientôt détruit par des vandales et le vent et l'érosion, furent utilisées par les catholiques pour construire une école de filles; mais la ville diminua de proportion et d'importance, jusqu'au moment où elle n'eut plus qu'à peine un millier d'habitants, elle qui avait été jadis la plus grande ville de l'Illinois.

Aujourd'hui, on songe à la restaurer. Vers 1935, un étudiant en médecine de Northwestern University, J. Leroy Kimball, traversa Nauvoo et retrouva les restes de la maison qui avait appartenu à son grand-père, Heber C. Kimball. Il caressa l'idée d'acheter la maison et de la restaurer et c'est ainsi que fut fondée une société pour la restauration de Nauvoo.

Si vous visitez la ville aujourd'hui, on vous montrera la belle maison de briques d'Heber Kimball, de style géorgien, ou de ce qu'on appelle ordinairement le style colonial de la Nouvelle-Angleterre; la maison de Wilford Woodruff, à peu près du même style; la maison de Brigham Young, qui n'a pas de style particulier, excepté peut-être une grande ressemblance avec les maisons de briques de tous les propriétaires terriens américains; la maison d'Ezra Benson, qui abrita l'ancêtre du ministre de l'Agriculture du président Eisenhower; et la maison de Joseph Smith, moitié poutres, moitié panneaux de bois. Nauvoo est très souvent visitée par les Mormons qui font la tournée des lieux témoins des premières épreuves que l'Église traversa.

Brigham Young et son avant-garde atteignirent les rives du Missouri en juin et décidèrent d'y établir un camp, de l'autre côté du fleuve, dans le Nébraska. Son plan était d'établir des camps permanents tout le long de la route. De cette façon, en arrivant dans un de ces camps, on trouverait les champs labourés et semés, des baraques pour y abriter les quelques familles qu'on laisserait derrière, afin d'entretenir les lieux jusqu'à l'arrivée du convoi suivant, et ces nouveaux voyageurs aideraient à la récolte et aux travaux de plantation des récoltes futures. Le système, une fois encore, paraît rétrospectivement très bien organisé, mais, en réalité, il fut inspiré par le besoin critique d'approvisionner

des gens qui avaient peu d'argent ou qui, s'ils en avaient, étaient bien en peine de trouver un endroit où le dépenser. Ils ne dépendaient absolument que d'eux-mêmes et cela leur montra comme la richesse représentait peu de chose en réalité; telle fut la leçon des événements et ils la retinrent parfaitement. Ces stations servirent non seulement aux émigrants de Nauvoo, mais aussi aux convertis qui arrivèrent par vagues successives, pendant plusieurs années, d'Angleterre, de Scandinavie et d'Europe occidentale.

Les Lamanites du Nébraska

La plus importante de ces stations fut baptisée Quartier d'Hiver et se trouvait sur la rive du Missouri, du côté du Nébraska, dans le territoire des Indiens Omaha. Parce qu'ils croyaient que les Indiens descendaient des Lamanites, une des tribus d'Israël qui aurait, à l'origine, peuplé en partie l'Amérique et d'où seraient sortis les premiers Mormons, les Mormons paraissent avoir toujours entretenu des relations particulières avec les Indiens. Pour les Peaux-Rouges, il y avait les *Américrats* et il y avait les Mormons, et seuls ces derniers avaient leur confiance. Aussi quand Brigham Young alla voir Big Elk, le chef des Omahas, celui-ci lui parla comme un frère :

> « Avec votre permission, nous voudrions passer l'hiver ici. Nous pouvons vous être utiles. Nous réparerons vos fusils, cultiverons des terres pour vous et vous aiderons dans toute la mesure de nos talents et des circonstances... Pourriez-vous nous envoyer quelqu'un pour surveiller notre bétail et s'en occuper ? Voyez-vous des objections à ce que nous coupions du bois pour construire des maisons, afin de rester ici jusqu'au printemps prochain ou plus longtemps ?... Pensez-vous que vous puissiez rester avec nous en termes amicaux ? Acceptez-vous que nous semions du blé, ici, cet automne, et que nous plantions du maïs, l'année suivante ?...
>
> « Big Elk répondit : ' Mon fils, tu as bien parlé... Tu peux rester dans ce pays deux ans et plus. J'espère que nous pourrons être amis... Nos jeunes gens surveillerons ton bétail. Nous serons heureux de faire du commerce avec toi. Nous t'avertirons du danger que les autres Indiens pourraient te faire courir [1]. ' »

1. Thomas L. Kane, *The Mormons* (Philadelphie, 1850).

Le Bataillon mormon

L'installation commença sous d'heureux auspices, mais comme il semble que ce soit l'habitude avec les Mormons, les difficultés n'étaient pas loin. Un jour, peu de temps après que le groupe principal des Mormons se fut établi dans « Quartier d'Hiver », en y bâtissant un millier d'habitations, le capitaine James Allen de l'armée des États-Unis vint voir leurs chefs. Il avait ordre, c'était presque un ultimatum, de recruter un bataillon de cinq cents hommes pour les mener combattre contre le Mexique. Cela signifiait, pour les Mormons, perdre les hommes les plus jeunes, les plus forts et les plus nécessaires.

Il est difficile d'imaginer mesure plus injuste. Young entendit dire qu'elle avait été prise par le sénateur Thomas Hart Benton du Missouri, qui insistait pour que les Mormons prouvent leur loyauté, et dont certains pensaient qu'il cherchait une excuse, afin de pouvoir continuer à persécuter les quelques milliers de gens qui progressaient difficilement dans les boues de l'Iowa en direction de Quartier d'Hiver. Le président Polk, quant à lui, pensait qu'il valait mieux que les Mormons soient du côté des États-Unis plutôt que du côté ennemi, et qu'il valait encore bien mieux que le plus grand nombre se trouvent sous les drapeaux.

Mais encore une fois, comme il semble habituel avec les Mormons, ces nouvelles épreuves pouvaient avoir quelque chose de bon. Les Mormons se trouvaient presque dans la misère. Young lui-même a affirmé qu'il n'avait que 5 dollars à lui. Le capitaine Allen offrit de donner une avance de 21 000 dollars sur la solde que recevraient les soldats. Ils n'auraient pas de frais d'habillement et autres, et il fut entendu qu'ils seraient démobilisés en Californie, près de l'endroit où certains supposaient qu'ils se dirigeaient.

Brigham Young a pu considérer l'événement comme une grâce de Dieu pour deux raisons : cela lui donnait la possibilité de prouver sa loyauté envers les États-Unis, au moment même où il recherchait l'aide du gouvernement fédéral, et c'était la seule manière d'obtenir de l'argent pour financer l'émigration. Aussi, avec Heber Kimball et Willard Richards, se mit-il à recruter les cinq cents hommes tout le long de la piste. Mais pour les jeunes gens, leurs épouses, leurs familles et leurs fiancées, c'était évidemment une autre histoire.

Après avoir visité Nauvoo, Thomas Kane redescendit à St Louis d'où il remonta le Missouri jusqu'à Quartier d'Hiver; il arriva à

temps pour assister à la journée des adieux de la première compagnie du Bataillon mormon, le 15 juillet 1846 :

> « Pas de sentimentalité affectée à propos du départ. On ne vit, depuis les premières heures du jour jusqu'au soir, après que le soleil eut sombré derrière la ligne découpée des monts Omaha, que cœurs légers, visages grâcieux et pieds agiles, comme à l'accoutumée. On réclama alors le silence, et une voix de *mezzo-soprano* bien entraînée, appartenant à une jeune femme au beau visage et aux yeux noirs, chanta, accompagnée d'un quartet, une petite chanson dont je n'ai pu obtenir la musique — version de ce texte qui s'adresse à tout voyageur terrestre :
>
> *« Aux bords des fleuves de Babylone,*
> *Nous étions assis et pleurions!*
> *Nous pleurions en nous souvenant de Sion* [1]. »

1. *Ibidem.*

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉPOQUE DE BRIGHAM YOUNG

CHAPITRE XII

Arrivée dans le Grand Bassin

Pendant tout l'été de 1846, les Mormons arrivèrent à Quartier d'Hiver. Brigham Young y fit construire un moulin. Quelques hommes s'en allèrent travailler chez des colons. Les femmes fabriquaient des tentes et des bâches pour les chariots. Les enfants travaillaient aux champs, aux menus travaux agricoles. On aurait dit que tous s'activaient à Quartier d'Hiver pour comprimer un immense ressort qui, en se détendant, les ferait sauter par-dessus la montagne.

La plupart des conversations tournaient autour du but du voyage. Quelques-uns donnaient toujours leur préférence à l'Oregon. L'île de Vancouver en attirait d'autres. Et, déjà en 1846, les partisans enthousiastes de la Californie étaient nombreux. On étudiait les cartes. Quiconque avait une connaissance personnelle des lieux était interrogé. Mais Brigham Young croyait, en toute sérénité, que Dieu lui révélerait l'endroit où ils devraient s'arrêter [1]. Il disait qu'il l'avait vu en rêve et qu'il le reconnaîtrait quand il le verrait. Et il était manifeste qu'il pensait que l'*endroit* se trouvait quelque part dans le Grand Bassin. Si seulement il pouvait parler à Bridger!

Un groupe de Mormons de l'Est avait pris le bateau à New York au moment où Brigham Young quittait Nauvoo. A sa tête, il y avait Sam Brannon et il se dirigeait vers la Californie en faisant le tour de l'Amérique du sud. Le Bataillon mormon aussi marchait vers la Californie. Quand les Mormons de Nauvoo arrivèrent à Quartier d'Hiver, au printemps de 1846, il est certain que le plus grand nombre supposaient qu'ils faisaient route vers la Californie.

Mais au cours de l'été et de l'hiver de 1846, Brigham Young

1. Brigham Young rapporte qu'il était incertain de l'endroit exact où devaient se rendre les Saints, mais sûr que ce fût dans l'Ouest et personnellement certain que ce devait être quelque part dans le Grand Bassin. *Discourses of Brigham Young*, I, 29.

acquit la conviction qu'il y avait trop de monde qui se dirigeait vers cette contrée. Il voulait que son peuple vive à l'écart. Il pensait que le Grand Bassin serait l'endroit voulu, aussi décida-t-il de partir avec un petit groupe pour reconnaître le chemin. Le 16 avril 1847, il quitta Quartier d'Hiver, avec cent quarante-trois hommes, trois femmes et deux enfants. Ils emmenaient avec eux soixante-douze chariots, quatre-vingt-treize chevaux, cinquante-deux mules, dix-neuf vaches, dix-sept chiens et quelques poules.

Tel fut le « Groupe des Pionniers », choisi pour découvrir la Terre Promise; mais, comme tout le monde était impatient de partir, à Quartier d'Hiver, le Groupe des Pionniers fut bientôt suivi de dix autres, qui partirent les uns après les autres. Tous suivirent la piste ordinaire qui menait vers l'ouest, dans l'Orégon ou en Californie, si ce n'est qu'ils tracèrent une nouvelle piste le long de la rive nord de la rivière Platte, vers Fort Laramie, à l'est du Wyoming. La plupart des émigrants suivaient, jusque-là, la rive sud de la Platte, mais les Mormons craignaient non seulement les Indiens mais les attaques d'autres caravanes d'émigrants. Ils se rendaient compte que peu d'hommes étaient disposés à leur tendre la main pour leur venir en aide.

L'odomètre

William Cleyton avait été désigné pour tenir compte des kilomètres parcourus pendant le voyage, mais il était fatigué de compter les tours de roues du chariot, trois cent soixante tours correspondaient à un kilomètre six cents; alors Orson Pratt conçut un odomètre et Appelton Thomas tailla dans le bois le dispositif destiné à enregistrer le nombre de kilomètres parcourus. Orson Pratt avait aussi des instruments pour déterminer latitude et longitude et, avec Clayton, il consigna tous les renseignements possibles en une sorte de guide qui fut pendant des années le plus précis de tous ceux qui existaient déjà. Quand on construisit la ligne de chemin de fer, l'*Union Pacific* suivit de près la vieille Piste des Mormons, de même que l'autoroute 30. En outre, le Groupe des Pionniers, et ceux qui suivirent, y installèrent des poteaux indicateurs et même des boîtes aux lettres, de sorte qu'en peu d'années la Piste des Mormons se trouva être aussi bien signalée que la Cinquième Avenue ou Regent Street.

Le 1er juin, le Groupe des Pionniers atteignit Fort Laramie,

dernière étape où l'on put réparer le matériel, se réapprovisionner et se procurer des renseignements sur la piste à suivre ensuite. L'odomètre avait enregistré huit cent trente-cinq kilomètres depuis Quartier d'Hiver. Le voyage leur avait pris quarante-cinq jours, et Brigham Young venait juste d'avoir quarante-six ans. Il avait espéré retrouver, à Laramie, un groupe de Mormons venant du Mississippi et aussi des hommes du Bataillon mormon, qu'on avait laissés, malades, à Santa Fe, au sud.

Il attendit quatre jours et, comme personne n'apparaissait, il laissa un message :

> « Si l'expérience ne vous l'a pas encore appris, pourrions-nous dire, exercez une étroite surveillance, car vous risquez de rencontrer des bisons, des Indiens et des ours qui mettraient la vie et la liberté des hommes, femmes et enfants en danger, bêtes et biens.
>
> « Soyez prudents et attentifs, et priez continuellement, et si, après avoir fait tout votre possible et déployé toute l'habileté, la sagesse, la prudence les soins et la force qui sont vôtres, vous aviez des accidents et subissiez des pertes quelconques, ramassez les restes patiemment et sans mauvaise humeur, et ne murmurez pas pour l'amour de Dieu. »

Près de Casper, à plus de cent soixante kilomètres à l'ouest de Laramie, il leur fallut traverser la Platte, mais s'étant procuré un bateau de peaux, ils la franchirent facilement et y établirent un bac. Une autre caravane d'émigrants, n'ayant rien pour traverser, demanda leur aide aux Mormons, qui acceptèrent moyennant 1,50 dollar par chariot, payable en farine au cours en vigueur au Missouri. Opération qui se révéla si lucrative que Brigham laissa, à cet endroit, dix hommes pour faire marcher le bac pendant tout l'été, au profit de ceux qui voudraient bien payer pour passer, en même temps qu'à celui des groupes mormons qui allaient arriver.

Jim Bridger

Le 27 juin, le Groupe des Pionniers traversa la Continental Divide, endroit où, théoriquement au moins, en renversant un seau d'eau par terre, on verrait la moitié du liquide couler vers l'Atlantique et l'autre vers le Pacifique. Brigham nota qu'il s'était

passé trois ans depuis le martyre de Joseph. Le lendemain, lundi 28 juin 1847, l'Apôtre George A. Smith rejoignit le groupe, un peu après midi, escortant un homme au visage tanné, paraissant plus que ses quarante-trois ans et portant des vêtements de daim ornés de franges. C'était l'un des plus célèbres explorateurs et coureurs de montagnes de toute l'histoire de l'Amérique, personnage qui figure dans tant de romans de l'Ouest sous le nom de « Old Gabe », Jim Bridger.

Ils conversèrent tout l'après-midi, puis au crépuscule — qui est assez tard, en juin, dans les hautes montagnes — le président Young invita M. Bridger à dîner, et ils se mirent à parler de ce que ce dernier appelait « son paradis ».

Bridger souligna ce que les Mormons savaient déjà : le Lac Salé était tout de même plus près de Quartier d'Hiver que la Californie ou l'Orégon. Plus de mille kilomètres de montagnes et de déserts séparaient le Lac Salé du Pacifique. Pour dire la vérité, Bridger ne fut pas très encourageant en ce qui concernait les possibilités de culture. Il conseilla d'y aller faire des reconnaissances, avant de faire venir des groupes importants. En réalité, longtemps après, Brigham Young avoua que Bridger lui avait certifié qu'il n'était pas possible de faire mûrir des céréales dans le Grand Bassin :

« M. Young, je donnerais 1 000 dollars si j'apprenais qu'un seul épis de maïs a mûri dans le Grand Bassin. Je suis resté là vingt ans, et j'ai fait de nombreuses expériences.

— Attendez dix-huit mois encore et je vous en montrerai plusieurs... »

« Affirmai-je cela en toute connaissance de cause ? Non, c'était ma foi; mais, ni le raisonnement logique, ni les détails que nous apprenions de cette région, sa stérilité, le froid et le gel, absolument rien ne nous encourageait à penser que nous puissions y cultiver quoi que ce soit.

« Nous continuions, cependant, d'avancer, traçant la route dans la montagne, construisant des ponts, jusqu'au moment où nous arrivâmes à destination, et là nous fîmes tout pour survivre. Nous étions persuadés de pouvoir faire pousser des céréales. Y avait-il le moindre mal à cela ? Absolument pas. Si nous n'avions pas eu la foi, que serait-il advenu de nous ? Nous aurions perdu toute notre confiance, renoncé à tous les moyens

de subvenir à nos besoins, et jamais nous n'aurions rien pu faire pousser [1]. »

Confiance justifiée, mais pour être juste envers Jim Bridger, on doit reconnaître que le Grand Bassin n'a jamais produit beaucoup de maïs. Certaines variétés y mûrissent aujourd'hui, mais la région n'est pas réputée pour ce genre de culture. Ses meilleurs produits agricoles étaient inconnus de Jim Bridger qui, par ailleurs, s'intéressait beaucoup plus aux fourrures qu'aux céréales.

L'or de la Californie

A quelque six jours de là, sur la piste, le Groupe des Pionniers rencontra Sam Brannan, qui était venu de San Francisco à leur rencontre, pour essayer de persuader Brigham de continuer sa route jusqu'en Californie. Il raconta que son groupe avait déjà semé du blé, planté des pommes de terre et autres récoltes et que tout était prêt pour les Saints de Nauvoo. Il apportait aussi des nouvelles du Bataillon mormon. Il était maintenant à Los Angeles, attendant les convois des émigrants. Il n'y a pas de doute que Brigham et ses conseillers furent tentés. Ils envoyèrent des lettres à Quartier d'Hiver, rapportant les paroles de Sam Brannan, mais Brigham insistait pour que l'on explore d'abord soigneusement le Grand Bassin. Il croyait toujours que là était l'*endroit*. Brannan retourna en Californie très désappointé.

Le Groupe des Pionniers suivait la fine ligne dessinée sur la carte de Frémont, et les conseils de Bridger. La progression dans les hautes montagnes était difficile, on perdait beaucoup d'heures à passer les ruisseaux à gué et à avancer dans des régions sauvages, sans compter la chasse qu'il fallait faire aux serpents à sonnettes, et aux sauterelles « de la taille d'une souris ». Brigham tomba malade, il pensait que les nuits froides, la poussière épaisse et les rigueurs du voyage étaient cause de sa fièvre. Il resta un peu en arrière du groupe avancé et, le 24 juillet, il était tout à fait malade, couché dans le chariot de Wilford Woodruff, quand ils arrivèrent dans Emigration Canyon. Selon la légende, Brigham se souleva pour regarder la vallée, en partie verte, en partie jaune, et, par-delà, le lac étincelant : ce n'était pas un Éden, mais un site grandiose qui

1. John C. Frémont et Jim Bridger étaient considérés comme les seuls réellement capables de donner des renseignements sur le Grand Bassin, et Jim Bridger, figure déjà légendaire, était activement recherché par Brigham et les Mormons, car ils avaient grand besoin d'un guide. *Discourses*, 13, 173.

participait de l'immensité, de la couleur, de la puissance de l'Ouest américain de jadis. On raconte qu'il dit : « Oui, c'est bien l'*endroit!* » comme en confirmation de ce que ses yeux avaient vu en rêve.

Avant la fin du jour, on avait déjà labouré et semé des dizaines d'ares, qui furent irrigués avec l'eau de City Creek. Ce fut, évidemment, l'emploi judicieux de l'eau qui fit fleurir le désert.

L'été était déjà avancé, et il y avait beaucoup à faire pour préparer l'arrivée des milliers de ceux qui suivaient la piste ou qui attendaient à Quartier d'Hiver. Il y avait beaucoup de bois dans la montagne, mais pas dans la vallée; on construisit donc les premières maisons en briques faites de boue argileuse, à la manière des Indiens. Même les toits furent construits à l'indienne, en entassant des couches de terre par-dessus des poutrelles. A mesure que la pluie tombait et que la neige fondait, les toits devinrent de véritables passoires et ce premier hiver fut plutôt humide pour les Mormons. Brigham ne resta dans la vallée qu'un seul mois. A la fin d'août, il sentit qu'il lui fallait retourner à Quartier d'Hiver, afin d'organiser la grande immigration qu'il projetait pour l'été suivant.

On ne manque pas de matériaux concernant cette période de l'histoire des Mormons, et parmi ceux-ci figurent des lettres traitant de problèmes immédiats, qui sont très révélatrices. L'une d'entre elles est de Brigham Young, en provenance d'un camp installé sur la piste, dix jours après le départ du Lac Salé. Elle montre à la fois la précision et la profondeur de ses conseils, et sur quoi, dans son esprit, ils étaient fondés.

Les conseils de Brigham

Il commence par souligner l'importance de la protection et de la défense :

> « Alors que j'étais avec vous, nous avons mis la plus grande diligence à ériger un fort assez grand pour contenir les habitations de tous ceux qui seront dans la ville l'hiver prochain; nous espérons donc que les frères ne relâcheront pas leurs efforts, tant qu'ils ne l'auront pas achevé, ainsi que les habitations, qui doivent être dotées de tout ce qu'il faut pour la santé et la commodité. Nous vous conseillons de placer, dans l'enceinte, une haute et forte barrière, à environ dix mètres des habitations, ce qui formera un enclos assez grand pour recevoir tout le bétail

et les chevaux, au cas où il faudrait les mettre à l'abri, autrement, il vaut mieux parquer le bétail en dehors des murs pour que le fort reste aussi propre que possible; dans un coin de l'enceinte, vous pourriez entasser tout votre foin en sécurité, il serait sage en effet que vous coupiez un peu de foin pour les bêtes, au cas où la neige serait très épaisse, où les Indiens viendrait à rôder ou dans n'importe quel autre cas... »

Ensuite, il entame le sujet de l'agriculture, et un petit extrait montrera le soin et l'attention qu'il accorde à ce sujet vital :

« Je rappelle aux frères que la gelée ne fait pas de mal au jeune et tendre maïs, même s'il gèle plusieurs fois de suite, pourvu que le bourgeon de la fleur ne soit pas détruit, et le même principe s'applique à beaucoup de céréales et de légumes; et étant donné que vous êtes installés dans un nouveau pays, dont vous ne connaissez pas le climat, et que nous savons que la sécheresse est intense à la fin de l'été, nous vous recommandons de commencer à planter et semer ce genre de graine, dès que la neige aura fondu au printemps et même avant, de façon à nous rendre compte par l'expérience s'il est possible de récolter des céréales dans la Vallée, avant que la sécheresse estivale n'exige que nous fassions des travaux d'irrigation; c'est pourquoi, nous souhaitons que les frères commencent leurs travaux agricoles et leur jardinage le plus tôt possible et les poursuivent tant qu'il y aura des graines, et qu'ils notent l'époque des semailles et des plantations, la façon dont ils procèdent à la culture, ainsi que le temps qu'il fait chaque jour, que nous puissions apprendre, par l'expérience et grâce à tous ces renseignements, les meilleures époques et méthodes...

« A l'automne, il est temps que vous fassiez vos provisions de sel pour l'année, que vous extrairez du Lac Salé, nous vous conseillons de vous procurer du bon bois et de construite un pont solide sur le Jourdain occidental, avant que les eaux ne se mettent à monter, ce qui vous donnera un accès facile au Lac, qui est un lieu de séjour agréable et dont les eaux sont très conseillées pour le bain, de même que les sources chaudes, au nord de la ville. »

Il donne des conseils de prudence en ce qui concerne les Indiens, ou Lamanites, comme on les appelle chez les Mormons :

« Quand les Lamanites sont dans les environs, tenez les portes fermées, ne les faites pas entrer à l'intérieur des murs; si vous

entrez en contact avec eux, traitez-les amicalement; mais ne leur donnez pas à manger, ne traitez pas d'affaire avec eux, n'ayez pas de relations familières avec eux dans la ville; si vous voulez faire du commerce avec eux, rendez-vous dans leur camp et traitez avec eux honnêtement [1]... »

Importance donnée à l'éducation

Brigham Young n'avait reçu que l'instruction élémentaire, dispensée dans les petites villes du nord de l'État de New York, au début du XIXe siècle — mais elle n'était pas à dédaigner, quand bien même les écoles de l'époque ne possédaient qu'une seule salle de classe et que l'on n'y enseignait que la lecture, l'écriture et le calcul — instruction acquise assez rapidement bien sûr. Pourtant peu d'enfants allaient jusqu'en quatrième, ce qui était considéré comme un idéal. L'éducation a toujours intéressé Brigham. Dans sa lettre, voici ce qu'il en dit :

« Dès que vous serez installés dans le fort, réservez un nombre de pièces suffisant pour qu'on y fasse la classe, et qu'on y mette les meilleurs maîtres, ou bien faites venir un maître chez vous pour vos enfants; donnez à chaque enfant la possibilité de recommencer complètement son instruction, faites attention qu'il aille bien en classe, et songez que l'individu qui a la possibilité de donner une instruction à ses enfants et ne le fait pas n'est pas digne d'avoir des enfants... »

Quand les Mormons arrivèrent dans le Grand Bassin, la région faisait encore partie du Mexique. On ne pensait pas à acheter la terre; d'ailleurs il n'y avait personne à qui l'acheter. C'était au premier colon de la prendre et de l'utiliser comme sienne. On pensait bien que l'entreprise tout entière devait être collective et il était clair que, pour survivre, coopération et interdépendance étroites étaient de rigueur. Il fallait rester unis, mais Young comprenait aussi que l'initiative individuelle devait trouver sa récompense.

« Il n'y a pas de terre à vendre aux Saints dans le Grand Bassin, mais vous avez droit à autant de terre que vous êtes capables

1. Cette lettre fut le principal guide des Mormons à Salt Lake City, pendant ce premier hiver où Young fut absent. Le texte est extrait de la lettre originale, classée dans les documents historiques de l'Église.

d'en cultiver, ou dont vous avez besoin pour faire vivre les vôtres, pourvu que vous payiez l'arpenteur de ses services, alors qu'il travaille pour vous... »

Certains pensent que Brigham Young, en raison de tous ses dons, se serait élevé aux premières places dans n'importe quelle situation. S'il était resté dans l'État de New York, il aurait pu devenir un gros brasseur d'affaires; s'il était resté en Angleterre, il aurait été peut-être l'un des plus grands colonisateurs; à la frontière ouest de l'Amérique, il aurait pu devenir un chef politique d'envergure; mais, à la réflexion, la plupart de ceux qui ont étudié sa vie et ses œuvres sont unanimes à penser que l'ambition personnelle n'a jamais motivé les actions de Young, tout au moins dans le sens habituel. Il aimait la cause des Mormons; c'était une part de lui-même. Il sentait qu'il avait été ordonné, spécialement choisi pour ces gens-là, et il parlait avec l'autorité que lui conférait ce sentiment à la fin des lettres qu'il envoya pendant son voyage :

« Souvenez-vous constamment que, puisque nous vous avons quittés pour retourner à Quartier d'Hiver, les oracles de l'Église ne se feront plus entendre à vous, qu'ils restent avec nous; et que ceci, notre épître, est votre oracle et votre guide, jusqu'au moment où vous nous reverrez et entendrez à nouveau; c'est pourquoi, que personne n'essaie de détruire ou de modifier cette lettre, mais qu'on la lise à la congrégation des Saints, tous les jours de sabbat; si vous agissez et obéissez comme je vous le dis, vous serez bénis et l'esprit du Seigneur restera sur vous, vos âmes seront remplies de lumière et de connaissance; vos cœurs seront dans la joie; et *le murmure doux et léger*[1] se fera entendre continuellement en vous : voici le chemain, suis-le; obéissez toujours à cette voix et vous ne vous égarerez jamais; mais les richesses du ciel et de la terre vous seront accordées au centuple, et nous vous bénissons de ces bénédictions, au nom de Jésus Christ... Amen. »

La lettre couvre plusieurs pages et ce fut sur les conseils qui y sont donnés que Sion fut établie dans les Rocheuses.

En cours de route, Brigham rencontra une caravane d'émigrants, impatients d'arriver dans le Grand Bassin avant que la neige ferme les cols. On peut supposer qu'il remarqua une petite fille de sept ans, portant une natte, et qui tenait les rênes d'un attelage, pendant

1. Expression biblique fréquemment utilisée par les dirigeants mormons, cf. *I Rois 19* : 12.

que sa mère et ses sœurs marchaient à côté du chariot dans une épaisse poussière. C'était Loïs Barnes Pratt. Son père était bien loin de là, en mission dans le sud du Pacifique.

Salt Lake City grandit

Young observa les émigrants suant et cheminant avec peine. Il savait que leur arrivée serait une charge extrêmement lourde pour la petite communauté installée à Salt Lake City, dont les vivres et les ressources étaient comptés. Beaucoup auraient à endurer de grandes souffrances, pourtant, il fallait le reconnaître, elles étaient moins à craindre que la colère des Gentils. De toutes façons, il ne pouvait arrêter l'exode, et il ne s'y employa guère. C'est ainsi que, au moment des premières neiges, quelque trois mille âmes s'entassèrent dans les baraques et les tentes provisoires de Salt Lake City. Une année devait s'écouler avant que Brigham Young revoie le Grand Bassin, pour ne jamais le quitter.

Le 1er juillet 1845, deux ans après avoir laissé sa famille à Nauvoo, Addison Pratt tomba sur un journal de St Louis qui racontait le martyre du Prophète. On y faisait aussi le récit de la persécution des Mormons.

Terribles nouvelles pour un homme qui se trouvait de l'autre côté du globe, et dont la famille se débattait probablement au milieu de toutes ces épreuves. Comme missionnaire, pourtant, il avait très bien réussi. Sa petite église comprenait maintenant soixante adeptes; en gros, un tiers de la population de l'île, et il entretenait des relations amicales avec presque tous les autres. L'ivresse n'était plus qu'un souvenir du passé, car on avait voté, à son instigation, une loi prohibant les importations d'alcool. Si Pratt sentit le désir de retourner au plus vite chez lui, il repoussa ce sentiment. Il décida même d'étendre la mission aux autres îles, en se rendant à Tahiti, où l'Église prospérait aussi, et avait grandement besoin de son aide. Mais sa famille n'était jamais loin de son esprit. Un an et demi après, le 6 février 1847, il écrivait dans son journal :

> « C'est le jour de l'anniversaire de ma fille Allen Sophronia. Voilà le quatrième anniversaire passé depuis que je l'ai vue pour la dernière fois, et je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis août 1844. Est-elle toujours en vie, elle et les autres membres de ma famille, je ne le sais. »

CHAPITRE XIII

Trois miracles

Ceux qui vont visiter Salt Lake City y apprennent que trois miracles ont beaucoup réconforté les Saints, au début de leur installation dans la Vallée.

Le premier est le miracle des mouettes. Obéissant aux conseils de Brigham Young, les Saints firent les semailles très tôt au printemps, complétant celles qui avaient été faites à l'automne précédent. La végétation grandit, tiges solides et feuilles abondantes, et ils se réjouissaient à la perspective de remplir les réserves pour l'hiver. Et puis, alors que tout se présentait si bien, des nuées de grosses sauterelles, de celles qu'ils avaient vues en arrivant dans le Grand Bassin, s'abattirent sur les jeunes plants et les dévorèrent pour n'en laisser que des chaumes. On organisa des escouades de secours. Armés de couvertures mouillées, de douves de tonneaux, de tout ce qui leur tombait sous la main, ils essayèrent de chasser les insectes voraces. Ils ouvrirent même les canaux d'irrigation, en noyant ainsi des millions, mais les sauterelles revenaient toujours, rampant, sautant, paraissant même quelquefois voler au-dessus des insectes morts, à l'assaut de nouveaux plants. Manifestement, les Mormons n'avaient humainement plus les moyens d'éviter la famine, non seulement pour eux-mêmes, mais pour les milliers de ceux qui cheminaient le long de la piste.

Ils n'hésitèrent pas un instant sur ce qu'il leur restait à faire. Ils s'agenouillèrent dans les champs et prièrent avec plus de ferveur qu'on en montra jamais. Alors, à leur grand désespoir, ils virent une autre catastrophe se préparer dans le ciel, que des volées de gros oiseaux assombrissaient — les mouettes du Grand Lac Salé!

Mais, celles-ci, au lieu d'en finir avec les récoltes, comme ils s'y attendaient, se jetèrent sur les sauterelles, s'en gorgeant à pleine becquée et en dégurgitant autant. L'équilibre de la nature fut rétabli.

Une bonne partie des récoltes fut sauvée, et à force de travail, en semant et plantant à nouveau, en irriguant et cultivant avec soin, on sauva une grande partie de ce qu'on avait cru perdu. Un monument commémore l'événement dans les jardins du Temple et les Mormons, par reconnaissance, protègent toujours les mouettes [1].

Le second miracle se produisit l'année suivante. Après un hiver extrêmement difficile, Brigham Young espérait pouvoir retenir un grand nombre de Mormons à Quartier d'Hiver. Or le délégué du Gouvernement auprès des Indiens leur avait demandé de retraverser le fleuve, de passer de ce qui est maintenant le Nébraska dans l'Iowa, et là Young avait établi un nouveau camp, baptisé Kanesville, en l'honneur de son ami Thomas Kane.

Mais peu voulurent y rester. Ils craignaient plus leurs voisins que le froid, la faim ou les Indiens qui les attendaient sur le chemin du Grand Bassin. De sorte qu'ils affluèrent de la montagne dans la vallée, et que beaucoup n'eurent pas même le temps de rentrer une récolte ou de construire une maison avant les froids de l'hiver, très rigoureux en montagne. Et, comme de juste, il y en eut qui se plaignirent. Quelques femmes en particulier, qui regrettaient de ne pouvoir rien acheter à Salt Lake City, même des colifichets comme on en trouvait sur les marchés européens ou à l'est des États-Unis.

Bonnes affaires

C'est alors qu'Heber Kimball, habitué à faire des prophéties qui paraissent s'être réalisées d'une façon ou d'une autre, assura que le commerce du vêtement se ferait, à Salt Lake City, sur une plus grande échelle et à plus bas prix qu'à New York ou à St Louis. C'était un peu extravagant, même pour des Mormons pleins de foi, mais la prophétie se réalisa et de cette façon : un des soldats du Bataillon mormon, travaillant pour le capitaine Sutter afin de gagner l'argent de son voyage à Salt Lake City, nota dans son journal, le 24 janvier 1848, qu'il avait découvert quelque chose qui ressemblait à de l'or. Sam Brannan, de retour du Lac Salé, alla voir ce jeune Mormon, et bientôt il cria sur tous les toits de San Francisco qu'on avait trouvé de l'or.

1. Le monument aux mouettes, œuvre de Mahonri Young, petit-fils de Brigham Young, est célèbre dans l'Ouest. Il fut inauguré le 13 septembre 1913, à Temple Square.

La nouvelle parvint aux Saints du Lac Salé et beaucoup voulurent y partir en toute hâte, mais Brigham Young les sermonna : « L'or n'est bon qu'à paver les rues. » Entre-temps la nouvelle déclenchait une émigration massive des habitants de l'est des États-Unis, attirés par l'or. Des convois d'émigrants commencèrent à traverser Salt Lake City y bazardant tout ce qui les encombrait avant de repartir pour la dernière étape. Quelques chariots étaient pleins de marchandises, leurs propriétaires comptant ouvrir boutique en Californie. Mais, à Salt Lake City, ils apprenaient que de rapides voiliers y transportaient déjà de grandes quantités de tous ces articles.

Ils étaient donc là, avec leur chargement, à plus de quinze cents kilomètres des marchés du Missouri, et à plus de mille de la Californie. Beaucoup s'en débarrassèrent pour se hâter vers l'or et déchargèrent leur stock à Salt Lake.

L'une des choses qui manquaient aux Mormons, pour la réparation et la fabrication de matériel de toute sorte, c'était le fer. Mais tant de chariots furent abandonnés, qu'en les brûlant, ils en récupérèrent bientôt assez pour tous les besoins. On échangea de la nourriture contre des chevaux. Dans l'ensemble, il y eut assez de marchandises pour soutenir le moral des Mormons et les empêcher de sombrer dans le désespoir. Il faut reconnaître qu'il leur était difficile de ne pas considérer cet événement comme un miracle.

Et puis, ils se mirent en mesure de remplacer leurs maisons, faites de briques de boue séchée au soleil, par des maisons de bois, grâce à la nouvelle scierie que Brigham avait fait installer dans la montagne. Ils les construisirent sur le modèle des maisons du nord de l'État de New York et de Nouvelle-Angleterre. Et avec ses larges rues, ses pâtés de maisons bien carrés, qu'affectionnait Joseph Smith, Salt Lake City commença à donner l'impression d'une ville prospère et accueillante, allure qu'elle a toujours gardée. Les Mormons ne sont pas les seuls à regarder comme miraculeux l'évolution de leur destinée.

Le miracle des retrouvailles

Il y eut un petit miracle privé dans la famille Pratt. On n'en parle pas aux touristes aujourd'hui, parce qu'il est oublié depuis longtemps, mais il se produisit à Salt Lake City à peu près à cette époque. Addison Pratt avait finalement atteint Hawaii, et, de là, était arrivé à San Francisco, où il avait rencontré quelques Mor-

mons du Bataillon. Avec eux il traversa tant bien que mal la haute Sierra, le plat Bassin et arriva dans le nouveau village de Salt Lake, où on lui indiqua sa maison. Il entra et vit sa fille Ellen qui nettoyait le plancher.

« Elle sursauta quand j'entrai et me prit la main, le regard aussi intense que celui d'un aigle, et s'exclama : ' Eh bien, papa Pratt, tu es revenu à la maison! '

« Les deux suivantes, Francis et Lois, furent bientôt là et parurent également surprises. La plus jeune, Ann, jouait dehors. On l'appela aussitôt, elle entra et me regarda d'un air très soupçonneux. Quand l'une de ses sœurs essaya de la forcer à me tendre la main en lui disant : C'est papa, elle la retira d'un mouvement brusque en répondant : ' Ce n'est pas vrai! ' et sortit de la pièce.

« Leur mère ne tarda pas à rentrer. Elle me parut tout à fait naturelle et aussi jeune que lorsque je la quittai, avec un peu plus d'embonpoint qu'alors..., mais les enfants avaient tellement grandi que je ne pouvais les reconnaître... je les avais quittées le 1er juin 1843 et c'était le 8 septembre 1848. »

Parmi les premiers projets de la communauté, il y avait la construction d'une salle de réunion. On se contenta, d'abord, d'un abri formé par une série de poteaux élevés sur lesquels on disposa de fortes branches, dont on avait laissé leurs feuilles à certaines. On l'appela « la Charmille »; elle était située près de l'emplacement du temple actuel. En octobre 1849, les Saints se réunirent en conférence annuelle. Les champs promettaient de donner une magnifique récolte, mais rues et champs restaient déserts tandis que de la Charmille s'élevaient des voix vibrantes :

« *Venez, venez, sans craindre le devoir,...*
Venez joyeux, ne craignez rien... [1] »

Les missions d'outre-mer

On tenait un registre de tous les travaux que l'Église devait entreprendre : s'établir à Ogden, à Provo, à Manti; organiser une compagnie de transport régulier des marchandises, à partir de Kanesville.

1. Traduction publiée par les Mormons (N.d.T.).

Alors se produisit le troisième miracle. Le président Young avait bien indiqué que l'une des raisons primordiales de l'immigration dans le Grand Bassin était l'aménagement d'un lieu où tous les Saints du monde entier pourraient se rassembler. L'œuvre missionnaire, rappelait-il, était une des activités supérieures de l'Église et il citait une phrase des Révélations, que répétait souvent le Prophète Joseph :

> « Je vis un autre ange qui volait par le milieu du ciel, ayant un Évangile éternel, pour l'annoncer aux habitants de la terre, à toute nation, à toute tribu, à toute langue, et à tout peuple. »
> (*Apocalypse 14 :* 6.)

Voilà ce qui avait motivé l'établissement de la mission britannique et l'envoi de missionnaires dans les Mers du Sud et partout ailleurs. Et c'est pourquoi, dès qu'il le put, après que la grande masse des Saints eut émigré dans le Grand Bassin et qu'on eut rentré la première belle récolte, Brigham Young annonça qu'il allait développer plus que jamais les activités de l'Église à l'étranger. A la conférence d'octobre 1849, il donna la liste des noms de ceux qui devaient partir.

Les femmes, dans l'assemblée, ne pouvaient s'empêcher de trembler, car la tradition voulait que les missionnaires laissent leur famille, en partant pour deux ans ou plus dans ces lointaines régions.

Voilà les conseils que donna Brigham Young à ces hommes : « Ne faites pas plus de cinq mètres avec vos femmes et vos enfants dans votre cœur ou votre affection. Confiez-les au Seigneur Dieu d'Israël, et laissez-les à la maison; et quand vous serez en Angleterre, ou dans d'autres pays, peu importe, quand vous prierez pour vos familles, priez pour elles, qui sont dans la Vallée du Grand Lac Salé, et ne les rapprochez pas trop de votre cœur, comme si vous les aviez dans votre sac de voyage. Priez pour elles, là où elles sont. Voilà ce que vous devez penser — s'ils vivent, parfait; s'ils meurent, parfait; si je meurs, parfait; si je vis, parfait; car nous appartenons au Seigneur, et nous nous retrouverons tous bientôt. »

Et aux femmes :

« Je voudrais vous dire, à vous qu'on laisse ici, dont les maris et les pères vont s'en aller au loin pour quelques temps : ne vous raccrochez pas à eux un brin, laissez-les partir aussi gaie-

ment que vous donneriez un verre d'eau fraîche à un voyageur fatigué... Ne permettez pas à vos cœurs de les suivre d'un pas, que vos esprits ne s'attachent pas à eux un instant. Alors, vous, femmes, en vérité, vous serez bénies et vous serez les auxiliaires de vos maris [1]. »

Évidemment, ce sont des conseils pratiques et que beaucoup d'hommes d'Église ont donnés à bien des soldats, et que bien des femmes de soldats ont trouvés bons. Ses paroles sur la mort peuvent sembler cruelles, mais, selon la foi des Mormons, il n'y a pas à avoir peur de la mort ; après la vie présente, simple expérience terrestre, les familles seront à nouveau réunies et dans des circonstances beaucoup plus heureuses.

Mais, malgré tous ces bons conseils, il y en avait bien quelques-unes dont le cœur battait à l'appel des noms des nouveaux missionnaires et de leurs destinations. John Taylor, un des premiers missionnaires envoyé en Angleterre, qui se trouva avec Joseph Smith au moment de son martyre et fut lui-même blessé à cette occasion, devait partir pour la France, accompagné de Curtis, E. Bolton, John Pack — du Grand Bassin aux Tuileries, imaginez plus grand contraste !

Erastus Snow et Peter O. Hansen étaient désignés pour le Danemark. Lorenzo Snow et Joseph Toronto pour l'Italie. A la Mission britannique, où l'on disait que trente mille âmes attendaient de pouvoir émigrer, on envoya Franklin D. Richards (il y allait pour la deuxième fois), Joseph W. Johnson, Joseph W. Young, Job Smith, Haden W. Church, George B. Wallace et John S. Higbee. John E. Forsgren allait en Suède. D'autres furent envoyés dans les îles du Pacifique.

Des fonds pour l'émigration

Ce fut aussi à la conférence d'octobre 1849 que Brigham Young annonça la création du Fonds Perpétuel d'Émigration. On allait affecter une partie des revenus produits par le passage des convois d'émigrants en route pour les régions aurifères et une partie des sommes escomptées des recrues du Bataillon mormon travaillant en Californie, à un fonds permanent, afin d'aider les Saints à rejoindre Sion.

1. Brigham Young donnait beaucoup de conseils aux missionnaires. On en trouvera des exemples dans *Discourses*, 6, 276.

A mesure que les émigrants gagneraient de l'argent, ils rembourseraient leur dette, ce qui contribuerait à perpétuer et augmenter le fonds pour en aider d'autres. Mais ces problèmes financiers ne constituaient qu'une partie du plan d'émigration. Il y avait encore presque dix mille Saints qui cheminaient en longue file sur la piste, depuis Nauvoo; il fallait les aider aussi à atteindre le Grand Bassin.

Certains estimaient que trente mille personnes, pas moins, attendaient en Europe l'occasion de se rassembler dans Sion, mais l'opération devait se dérouler par étapes. Les travailleurs agricoles viendraient les premiers, afin d'assurer le ravitaillement des émigrants suivants. De tels travailleurs se trouvaient déjà sur la piste. Ensuite, on ferait venir des ouvriers de toutes espèces de qualification; des hommes qui monteraient des usines, des forgerons pour réparer le matériel et les chariots, des tanneurs, des ouvriers spécialisés dans la construction des bâtiments, des cordonniers, des tisserands, etc.

Le Fonds Perpétuel d'Émigration servirait à contrôler le volume de l'émigration et à sélectionner les émigrants par leur qualification. Il débuta avec 6 000 dollars, et dès le premier été, en 1850, il permit d'aider quelque deux mille cinq cents Saints à parvenir jusqu'à Kanesville et d'autres campements. En 1851, on en aida deux mille cinq cents autres. Et dans l'été de 1852, deux Apôtres, Ezra T. Benson et Jedediah M. Grant, furent envoyés afin d'en terminer avec l'émigration des Mormons américains. A la fin de l'été, tous les dix mille avaient atteint Salt Lake City qui les assimilait sans difficultés.

Les nouveaux missionnaires quittèrent la ville en octobre 1849, et, traversant montagnes et plaines, arrivèrent à Kanesville juste avant Noël. Les uns prirent le bateau à la Nouvelle-Orléans, d'autres à New York et Boston, mais par un itinéraire ou un autre, tous se retrouvèrent à Liverpool à la fin de mai et au début de juin 1850.

A la recherche des gens qualifiés

Ils savaient ce qu'ils allaient chercher en Europe; non seulement des gens qui embrasseraient le nouvel Évangile et se feraient baptiser, mais aussi des gens qualifiés désirant émigrer. Dans les quatre premières années qui suivirent cette année 1850, ils envoyèrent à Salt Lake City quatre-vingt seize cordonniers et bot-

tiers, dix chaudronniers, dix ébénistes, quarante-six mécaniciens, deux quincaillers, deux cent vingt-six mineurs, soixante-treize maçons, huit ouvriers imprimeurs, vingt-deux fileurs, neuf tisserands, et quelque trois cents autres ouvriers qualifiés [1].

Ils leur proposaient trois formules pour émigrer. La première était prévue pour ceux qui ne pouvaient pas payer leur voyage.

La seconde s'adressait à ceux qui disposaient de quelques ressources, mais pas suffisantes pour régler le prix entier du voyage. On avait trouvé qu'en s'y prenant bien, le coût du transport d'un adulte, de Liverpool à Salt Lake, était en moyenne de 20 livres, mais parfois il pouvait n'atteindre que 10 livres. Les émigrants payaient donc 10 livres au Fonds Perpétuel et celui-ci avançait le reste.

Enfin, il y avait ceux dont le voyage était organisé par le Fonds Perpétuel, mais qui pouvaient le payer entièrement. Il apparut qu'on n'eut à prendre complètement en charge que 20 % seulement des émigrants, tandis que 35 % réglaient entièrement leurs frais de voyage et que 45 % utilisaient la deuxième formule, c'est-à-dire donnaient 10 livres par adulte. Les années suivantes, ces 10 livres devinrent 13 puis 15 livres, mais économies et bonne gestion contribuèrent à équilibrer les recettes et les dépenses.

Il vaut peut-être la peine de faire remarquer que ceux qui voyagèrent complètement à crédit eurent bien du mal à payer leur dette, quand ils le purent. Ce n'était pas qu'ils y mettaient de la mauvaise volonté, mais simplement que les qualités ou défauts qui les avaient empêchés de s'enrichir en Europe ne se modifièrent pas à leur arrivée dans le Nouveau Monde, tandis que ceux dont le métier ou le savoir-faire leur avaient permis d'amasser l'argent du départ prospérèrent de la même façon, après leur installation dans l'Utah.

Les trois premières années, le Fonds Perpétuel finança pour 750 000 dollars l'émigration de vingt-deux mille personnes d'Angleterre et d'Europe.

Quand le Fonds Perpétuel fut supprimé, en 1877, les sommes totales avancées étaient supérieures à 8 millions de dollars, étant

1. L'Église a tenu des registres complets des nouveaux convertis, notant particulièrement toutes les qualifications des émigrants à l'étranger. Elle pouvait donc désigner, à n'importe quel moment, certaines personnes pour certains travaux particuliers.

venu en aide à au moins cent mille personnes [1]. Que toutes aient remboursé ou non leur dette n'a pas grande importance, car cet investissement fut la source de richesses incalculables, en permettant de faire venir dans une région, autrement improductive, des hommes qui y déployèrent des trésors d'ingéniosité et d'initiative. Le Fonds Perpétuel d'Émigration peut être rangé parmi les investissements les plus productifs du monde, et cela sous quelque aspect qu'on l'envisage.

1. Le Fonds Perpétuel d'Émigration a fait l'objet de nombreuses études historiques. Ces chiffres proviennent de *Mississippi Valley Historical Review*, 1931.

CHAPITRE XIV

Les Missions de Scandinavie[1]

Dire que le monde du Grand Bassin des Montagnes Rocheuses, que quittèrent les missionnaires en 1849, était très différent de celui dans lequel ils se retrouvèrent en Europe, serait se laisser aller à une simplification exagérée, ce que Napoléon considérait comme ennemi de la précision. Or, justement, la « précision » de Napoléon était à l'origine des troubles dans lesquels se débattait le Vieux Monde. Il avait semé des ferments qui soulevèrent sur tout le Continent une vague de libéralisme suivie, comme c'est l'habitude, par une vague de réaction, en 1850.

Ce fut l'époque des rois. A Vienne, le jeune François-Joseph venait de monter sur le vieux trône des Habsbourg, d'où il devait régner jusqu'en 1916. Une fois couronné, il se trouva le premier des princes et ducs allemands — un ensemble de quarante-sept États et villes libres. Mais, en Prusse, un jeune géant de la diplomatie, Bismark, arrivait au pouvoir. Du haut de ses un mètre quatre-vingt-dix, il faisait du charme ou déversait l'insolence, selon les besoins du moment. Pour lui, l'Autriche était un « empire disloqué », une « nation hybride », composée d'Italiens, de Croates, de Slaves, et d'on ne savait quoi encore, agglutinés les uns aux autres par leur catholicisme romain; il jugeait qu'elle devait se

1. Pendant un certain nombre d'années, l'historien assistant de l'Église, à l'époque Andrew Jensen, originaire du Danemark, réunit une documentation sur les débuts des missions scandinaves, en se servant des rapports officiels et de la correspondance de l'Église, ainsi que des mémoires personnelles de nombreux émigrants scandinaves. Il publia *History of the Scandinavian Mission*, en 1927.
Cet ouvrage, ainsi que les travaux faits à la suite de recherches ultérieures furent révisés et complétés par Albert L. Zobell, Jr., collaborateur de la revue de l'Église, *Improvement Era*, peu de temps avant la célébration du centenaire de la première mission scandinave, en 1950.
Ce chapitre repose entièrement sur ces recherches.

soumettre à l'esprit prussien dans ce qu'il avait de plus pur, celui de l'Armée prussienne.

Ce fut donc une époque de nationalisme et de tension religieuse. Tout rival de la religion d'État était ennemi de l'État, que ce soit en Autriche, en Prusse ou en France. Et c'est de cela que les missionnaires mormons furent traités, en général — d'ennemis de l'État.

John Taylor crut d'abord qu'il ne rencontrerait pas de grands obstacles en France. Lui et ses compagnons trouvèrent à se loger au n° 7 de la rue de Tournon, à Paris, et immédiatement après ils allèrent rendre visite au maire, à l'Hôtel de Ville. Taylor raconte ainsi la scène à ses amis de Londres :

> « M. le maire nous reçut très courtoisement, et voulut savoir si nous avions des papiers. Je lui montrai une lettre que j'avais du gouverneur du Deseret et signée du Secrétaire d'État, il me dit que c'était suffisant. Je lui fis comprendre que nous voulions prêcher l'Évangile, que nous n'avions aucun but politique, mais que nous venions simplement comme ministres de l'Évangile [1]. »

Le maire leur expliqua que tant qu'ils prêcheraient dans une église consacrée, aucune formalité ne serait exigée. Les Mormons savaient mieux que le maire, cependant, qu'on ne les admettraient pas facilement dans des lieux du culte officiel. Aussi leur demanda-t-on de notifier au maire, par avance, toutes les réunions projetées, de lui donner par écrit les grandes lignes du prêche, afin d'obtenir une autorisation pour chaque réunion particulière. Et les réunions qu'ils arrivèrent ainsi à organiser ne furent que médiocrement suivies.

Ils réussirent un peu mieux à Boulogne, où ils arrivèrent à susciter un débat public entre eux et un Méthodiste, un Baptiste et un Indépendant. La discussion n'aboutit à aucune conclusion, évidemment, mais elle leur fit un peu de publicité et donna à Taylor la possibilité de publier un opuscule dans lequel il exposait les principaux points du débat.

> « Les Français sont gais, insouciants et versatiles, mais il y a de nombreux Saints qui se réjouiront pourtant de l'Évangile de Paix. Il est difficile de commencer le travail, en raison de la langue, etc.,

1. Lettres de Taylor au *Millennial Star* (le 15 septembre 1850).

mais cela ira. De toute façon nous ferons ce que nous pourrons, et laisserons les événements au soin de Dieu. »

L' « événement », ce fut le *coup d'État* de Louis Napoléon, qui se préparait déjà à Londres. Deux ans après, celui-ci s'arrangea pour devenir empereur et les réunions, même prévues et organisées d'avance, furent toutes interdites.

Jusqu'à un certain degré, ce fut la même chose en Scandinavie. En fait, on peut dire qu'en Suède les interdictions ne furent jamais levées. Ce n'est qu'au Danemark que la liberté était comparable à celle dont on jouissait en Angleterre.

Les missionnaires envoyés en Scandinavie se rassemblèrent à Londres, après avoir suivi différents itinéraires, à la fin du printemps de 1850. Leur arrivée, et les événements fortuits qui se produisirent au Danemark, marquèrent le début de leurs premiers véritables succès dans le nord de l'Europe occidentale.

Car il se trouva qu'au moment où les Saints s'établissaient dans le Grand Bassin, les Danois adoptaient une nouvelle constitution. Celle-ci leur accordait une plus grande liberté religieuse qu'auparavant, plus grande aussi que celle de beaucoup d'autres pays d'Europe de cette époque.

Tandis qu'Erastus Snow, chef du groupe des missionnaires de Scandinavie, faisait un bref séjour en Angleterre pour conférer avec les Mormons de ce pays, Peter Hansen, danois d'origine, ayant remporté peu de succès comme missionnaire, alla à Copenhague se renseigner sur la nouvelle loi, dont il fit part joyeusement à Snow quand celui-ci revint à Copenhague, vers la mi-juin. Il y avait donc quatre Mormons dans cette ville à ce moment-là — Snow, Hansen, George P. Dykes, vieux converti qui avait appris le norvégien dans une colonie norvégienne de l'Illinois et allait travailler dans ce pays, et John E. Forsgren, désigné pour se rendre en Suède.

Premiers baptêmes danois

La façon dont Wilford Woodruff avait converti presque tous les adeptes des Frères Unis, en Angleterre, était devenue légendaire dans les milieux mormons. Brûlant de zèle, les missionnaires de Scandinavie espéraient en faire au moins autant. Ils avaient entendu parler d'un groupe baptiste, à Copenhague, et en avaient conclu que des perspectives semblables s'ouvraient à eux. Ils allèrent donc

assister aux services religieux du Révérend Peter C. Mönster, et se présentèrent à lui ensuite.

Le lendemain, Mönster leur fit une visite et leur parla des difficultés qu'il avait rencontrées malgré la nouvelle loi. Les missionnaires racontèrent quelles avaient été leurs épreuves aux États-Unis et ne manquèrent pas l'occasion d'exposer quelques-unes de leurs principales croyances.

Mönster leur emprunta un exemplaire du *Livre de Mormon* et promit de l'examiner. Le président Snow écrit : « Après qu'il partit, nous nous inclinâmes devant le Seigneur et priâmes notre Père qu'Il veuille bien mettre son esprit en lui et en ses fidèles les plus honnêtes, qu'Il s'élève du milieu d'eux, amis et ouvriers, comme nous, de l'œuvre de Dieu [1]. »

Ils furent déçus dans leur espoir. Mönster décida de ne pas se joindre aux Mormons, et s'opposa même à eux par la suite. Mais, pendant un temps assez court, il les présenta à sa congrégation dont quelques-uns se convertirent. En fait, ils furent dix, sur les quinze premiers convertis de Scandinavie (quinze Danois), que l'on baptisa le 12 août 1850, dans les eaux claires de l'Oresund, près de Copenhague.

Bientôt l'activité des Mormons s'étendit dans toute la Scandinavie, le Danemark continuant d'être leur base et leur centre. En Suède, par exemple, Elder Forsgren se rendit en premier lieu à la maison de son enfance, à Gefle, loin au nord sur la mer Baltique. Mis à part sa propre famille, il reçut peu d'adhésion et il ne put même pas persuader l'imprimeur local de faire paraître un petit écrit qu'il avait traduit en suédois. Mais il fut bien reçu par un groupe de gens qui attendaient le bateau pour aller en Amérique. Il organisa une réunion dans un petit bois voisin où se rendirent les émigrants, des citadins... et la police!

Comme on l'emmenait à la ville, les gendarmes haranguèrent les curieux en disant que l'inculpé était un *dopparen*, c'est-à-dire un « plongeur », ou personne qui baptise. La foule, prenant le parti du *dopparen*, hurlait : « Hurrah pour le *profeten*, Hurrah pour le Prophète. » La petite ville avait rarement connu pareille excitation [2].

Les autorités locales, déroutées, l'envoyèrent à Stockholm — comme Paul à Rome — pour qu'il y soit jugé. Mais les autorités

1. Prière du président Snow, extraite des rapports de l'Église.
2. Cet incident fut aussi relaté par le président Snow.

de cette ville furent plongées dans la même perplexité. Son crime n'était pas religieux, aux yeux des Suédois, mais politique, en ce qu'il cherchait des adeptes pour une Église qui n'était pas d'État. Les ministres luthériens ne voulaient pas de concurrents. Ils tenaient à garder leur monopole. On discuta de tout cela publiquement au tribunal de Stockholm, cela parut dans les journaux, tant et si bien que le consul américain vint formuler des objections à propos de l'emprisonnement d'un citoyen américain et que Forsgren fut relâché. Mais la publicité que lui fit l'aventure lui amena pas mal de monde, à qui il ne put faire moins que de prêcher selon son cœur.

La situation devenait de jour en jour plus embarrassante pour les Suédois, ils décidèrent donc de lui prendre une place sur un bateau en partance pour l'Amérique. Le bateau, qui battait pavillon américain, fit escale au Danemark où Forsgren reçu du capitaine américain l'autorisation de « s'échapper ». Les Danois l'arrêtèrent, probablement sur l'avis des Suédois, mais le consul américain du Danemark intercéda pour lui et Forsgren put rejoindre ses frères missionnaires de Copenhague.

Les quatre missionnaires purent ainsi examiner quelles allaient être leurs activités futures à la lumière de ces expériences. Il était clair que la Norvège, la Suède et l'Allemagne les avaient mal accueillis, mais qu'au Danemark ils étaient protégés et quelque peu acceptés. La conclusion allait d'elle-même : ils devaient concentrer leur activité au Danemark. On décida que Forsgren resterait à Copenhague, que Dykes irait à Aalborg, une des grandes villes du Jutland, tandis que Hansen se consacrerait à la traduction du *Livre de Mormon* en danois. Snow irait en Angleterre pour se procurer des fonds nécessaires à l'impression de l'édition danoise.

Le succès d'Aalborg

Ces divers projets eurent d'heureux résultats. Forsgren, travaillant avec les nouveaux adeptes danois, vit grandir le nombre de ceux qui assistaient aux réunions à tel point que cela attira l'attention du clergé danois et celui du gouvernement qui demanda qu'on lui communique une déclaration écrite des croyances professées par les Mormons. Bonne publicité pour les Mormons.

Dès le départ, la mission de Dykes se révéla prometteuse. Il arriva à Aalborg le 10 octobre 1850 et fut reçu par une congrégation baptiste. L'un des premiers convertis fut un riche marchand,

Hans Peter Jensen, qui avait été président des Baptistes. Il devint bientôt l'un des meneurs de la communauté mormone. Tout cela se réalisa en un peu plus d'un mois à peine, et Aalborg devint une véritable mine de chefs mormons dans les années qui suivirent.

Ce n'est pas pour dire que tout se passait toujours très bien. Un dimanche, Jensen, dans la ferveur de sa récente conversion, annonça qu'il allait célébrer un baptême public dans les eaux du Limfjord près d'Aalborg. Une foule se rassembla pour y assister et Jensen ne put résister à la tentation de saisir l'occasion pour faire un prêche. Il les pressa de fuir l' « Église du démon », ce que la foule traduisit, assez naturellement, par « Église luthérienne ». Une émeute se déclencha au cours de laquelle les missionnaires mormons furent traînés devant les autorités de l'Église luthérienne, tandis qu'on se mettait à la recherche des maisons qu'ils habitaient pour y jeter des pierres aux fenêtres. Une bonne averse venant à la rescousse des gendarmes, tout rentra bientôt dans l'ordre.

Avant de s'en retourner en Angleterre, Snow avait troussé une brochure intitulée *En Sandheds Rost* (« La voix de la vérité »), qui fut l'un des ouvrages les plus populaires utilisés par les Mormons en Scandinavie. En fait, elle fit même la fortune de l'imprimeur.

Entre-temps, la traduction du *Livre de Mormon* avançait, les talents littéraires de Hansen renforcés de ceux d'un étudiant danois cultivé. Il sortit des presses, en brochures de seize pages, qu'on pouvait acheter séparément. Les premières épreuves parurent en janvier 1851, époque où les adeptes étaient au nombre de cent trente-cinq, dont une centaine étaient de Copenhague et les autres d'Aalborg, un très petit nombre appartenant à des communautés plus réduites. Le livre complet sortit à la fin de mai 1851. C'était la première traduction en langue étrangère de la traduction originelle faite par Joseph Smith.

Trois mois après la publication, les adeptes étaient au nombre de trois cents. Il y avait des petits groupes dans tout le pays. Manifestement, il était temps de s'occuper d'autres régions. Frère Dykes, qui avait si bien réussi à Aalborg, désirait maintenant s'attaquer au Schleswig, qui faisait alors encore partie du Danemark, bien que ce duché et son homologue, celui de Holstein, fût déjà un sujet de controverse avec les États allemands. On parlait allemand dans ces deux duchés. La ville principale, Hambourg, grand centre commercial hanséatique, était une « ville libre », quoiqu'on y parlât allemand, qu'on y sympathisât avec les Allemands et qu'elle finît

par faire partie de l'Empire germanique. Ce n'était pas la première fois que des Mormons se rendaient en Allemagne; ils y avaient été précédés, quelques années auparavant, par Orson Hyde et d'autres missionnaires. Mais c'était la première fois que l'on tentait, du Danemark, une action concertée en Allemagne du Nord.

Il est intéressant de le noter, car c'est de Hambourg que les premiers missionnaires chrétiens étaient partis pour la Scandinavie, il y avait mille ans de cela. Maintenant, disaient les missionnaires mormons, l'Évangile rétabli y revenait. Aux Scandinaves et aux descendants des gros marchands de la Hanse, habitués aux récits de longues sagas, l'histoire de Joseph Smith et de sa découverte des pages d'un livre, depuis longtemps oublié dans une montagne de l'Amérique du Nord, ne parut pas autrement curieuse. On parlait de choses aussi extraordinaires dans leur littérature.

Baptême dans l'Elbe

En septembre, Dykes baptisa deux convertis dans l'Elbe. Par le fait même que la police, vigilante, s'opposait à l'expansion rapide de leur doctrine, les conversions revêtaient une signification plus grande. Ceux qui adhéraient devaient le faire de tout leur cœur et dans l'idée d'avoir à en souffrir. Ce n'était pas une démarche populaire et facile.

Tandis que, d'un côté, les missionnaires arrivaient en Allemagne du Nord par le Danemark, John Taylor, installé en France, mais qu'intéressait l'Allemagne, publiait un journal en langue allemande, *Zion's Panier*, qui dans son premier numéro prédisait la conversion de milliers d'Allemands.

Si ces premières tentatives de prosélytisme dans ce pays ne donnèrent pas de grands résultats quant au nombre des convertis, il en alla bien autrement quant à leur qualité. L'un de ceux qui contribuèrent de façon incalculable à l'expansion de la doctrine fut le Dr Karl G. Maeser de Dresde.

Lui, sa femme et d'autres notables de Dresde avaient invité un missionnaire à venir leur parler, simple passe-temps intellectuel. Une fois là, le missionnaire de l'Utah s'avéra incapable de prononcer autre chose que quelques mots d'allemands, mais son message passa sans paroles et, en moins de quelques jours, le Dr Maeser et sa femme se firent baptiser dans l'Elbe.

Par la suite, le docteur émigra en Utah, où il enseigna l'allemand

de manière parfaite. Il devint le principal conseiller de Brigham Young sur les questions d'enseignement et, parmi autres choses, fonda l'Académie qui devint l'Université Brigham Young. Les missionnaires d'aujourd'hui mettent pleinement à profit l'enseignement de Maeser dans les missions allemandes.

Les Mormons de Copenhague, cependant, ne s'attaquaient pas seulement à l'Allemagne du Nord. A Aalborg, Frère Snow avait rencontré un capitaine norvégien qui s'enquit de ses croyances dont il avait déjà entendu parler. Snow prit cela comme une invitation à se rendre en Norvège et y dépêcha Hans F. Petersen. Le capitaine proposa son aide et demanda au pasteur de l'église luthérienne de Trondheim la permission de célébrer des services, dans l'école, le dimanche suivant.

« Est-ce que ces Mormons, dont j'ai tellement entendu parler, sont vraiment en Norvège maintenant ? » demanda le luthérien pris de détresse; et, sur une réponse affirmative, il envoya sur-le-champ une plainte au maire. Le maire questionna Petersen un peu longuement et décida qu'aucune réunion n'aurait lieu et que Petersen devait quitter la Norvège. Il fallait attendre le prochain bateau et Petersen profita du délai pour organiser quelques réunions privées avec les personnes qui désiraient le voir. Il retourna à Aalborg, mais le capitaine Larsen, sur le bateau duquel il avait fait l'aller et le retour, se convertit et se fit baptiser le soir même de leur arrivée au Danemark.

Opiniâtreté de Petersen

Pour quiconque n'est pas mormon, il paraît incroyable que Petersen n'ait pas été découragé par cette première expérience. Or, pas plus de deux semaines plus tard, il quitta à nouveau le Danemark, cette fois avec Johan August Ahmanson, et entra en Norvège toujours par Trondheim. Au cours de cette visite, il convertit le forgeron de la ville, John Olsen, et peu de temps après, il baptisa Olsen et Peter Adamsen, premiers baptisés norvégiens. L'événement provoqua une vive réaction. Le frère de John Olsen protesta violemment et réunit une petite troupe dans l'idée d'aller chercher Petersen et de le faire déguerpir de la ville, sinon du pays. Mais Petersen, que cachait la femme du capitaine Larsen, échappa au danger. L'incident cependant attira de nouveau l'attention sur lui, on se moqua de lui et de ses baptêmes, célébrés sans autorisation.

On lui dit que seuls les membres du clergé avaient le droit de baptiser et, quand il allégua qu'il était aussi un membre du clergé, on lui répondit qu'il n'était pas reconnu comme tel et que l'Église qu'il représentait n'était pas reconnue comme une secte autorisée à administrer ces sacrements. Un homme de moindre envergure aurait tout abandonné; lui, décida de continuer. Mais une autre troupe donna l'assaut à la maison des Larsen, ce qui le poussa à hâter son départ; cette fois il avait été forcé de se cacher dans la cheminée et il fut obligé de faire une grande consommation d'eau et de savon avant de pouvoir s'embarquer pour Bergen, où il arriva au début de janvier 1852.

C'est environ à cette époque que le président Erastus Snow de Copenhague reçut une lettre du président Franklin C. Richards d'Angleterre : des Saints de Scandinavie désiraient-ils, grâce au Fonds Perpétuel d'Émigration, se joindre à un groupe de Saints anglais en partance pour le Grand Bassin ? Les missionnaires n'avaient pas particulièrement mis l'accent sur la possibilité d'émigrer dans les Montagnes Rocheuses, mais ils s'aperçurent que cette éventualité n'était pas passée inaperçue. Neuf Mormons danois quittèrent Copenhague le 31 janvier 1832, et arrivèrent à Liverpool, le 7 février, pour se rendre compte qu'ils venaient de manquer le bateau de peu et qu'ils étaient obligés d'attendre plus d'un mois dans ce port, le temps que se forme un autre groupe d'émigrants.

Le 8 mars, le président Erastus Snow et dix-neuf autres Danois les retrouvaient à Liverpool. Ils apportaient des nouvelles. A une conférence qui avait eu lieu à Copenhague le 22 février, on avait appris que pas moins de sept cents personnes avaient été baptisées en dix-huit mois, et que l'Évangile rétabli avait été introduit en Scandinavie.

Le *Livre de Mormon* avait été imprimé en danois, et *Doctrine et Alliance* était sous presse. Un livre de cantiques avait déjà paru et on en préparait un plus complet. Cinq brochures, dont *En Sandheds Rost* étaient en circulation. Bon début de travail. Une contribution non négligeable au Fonds Perpétuel avait déjà été envoyée et l'émigration devenait le but de nombreux adeptes scandinaves.

En route pour les Grandes Plaines

Il n'est peut-être pas sans intérêt de suivre ce premier groupe d'émigrants se rendant à Sion. Ils embarquèrent à Liverpool, en

même temps que des Mormons anglais, à bord de l'*Italie*, le 11 mars 1852. Deux mois après, au début de mai, ils arrivaient à la Nouvelle-Orléans. De-là, ils remontèrent le Mississippi et le Missouri jusqu'à Kanesville, qui se trouvait, comme nous l'avons déjà dit, de l'autre côté du fleuve par rapport à Quartier d'Hiver (maintenant Omaha, dans le Nébraska) et où se situe aujourd'hui la ville de Council Bluffs, dans l'Iowa.

A Kanesville, ils passèrent le printemps à se préparer pour l'expédition des Grandes Plaines. Avec d'autres émigrants, ils firent partie de la longue caravane de chariots attelés de bœufs qui s'ébranla au début de juillet. Ils traversèrent donc les Grandes Plaines dans la grosse chaleur de l'été; impossible de trouver région plus différente des côtes brumeuses et plutôt frisquettes de la mer du Nord et de la Baltique. Des années plus tard, des restaurants du pays annonçaient qu'ils servaient des repas gratuits les jours sans soleil, ce qui n'en représentait qu'un nombre infime.

Sous le soleil étincelant, brûlant, sans arbres pour se mettre à l'ombre, à travers la plate Prairie à l'herbe rase, jusqu'aux hauteurs sévères des Rocheuses, dans ce vieil Ouest tellement chanté et raconté, ils marchaient avec l'histoire — et ils le savaient. Ils semblent en avoir savouré chaque minute et beaucoup ont tenu de ces journaux de voyage comme on en garde encore précieusement dans plus d'une famille de l'Utah. Ils franchirent enfin les montagnes dans une sorte de hâte, pour être sûrs d'arriver avant les premières tourmentes hivernales, et entrèrent à Salt Lake City le 16 octobre 1852, neuf mois après leur départ de Copenhague.

Pendant ce temps-là, un deuxième groupe d'émigrants se formait dans cette ville. Il est certain que, lorsqu'on lit les récits des activités des premiers missionnaires, il est difficile de discerner ce qui comptait le plus dans leur esprit : les conversions ou le plan d'émigration. Mais cela ne veut pas dire qu'on ne s'efforçait pas d'établir l'Église un peu partout.

Diverses tentatives effectuées en Norvège échouèrent mais il semble tout de même qu'à chaque fois on réussit à semer quelques graines et que l'Église prit pied tant bien que mal. On pourrait dire à peu près la même chose de la Suède. Le rapport du 6 avril 1853 donne une idée des progrès réalisés : mille cent trente-trois adeptes au Danemark, quatre-vingt huit en Norvège, cent dix en Suède, au total : mille trois cent trente et un.

De ce nombre, deux cent quatre-vingt-quatorze étaient déjà par-

tis pour le Grand Bassin avec le second groupe d'émigrants. De Copenhague, ils avaient pris le bateau pour Kiel le 20 décembre 1852, de Kiel ils s'étaient rendus à Hambourg et avaient débarqué à Hull, en Angleterre, le jour de Noël. Partis de Liverpool le 16 janvier 1853, ils abordaient à la Nouvelle-Orléans le 16 mars. Déjà il y avait eu quatre morts et trois naissances. Après avoir remonté le Mississippi, ils se préparèrent à suivre les pas du premier groupe d'émigrants, et arrivèrent à Salt Lake City le 30 septembre.

En raison de ces activités, et parce que les Mormons cherchaient à se faire reconnaître par les États étrangers, il n'est pas surprenant que « la question des Mormons » vînt à être évoquée au Parlement danois. Fallait-il mettre ces gens-là sous la protection des lois ou seraient-ils mis hors la loi comme « quelque chose de terriblement corrompu et mensonger » ?

Liberté religieuse

Des conservateurs aux libéraux, chacun avait son avis. Un membre du Parlement exprima l'opinion que « les Mormons devaient bénéficier d'une parfaite liberté religieuse, comme le garantissait la nouvelle Constitution danoise, même en ce qui concernait le mariage avec plusieurs femmes ». D'autres jugeaient convenable de reconnaître aux convertis mormons tous les droits garantis par la loi, mais que ceux-ci n'incluaient pas le privilège de courir le pays pour faire de nouveaux convertis.

A la suite de toutes ces discussions, le ministre de la Culture déclara qu'il n'était pas justifié d'empêcher les Mormons de prêcher l'Évangile rétabli, mais qu'il estimait de son devoir de s'opposer à toute pratique allant contre la morale et le bien public. Les Mormons étaient donc libres de continuer leur activité au Danemark, mais sous surveillance plus attentive.

Cela allait toujours aussi mal en Norvège et en Suède. Dans ce dernier pays, les missionnaires furent bannis dès qu'on sut qu'ils administraient le baptême. Cependant, quand un missionnaire était renvoyé, un autre prenait aussitôt sa place et à la fin de juin 1853 il y avait assez de Saints en Suède pour réunir une conférence et y établir des branches de l'Église à Skonaback, Malmo, Lomma et Lund. Mais leurs membres n'étaient pas nombreux; beaucoup de réunions devaient avoir lieu en secret. La situation poussait les convertis à émigrer dans Sion.

Même chose en Norvège. A l'automne de 1853, la Cour Suprême de ce pays déclara que les Mormons n'étaient pas reconnus comme des chrétiens et que par conséquent les lois norvégiennes ne les protégeaient pas. Quand ils étaient pris, les missionnaires avaient le choix entre payer une petite amende ou faire quelques jours de prison, au pain et à l'eau. Le plus grand nombre choisissaient le pain et l'eau.

L'un d'eux, Frère Dorius, un récidiviste, fut condamné au pain et à l'eau pour neuf jours, peine la plus longue officiellement infligée à un Mormon dans ce pays. Cette opposition entraînait les nouveaux convertis à émigrer. Trois cents quittèrent Copenhague le 22 décembre 1853, deux cents autres le 26, et bien d'autres encore, de sorte que le nombre total de Scandinaves qui arrivèrent en Angleterre pour s'y embarquer pour l'Amérique, en décembre 1853, dépassa six cents. Les pertes subies à la suite d'une épidémie de choléra et des souffrances du voyage furent telles, cependant, que cinq cents seulement atteignirent Salt Lake City, le 5 octobre 1854.

A la recherche de gens qualifiés

Erastus Snow faisait des visites de plus en plus fréquentes à Franklin D. Richards, président de la Mission britannique. On en comprit bientôt la raison. Richards recevait de Salt Lake City des demandes pour des convertis ayant des qualifications professionnelles particulières. Dès le début, le besoin de fabriquer du papier s'était fait sentir en Utah. Le journal de l'Église, le *Deseret News*, dépendait des livraisons faites, à grand peine et à grands frais, par monts et par vaux. La Mission britannique et la Mission scandinave furent donc priées d'essayer de trouver un expert dans la fabrication du papier. Demande satisfaite lorsqu'un certain Thomas Howard, spécialiste de la question, se convertit dans le Buckinghamshire, en 1850. Un an après, il était à Salt Lake City, chargé de la construction d'une usine à papier.

Ensuite, on chercha à fabriquer du sucre. Brigham Young avait lu que les Français s'étaient mis à fabriquer du sucre industriellement à partir de la betterave à sucre, à la suite du blocus organisé par les Anglais pendant les guerres napoléoniennes et de l'arrêt des envois de sucre en provenance des Antilles. Il écrivit à l'Apôtre John Taylor d'examiner l'affaire. Celui-ci découvrit qu'une usine existait encore dans le nord-ouest de la France; après s'être

dûment renseigné, il obtint environ six cents kilogrammes de graines de betteraves à sucre et commanda le matériel de transformation à un industriel de Liverpool. On se mit à rechercher activement des spécialistes de la culture de la betterave à sucre, de la chimie et de la fabrication du sucre. Et puis, en septembre 1851, le *Millennial Star* d'Angleterre publiait cette lettre de Brigham Young :

> « Si on pouvait former en Angleterre, dans le pays de Galles, en Suède ou ailleurs, un groupe de frères qui viendrait ici, afin de nous aider à extraire du fer à partir du minerai (minerai magnétique de première qualité) et de mettre en place le matériel nécessaire à la fabrication des clous, au laminage et tréfilage, cela contribuerait grandement à développer la construction dans les vallées de la montagne; les Présidents de ces pays ont reçu des instructions pour examiner la question et nous envoyer un groupe de personnes qualifiées dans le plus bref délai possible. »

Les présidents Snow et Richards passèrent rapidement en revue tous les convertis et en trouvèrent quelques-uns qui connaissaient le travail du fer. Ils arrivèrent aussi à persuader certains des plus riches Mormons à investir dans l'affaire et à Londres ils fondèrent la Deseret Iron Compagny, au capital de 4 840 000 dollars, dont 20 000 furent immédiatement souscrits. Cette somme permit d'envoyer un certain nombre de personnes qualifiées dans le Grand Bassin et de leur fournir l'équipement désiré.

Voilà à peu près comment se passèrent les choses en Scandinavie durant les cinq premières années de l'activité missionnaire des Mormons, de 1850 à 1855 : de zélés missionnaires, partant de Copenhague, allaient sonder le terrain en Allemagne, en Suède, en Norvège et même en Islande, souvent à la recherche de travailleurs aux qualifications particulières. La plupart du temps, ils essuyaient des rebuffades, mais parfois ils laissaient derrière eux une communauté d'une ou de deux personnes, ou d'une famille entière, qui avaient assez d'instruction pour comprendre que ce mouvement était religieux, qu'il avait son origine en Amérique et qu'il était l'Église chrétienne authentique rétablie — et ce petit groupe s'agrandissait peu à peu. Manifestement, l'histoire d'un jeune Américain, amené à découvrir, enfouis dans la terre, des documents exposant la doctrine chrétienne authentique, parlait beaucoup à l'esprit scandinave. Au cours de cette période de cinq années, les archives de l'Église indiquent que l'on célébra cinq mille baptêmes, ce qu'on ne peut considérer que comme assez

extraordinaire si l'on songe à tous les obstacles dressés contre les missionnaires. De ces cinq mille convertis, mille cinq cents environ émigrèrent dans le Grand Bassin.

Le tableau de Dalsgaard

On peut voir de temps en temps, au Musée d'État de Copenhague, une peinture à l'huile de l'artiste danois bien connu Christen Dalsgaard, datant environ de cette époque, 1855-1856. Elle s'intitule *Prêcheurs mormons.* La scène se passe à l'intérieur d'un atelier de menuiserie, au Danemark. Deux missionnaires rendent visite au menuisier et à sa famille. La pièce, au plafond bas, traversé de poutres, aux murs blanchis à la chaux, ressemble tout à fait à celles des maisons de l'Utah, à une époque ultérieure. Il y a huit personnages, dont deux sont placés et éclairés de façon à attirer plus spécialement l'attention sur eux. L'un est un missionnaire, peut-être dans les trente à trente-cinq ans, il appuie un de ses pieds bottés sur un chevalet, se servant de sa jambe comme d'un pupitre pour soutenir un livre ouvert, sans doute le *Livre de Mormon,* tandis qu'il prêche avec une sincérité et une conviction qui rayonnent littéralement de la toile. A l'arrière-plan est assis le deuxième personnage; c'est une petite aveugle qui a le visage levé dans les rayons de lumière tombant de la fenêtre, comme si elle buvait les paroles du missionnaire. Il est probablement en train de rappeler que le Christ a guéri les aveugles et que le *Livre de Mormon* rétablit le Christianisme tel qu'il s'est manifesté à l'origine. Près d'elle est assis un vieillard, sans doute un paysan, sa main sur sa canne, ses vêtements de gros draps décorés de boutons de cuivre, à la mode du temps, son chapeau posé par terre, à côté de lui, retourné. Il en sort une brochure, *En Sandheds Rost,* celle qu'avait faite paraître Erastus Snow, cinq ans auparavant, et qui fut rééditée plusieurs fois ensuite. Le menuisier se tient près de son établi et regarde une autre brochure, un sourire bienveillant mais sceptique se joue sur sa figure. Un bébé s'amuse sous l'établi, et, à la porte, s'accoude une jeune fille aux pieds nus, sans doute la servante, impassible, ne semblant guère s'intéresser à ce qui se passe; elle peut très bien avoir entendu des commérages sur les Mormons. Tout au fond, la maîtresse de la maison soigne son nourrisson.

Cent ans s'évanouissent soudain devant les yeux et l'on entrevoit ce qu'a dû être la ferveur de ces missionnaires, le grand désir de croire qui anima certains Danois et la bonne volonté avec laquelle beaucoup écoutèrent prêcher la nouvelle doctrine.

CHAPITRE XV

Premières entreprises industrielles

Les premières luttes que menèrent Brigham Young et ses conseillers afin que l'Utah puisse se suffire à lui-même et connaisse une certaine abondance, durent leur paraître tour à tour bien décevantes. Pourtant ils avaient certains atouts. Et d'abord ils dirigeaient une communauté de gens hors pair et d'une énergie à toute épreuve. Même les plus « urbanisés » de ceux qui venaient du Vieux Monde — beaucoup d'entre eux avaient des qualifications professionnelles particulières et ne savaient plus depuis longtemps ce qu'était vivre à la campagne et dans une cour de ferme — s'adaptaient rapidement à l'existence rude et intense des pionniers.

Pour employer ces précieuses compétences et pour édifier une sorte de république religieuse autonome et sûre, Young et ses conseillers cherchèrent à créer une industrie. Mais avant de réaliser une partie de ce projet, il leur fallait évidemment s'attaquer au problème, toujours délicat, de réunir les capitaux nécessaires. A cet effet, ils avaient la ressource de prélever une sorte de dîme. C'est l'un des aspects les plus frappants — et cela le reste — de l'activité économique de cette Église.

On avait déjà commencé à percevoir une dîme à Nauvoo [1]. Les fidèles y étaient censés donner l'équivalent d'un dixième de la valeur de leurs biens et d'un dixième des profits réalisés dans l'année. Ceux qui ne possédaient rien ou qui ne réalisaient aucun profit devaient travailler pour l'Église un jour sur dix. La dîme était perçue par un bureau spécial et c'est un bureau de la sorte qui fut installé en premier à Salt Lake City, et partout où s'établirent les Mormons. La dîme représentait environ les trois quarts des revenus

1. Le système de la dîme est très bien expliqué et justifié dans *Epistle of the Twelve Apostles to the Saints of the Last Days*, publié le 13 décembre 1841, vol. IV de *Church History*.

de l'Église. Excepté pendant les deux ou trois années où ils profitèrent du passage des chercheurs d'or en route pour la Californie, les Mormons avaient peu de moyens de se procurer de l'argent en espèces, aussi la dîme était-elle perçue en nature, c'est-à-dire en travail et en produits divers.

Voilà comme Ira Allen s'en acquitta, l'année 1854; son petit-fils retrouva ce compte bien des années après :

Avoine	1,25 $
Pommes de terre	10,50 $
Légumes	1,05 $
Poulet	0,25 $
Porc	7,62 $
Blé	28,00 $
Beurre	1,00 $
Foin	9,60 $
Peau de loup	5,25 $
Heures de travail	29,00 $
Argent comptant	1,00 $
	94,52 $ [1]

En plus, on crédita Ira Allen de la somme de 25,85 dollars, surplus payé l'année précédente. Les Mormons devaient payer la dîme chaque fois qu'ils réalisaient un profit, et, à la fin de l'année, ils allaient voir leur évêque qui les créditait des sommes perçues en trop, ou bien concluait un arrangement avec ceux qui avaient du retard dans leur paiement, c'était le « règlement de la dîme ». On peut se demander si ce compte d'un seul individu est bien représentatif des coutumes en usage, mais un compte général du Bureau Général de la Dîme de Salt Lake City le confirme. Sur ce dernier, on voit que sur le montant total des recettes, 143 372 dollars, seuls 25 000 dollars ont été perçus en argent liquide, et tout le reste en produits agricoles, articles faits à la maison, et heures de travail. Il va de soi que pour tirer parti d'un tel afflux de marchandises, denrées le plus souvent périssables, volaille et bétail, il fallait disposer d'une organisation efficace bien que complexe. Des établissements servant à recevoir la dîme, ou entrepôts de l'évêque, furent construits dans chaque communauté, le Bureau Général de la Dîme de Salt Lake City en étant le quartier général.

1. Ce compte est extrait de la biographie de son grand-père que rédigea Alvin ALLEN sous le titre, *Ira Allen, Founder of Hyrum* (Logan, Utah, 1941).

On rend la monnaie... avec des poulets

Les paiements en nature amusaient parfois les Mormons aussi bien que les étrangers. Un humoriste américain, Bill Nye raconte une histoire que les Mormons aiment parfois répéter :

« A cette époque, si on voulait aller au théâtre, il fallait porter du beurre, des œufs, des poulets, des pommes de terre, du blé, n'importe quoi du même genre, au bureau de la dîme; là on vous donnait un bon en échange. Ensuite on allait porter le bon au théâtre, ou dans n'importe quel magasin où l'on voulait acheter quelque chose. Une fois, j'amenai une grosse dinde bien grasse pour la basse-cour du bureau de la dîme, contre un bon de la même valeur, mais l'employé était aller dîner. Je l'attendis, mais il ne revenait toujours pas, et il me fallut partir pour aller chercher la jeune personne que j'avais invitée. Je donnai donc ma dinde au guichet du théâtre contre deux places au balcon. « L'employé me tendit les deux billets et me rendit la monnaie sous forme de deux jeunes poulets; pendant toute la soirée je restais assis, un poulet sous chaque bras, et la jeune personne qui m'accompagnait parut fort irritée de ce que je ne lui accorde pas plus d'attention [1]... »

Un Anglais, qui visita le Bureau Général de la Dîme dans les premiers temps, le décrit ainsi :

« Ici, des piles de peaux non tannées, de bœufs et de mustangs et même de porcs; des coffres remplis de maïs égrenés, des réceptacles à claire-voie pleins d'épis de maïs, de blé et de seigle, d'avoine et d'orge; des provisions de pains de sel; de la laine, en fil, filé à la main, du tissu, tissé à la main, en écheveaux, en ballots; de l'indigo; des cocons et de la soie brute; du beurre, du fromage et tous les produits de la ferme; même de ces légumes qui ne se conservent guère — pas seulement des pommes de terre, des navets et autres tubercules, mais des petits pois et des haricots, des fruits et des choux nouveaux; du foin, des ouvrages de menuiserie, des casquettes de garçonnet, des salopettes de confection de qualité ordinaire; des cordes de chanvre, des

1. Bill Nye était, au XIXe siècle, un célèbre journaliste humoriste du Colorado et du Wyoming, un familier des Mormons dont il parla fréquemment dans ses conférences. Cette petite histoire circula partout dans l'Ouest, cette version en a été donnée par un Mormon, Alexander Toponce, qui affirme l'avoir notée de suite après l'avoir entendue.

confitures, de la ferblanterie, des brodequins, de la confiserie, des briques et des tuiles de boue séchées au soleil, des matelas de mousse et d'herbes sèches, des jambières, des gants, des mocassins, des chemises et des complets entiers de peaux de daim. Et ce n'est qu'une toute petite fraction de ce que recèle les Entrepôts de l'Église [1]. »

Tous ces biens étaient confiés à un dépositaire de confiance, Brigham Young, président de l'Église. Celui-ci jugeait que l'affaire, étant des plus complexes, nécessitait des experts financiers de première classe. Il lui fallait aussi exhorter fréquemment les frères à ne pas refiler au Seigneur l'inutile tout en conservant pour eux l'utile.

« Allez examiner par vous-mêmes ce qu'il y a dans l'entrepôt. Sûr et certain, il y a une vieille robe de soie, inscrite pour 40 dollars, et qui est restée des années à pourrir dans une malle; cela donne une idée du reste. Quelle valeur peuvent avoir des affaires de ce genre pour nos travailleurs ? Eh bien, mais rien du tout. Nous voulons que vous apportiez des bons vêtements solides. Les tissus solides et de bonne qualité, tissés à la main, font les meilleurs vêtements pour ceux qui sont employés aux travaux d'intérêt public [2]. »

Le pivot de l'économie

Comme l'argent liquide manquait, les bureaux de la dîme servirent peu à peu de banques et de chambres de compensation. D'un côté, on percevait les impôts en nature, et de l'autre on fournissait le matériel pour la construction de routes, ponts, écoles, et autres ouvrages d'intérêt public. En fait, pendant les dix premières années, les Bureaux de perception de la dîme furent les plus importantes entreprises de commerce en gros et en détail de la région, et leurs bascules servaient à tout le monde. Ils faisaient office de bureaux de placement et de magasin, de centres de communication, et même de bureaux de poste. Ils fixaient les prix et donnaient des bons négociables sur tout le territoire, bref ils constituaient le pivot économique de l'entière communauté des Mor-

1. Description du Bureau général de la dîme, par F. H. LUDLOW, dans son ouvrage *The Heart of the Continent* (Londres, 1870).
2. Sermon de Brigham Young, le 9 avril 1852. Extrait de *Discourses*.

mons. On peut dire que ce furent les centres de formation du capital, de loin les plus importants de toute la région.

Et lorsqu'il avait besoin de capital pour investir, sous forme d'argent liquide, c'est-à-dire le plus souvent d'or, le Bureau Général de la dîme pouvait demander qu'on lui livre du bétail ou du blé qu'il s'arrangeait ensuite pour vendre sur les marchés extérieurs, en Californie le plus souvent, où les sommes dues pouvaient être versées au compte de l'Église, dans les banques les plus importantes. C'est ainsi qu'on se procura la plus grande partie des fonds nécessaires à l'émigration des Saints étrangers et à la création, ou tentative de création, d'une importante industrie.

Fréquemment, en fait le plus souvent, on finança ces entreprises grâce aux revenus de l'État (Brigham Young en était le gouverneur), aux capitaux privés des riches Mormons et au trésor de l'Église. Faisons remarquer que c'est la méthode utilisée ordinairement aujourd'hui pour réunir et répartir les capitaux nécessaires aux investissements, dans les nouveaux États d'Afrique par exemple. La grande différence, c'est qu'en Utah l'Église était une plus grande source de capital que l'institution politique et que, dans les premières années, aucun particulier de l'extérieur, ou presque, n'investit en Utah; d'ailleurs pareils investissements n'étaient pas bienvenus. Les Mormons voulaient se suffire à eux-mêmes, ce qui devait entraîner bien des difficultés dans les années à venir.

Si les choses tournaient mal, comme ce fut le cas parfois, l'Église se retrouvait propriétaire, mais ce n'est pas ce qu'elle recherchait. Young désirait qu'elle bénéficie, dans des proportions raisonnables, de l'expansion économique, mais il n'était pas tenté par le collectivisme ou le socialisme. Si on était forcé d'adopter une telle formule, c'était après s'y être opposé énergiquement et de façon répétée. Il voyait clairement que l'initiative, la responsabilité individuelle et la perspective pour l'individu de gagner sa récompense, aussi bien matérielle que spirituelle, étaient le véritable moteur de l'action. Il comprenait que, pour des raisons pratiques, l'individu avait besoin d'un banquier pour agir. Parfois, le banquier devait procéder à une saisie. Parfois l'individu avait besoin d'un associé. Parfois c'était l'associé qui prenait finalement l'affaire en main. Voilà comment l'Église comprenait son rôle au début. Et comme tout banquier, elle s'efforçait de remettre une affaire sur pied pour reprendre ensuite son rôle de banquier. Hormis un nombre très restreint de convertis possédant de la fortune, l'Église

était la seule source de capital. Et à mesure que le gouvernement territorial, composé en majorité de Mormons, se constituait, lui aussi fut source de capital; il concédait également les fonds et les droits nécessaires à l'exploitation d'entreprises commerciales, mais ces dernières ne furent que secondaires.

Un missionnaire chiffonnier

Trois exemples illustreront la manière dont se développa l'industrie à ses débuts, et quels furent les problèmes à résoudre et les déceptions qui s'ensuivirent. Nous avons déjà vu qu'on avait grand besoin de fabriquer du papier dans l'État du Deseret, ainsi que les premiers Mormons avaient baptisé l'Utah. Non seulement il y avait un journal qui paraissait quotidiennement, mais les brochures sans nombre qu'utilisaient les missionnaires. L'Église désirait également commencer la publication de ce qui allait être un flot incessant de livres écrits par les Mormons, pour les Mormons et sur les Mormons. Le papier qu'on faisait venir, dans les chariots attelés de bœufs, soit du Mississippi, soit de Californie, revenait cher et l'arrivage était incertain. On donna à Thomas Howard, personnage dont nous avons déjà raconté la conversion, le baptême et la rapide émigration en Utah, un mécanicien et du matériel et, en 1852, se mit à fonctionner à Salt Lake City une machine à faire du papier, assez primitive. La qualité du papier ainsi produit fut des plus médiocres, en fait c'était une sorte de papier buvard de couleur grise. Grosse déception, mais Howard fit remarquer que c'était trop demander que de vouloir construire une machine perfectionnée, sur des plans rudimentaires et avec du matériel façonné à la main. L'Église investit 8 500 dollars dans l'achat d'une machine à fabriquer le papier qu'elle importa d'Angleterre.

Mais alors, on manqua de chiffons pour la pâte à papier et le professeur Arrington de l'Université d'État de l'Utah raconte l'histoire amusante de George Goddard, chargé par les autorités religieuses d'une « mission chiffon » :

> « ... après avoir été connu dans la communauté, depuis des années, comme marchand et spécialiste des ventes aux enchères, voilà qu'on me voit dans la rue, aller de porte en porte, un panier d'une main et un sac vide de l'autre, quémander des chiffons partout. Oh! Quelle changement de situation! »

Mais c'était un bon soldat :

« ... cette humiliante perspective me paralysa littéralement de stupeur, mais après un instant de réflexion je me souvins que j'avais quitté ma patrie, l'Angleterre, pour venir dans ces vallées perdues de la montagne afin d'accomplir la volonté de mon Père céleste, mon temps et mes moyens devaient donc être à sa disposition. C'est pourquoi je répondis au président Young par l'affirmative, et pendant environ trois ans ma tâche m'entraîna de Franklin, en Idaho, au nord, à Sanpete au sud, et je ne me contentais pas de visiter des centaines de maisons pendant la semaine, le dimanche je faisais aussi des sermons sur les chiffons [1].... »

Par ailleurs, les graines de betteraves à sucre envoyées par l'Apôtre Taylor arrivèrent de France, scellées dans de grandes boîtes de fer blanc. On les sema avec soin dans l'idée que la récolte serait prête au moment où arriverait le matériel d'Angleterre. Mais le transport de ces machines fut une véritable épopée à lui seul. La traversée et la remontée du Mississippi se passèrent normalement, mais il ne fallut pas moins de quarante de ces grands chariots qu'on employait alors pour le transport des marchandises vers Santa Fe, et quelque quatre cents bœufs, pour les hâler à travers les Grandes Plaines et leur faire franchir la montagne; cela dura du 4 juillet au 10 novembre 1853.

Faillite et débours

C'est le chargement le plus important qui soit jamais parvenu, à cette époque, à Salt Lake City. Quand tout fut installé, deux saisons en retard sur le plan prévu, on n'obtint que de la mélasse de mauvaise qualité. Les 32 000 dollars, qu'on s'était procurés en Europe, étaient entièrement dépensés et l'Église avait investi environ 15 000 dollars dans l'affaire. Les créanciers s'impatientaient; l'entreprise allait faire faillite. A ce moment-là, on confia l'affaire à Brigham Young, comme entreprise publique. Celui-ci déclara en soupirant : « Moi qui aurais été si heureux que d'autres s'occupent de la fabrication du sucre à partir de la betterave, et qui n'aurais pas voulu avoir de souci de ce côté-là! Ainsi en est-il, selon la sagesse et la providence de Dieu, et Il fait tout bien. »

L'Église ne géra pas mieux l'affaire, et peut-être un peu moins

1. Extrait de « Ten Months Among the Paper Rags », paru dans le *Deseret News* (20 août 1862).

bien, que les particuliers qui y avaient mis de l'argent et, s'il se révéla qu'on pouvait faire pousser de la betterave à sucre en Utah, on ne put arriver à fabriquer en quantité rentable du sucre de qualité. On abandonna le projet à l'automne de 1856; les pertes subies par les particuliers et l'Église s'élevaient à 100 000 dollars. Pendant les quarante années qui suivirent, les Mormons importèrent pour un million de dollars de sucre par an, et chaque fois ils se désolaient de n'avoir pas réussi à en fabriquer. Ils firent une nouvelle tentative, vers 1895, et cette fois-ci elle réussit.

Troisième déception, l'extraction du fer. En avril 1852 s'était formée à Londres la Société du fer du Deseret. Le président Snow était venu de Copenhague pour assister le président Richards en Angleterre à ce propos, et, avec le premier groupe d'émigrants scandinaves, on avait fait partir du matériel destiné à la métallurgie du fer. Un groupe de Gallois, qui avait travaillé dans les mines de charbon et l'industrie sidérurgique, auquel s'était adjoint un groupe de spécialistes de Pennsylvanie, arrivèrent à Salt Lake City en novembre 1852, d'où on les envoya promptement à Cedar City, dans le sud de l'Utah, où l'on savait qu'il y avait du charbon et du minerai de fer. Tout le monde se mit au travail avec ardeur, mais des Indiens se rebellant, il fallut construire un fort et d'autres ouvrages de défense, ce qui interrompit les travaux. Ensuite survint une inondation si violente qu'elle ensevelit des pièces détachées du matériel sous trente tonnes de pierres. C'était si décourageant que certains mineurs et ouvriers voulurent s'en aller, pour se faire simple agriculteurs sans doute, mais le Premier Président leur envoya ce vibrant message :

> « Si vous étiez en ce moment en mission en France, en Angleterre ou dans n'importe quelle autre partie du monde, vous ne vous asseyeriez pas pour parler entre vous d'aller chercher vos familles, ou de vous en retourner chez vous avant la fin de votre mission. Elle est aussi importante que de prêcher l'Évangile. Le temps est venu maintenant où l'on nous demande de faire fleurir le désert comme un narcisse. Notre mission consiste maintenant à organiser les pieux [1] de Sion et à parsemer ces montagnes de villes; quand votre mission sera terminée, vous serez libres de vous en aller [2]. »

1. L'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours est divisée en « pieux » (expression biblique) et en paroisses (N.d.T.).
2. Extrait d'un message de la Première Présidence aux travailleurs des mines de fer, tel qu'il est rapporté dans le *Journals* de Wilford Woodruff (Salt Lake City, 1909).

Un problème surgit après l'autre pendant dix ans et, en 1858, après avoir déboursé plus de 150 000 dollars et n'avoir récolté qu'amertume et un petit nombre de chenets et de fer à repasser, on laissa tomber l'affaire. Un demi-siècle s'écoula avant que les industries sidérurgiques de l'Amérique de l'Est viennent à s'intéresser à l'exploitation du fer et du charbon de l'Utah, qui est assurée par la firme US Steel.

Autres difficultés

On vient de voir que le royaume mormon échoua, à son début, dans trois entreprises pourtant essentielles s'il voulait se suffire à lui-même : la fabrication du papier et du sucre, la métallurgie du fer. On enregistra d'autres échecs industriels comme le tissage de la laine et l'extraction du minerai de plomb, par exemple, et cela conduisit les Mormons à se demander si vraiment ils prenaient la bonne piste en ce qui concernait l'Économie. Il leur semblait plus profitable d'exploiter leurs domaines et de gérer individuellement de petites entreprises que d'essayer de créer chez eux une industrie.

En 1855, après que se fut rassemblée à Salt Lake City la plus grande partie des Mormons américains, et en comptant ceux qui arrivaient annuellement de l'étranger, la population de la ville dépassait 35 000 habitants. Les récoltes avaient été bonnes. Si on ne trouvait pas de produits manufacturés en abondance, l'alimentation au moins était satisfaisante. Mais voilà que, dans le courant de l'été 1855, une série de désastres menaça aussi de compromettre l'approvisionnement en vivres.

D'abord, ce fut une invasion de sauterelles. Il semble qu'elles trouvaient ordinairement à se nourrir dans les régions est du Névada et que, par temps exceptionnellement secs, elles se déplaçaient vers la montagne. Un pionnier mormon, Joseph Holbrook écrit :

> « Tout en fut littéralement recouvert la nuit, et de dix heures du matin jusqu'à une heure avant le coucher du soleil, le soir. L'atmosphère en était si remplie que cela faisait comme une tempête de neige qui, par moments, même, obscurcissait quelque peu les rayons du soleil. Elles détruisirent presque toutes les récoltes, dévorant en une seule nuit les pousses des avoines et des haricots, le maïs en herbe, tout ce qui était vert, ainsi que l'herbage, etc. [1] ».

1. Extrait de *Diary*, de Joseph Holbrook, vol. VI, cité par Arrington.

Frère Holbrook rapporta par la suite qu'il récolta seulement dix-sept cents boisseaux de froment contre six mille l'année précédente. Et c'était toujours la même histoire : une récolte dont le volume est le tiers de la normale, pour une population qui devait augmenter de cinq mille personnes, avec l'arrivée des émigrants à l'automne de 1855! Cette fois-là les mouettes n'intervinrent même pas pour empêcher le désastre.

Ensuite, l'hiver suivant, 1855-1856, fut le plus dur de tous ceux passés jusque-là en Utah. Holbrook écrit dans ses lettres qu'il avait si peu de fourrages qu'il fut obligé d'envoyer ses quarante-cinq bêtes paître en liberté dans la vallée de la Bear River et que la moitié périt. Avant même la fin de l'hiver, Heber C. Kimball estimait que la moitié des animaux étaient morts. Il écrivait à son fils, missionnaire en Angleterre :

> « Je me suis vu dans la nécessité de rationner ma famille, et la tienne aussi, à environ trois cents grammes de pain par jour et par personne; la semaine se termine aujourd'hui, et nous allons commencer celle-ci avec une demi-livre de pain par personne. Frère Brigham m'a dit aujourd'hui qu'il avait mis la sienne à une demi-livre de pain par personne... Quand la pénurie s'est fait sentir, j'avais deux mille cinq cents boisseaux de blé et je n'en ai plus maintenant que quatre cent trente, ce qui ne suffira pas pour ma propre famille d'ici à la moisson... Pourtant, nous sommes beaucoup mieux nantis que la plupart des habitants des vallées de ces montagnes. Il y a plusieurs paroisses de la ville dont les fidèles n'ont pas sous la main plus de deux semaines de vivres... L'argent ne nous procurera pas de farine de blé ou d'autres céréales. Dollars et cents ne comptent guère par les temps qui courent, ils se font rares comme je ne l'avais encore jamais vu dans ce pays d'Utah [1]. »

Secours aux affamés

Mais les prières qui montaient vers le ciel étaient nombreuses et Brigham Young, Heber Kimball, et d'autres, montrèrent l'exemple en secourant autant de personnes qu'ils purent. Deux cents, pense-t-on, dépendaient de Young, et cent de Kimball. Et lorsqu'ils s'aperçurent que trop d'oisifs se réunissaient près du tribunal, Young et ses conseillers les réunirent et les envoyèrent en mission

1. Heber C. Kimball, *Millennial Star* (XVIII, 1856).

— trente dans le sud de l'Utah pour cultiver le coton, quarante-huit à Green River pour s'y livrer à des travaux agricoles et construire de quoi s'y établir, trente dans les mines de plomb près de Las Vegas en Nevada, huit aux Indes comme missionnaires, sept en Australie; et alors qu'on avait envoyé vingt-cinq missionnaires en Angleterre en 1854 et treize en 1855, en 1856 ce nombre fut porté à quarante-deux, augmentation frappante en regard de la situation.

Ainsi fut lancé un défi à la face de l'adversité. Et lorsque prit fin ce long, dur et glacial hiver, on se rendit compte que personne n'était mort de faim en dépit d'un long jeûne, volontaire ou non. Et la mauvaise récolte de 1856, encore une année à sauterelles, n'affaiblit toujours pas la foi et la résolution des Mormons.

CHAPITRE XVI

La catastrophe des charrettes à bras

Les faillites économiques, comme l'affaire du sucre et du fer, la terrible invasion de sauterelles, la sécheresse, les mauvaises récoltes et les hivers rigoureux, tout cela donna à réfléchir aux Mormons. Ils étaient dans le Grand Bassin depuis neuf ans, bientôt dix. Cela en avait-il valu vraiment la peine ? La réponse variait avec les individus évidemment, mais pour certains, du point de vue économique, c'était : « Non. »

Si Heber Kimball avait été choqué de la pauvreté qui régnait à Liverpool, où certains n'avaient pas assez de haillons même pour se protéger du froid, on pouvait en dire autant de quelques habitants de Salt Lake, et le climat y était plus dur. Mais on ne se laissa pas aller à la détresse ni au désespoir, au contraire, on procéda à une sorte d'examen de conscience — tout cela dans un esprit de charité chrétienne sans limite.

On se demanda, naturellement, si on n'avait pas porté trop d'intérêt à la recherche de la richesse. Peut-être ces faillites successives étaient-elles un avertissement de Dieu, et devaient-ils laisser à d'autres ce genre d'entreprises ? En un sens, c'était l'éternelle question : l'Église doit-elle exister d'abord pour elle-même ou pour ses membres ? Pour l'Église, était-ce trop s'occuper d'elle-même que de se mettre dans les affaires ? Devait-elle laisser les soucis de ce monde à « Marthe », tandis qu'elle s'occuperait d'aider l'individu à appliquer sa théologie dans ses affaires quotidiennes ?

Or les Mormons, en tant qu'individus et fidèles de l'Église, jugeaient qu'ils n'étaient pas responsables devant Dieu seulement de ceux qui avaient réussi à venir s'installer dans le Grand Bassin. Même au milieu de leurs tribulations financières, ils n'oubliaient pas les Mormons des pays étrangers qui désiraient émigrer. « A

grands cris, disait Brigham Young, nos pauvres frères de l'étranger appellent la délivrance, la main de l'oppresseur pèse lourd sur eux, et c'est leur seule chance sur terre, leur seul espoir d'être aidés[1]. »

Ce qui était clair c'est que les fonds destinés au Fonds Perpétuel d'émigration étaient rares et que les revers économiques ne remplissaient pas les coffres. Young trouva une réponse au problème : ce fut le fameux plan des charrettes à bras, l'un des épisodes de l'histoire des Mormons sur lequel on a le plus épilogué. Dans une lettre à la Mission britannique, envoyée en automne de l'année 1855, Young écrit :

> « J'ai réfléchi à la façon dont nous allons nous y prendre l'année prochaine. Impossible d'acheter des chariots et des attelages comme par le passé, je me rabats donc sur mon ancien plan : fabriquer des charrettes à bras; les émigrés iront à pied en les tirant, ils les auront chargées des provisions indispensables, et ils emmèneront une ou deux vaches pour dix personnes.
>
> « Ils ne mettront pas plus longtemps pour arriver, sinon moins, et ce sera meilleur marché. Ils pourront partir plus tôt et échapper à la maladie qui, tous les ans, force tant de frères à se coucher dans la poussière. Une grande majorité font le chemin à pied maintenant, même avec les attelages que nous leur fournissons... Il leur faudra quatre-vingt-dix jours de vivres, depuis le moment où ils quitteront le Missouri et peut-être pas autant puisque des campements s'étagent sur la Platte. On peut faire les charrettes sans le moindre morceau de fer, les roues larges comme des cerceaux, solides et légères... Je pense que c'est aussi bien de commencer l'année prochaine plutôt qu'à n'importe quel autre moment, et d'épargner l'énorme dépense que représente l'achat de chariots et d'attelages — en vérité, nous allons être obligés de faire comme cela ou de suspendre l'émigration, pour autant que je sache à l'heure présente[2]. »

Les charrettes dans les Grandes Plaines

L'exposition de ce projet fut publiée en Europe dans les journaux mormons. Le coût du voyage n'était plus alors que de 9 livres, contre 15 l'année précédente où l'on voyageait en chariot. Deux

1. Extrait d'une lettre de Brigham Young à Franklin D. Richards, à Londres, publiée par le *Millennial Star* (30 juillet 1855).
2. D'une lettre de Brigham Young à Franklin Richards, dans le *Millennial Star* (30 septembre 1855).

mille Mormons européens se présentèrent à la fois pour faire le voyage, et embarquèrent au début de 1856 de Liverpool pour New York. De là ils prirent le train pour Iowa City où l'Église avait fait entreposer des charrettes très semblables à celles que l'on pouvait voir sur beaucoup de marchés européens. Elles avaient deux larges roues d'un mètre vingt de diamètre environ, entre lesquelles un plateau pouvait transporter cent livres de bagages, nourriture, vêtements et ustensiles en tous genres. Certaines étaient d'excellente fabrication, mais comme les moyeux et les essieux graissés au savon ou au lard étaient de bois, ils s'usaient et avaient fortement tendance à se briser. Il fallait exercer une vigoureuse traction sur les brancards pour les faire rouler, mais elles vérifiaient une fois de plus le vieil adage selon lequel on tire plus qu'on ne porte.

A mesure qu'arrivaient les émigrants et qu'ils étaient équipés, on les groupait en compagnie de cinq cents personnes, à qui l'on donnait cent charrettes et un certain nombre de chariots et de bœufs pour les tirer. Ceux-ci étaient destinés au transport des tentes sous lesquelles pouvaient coucher vingt personnes, et du matériel trop lourd pour les charrettes.

Certains de ces groupes se mirent en route à la fin de mai et au début de juin 1856, et bien que pareille expédition à pied à travers les Grandes Plaines et les Montagnes Rocheuses fût une expérience différente au possible de toutes celles qu'avaient déjà faites les hommes et les femmes des faïenceries du Staffordshire et les paysans débonnaires du Danemark, les trois premiers groupes atteignirent Salt Lake City sans incident majeur, au début de septembre, où ils furent accueillis au son de la fanfare et à grand renfort de discours. On les envoya dans les nouvelles communautés que les Mormons fondaient partout dans les vallées jusqu'à Las Vegas, au sud, et San Bernardino, en Californie, à l'ouest. Mais pour les deux derniers groupes, ce fut la catastrophe. On ne ménagea pas les critiques. Certains blâmèrent le président Franklin D. Richards de Liverpool d'avoir autorisé tant de gens à émigrer, certains, l'Apôtre John Taylor, du Missouri, de n'avoir pas prévu assez de charrettes, mais la stricte vérité, c'est que ce fut la faute du mauvais temps.

En raison des retards apportés à la livraison des charrettes et à leur équipement, un groupe d'émigrants ne put quitter la vieille station de Quartier d'Hiver que le 17 août et le dernier n'en partit que le 27. L'expérience avait montré qu'il restait encore assez de

temps pour atteindre Salt Lake City avant les premières neiges, mais c'était juste. Or cet hiver-là, 1856-1857, fut le plus précoce et le plus froid jamais enregistré par les Mormons. La neige et les gelées apparurent alors que les voyageurs peinaient encore dans les Grandes Plaines. Des messagers et des organisateurs de l'immigration arrivèrent à cheval à Salt Lake, en octobre, pour apprendre à Brigham Young que plus de mille hommes, femmes et enfants se trouvaient encore dans les Plaines et se dirigeaient vers la montagne; celui-ci comprit immédiatement la gravité de la situation et ordonna qu'on envoie en toute hâte des escouades de secours afin d'apporter à ces gens de la nourriture et des vêtements, ainsi que des chariots et des attelages.

Un Mormon d'un de ces derniers groupes décrit les épreuves traversées. Après avoir raconté comment son groupe établit un camp dans la montagne pour y attendre la fin du blizzard, espérant recevoir du secours de Salt Lake City, il écrit :

> « Durant ce temps (trois jours de campement) j'allais voir les malades, les veuves dont les maris étaient morts en les secourant, et les personnes âgées qui ne pouvaient s'en tirer seules, pour juger par moi-même à qui donner le peu qu'on m'avait laissé à distribuer. Je n'avais jamais vu auparavant personne avoir faim à ce point, et puisse Dieu dans sa misécicorde m'épargner pareille vision dorénavant. En me voyant donner quelque chose aux plus nécessiteux, une foule d'hommes et de femmes affamés se réunit autour de moi pour quémander du pain. Des hommes que je connaissais depuis le départ de Liverpool, solides comme le roc à toutes les étapes du voyage, qui n'avaient jamais su ce que c'était que le besoin, chez eux, en Angleterre et en Écosse, qui y avaient entretenu leur famille et eux-mêmes en travaillant honorablement, et avaient économisé assez d'argent pour traverser l'Atlantique et les États-Unis, dont les cœurs étaient assez nobles pour ne s'abaisser à aucune médiocrité ni supporter le moindre déshonneur; des hommes de cette trempe venaient vers moi quémander du pain [1]... »

Les secours arrivèrent, mais sur les mille voyageurs, deux cents avaient péri en route, dans l'une des grandes catastrophes, l'une des grandes tragédies de la conquête de l'Ouest. On colporta

1. Extrait du *Journal* de Chislett, cité par Ray B. West, Jr., dans *Kingdom of the Saints* (New York, 1957).

l'histoire un peu partout dans l'est des États-Unis et à l'étranger, d'où le tollé qui s'éleva dans le pays.

Création d'une Compagnie de transports rapides

Brigham Young maintint que son plan n'avait pas échoué; tout avait très bien marché, et très économiquement, dans la mesure où les émigrants avaient réussi à traverser la montagne avant la fin de septembre. Une façon d'accélérer l'expédition et d'alléger le chargement des charrettes consistait à installer, le long de la route, des haltes où l'on puisse s'approvisionner. Pourquoi ne pas construire une série de relais le long de la piste ? Ils pourraient être distants de quatre-vingt kilomètres, d'une surface de 260 hectares environ, sur lesquels on ferait pousser assez de légumes et autres récoltes pour nourrir les voyageurs. Il y aurait aussi des animaux pour les attelages, des ateliers de réparation équipés des outils et des pièces détachées appropriées. Tout y serait prévu pour aider les émigrants et hâter leur voyage. Ce plan, il faut le rappeler, était mené parallèlement à celui de la grande migration de Nauvoo, d'abord à Quartier d'Hiver et ensuite à travers les Grandes Plaines.

En plus, les Mormons formaient un projet encore plus ambitieux. Ils avaient grand besoin d'un service de transport et d'un service postal les reliant à l'est des États-Unis. Beaucoup pensaient qu'un service rapide, bien organisé, encouragerait les voyageurs se rendant en Californie à faire le voyage par terre et, dans leur esprit, cela leur attirerait des visiteurs, journalistes, prêcheurs et politiciens, qui, mal informés, ne faisaient qu'exciter leurs auditoires contre eux. Il fallait absolument au contraire se faire comprendre de ces gens-là en leur permettant de venir se renseigner sur place.

En janvier 1857, Young institua la Compagnie des transports rapides routiers du Deseret, connue par la suite sous le nom de Compagnie des transports rapides de Brigham Young, ou Compagnie XY [1]. Young se rendait compte que le gouvernement des États-Unis serait peu disposé à conclure avec lui, ou l'Église, un contrat pour le transport du courrier, aussi l'un des fils d'Heber Kimball fit une offre : pour 23 000 dollars par an, il transporterait un chargement de courrier tous les mois, de Salt Lake City à Independence en Missouri, et retour. Dès que Kimball obtint le contrat, il le passa à la Compagnie XY, événement qui ne fut pas

1. *Deseret Express and Road Company* ou *XY Company* (N.d.T.).

des mieux accueilli à Washington. Mais le premier courrier quitta Salt Lake au plus fort de l'hiver, le 8 février 1857, et arriva à Independence vingt-six jours après. Au retour, il mit vingt-huit jours.

Articles diffamatoires

Parmi les lettres que distribua la Compagnie XY, il s'en trouvait une de l'Apôtre John Taylor à Brigham Young. Elle contenait des coupures de journaux, extraites de la presse de l'Est depuis six mois. La gamme des attaques contre les Mormons allait d'un petit article réclamant que l'on refuse le don d'une pierre de l'Utah destinée au monument de Washington, sous prétexte que les donateurs n'étaient pas des Américains, à un commentaire humoristique du *New York Herald* sur les résultats inattendus du séjour d'un détachement de l'armée des États-Unis, près de Salt Lake City. Après le départ des soldats, on avait découvert que quelques jeunes filles mormones avaient été séduites.

Les Mormons avaient reçu d'autres visiteurs fédéraux. L'un d'eux était un juge nommé W. W. Drummond. Celui-ci, les Mormons l'avaient appris de source autorisée, avait abandonné femme et enfants en Illinois, et siégeait maintenant comme juge à Salt Lake, où il vivait avec sa maîtresse, tandis qu'il s'entêtait à sermonner les Mormons sur le crime qu'était à ses yeux le mariage plural. A la fin, le mépris général des habitants de Salt Lake le força à fuir, mais il se hâta d'aller proclamer dans l'Est que les Mormons étaient des traîtres aux États-Unis et que Brigham Young était en train de se tailler un empire indépendant, dont il était lui-même l'empereur. Tout cela figurait dans les coupures de journaux, ainsi que des récits horribles sur la tragédie de l'expédition des charrettes à bras. Mais ce qui était plus grave, on y racontait, toujours mensongèrement, qu'on obligeait des jeunes filles à cohabiter avec des vieillards, que des femmes étaient réduites en esclavage, soumises à la torture et même démembrées en cas de désobéissance.

Si le tout premier courrier apporta de telles nouvelles, ce ne fut pas occasionnel. Les Mormons n'en continuèrent pas moins à mettre leurs plans à exécution, construisant des villages de deux cent soixante hectares, tous les quatre-vingts kilomètres, où passaient courrier, voyageurs et marchandises. Tout cela n'ayant pas pour but le profit et la gloire de l'Église, mais celui de faciliter l'émigration des Saints d'Angleterre et de Scandinavie, d'Allemagne et de France.

Or, là encore, les affaires, les préoccupations de l'Église la mettaient à contre-courant de l'Histoire. Aux États-Unis, on en était encore à l'initiative privée et au profit individuel. C'était l'ère des biens personnels. Les entreprises de l'Église ne rentraient pas dans la norme. Les Mormons et leur compagnie de transport rapide avaient dix ans d'avance sur la *Pony Express*, transport rapide assuré, de relais en relais, par des poneys, et les rapides transcontinentaux des époques suivantes. Et comme de bien entendu, ces services par relais, qui apparurent par la suite, se servirent d'un grand nombre d'installations intitialement construites par les Mormons.

Pas mal de gens, dont certains, artisans de la puissance économique montante, pouvaient rallier l'opinion publique, estimaient que l'intérêt national (et bien sûr le leur) exigeait d'éliminer par la force cet obstacle que représentaient les Mormons, rivaux de leurs intérêts privés dans la conquête de l'Ouest. Ainsi donc ceux-ci devaient-ils essuyer un nouvel et navrant échec en ce qui concernait leur compagnie de transport rapide, mais pas pour des raisons économiques. Pour eux, oncle Sam revêtait soudain l'aspect du diable.

CHAPITRE XVII

La « Guerre de l'Utah »

Washington, D.C., 1965, jour d'intronisation du nouveau président. Devant le Capitole, accompagné des chefs spirituels, politiques, temporels de la nation et de ceux du monde des finances, le président des États-Unis attend. Sur l'estrade officielle, la musique des « Marines » de l'armée américaine et le chœur du Tabernacle de Salt Lake City. Avec toute la solennité requise, Lyndon Johnson prête serment et, immédiatement après, le chœur fait retentir les lieux et les ondes des radios et des télévisions du monde entier d'un hymne aux accents puissants. Sans tarder, le président Johnson remercie par téléphone le président David O. McKay de lui avoir envoyé le chœur. Ainsi était venue l'honorer — et fut honorée — l'une des plus grandes formations musicales du monde.

A une époque où l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours envoie un nombre non négligeable de représentants au Congrès, et peut constater que ses membres sont nombreux dans les services officiels du gouvernement fédéral et y occupent des situations très élevées, comme il convient à sa position politique et économique, c'est avec une certaine surprise qu'on entendit quelqu'un dire dans le chœur : « Oh, si Brigham Young avait pu vivre pour voir ce jour-là ! » Pour bien comprendre la signification de cette fervente remarque, il faut se rappeler qu'il fut un temps, il y a un siècle, oncle Sam parut vouloir faire la « guerre » à Brigham Young.

On en eut vent, pour la première fois, à Independence, en Missouri, au début de juin 1857. La Compagnie XY opérait depuis quelques mois; elle avait déjà dépensé 100 000 dollars à l'établissement de relais le long de la piste et des douzaines de familles déménageaient d'Utah pour aller s'y installer. Dès juillet, ces relais comprenaient chacun soixante-quinze hommes aux qualifications

variées, une centaine de chevaux et de mulets, et des habitations pour quarante à cinquante familles. Il y était stocké plusieurs tonnes de farine, du foin en quantité appropriée, et on y cultivait un jardin de 6 hectares ou plus. Dans quelques-uns, on se targuait de posséder une scierie, l'un avait même une briqueterie.

Mais la clef du succès de toute l'aventure c'était la possibilité de prendre en charge le courrier de la poste des États-Unis. Le 1er juillet, l'agent des postes d'Independence refusa de confier les sacs de courrier au chariot de la Compagnie XY. On se renseigna fièvreusement et on apprit que le contrat avait été annulé à Washington le 10 juin, et qu'au même moment les troupes fédérales avaient reçu l'ordre de prendre en main les affaires de l'Utah. Cette nouvelle, confirmée ici et là, fut confiée à des messagers qui foncèrent en direction de Salt Lake et y parvinrent le 23 juillet.

Ils trouvèrent Brigham Young et plusieurs milliers de Mormons à Big Cottonwood Canyon, où ils célébraient le dixième anniversaire de leur arrivée dans le Grand Bassin. On avait dressé une tente où Brigham Young conférait avec des amis, lorsque les messagers arrivèrent.

C'était jour de fête et quatre fanfares rivalisaient de virtuosité, pendant qu'on se livrait à des jeux, qu'on se réunissait pour chanter des cantiques, et qu'on festoyait en pique-niquant en véritables pionniers, c'est-à-dire autour d'une quantité et d'une variété de nourriture propre à étonner un estomac moderne, sinon à lui donner de fortes crampes. Les messagers parlèrent en privé à Brigham Young qui, sachant que son rêve d'un service postal régulier rapide et efficace venait de s'effondrer, et que deux mille cinq cents soldats armés des États-Unis se portaient contre son peuple, eut encore le courage de garder la nouvelle pour lui. La fête continua, pendant qu'à l'intérieur de la tente mûrissaient de graves décisions.

Comme il aurait été intéressant de pouvoir observer Brigham Young en cette heure-là. Il avait cinquante-six ans. Vingt-cinq ans avaient passé depuis que, jeune menuisier de l'État de New York, il était entré en possession d'un exemplaire fraîchement imprimé du *Livre de Mormon*. Ensuite, il avait été missionnaire dans l'est des États-Unis, principalement en Nouvelle-Angleterre. Il avait travaillé à New York et s'était trouvé à la tête de la Mission britannique pendant plus d'un an. S'avançant sur la scène restée vide, après le martyre de Joseph Smith, il avait pris la tête des Mormons

pour conduire ce peuple déchiré de Nauvoo la magnifique jusque dans le Grand Bassin, expédition qui se pose comme l'un des épisodes les plus mémorables de l'histoire de l'ouest des États-Unis.

Pendant dix ans, il avait servi comme chef de l'Église, gouverneur du territoire, premier administrateur financier, organisateur de l'une des plus réussies et des plus vastes émigrations du nord de l'Europe dans le Nouveau Monde. Son caractère s'était adoucit, il avait grossi, grisonné, mais il était plus ferme que jamais dans ses convictions.

Voilà l'homme à qui on venait d'apprendre, au milieu des réjouissances, que l'armée des États-Unis marchait contre lui. Les raisons avancées par le président Buchanan étaient des plus claires. Brigham Young était accusé de fonder un royaume ne reconnaissant pas l'autorité suprême du gouvernement fédéral.

Mobilisation

Aux États-Unis, les événements importants provoquent souvent une déclaration présidentielle au Congrès. Le président Buchanan fit cet honneur aux Mormons et déclara dans son message : « La communauté et, en partie, le gouvernement civil du territoire de l'Utah sont en véritable rébellion contre les lois et l'autorité des États-Unis [1]. »

Des ennemis reconnus des Mormons déclarèrent sous serment que les minorités n'appartenant pas à la communauté mormone ne disposaient d'aucun droit ni protection quelconque, que les fonctionnaires fédéraux se trouvaient dans l'impossibilité d'exercer leur fonction et que les archives fédérales avaient été détruites. Derrière ces accusations se jouaient des forces subtiles. Mais sans doute, de tous ces tirs de barrage, le plus percutant avait été déclenché par la presse de l'Est, qui accusait les Mormons d'être des fanatiques religieux, licencieux, jouissant du droit d'entretenir des harems. En outre, comme on l'a noté plus haut, certains hommes d'affaires avaient le sentiment aigu que leur intention était d'établir un État complètement indépendant, qui s'opposerait à l'expansion de la nation vers l'Ouest.

On avait l'impression, également, que les autorités des États du Sud poussaient à la roue, faisant, avec Shakespeare, l'hypothèse qu'il n'est pas mauvais d' « occuper les esprits volages à des que-

1. Extrait du message du président Buchanan au Congrès, le 8 décembre 1857.

relles étrangères », autrement dit que, si l'armée se trouvait engagée dans ces lointaines contrées des Rocheuses, la probabilité d'une intervention dans le Sud serait beaucoup moins grande. Quatre ans avant le commencement de la Guerre Civile, c'est un élément à ne pas considérer à la légère. Les Mormons, quant à eux, en raison des dépenses fédérales qui, finalement, se montèrent à plus de 15 millions de dollars, pensèrent que pareille action avait été entreprise pour donner satisfaction aux adjudicataires de l'armée, dont les bénéfices furent, par la suite, soumis à une requête parlementaire, ce qui provoqua la démission du ministre de la Guerre.

Qu'il y eut réaction de la part d'un soumissionnaire, déçu de voir le contrat postal adjugé aux Mormons, est un fait établi. Brigham Young aussi était déçu de l'attitude des hommes d'affaires non mormons du Grand Bassin. Il trouvait que ces derniers, en se rangeant du côté des intérêts extérieurs, faisaient preuve d'hostilité et de déloyauté à son égard et ce sentiment conditionna, pendant un demi-siècle et plus, les relations d'affaires entre Mormons et non-Mormons.

Comment Brigham Young et son peuple allaient-ils riposter à l'attaque ? Ils estimaient qu'ils étaient, encore une fois, les jouets de la malignité du diable. Jésus avait dérangé les habitudes les mieux ancrées dans l'être humain, et Joseph en avait fait autant. C'était toujours la même chose. « Si, ici, ce n'était pas le Royaume de Dieu sur terre, disait Brigham, pensez-vous que le monde se liguerait contre nous ? Non... Le Royaume du Ciel est ici, et nous en faisons partie, ils sont furieux contre nous pour cette seule et unique raison [1]. »

Mais Brigham n'était pas quelqu'un à présenter l'autre joue. « Maudits, maudits soient ces hommes qui viennent ici se mêler

1. Les Mormons croyaient que les persécutions étaient non seulement inévitables mais utiles et salutaires. Brigham Young l'assure de nombreuses fois et un chapitre entier (chapitre 30) de la compilation de ses discours par Widtsoe est consacré à ce sujet. Un extrait suffira à montrer son attitude envers la question :
« J'ai entendu parler beaucoup de gens des souffrances qu'ils avaient endurées pour l'amour du Christ. Je suis heureux d'avouer que je n'en ai jamais eu l'occasion moi-même. J'ai eu beaucoup de bonheur, mais quant à souffrir, j'ai souvent comparé le fait, dans ma conscience et devant les congrégations, à un homme portant un vieux manteau, usé, déchiré, sale, auquel quelqu'un viendrait en apporter un beau, entièrement neuf. Voilà la comparaison que je fais, quand je pense à ce que j'ai souffert pour l'amour de l'Évangile. J'ai rejeté un vieux manteau pour en revêtir un neuf.
Aucun homme, aucune femme ne m'a jamais entendu parler de souffrance. 'N'avez-vous pas abandonné de magnifiques domaines en Ohio, en Missouri, en Illinois ? — Oui — Et n'en avez-vous pas souffert ? — Non, tout est allé pour moi de mieux en mieux ainsi que pour mon peuple '. » *Discourses*, 13, 147.

illégalement de mes affaires et de celles de mon peuple ! » Une troupe d'avant-garde arriva à Salt Lake City en septembre, sous les ordres du capitaine James Van Vliet. Brigham le reçut au Tabernacle, en présence de plusieurs milliers de Mormons. Le capitaine voulait savoir, évidemment, quel accueil recevrait ses troupes, si on les accepterait, si on leur donnerait des vivres et un emplacement pour leur camp.

Le capitaine Van Vliet se montra parfaitement courtois, et Brigham de même. Ce dernier expliqua clairement, cependant, que ses soldats ne seraient pas des mieux accueillis, qu'ils étaient considérés comme des envahisseurs et que, plutôt que de se rendre, les Mormons mettraient le feu à leur maison, comme les moscovites devant Napoléon, et se réfugieraient dans la montagne. Young alla même plus loin. Il entreprit de convaincre le capitaine de l'inconsistance des accusations portées contre eux. Il lui montra que les archives fédérales étaient complètes, intactes, qu'on ne les avait pas brûlées comme on l'avait dit. Après quelques jours, Brigham Young dit au capitaine qu'il lui fournirait une preuve indiscutable de la liberté dont jouissait le peuple mormon de quitter le royaume quand il le voulait. Il dit que, si le gouvernement fédéral voulait bien réitérer son offre de contrat, il proposerait à tous les Mormons de transporter gratuitement leurs biens et de leur donner des vivres, pour que chacun puisse se rendre là où il le désirerait. Il prévoyait que pour un seul qui s'en irait, il en viendrait mille autres. Il semble que le capitaine en fut également persuadé. En fait, Van Vliet en vint à croire que les rapports motivant l'attitude du président Buchanan avaient été forgés de toute pièce et il proposa de se rendre à Washington pour essayer d'arranger l'affaire. On accepta ses services.

Pendant ce temps, Brigham Young avait décrété la mobilisation générale. On rappela les missionnaires d'outre-mer. Pour la première fois en vingt ans, aucun missionnaire ne fut envoyé en Angleterre. L'immigration qui comptait mille personnes et plus l'été de 1857, tomba à un peu plus d'une centaine, l'année suivante. Les Mormons étaient rappelés de San Bernardino et de Carson Valley (là où quelques années après furent découverts les fameux filons aurifères) dans le Nevada.

La guérilla

On abandonna les relais du service rapide, si péniblement mis en place et à si grand frais. Quelque trois mille hommes formèrent

une sorte de milice, encore désignée comme la Légion de Nauvoo. Une avant-garde alla reconnaître les mouvements des troupes fédérales. Voici quelles étaient leurs instructions :

> « En allant se rendre compte des positions et des itinéraires des troupes, s'arranger en même temps pour les harceler par tous les moyens possibles. Faire n'importe quoi pour semer la panique au milieu de leurs bêtes, et mettre le feu aux équipages. Incendier le pays devant eux et sur leurs flancs. Les empêcher de dormir en les surprenant la nuit. Bloquer les routes en abattant des arbres, supprimer les gués partout où on le peut. Autant que possible, attendre, pour mettre le feu à l'herbage, que le vent souffle de façon à propager l'incendie autour des équipages... Ne pas tuer, mais détruire les équipages, semer la panique parmi les animaux, les faire fuir à chaque occasion [1]. »

Les solides Gallois et Écossais, les Anglais, Danois et Suédois, toujours considérés comme tellement pacifiques, s'étaient mués en combattants montagnards, rôle dans lequel ils se découvraient excellents. Les commandos, sous les ordres du major Lot Smith, réussirent à incendier trois convois et à capturer deux mille têtes de bétail.

Un soldat des troupes fédérales écrivait que, tous les soirs, avant d'installer le campement, il leur fallait éteindre des incendies. Et quelquefois, au milieu de la nuit, les Mormons faisaient une incursion dans le camp, simulant les Indiens, et dispersant tous les chevaux, pour que les soldats ne puissent pas les poursuivre.

Les troupes fédérales comptaient franchir les montagnes avant les premières neiges, mais la tactique employée pour les retarder rendait leur avance comparable, ils l'avouèrent eux-mêmes, à celle des Français devant Moscou. Résultat : les troupes furent obligées de camper misérablement pour l'hiver, dans les hautes Rocheuses, pendant que leurs ennemis rentraient, à leur grande joie, la plus belle récolte jamais faite en Utah de mémoire de Mormon.

1. Ces instructions du général Daniel H. Wells au major Joseph Taylor, datées du 4 octobre 1857, se trouvaient sur Taylor quand il fut prit ensuite par les troupes fédérales. Elles figurent dans un rapport au Congrès sur la « guerre » (House Executive Document 71, 35e Congrès). Quelqu'un se réjouissait beaucoup de l'attitude prise par les Mormons, c'était Samuel Colt, l'inventeur du fameux revolver. Il envoya à Brigham Young un élégant nécessaire pour deux revolvers. Et bientôt les Mormons fabriquèrent des armes identiques dans leurs ateliers. Fait qui souleva des commentaires. On se demanda si l'admiration de Colt pour Brigham Young ne lui avait pas inspiré de donner à celui-ci l'autorisation d'utiliser ses brevets. Ce point est débattu dans la biographie de Colt, par Jack Rohan, *Yankee Arms Maker* (New York, 1935).

Ces événements accrurent la résolution de Washington, qui passa avec les fournisseurs de l'armée des contrats d'une importance sans précédent pour le printemps de 1858, ce qui fit baptiser cette guerre par les journalistes de « Guerre des adjudicataires ». L'intendant général estimait que les convois de matériel et de ravitaillement auraient quatre-vingts kilomètres de long au printemps de 1858, si on les mettaient bout à bout. Mais avant même que ceux-ci soient arrivés en vue de la montagne, un homme mystérieux se présentait à Salt Lake, sous le nom du « Dr Osborne » et fut immédiatement introduit auprès de Brigham Young.

On découvrit que c'était un vieil ami, Thomas L. Kane, l'un de ces nombreux amis, eux-mêmes non mormons, qui se sont toujours présentés providentiellement au bon moment pour défendre les Mormons, agir comme médiateurs, et jeter des ponts par-dessus les pires abîmes. Il était allé voir le président Buchanan, exploitant l'effet produit par le rapport du capitaine Van Vliet, selon lequel la question pouvait se régler de façon pacifique, et Buchanan l'avait autorisé à examiner ce qu'on pouvait faire. Et comme on n'avait cessé de répéter, à Washington, que le principal objectif des troupes était d'installer là-bas un nouveau gouverneur, qu'il y en avait même un qui attendait dans les fourgons de l'armée en la personne d'Alfred Cumming, Kane fit la suggestion suivante : permettre à Cumming d'entrer pacifiquement dans le territoire et le nommer gouverneur. Young et ses conseillers, après trois jours et trois nuits de jeûnes et de prières, envoyèrent Kane auprès de Cumming avec mission « d'agir comme l'Esprit du Seigneur le lui commanderait ».

Départ dans le Sud

Mais Kane n'était pas plus tôt parti que Young et ses conseillers, « sous l'inspiration du Seigneur », déménageaient, eux et leur peuple, de Salt Lake City. On a fait pas mal d'hypothèses sur cette affaire, on s'est demandé s'il s'agissait d'un formidable effort destiné à gagner la sympathie publique ou d'un départ provoqué par la peur d'un changement de régime politique et de l'arrivée probable des troupes. Quelle qu'en fût la motivation, il est certain que, lorsque Kane revint dans la vallée avec Alfred Cumming, ils virent des chariots et des chariots remplis de Saints, se dirigeant vers le sud. Cumming se renseigna et, de plus en plus préoccupé, s'aperçut qu'on avait retiré les meubles des maisons, ainsi que les fenêtres, et que contre beaucoup de celles-ci était empilé de la

paille et du bois, prêt à prendre feu dès qu'on y approcherait une torche.

Brigham Young s'était porté à soixante kilomètres au sud, à Provo, où il avait établi un nouveau quartier général. Le temps qu'il accepte de revenir à Salt Lake pour des conversations, le gouverneur Cumming comprit que si les troupes fédérales envahissaient Salt Lake, elles ne trouveraient que ruines noircies sur lesquelles exercer leur domination. Cette certitude inspira aux deux hommes un respect mutuel, et tous deux — Brigham et Cumming — s'entendirent encore assez bien.

Ils adoptèrent la solution suivante : les troupes traverseraient Salt Lake mais ne l'occuperaient pas. Elles camperaient à Cedar Valley, à environ soixante kilomètres au sud-ouest, site peu prisé des Mormons. Mais le déplacement vers le sud continuait. Cumming tenta plusieurs fois de s'interposer, lançant des appels passionnés et il en parla avec instance à Brigham Young. Toutes les femmes et tous les enfants avaient virtuellement quitté le nord de l'Utah, des hommes avaient été envoyés en reconnaissance pour trouver des oasis dans le désert du Névada, quoiqu'il en existât fort peu. On parlait de s'en aller à Sonora, au Mexique, ou en Amérique du Sud, mais en réalité la « migration vers le sud », comme on la désigne dans l'histoire des Mormons, fut essentiellement limitée au sud de l'Utah.

Quand les troupes entrèrent à Salt Lake City, ils trouvèrent la ville déserte. Quelques soldats retirèrent leur chapeau comme à des funérailles. Personne ne songea à se livrer au pillage ou aux excès de toutes sortes, comme on en avait convenu en route. Seule la tristesse régnait partout.

« En vérité, c'était la cité des morts, la peste ou la famine aurait aussi bien pu être la cause de ce dépeuplement [1] », écrivit un correspondant et soudain la sympathie du monde se tourna vers les Mormons. Des gens qui préféraient quitter leurs maisons que de recevoir l'envahisseur, vivre dans les cavernes de la montagne plutôt que de se soumettre, qui seraient morts plutôt que de renoncer à leur liberté, pareilles gens, les Américains ne pouvaient les renier. Et ils ne furent pas peu nombreux en pays de Galles, et en Angleterre, en Écosse et en Scandinavie, en Allemagne et en France à se

1. Plusieurs soldats ont décrit l'apparence d'abandon de Salt Lake City. Ce passage est extrait du *Journal* du capitaine Albert TRACY, en date du 26 juin 1858. Publié dans *Utah Historical Quaterly* (XIII, 1945).

sentir envahir de fierté. Le président Buchanan déclara qu'il accordait un « libre et entier » et inconditionnel pardon et, bientôt, trente mille Mormons rentrèrent chez eux, Brigham Young le premier. Les troupes fédérales restèrent dans leur camp. Les Mormons, succédant aux fournisseurs de l'armée, leur vendirent des vivres à des prix intéressants. Les trois mille cinq cents soldats du camp Floyd, à Cedar Valley, furent une source de profit pour les Mormons jusqu'à l'époque de la Guerre Civile, qui éclata trois ans après leur arrivée; alors ils furent rappelés à l'Est et laissèrent, en partant, des stocks importants qu'ils cédèrent à bas prix.

Mountain Meadow

Brigham Young et ses conseillers n'avaient aucun moyen de le savoir, mais une tragédie se déroulait pendant ce temps au sud de l'Utah. Au moment où Brigham rencontrait le capitaine Van Vliet, un messager accourait, de la région où les Mormons s'efforçaient d'extraire du fer. Il raconta qu'un convoi de cent vingt personnes, se dirigeant sur la Californie, était arrivé là-bas. Ces émigrants venaient du Missouri et de l'Arkansas et s'étaient vantés d'avoir participé au meurtre de Joseph Smith. Les voyageurs de l'Arkansas clamaient qu'ils étaient au courant de la mort de Parley Pratt, justement survenue cette année-là dans leur État.

Il n'y a pas de raison de penser, aujourd'hui, qu'il y ait eu la moindre vérité dans ces histoires. La « populace », responsable de la mort de Joseph Smith, avait été soigneusement identifiée, et Parley Pratt avait succombé, après qu'un homme eut déchargé sur lui son revolver, prétendant que sa femme l'avait quitté pour rejoindre les Mormons, à l'instigation de Pratt. Mais les Mormons d'Iron County n'avaient pas les moyens de contrôler ces histoires, et les voyageurs se rendaient de plus en plus désagréables; ils traitèrent de prostituées les femmes des Mormons, ils empoisonnèrent les puits des Indiens, et ils menacèrent de se joindre aux troupes fédérales.

Brigham Young, qui avait bien des soucis de son côté, conseilla la prudence et la conciliation : par tous les moyens pacifiques possibles, faire traverser l'Utah aux voyageurs et les diriger sur la Californie. Les protéger, même s'il fallait pour cela en appeler à tous les Mormons du sud de l'État. Mais ces conseils arrivèrent trop tard.

Les bêtes des Indiens étaient mortes d'avoir bu l'eau empoisonnée des puits, cela, en plus de l'hostilité manifestée par ces blancs contre leurs amis mormons, les irrita grandement. Ils attaquèrent le groupe d'émigrants; plusieurs de leurs guerriers furent tués; ils demandèrent alors aux Mormons de les aider et il fait peu de doute que beaucoup avaient fortement envie de venir à la rescousse. Pourtant, ils envoyèrent un groupe de parlementaires au camp ennemi, firent monter tous les enfants dans les chariots, et se mirent en devoir de diriger les adultes sur Cedar City, à plus de cinquante kilomètres de là. En route, les Indiens fondirent sur le convoi et, comme on le découvrit plus tard, aidés de quelques Mormons, tuèrent tous les émigrants en moins de quelques minutes. Seuls les enfants furent épargnés.

L'affaire était connue dans l'Ouest, jadis, sous le nom de Massacre de Mountain Meadow. Elle fut rapportée à Brigham Young comme perpétrée par les Indiens, et il le crut. Mais, dans les années qui suivirent, on se posa des questions et une enquête révéla que quelques Mormons avaient agi avec cruauté et violence comme complices des Indiens; un profond sentiment de honte s'empara de tous les Mormons, tandis que les anti-Mormons faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour grossir la faute et attiser le malaise. Vingt ans après, des enquêtes ayant été menées à l'échelon de l'État et à l'échelon fédéral, John D. Lee, délégué du gouvernement auprès des Indiens pour la région sud de l'Utah, et Mormon éminent, fut exécuté pour avoir participé à l'affaire.

Encore aujourd'hui, les Mormons répugnent à penser au massacre de Mountain Meadow ou à en parler; ils ne le font que parce que, de temps en temps, on exhume des souvenirs de cette histoire [1]

1. « Les Mormons dénoncent le massacre de Mountain Meadow, et tous les actes ayant un rapport quelconque avec cette affaire, tout aussi ardemment et honnêtement que n'importe qui d'autre au monde. Les preuves en sont nombreuses et il faut considérer cela comme un fait historique. » H. H. BANCROFT, *History of Utah* (San Francisco, 1891).

CHAPITRE XVIII

Place aux loisirs

Il a tellement été question, jusqu'ici, de famine, de dangers et d'autres choses aussi négatives que le lecteur risque d'avoir l'impression que la vie des Saints était des plus saumâtres. Or, bien au contraire, tous les visiteurs qui se sont rendus à Sion, dès les premiers temps, ont parlé de la gaieté qui régnait partout. Certains sont allés jusqu'à dire que les Mormons semblaient toujours fredonner quelque chanson dans leur cœur, et cela même au milieu d'un océan de difficultés. Suivant la règle établie par Joseph Smith, Brigham Young les exhortait souvent à sourire et à se montrer gais et aimables.

Aux jeunes parents, il disait : « L'enfant aime voir sa mère sourire, mais il déteste la voir froncer les sourcils. » Il conduisait souvent la danse et lorsque des non-Mormons le critiquaient, affirmant que c'était inconvenant, il répondait :

> « Je veux que l'on comprenne clairement que jouer du violon et danser ne fait pas partie de notre culte. On pourrait demander alors : pourquoi s'y adonner ? Ma réponse est que le corps doit suivre l'esprit.
>
> « Mon esprit travaille autant qu'un bûcheron, et cela sans arrêt; voilà la raison pour laquelle j'aime ces passe temps — ils me donnent l'occasion de me secouer, d'exercer mon corps pendant que mon esprit se repose. Dans quel but ? Pour acquérir de la force, pour me régénérer, me rendre plus rapide, plus vif, plus animé de façon que mon esprit ne s'use pas. L'expérience nous montre que le plus grand nombre des habitants, sur terre, s'use le corps sans s'user l'esprit, et ce, par les souffrances qu'ils endurent en travaillant dur, en vivant dans le malheur, la pauvreté et le besoin.

« Tandis que d'un autre côté, une grande partie de l'humanité s'use le corps sans peiner physiquement et seulement d'anxiété. Mais parmi les hommes qui travaillent exclusivement dans le domaine de l'intelligence, il y a peu d'esprit qui ait assez de force pour tout supporter. L'esprit se surcharge peu à peu et, si tel est le cas, il commence à user le corps qui ne tardera pas de s'effondrer par manque d'exercices appropriés. Voilà la raison pour laquelle je crois à ce que je fais et que je le pratique [1]. »

Le théâtre de Salt Lake City

Ses détracteurs ont trouvé parfois qu'il donnait trop la priorité à la gaieté d'esprit et cite le cas où il fit édifier un théâtre avant un temple. Le fait est qu'on commença la construction d'un temple, tout au moins qu'on en fit le projet, dès le début de l'installation en Utah, mais dans l'esprit des Mormons, ce temple devant durer des siècles, il fallait procéder sans hâte avec les meilleurs matériaux possibles. Pendant ce temps, une « maison des dotations » de fortune était installée pour y accomplir les formalités obligatoires, ou dotation, cérémonie ayant lieu au temple.

Mais construire un théâtre c'était rester fidèle à la doctrine de Joseph Smith selon laquelle « les hommes sont pour avoir de la joie ». Et ceux qui venaient vivre en ces confins de l'Amérique de l'Ouest étaient jeunes d'esprit et non pas acariâtres. D'ailleurs, dans l'Ouest, à cette époque, ne cessait de vibrer une cacophonie de violons et de guitares, d'où un style prit forme peu à peu, la « musique de l'Ouest », facilement reconnaissable en ce qu'on y discerne des cadences de vieux airs de danse écossaise, irlandaise et scandinave. Les Mormons se montraient un peu plus puristes à propos de musique par le fait même que beaucoup d'émigrants étaient d'habiles musiciens et même des choristes exercés, et qu'au moins pendant un certain temps, ils ne se laissèrent pas influencer par la musique folklorique du Nouveau Monde.

L'occupation par les troupes fédérales, la migration vers le sud, et les traumatismes causés par le conflit inspirèrent à Brigham Young et à ses conseillers l'idée de faire quelque chose pour alléger un peu l'atmosphère. Aussi, bien qu'on eût grand besoin d'un temple et que le premier Tabernacle, ou lieu de réunion, fût devenu trop petit depuis longtemps (il ne pouvait pas contenir

1. Brigham Young parla souvent des avantages à retirer des distractions en société. Ce passage est extrait de *Discourses*, 1, 30.

trois mille personnes) temple et tabernacle passèrent au second rang et on fit accélérer la construction du théâtre de Salt Lake City.

Commencé en 1861, il fut achevé en 1862, pour une somme totale de 100 000 dollars. Aux Mormons de Londres ce bâtiment sembla familier; chose bizarre, en effet, il avait été construit à peu près sur le modèle du théâtre de Drury Lane, le théâtre royal, édifié au XVIIe siècle, mais rénové plusieurs fois par la suite.

Si, à l'époque, 1862, la ville de Salt Lake City ne pouvait se vanter d'avoir plus de vingt-cinq mille habitants, peu de grandes villes aux États-Unis possédait un édifice comparable à son théâtre. Brigham Young aimait souligner que les clous utilisés pour la construction avaient été fabriqués avec la ferraille laissée par les soldats des troupes fédérales.

C'était un vaste projet. Les plans en furent conçus par des architectes connaissant très bien les théâtres européens. Trois douzaines de menuisiers sculptèrent des motifs décoratifs aussi beaux que ceux qui ornent les édifices du Vieux Monde, tandis que maçons et tailleurs de pierre déployaient tout leur art.

Un voyageur qui visita Salt Lake City après avoir vu les principaux théâtres et opéras de Boston, New York, Philadelphie et Cincinnati raconta qu'il avait été vivement frappé

> « par la remarquable beauté artistique des motifs dorés et peints de la voûte, au-dessus de la scène, des corniches, des moulures entourant les loges d'avant-scène.
>
> « Le président Young, avec une juste fierté, m'assura que le travail ornemental, dans ses moindres parties, avait été réalisé de la main des Saints, habitants le pays. 'Mais vous ne vous rendez pas encore tout à fait compte de la façon dont nous dépendons peu de vous, gens de l'Est. Où croyez-vous que nous nous soyons procuré le lustre central, et combien pensez-vous que nous l'ayons payé ?' »

Le visiteur, F. H. Ludlow, dit qu'il était digne de n'importe quel fabricant de New York; c'était

> « apparemment, un cercle richement ciselé, autour duquel s'enroulait une plante grimpante dorée, avec ses feuilles et ses vrilles, et dont les fleurs étaient de flamboyantes lampes à pétrole, le tout étant suspendu par une massive chaîne d'or. Je répondis donc qu'il l'avait eu probablement pour un millier de dollars à New York.

« 'Parfait, s'exclama Brigham, c'est moi-même qui l'ai fait! Ce cercle est une roue de charrette, de ces ordinaires charrettes à bœufs de l'Utah. Je l'ai polie et dorée de mes propres mains. Elle est suspendue par une paire de chaînes à bœufs que j'ai aussi dorées, et les ornements dorés du support des lampes ont tous été découpés d'après mes dessins dans une feuille de fer-blanc [1]. ' »

Brigham Young avait sa loge au théâtre, équipée d'un fauteuil à bascule, et il y allait souvent tandis que ses enfants, chacun à leur tour, venaient s'asseoir sur ses genoux. Il estimait que le théâtre servait au bien public et quelquefois il désignait certains individus pour faire du théâtre comme il aurait désigné quelqu'un pour partir en mission. Et les jeunes gens qui désiraient faire une carrière théâtrale recevaient parfois ses encouragements.

L'une de ces « réquisitions » parvint aux destinataires ainsi libellée : « Chers Frère et Sœur Colebrook, voudriez-vous donner à votre fille Nellie la permission de jouer au théâtre ? Cela me ferait grand plaisir. Votre Frère. Brigham Young [2]. »

Le théâtre fut animé, pendant les premières années, par les talents de la région. Peu de grands acteurs consentaient à traverser plaines et montagnes à cheval ou en charrettes à bœufs pour se produire à Salt Lake. Mais, après la construction du chemin de fer, sept ans après l'ouverture du théâtre, beaucoup de grands acteurs firent étape à Salt Lake City où furent données régulièrement la plupart des pièces les plus courues du XIXe siècle.

Une histoire de théâtre

L'un de ces acteurs bien connus qui vint de l'est des États-Unis fut T. A. Lyne, qui avait joué à Nauvoo des années auparavant. Apprenant que Lyne se produisait à Denver, Brigham Young l'invita à Salt Lake pour diriger la petite troupe locale. Lyne fit jouer des succès comme *Othello*, *Richelieu*, *Guillaume Tell*, *Richard III* et *Pizzaro*. Lyne sollicita Brigham Young de jouer le rôle du grand prêtre dans Pizarro, lui faisant remarquer qu'il l'avait joué vingt ans auparavant, mais Young déclina l'offre.

1. Cette description du théâtre et les paroles du Brigham Young figure dans *The Heart of the Continent*, de Fitzhugh Ludlow (New York, 1886).
2. D'un discours d'Horace G. Whitney, chroniqueur dramatique du *Deseret News*, devant la Cleofan Society, Salt Lake City, 27 janvier 1925.

Annie Adams était une des actrices locales qui joua pendant plusieurs années les premiers rôles. Une fois, une figurante monta sur scène portant un bébé sur un grand plateau d'argent, le clou de la pièce *The Lost Child*. Cet événement passa dans les annales du théâtre comme la première apparition sur scène de la célèbre actrice américaine Maude Adams.

Un acteur qui vint à Salt Lake avant la construction du chemin de fer, George Pauncefort, avait acquis une grande renommée à la fois à Londres et à New York comme créateur du rôle d'Armand Duval dans *Camille*. Il fut le premier à jouer Hamlet au théâtre de Salt Lake, le 10 août 1864.

Brigham Young se plaignit que l'on jouât des pièces un peu trop tristes à Salt Lake; il voulait quelque chose d'un peu plus léger. Pauncefort répondit à ce vœu, sans préméditation de sa part, en donnant *Macbeth* quelques soirées après.

Pour rehausser le chœur des sorcières il leur adjoignit cent choristes du Chœur des Mormons. Le chef du chœur, mettant toute son âme et son cœur dans l'affaire et afin de mieux rendre les effets musicaux spéciaux de la scène, plaça dans les cintres quatre choristes qui devaient chanter en écho. Il était très fier de ce *quartet* qui venait d'arriver de Londres, mais des quartiers populaires.

Comme le chœur se mettait à chanter : « A l'écho, à l'écho », des cintres venaient des modulations aux significations bizarres. Le chœur continuait : « A l'écho d'une colline caverneuse. » Mais le *quartet* prononçant cette phrase avec l'accent des faubourgs de Londres [1] provoqua une explosion de rires et ce fut au moins un moment de franche gaieté [2].

Quand le chemin de fer parvint à Salt Lake, les grands artistes en tournée y firent régulièrement étape. Edwin Booth, Charles B. Hanford, Lawrence Barrett, J. H. Stoddard, Joe Jefferson, Denman Thompson, Julia Marlowe, E. H. Sothern, Modjeska, Maurice Barrymore et sa fille Ethel, David Warfield, William Gillette — les noms sont légions. Maude Adams revint plusieurs fois jouer les pièces qui lui valurent un renom international : *The Little Minister*, *What Every Woman Knows*, *Quality Street* et autres.

1. Le déplacement d'accent change le sens de la phrase en faisant un jeu de mots intraduisible en français (N. d. T.).
2. Raconté par Horace G. WHITNEY, chroniqueur dramatique du *Deseret News* et publié dans *Improvement Era* (1915).

Le Tabernacle

A peine avait-on inauguré le théâtre que commencèrent les travaux du Tabernacle, qui est peut-être la plus courue des attractions de Salt Lake et attire annuellement des centaines de milliers de touristes. Tout le monde reconnaît que la structure en est remarquable, surtout si l'on pense qu'elle sert journellement depuis un siècle.

L'architecte principal, Henry Grow, avait été constructeur de pont en Pennsylvanie, avant de s'installer à Salt Lake City. Il conçut l'idée de dresser une suite de piliers de pierres, comme les piles d'un pont, et de les relier d'arches en bois comme celles d'un pont. Il utilisa pour ce faire des gigantesques planches de bois — environ deux mille trois cents mètres cubes entrent dans la construction du Tabernacle — qu'on descendit de la montagne; bien trop épaisses pour y enfoncer des clous, il les ajusta à l'aide d'énormes chevilles de bois. Les extrémités et les joints furent serrés dans des bandes de cuir non tanné qui en séchant exercèrent une traction sur le tout, de sorte que la construction est aussi solide aujourd'hui qu'à l'époque où elle fut édifiée, entre 1863 et 1867.

Entre les arches, au lieu de laisser un passage à ciel ouvert, Grow posa une magnifique toiture en forme de dôme, formant ainsi une immense pièce sans support intérieur de soixante-quinze mètres de long sur quarante-cinq mètres de large où peuvent s'asseoir dix mille personnes. Les arches étaient, à l'origine, recouvertes extérieurement de bardeaux, mais on les a remplacés par une couverture ininflammable d'aluminium qui fait la fierté de la Compagnie de l'Aluminium d'Amérique.

Trois détails particuliers frappent généralement les visiteurs : d'abord, l'acoustique qui est excellente. Le guide en fait inlassablement l'expérience : les touristes restent tout au fond de la salle tandis qu'il monte à l'autre bout, en face d'eux, sur le podium et que de la hauteur de son épaule il fait tomber une épingle sur la balustrade de bois. On perçoit très clairement le moment où l'épingle heurte la balustrade. A une époque où dans le monde entier on critique tellement l'acoustique des salles les plus modernes et les plus coûteuses, il est vraiment remarquable que ce problème ait été si bien résolu et cela, il y a un siècle et dans les lointaines Rocheuses.

Ensuite les visiteurs remarquent l'orgue, et d'autant plus s'ils sont connaisseurs car il est répertorié comme l'un des plus grands

instruments du monde. Son histoire est curieuse. A Southampton, en Angleterre, un jeune garçon du nom de Joseph Ridges habitait juste en face d'un atelier où l'on fabriquait des orgues. Comme tous les enfants dans ce cas, il passait des heures à regarder les artisans travailler. L'un d'eux s'intéressa à l'enfant et lui apprit, en théorie et en pratique, la façon de faire le plan d'un orgue et de le construire.

L'orgue

Ridges ne se servit pas immédiatement de ce savoir, il s'embarqua d'abord pour l'Australie comme chercheur d'or. S'il n'y trouva pas beaucoup de métal jaune, il y rencontra des missionnaires mormons établis dans le pays depuis 1855. Après s'être converti, il fit le projet de construire un orgue. Comme c'était le premier que l'on construisait en Australie, cela attira l'attention et le président de la mission émit l'idée que ce serait un merveilleux cadeau à faire à Sion. Ridges accepta l'idée et les Mormons d'Australie réunirent l'argent nécessaire au transport sur l'Océan Pacifique jusqu'en Californie, sous la responsabilité de Ridges. Il fallut ensuite le charger sur quatorze chariots pour lui faire traverser montagnes et désert et l'amener jusqu'à Salt Lake, où il fut monté dans un bâtiment de briques, près du site actuel du Tabernacle.

Il servit beaucoup, mais au commencement de la construction du nouveau Tabernacle tout le monde trouva qu'il fallait un instrument plus grand; Brigham Young consulta donc Ridges qui vivait maintenant à Salt Lake City. Ridges ébaucha un plan et le montra à Young qui lui dit : « Joseph, si tu construis cet orgue, on te donnera tout ce qu'il te faudra. »

Ridges raconte ce qui suit :

« Nous n'avions rien que du bois, à cette époque lointaine, en Utah; je me rendis donc à Boston et à New York pour acheter du matériel pour une somme de 900 dollars — c'était tout ce dont l'Église pouvait disposer.

« C'est ainsi que tout commença. Je revins à Salt Lake City par la vieille route des relais avec tout mon matériel et je me construisis un atelier, à l'intérieur des murs du Tabernacle. Le président Young me demanda combien allait peser l'instrument. Je lui répondis entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix tonnes, il fit donc bâtir une estrade assez solide pour supporter le

tout. Dans l'atelier, je construisis un modèle réduit, et chaque tuyau du véritable instrument fut contrôlé, réglé, accordé d'après le modèle.

« Pendant un moment nous nous sommes demandés si le bois des canyons de l'Utah conviendrait. Je partis dans le nord et le sud du pays avec un charretier, et ensemble nous avons choisi et halé presque tout le bois qui servit à la construction de l'orgue. Ce ne fut presque excluvivement que du pitchpin. A Grass Creek, je me souviens que mon charretier et moi-même nous échappâmes de justesse aux Indiens, très hostiles dans certaines parties de l'État.

« Mais, à la fin, nous avions rentré assez de bois à l'intérieur des murs du Tabernacle et l'année suivante, pendant que se construisait la toiture, la première pièce de bois de la charpente de l'orgue fut mise en place.

« Or il n'y avait personne en Utah qui eut la moindre idée de ce qu'était l'art de construire un instrument de ce genre. Je fus obligé de guider, à chaque pas, chacun des dix assistants qu'on m'avait donnés. Les arbres avaient été sciés à la scierie du président Young et, dans de grosses pièces de bois ayant une épaisseur d'un demi-tronc d'arbre, il nous fallut scier chaque morceau et les ajuster un par un.

« Pas étonnant que la tâche nous prît des années. Il nous fallut douze ans pour l'achever. Une fois terminé, l'orgue comportait 2 000 tuyaux presque tous de bois et mesurant de soixante centimètres à neuf mètres soixante de haut. Le plus gros, celui de neuf mètres soixante, fait trembler les sièges dans la salle en résonnant. Ce fut le plus difficile à régler et à accorder. On travailla un mois pour que le son en soit parfait. Une fois, je reçus la visite de quinze membres de la congrégation de Henry Ward Beecher de New York, ils me dirent qu'ils venaient d'acheter un orgue qu'ils supposaient être le plus grand du pays, mais ils durent convenir que l'orgue du Tabernacle était supérieur. Souvent, je recevais des encouragements de ce genre, autrement je n'aurais jamais pu travailler ainsi pendant douze ans [1]. »

Cet orgue a été agrandi et reconstruit plusieurs fois au cours des cent dernières années et aujourd'hui il n'a pas moins de dix

1. Ridges raconte cette histoire dans son Journal, citation faite par J. SPENCER CORNWALL dans *A Century of Singing* (Salt Lake City, 1958), excellent ouvrage sur le Tabernacle et le chœur, par un chef qui conduit ce chœur de longue date.

mille tuyaux, mais beaucoup des originaux sont restés, y compris le plus puissant, celui de neuf mètres soixante, que Joseph Ridges creusa dans le tronc d'un pin géant.

Le chœur

La troisième merveille, véritable merveille du monde, est le chœur du Tabernacle. Les Mormons ont toujours eu des chœurs. On a remarqué qu'un chœur se fit entendre à la dédicace du temple de Kirtland, en Ohio, l'année 1836.

Onze ans plus tard, dans un grossier abri de bois recouvert de branchages, et pour cette raison baptisé « la Charmille », eut lieu la première conférence de l'Église dans le Grand Bassin, et les archives, rapportent que « le chœur » chanta en donnant même le nom des cantiques. Il y en avait un qu'on avait chanté aussi pour la dédicace du temple de Kirtland : « L'esprit du Dieu Saint brûle comme une flamme. » Les conférences sont importantes. Elles ont lieu deux fois par an; c'est une occasion de critiquer le travail accompli, d'appuyer les autorités religieuses et de prévoir les activités futures. Elles durent trois ou quatre jours, quelquefois plus, et le chœur actuel tire son origine de ces groupes qui s'assemblaient pour donner à la conférence une note sacrée et plus joyeuse.

Comme pour tant d'autres aspects de la vie de l'Ouest, la venue des émigrants du Vieux Monde a beaucoup fait pour le chœur. Par exemple, le 8 octobre 1866, un convoi de quarante-neuf chariots arrivait à grand fracas du canyon Emigration. Ils étaient trois cents personnes, principalement des Norvégiens, et, parmi eux un chœur magnifique de vingt-cinq personnes.

On peut dire que le chœur des Mormons remonte à la fondation de l'Église. Ce qui lui donne bien cent ans d'âge, mais comme on ne cesse de recruter de nouveaux éléments à mesure que les anciens choristes s'en vont, on pourrait dire que c'est toujours un *nouveau* chœur, et c'est un des secrets de son durable succès. Il comprend maintenant trois cent soixante-quinze membres et à n'importe quel moment donné la moitié environ des choristes le sont depuis cinq ans ou moins. Ainsi les traditions sont-elles maintenues, mais les participants sans cesse renouvelés.

Un visiteur assis dans la salle du Tabernacle, face à tous ces visages, pourrait se demander quelle force unit pareil échantillon de la société américaine de l'Ouest, hommes et femmes, pour en

faire, comme le reconnaissent les plus éminents critiques musicaux internationaux, sans doute le premier chœur du monde. Y participent banquiers, policiers, téléphonistes, coiffeurs, docteurs, professeurs, infirmières, pas mal de maîtresses de maison — en vérité presque toute la gamme des professions et des métiers les plus courants de l'heure.

Car ces chanteurs, à quelques exceptions près, ne sont pas des musiciens professionnels. Ils se réunissent tous les jeudis soir, pour s'exercer, et tous les dimanches matin pour les émissions radiophoniques diffusées dans la nation entière, quand ce n'est pas dans le monde entier. Ils sont donc très accoutumés à chanter avec l'Orchestre de Philadelphie ou l'Orchestre Philharmonique de New York, sous la baguette de grands chefs d'orchestre, dans des partitions très difficiles.

Les chefs de chœur les plus éminents

Le chœur a eu la chance d'avoir toujours des chefs de grande classe. Ces dernières années, depuis l'apparition de la radiodiffusion qui l'a rendu très populaire, il y a eu deux chefs : J. Spencer Cornwall, qui le dirigea pendant vingt-deux ans, de 1935 à 1957, très connu et apprécié du monde de la musique, et Richard P. Condie, qui lui succéda, après avoir été son principal assistant pendant vingt ans. Le professeur Condie a une formation musicale excellente et cosmopolite. Il sort du Conservatoire de Nouvelle Angleterre, à Boston, et de l'école de Fontainebleau, en France. Il a chanté dans des opéras, en Europe et aux États-Unis, et il est actuellement professeur de musique à l'Université d'Utah depuis de nombreuses années.

On savait depuis longtemps que les Mormons avaient un grand chœur, mais ce n'est qu'en 1890 qu'il devint une sorte d'institution nationale. C'est cette année-là que le professeur Evan Stephens en fut nommé le chef. Il fit passer le nombre des choristes de deux cents à trois cents et accepta bientôt de se produire en dehors de l'Utah. La première grande tournée eut lieu à la fin de l'été de 1893, quand le chœur s'embarqua pour l'Exposition Colombienne ou Exposition mondiale de Chicago. Il s'arrêta plusieurs fois en route; la plus intéressante de ces étapes fut sans doute celle d'Independence, en Missouri, chef-lieu du comté de Jackson, d'où les Mormons, cinquante ans auparavant, avaient fui devant la populace hostile. Pour la circonstance, le maire et les autorités partici-

pèrent à une cérémonie de bienvenue, ce qui incita un journal de Kansas City à parler de « populace amicale ».

Le chœur et le monde extérieur

Cette tournée, suivie de bien d'autres sur la côte est et en Californie, révéla aux autorités religieuses qu'avec le chœur l'Église disposait d'un moyen efficace, bien qu'inhabituel, d'entrer en relation avec l'extérieur, et que, grâce à son répertoire, il était en mesure de relier les mystères d'une théologie étrangère et peut-être étrange aux non-Mormons, au monde familier des cantiques, oratorios et partitions d'opéra, tandis que l'évidente conviction des choristes pouvait aussi être un élément de communication intelligible.

Le chœur est mieux connu en Amérique en raison de ses émissions radiodiffusées hebdomadaires. Elles débutèrent vers 1925, quand la première station radiophonique fut installée à Salt Lake City. A partir du moment où cette station, KL 5, fit partie du réseau national, les émissions furent retransmises dans tout le pays. Le programme de cette première émission passa sur le réseau national le 15 juillet 1929.

Elle remporta de suite un grand succès et fut saluée par de nombreux critiques. Le chœur conserve son émission du dimanche matin, malgré les changements de réseaux. Il est donc facile de comprendre que, ses émissions durant depuis trente ans, le chœur soit des plus connus et des plus populaires, et pas seulement aux États-Unis. Chaque semaine, *La Voix de l'Amérique* reçoit les enregistrements de ces émissions, dont elle fait de nouvelles bandes avec présentation et traduction en différentes langues étrangères, qu'elle diffuse par ses puissants émetteurs dans le monde entier, ou qu'elle envoie aux stations qui lui en font la demande.

C'est en raison de ce passé et de l'accueil qui lui fut toujours réservé dans son propre pays que les autorités religieuses des Mormons décidèrent d'envoyer le chœur en Europe au cours de l'été de 1955, à un moment où ils désiraient redonner de l'élan aux missions d'outre-mer. On peut s'imaginer ce que fut l'organisation de ce voyage de six cents personnes, chanteurs, solistes, organistes, techniciens électroniciens, régisseurs et autres organisateurs. Mais on arriva au bout de la tâche et le chœur fit grand honneur à l'Église.

Quand la télévision se répandit, le chœur fut de nombreuses fois télévisé. Il ne se passe guère de fête de Noël ou de Pâques sans qu'il figure dans un ou plusieurs des programmes les plus importants. La « United States Information Agency » a fait deux films à l'usage des programmes télévisés pour l'étranger; le chœur parut dans la première émission internationale relayée par Telstar. Le Tabernacle est équipé du matériel le plus moderne nécessaire à ce genre d'émission télévisée.

En plus de cela, les disques *Columbia* enregistrés par le chœur sont très demandés. L'un d'eux, *The Battle Hymn of the Republic*, avec l'orchestre de Philadelphie et Eugène Ormandy au pupitre, fut le disque préféré des jeunes pendant un temps, tandis que des œuvres plus sérieuses, comme *Le Messie*, également avec l'orchestre de Philadelphie, se range parmi les enregistrements les plus remarquables.

Les critiques élogieuses parues dans la presse ne se comptent plus, cela va sans dire. En faire la liste remplirait un volume. A ce propos l'éditorial qui parut dans *Life*, le 26 juillet 1954, est typique :

« Avant la bombe H, l'ère atomique, la seconde guerre mondiale, avant « la longue présidence [1] », avant Hitler, avant que les Japonais envahissent la Mandchourie, avant la Grande Dépression et même encore avant le krach de Wall Street, il y a bien, bien longtemps, le 15 juillet 1929, un grand chœur de trois cent soixante-quinze voix commença à faire entendre ses émissions d'une côte à l'autre de l'Amérique, à partir du Tabernacle de Salt Lake City. Depuis, chaque dimanche, été ou hiver, qu'il pleuve ou qu'il neige, que ce soit la guerre ou la paix, il n'a jamais manqué de diffuser sa demi-heure de musique ancienne ou moderne, de Bach, de Hændel et de tout le répertoire de la musique sacrée de la Chrétienté, des chants les plus aimables aux plus majestueux en passant par ceux qui donnent la chair de poule. Et derrière ces trois cent soixante-quinze voix un orgue vibre de ses dix mille tuyaux.

« Comme la vaste salle dans lequel il chante, le chœur du Tabernacle a été fondé il y a un siècle par Brigham Young. C'est le plus ancien des programmes des ondes nationales. Ceux qui le connaissent déjà n'ont pas besoin qu'on leur expose les raisons pour lesquelles il faut l'écouter, ni qu'on leur présente... ce

1. Celle de F. A. Roosevelt (1933-45) (N.d.T.).

chœur aux voix disciplinées de paysans, grand-mères, hommes d'affaires, étudiantes et autres fervents Mormons qui lui donne son immense volume.

Des millions d'auditeurs l'écoutent, et des millions, nous l'espérons, continueront à le faire dans les années à venir. »

L'une des caractéristiques de l'émission, et cela presque depuis le début, c'est « La Parole sur les ondes », bref sermon, parfois sur un sujet d'actualité, mais ayant surtout trait, ce qui est caractéristique, aux différentes étapes de l'expérience humaine : l'éducation des enfants, la vieillesse, la bonté, la sincérité, etc.; il s'adresse à tous les auditeurs, tout en abordant le sujet du point de vue mormon. Aucune tentative de prosélytisme dans ces causeries, mais l'attachante sagesse de l'orateur, Richard L. Evans, incite beaucoup de gens à s'informer plus amplement; et si grand est l'intérêt qu'il suscite qu'on a publié plusieurs tomes de ces causeries.

Ainsi reconnu, le chœur est aujourd'hui mieux placé que jamais pour participer à l'œuvre missionnaire, en donnant au monde une image attrayante et séduisante de la société des Mormons.

CHAPITRE XIX

L'ère du chemin de fer

Dès qu'Abraham Lincoln eut succédé à James Buchanan comme président des États-Unis, Brigham Young lui envoya un émissaire afin de chercher à savoir quelle serait son attitude vis-à-vis de la « question mormone ». Celle-ci n'était pas étrangère à Lincoln. Étant jeune, comme membre du corps législatif de l'Illinois, il avait participé à l'octroi de la charte, d'un libéralisme inaccoutumé, à la ville de Nauvoo, il était donc au courant des principaux faits de l'histoire des Mormons. Mais les États du sud ayant fait sécession, la guerre était commencée, et Lincoln devait s'occuper d'affaires plus graves. En outre, Brigham Young avait profité de la mise en service toute récente du télégraphe pour lui envoyer le télégramme suivant : *L'Utah ne fait pas sécession, mais reste fidèle à la Constitution de son pays, naguère heureux.*

Lincoln réfléchit donc un instant, puis se tournant vers son interlocuteur mormon il lui répondit :

> « Quand j'étais enfant, sur les terres que nous cultivions en Illinois, il y avait beaucoup de bois à enlever. Parfois, il nous arrivait de trouver un arbre tombé, trop dur pour être scié, trop humide pour être brûlé et trop gros pour être déplacé; de sorte que nous étions obligés de labourer tout autour. C'est ce que j'ai l'intention de faire avec les Mormons. Retournez dire à Brigham Young que, s'il me laisse tranquille, je le laisserai tranquille [1]. »

Il apparut bientôt que l'attitude de Lincoln fut celle du pays tout entier. Les Mormons connurent donc quelque répit dont ils profitèrent pour faire le point et, examinant la décennie passée, ils

1. *The Rocky Mountain Saints.* T. B. H. STENHOUSE (New York, 1873).

s'aperçurent qu'en dépit des années de famine et des années de « guerre » contre Buchanan, leur communauté n'avait cessé de croître. En fait, leurs archives montraient que la période allant de 1850 à 1860 avait été la meilleure de toutes et que les émigrants étaient venus en plus grand nombre les années où on n'avait pu leur fournir que des charrettes à bras pour faire le voyage, période où la sécheresse et les sauterelles sévirent plus particulièrement. Les archives de l'Église indiquent qu'on baptisa quarante-trois mille trois cent quatre personnes en Angleterre pendant cette décennie, et que douze mille trois cent cinquante-cinq émigrèrent en Utah!

L'une des raisons réside dans le fait que Brigham Young, Heber Kimball, John Taylor, Wilford Woodruff, en vérité, virtuellement tous les principaux chefs mormons, étaient allés en mission en Angleterre ou en Europe et qu'ils avaient constamment poussé à l'émigration. Sauf pendant les périodes de cruelles épreuves, ils s'efforcèrent d'envoyer tous les ans, en Angleterre, vingt-cinq à cinquante missionnaires et le Fonds d'émigration contribuait à la dépense. C'est ainsi que, tous les automnes, la communauté installée en Utah s'augmentait d'un nouveau contingent d'émigrants convaincus, dont beaucoup, le plus grand nombre, venaient d'Angleterre.

Les années où le nombre des arrivées atteint un maximum furent 1854, où l'on en compta deux mille cent; 1855 où deux mille six cent quatre-vingt-six émigrants s'installèrent en Utah et 1856 où le nombre atteint deux mille quatre cent trente-quatre. Les années les moins favorables furent 1858 et 1859, lorsque la « guerre » freina l'émigration. Mais, de 1860 à 1869, l'émigration se poursuivit à un taux élevé, en dépit de la Guerre Civile, avec une moyenne de mille émigrants par an.

Une émigration modèle

Tout le monde se déplaçait beaucoup à l'époque, même les non-Mormons, et les conditions dans lesquelles on voyageait étaient le sujet de vives critiques. Mais l'organisation de l'émigration mise au point par les Mormons était considérée, elle, comme un modèle. Une commission parlementaire anglaise examina la question en 1854, et conclut que

> « ... sous le rapport du confort et de la sécurité, il est impossible de compter sur aucun bateau, soumis aux lois protégeant les passagers, au même degré que sur ceux qui dépendent de l'agent

mormon. Les passagers mormons forment une grande famille, volontairement et fortement disciplinée, qui prend toute disposition nécessaire à l'installation, à la bienséance et à la paix interne [1]. »

Dans son livre, *The Uncommercial Traveler*, Charles Dickens raconte qu'au cours d'une visite des quais de la Tamise, il a vu un bateau mormon :

« Je montai à bord, afin de témoigner contre eux s'ils le méritaient, comme j'en étais persuadé; à mon grand étonnement ils ne le méritaient aucunement; et ni mes dispositions ni mes tendances ne me poussaient à être un témoin bien honnête. J'examinais l'*Amazone*, me trouvant alors dans l'impossibilité de nier qu'une influence remarquable avait produit un résultat remarquable, ce que des influences mieux connues réussissent rarement. »

Dickens rapporte qu'en plus des huit cents passagers de l'Amazone, l'agent mormon lui dit que mille avaient embarqué la veille à Liverpool. Tel était le flux de l'émigration, source venant sans discontinuer rafraîchir le désert de l'Utah. Une fois à Salt Lake City, les émigrants découvraient qu'on avait besoin d'eux dans les nouvelles colonies. De 1860 à 1870, cent cinquante nouvelles agglomérations au moins furent établies sur les arêtes des montagnes, partout où l'on pouvait trouver une vallée commode à irriguer. Certaines se trouvaient même en Wyoming, en Colorado et en Nevada.

En arrivant à Sion, les voyageurs découvraient une société extrêmement différente de celle qu'ils avaient quittée, en fait très différente de n'importe quelle société chrétienne. C'était assez pour susciter l'intérêt, non seulement aux États-Unis, mais aussi à l'étranger; en conséquence, beaucoup d'écrivains entreprirent ce long voyage, les uns après les autres. L'un des récits les plus intéressants est celui du botaniste français bien connu, Jules Rémy. Comme homme de science, il abordait tout nouveau fait social avec un certain détachement. De plus, venant des îles Hawaii, il était prêt à considérer les relations maritales d'un point de vue ne correspondant pas obligatoirement avec l'éthique puritaine.

Rémy mit cinquante-huit jours pour venir de Sacramento, et

1. Dans une note accompagnant ses commentaires sur l'émigration des Mormons et son organisation, DICKENS cite ce passage d'un rapport du Select Committee, de la Chambre des Communes, en 1854.

subit bien des épreuves, même pour un voyageur de l'époque; à son arrivée, il ressemblait plus à un misérable vagabond qu'à l'éminent savant qu'il était. Quelques jours s'écoulèrent avant de pouvoir établir sa véritable identité et, pendant ce temps, on le regarda avec un certain soupçon; mais, une fois reconnu, les habitants de Salt Lake se hâtèrent de faire amende honorable.

Même les portes de la maison de Brigham Young lui furent ouvertes et les Mormons firent tout pour lui exposer leur cause le plus franchement possible, dans l'espoir qu'il la défendrait honnêtement en France. Il s'y employa de son mieux et écrivit, aux environs de 1855, l'une des études les plus approfondies et les moins partisanes qui parurent sur le mariage plural pratiqué par les Mormons.

L'interview de Rémy

Rémy comprenait qu'en condamnant le mariage plural le monde extérieur se fondait, pour une grande part, sur l'hypothèse que, dans ce système, l'on forçait à se marier des femmes non consentantes. On condamnait les Mormons, on avait pitié de leurs femmes. Il jugea donc que, s'il pouvait présenter le point de vue féminin, il arriverait au cœur de la question et que l'intérêt serait capital. Il supposait que de parler avec les femmes mormones serait aussi difficile que de mener une enquête dans un sérail. A son grand étonnement, il découvrit qu'une fois reconnu et son identité établie, il lui était aussi facile de parler aux femmes mormones qu'à n'importe quelle femme de n'importe quelle société chrétienne.

Et il fut encore plus étonné de constater qu'elles approuvaient hautement la polygamie, ayant eu la chance de pouvoir converser avec l'épouse d'un Mormon éminent — certains ont pensé que c'était la femme de Brigham Young, bien qu'il n'en ait jamais rien révélé — assez cultivée et connaissant assez le monde pour parler librement avec lui.

> « Allons donc, me dit-elle, un soir, lorsque la conversation revint sur le sujet, pourquoi rougirais-je d'accepter ce dogme de notre foi que rejette la majorité des Chrétiens avec tant de mépris et de dédain. N'ai-je pas la Bible pour moi ? Cette Bible que j'ai été habituée à considérer comme sacrée depuis mon enfance, ne sanctionne-t-elle pas la polygamie ? J'y vois, dans cette Bible même, qu'un homme indiscutablement saint, l'ami de Dieu — un homme fidèle en toutes choses, un homme qui obéissait au

commandement de Dieu, qui est appelé dans le Nouveau Testament le Père des Fidèles — en un mot, qu'Abraham était polygame. Que quelques-unes de ses femmes aient été appelées concubines importe peu; elles n'en étaient pas moins pour cela ses femmes, et la différence d'appellation ne change rien à la chose. Et Jacob, son petit-fils, n'était-il pas aussi un homme de Dieu ? Le Seigneur ne l'a-t-il pas béni ? Ne lui a-t-il pas commandé d'avoir une nombreuse descendance et de se multiplier ? Eh bien, Jacob, si je ne me trompe, a eu quatre femmes qui lui donnèrent douze fils et une fille. Qui oserait dire que Dieu a jamais condamné ces mariages multiples, et les fruits qui en sortirent ? Les douze fils que Jacob eut de ses quatre épouses devinrent des princes, des chefs de tribus, des patriarches; et leurs noms ont été conservés par toutes les générations... A une période plus récente, je vois que la pluralité des épouses est conservée, sanctifiée par les lois de Moïse, et que tout est ordonné en conformité avec celle-ci. David le psalmiste avait non seulement plusieurs femmes, mais le Seigneur lui-même, parlant par la bouche de Nathan, lui dit que, puisqu'il était coupable d'adultère avec la femme d'Urie, et qu'il avait commis un meurtre, il lui retirerait toutes les épouses qu'il lui avait données et qu'il les donnerait à l'un de ses voisins...

« Jugez si ce fait n'est pas concluant : dans cet exemple, Dieu condamne et punit l'adultère, tandis qu'il autorise et approuve le mariage plural. »

Rémy avoua que, bien que sa foi en ce qu'il considérait comme l'éthique chrétienne de la monogamie ne fût pas ébranlée par cette attaque, il découvrait en son professeur une zélatrice convaincue et indubitablement sincère, « dont l'ardeur de la discussion rehaussait la beauté naturelle ». Et, ne prenant même pas le temps de reprendre sa respiration, elle continua ainsi :

« La loi divine de la polygamie ouvre la porte à toutes les femmes vigoureuses, saines et vertueuses qui peuvent ainsi devenir les épouses honorées d'hommes vertueux et les mères d'enfants obéissants, vertueux, sains et vigoureux. Je vous demande, monsieur, quelle femme, dans toute la France, voudrait épouser un ivrogne, un débauché, un dépensier, un paresseux, un homme atteint de maladie héréditaire — quelle femme consentirait jamais à devenir une prostituée, ou à passer toute sa vie sans se marier, se privant ainsi de toute affection naturelle, si la polygamie

d'Abraham, ou en d'autres mots, la parole patriarcale de Dieu, était adoptée dans votre pays et reconnue par tous comme honorable et sacrée ?

« Examinez les résultats de l'abandon des lois sacrées du mariage (polygame) recommandées par Dieu; examinez les conséquences de l'adoption des lois de Rome, qui interdisent le mariage aux prêtres et aux nonnes, et ne permettent pas aux autres d'épouser plus d'une femme. Cette loi oblige nombre de femmes à passer leur vie dans *le célibat*, sans mari, sans enfants, sans amis pour les protéger et les consoler; et, bien plus, elle les condamne à une vie de pauvreté et de solitude, dans laquelle elles sont exposées à la tentation, aux liaisons coupables, à la nécessité de se vendre. L'homme, de son côté, qui a de gros moyens, les dilapide en secret avec sa maîtresse, de manière illégale, alors que la loi de Dieu aurait fait d'elle son épouse honorable. Tout ceci engendre meurtre, infanticide, suicide, remords, désespoir, misère, mort prématurée, avec le cortège inévitable des jalousies, cœurs brisés, dissensions au sein des familles ...[1]. »

Rémy fut très impressionné par ce torrent de paroles, mais il continuait à se demander si la polygamie finirait vraiment par triompher.

Sir Richard Burton

Rémy et d'autres voyageurs qui visitèrent l'Utah ont montré que cette jeune matrone exprimait l'attitude du plus grand nombre des femmes mormones, et que les maris polygames se considéraient comme légalement et religieusement liés à leurs femmes et complètement responsables de leurs enfants. Comme l'un d'eux le fit remarquer à un gouverneur fédéral :

« J'ai épousé mes femmes de bonne foi. Nous vivons ensemble depuis des années, persuadés de faire la volonté de Dieu. Et cela est vrai de tout le peuple mormon en général. Avant d'abandonner mes femmes comme des concubines et de rejeter mes enfants comme des bâtards, je combattrai le gouvernement des États-Unis de toutes mes forces. Que feriez-vous, Gouverneur, en pareil cas ? On dit qu'il répondit : La même chose [2] ! »

1. D'après *A Journey to Great Salt Lake City*, de Jules Rémy (Londres, 1861). L'un des meilleurs ouvrages de son temps sur la vie des Mormons.
2. Conversation de W. S. Godbe et du gouverneur J. Wilson Schaffer, rapportée par Stenhouse, *The Rocky Mountain Saints*.

Un autre voyageur de renom international arriva quelques années après Rémy, Sir Richard Burton, l'un des aventuriers et explorateurs anglais les plus fameux du XIXe siècle. Aujourd'hui, il reste dans les mémoires surtout comme traducteur des *Mille et Une Nuits*, mais lorsqu'il visita Salt Lake City, en 1859, il était célèbre pour avoir fait récemment le pèlerinage de la Mecque. Parlant couramment arabe et vêtu de longues robes, il était passé pour un mahométan et avait été admis dans le cercle des plus hauts dignitaires. Il avait vécu également aux Indes pendant un certain nombre d'années; en raison de ses expériences et de ses aventures au Proche-Orient, le fait d'avoir plusieurs femmes lui était devenu très familier et lui semblait parfaitement ordinaire. Après avoir ainsi couru le monde, il fit la connaissance de Brigham Young qu'il désarma immédiatement en lui proposant de se faire baptiser, avec ses longs vêtements, et d'être admis dans les sanctuaires du Temple. Young, très au fait des exploits de Burton chez les Arabes, prit cela pour une plaisanterie, ce que c'était, et lui fit remarquer qu'il était déjà très expérimenté dans ce genre de choses. Burton, séduit par Young, le compara aux autres personnalités dirigeant le monde.

> « La première impression que le Prophète me fit... ne fut pas celle d'un homme ordinaire, il n'a aucune des faiblesses ni la vanité qui caractérisent ordinairement les gens sortant de l'ordinaire. »

En même temps, les recherches qu'il faisait pour son livre, *The City of the Saints*, le conduisit à scruter le personnage de Joseph Smith. Ils étaient nombreux à Salt Lake City, dont Young, qui pouvaient donner des renseignements de première main sur le Prophète fondateur.

> « En Amérique, écrit Burton, M. Joseph Smith, selon l'opinion générale des anti-Mormons, est un coquin, tandis que son successeur, M. Brigham Young, selon la même haute autorité — la voix du diable, disent les Mormons — est une dupe, mais un honnête homme. »

Se référant sans doute inconsciemment à ses propres talents, il écrit ce qui suit :

> « Je peux difficilement arriver à croire qu'une simple imposture, dont le vrai motif est la faiblesse, puisse déterminer de grands événements. Le zèle, l'enthousiasme, le fanatisme, violents et agressifs de nature, expliquent mieux l'influence anormale que

l'homme peut exercer sur l'homme. D'un autre côté, impossible de passer sous silence les charmes délicieux de la fraude et des stratagèmes, le plaisir incessant que prennent certains esprits à ruser au long de la vie, à cacher leur véritable moi aux yeux des autres, à jouer un rôle jusqu'au moment où, par habitude, il devient une seconde nature. Selon des personnes sans préjugés, M. Joseph Smith est un homme de réel génie, de grand courage, d'une invincible persévérance, d'un zèle brûlant, d'un grand tact, d'une grande ferveur religieuse, d'une fermeté extraordinaire, et remarquablement doué pour gouverner les hommes. On concède que, s'il n'avait pas cru, inébranlablement, invinciblement, à ses prétentions et à sa « Divine Mission », il aurait probablement renoncé à la tâche ingrate de prophète et cherché refuge, contre les persécutions et les souffrances, dans la vie privée, en exerçant un métier honorable. Quoi qu'il en soit, il a certainement pris place parmi les notabilités du monde — il a laissé son empreinte dans les sables du temps [1]. »

Burton, l'homme du vaste monde, que rien ne pouvait choquer, mais que tout intéressait, essaya de trouver aux Mormons du XIXe siècle une place dans le grand tableau des religions anciennes pour les identifier; mais ce fut en vain, ils étaient uniques!

Situation sociale de la femme

Les Mormons n'attribuaient pas aux femmes une situation secondaire dans la société — et Burton fit nettement la différence entre eux et les sociétés orientales et occidentales qui opprimaient les femmes et qui s'occupaient fort peu de philosophie, sinon celle de « s'enrichir rapidement ».

Brigham Young avait cinquante-huit ans quand il s'entretint avec Burton et, quoique le jugement prononcé par celui-ci sur Joseph Smith remportât son approbation, il se montra peu communicatif sur le mariage plural et sur sa propre situation maritale; il avait à l'époque, dit-on, dix-sept femmes; on affirmait que neuf enfants lui étaient nés le printemps précédent et qu'il en avait tant qu'il était obligé d'avoir sa propre école.

Sa réserve était sans doute le fait de ses nouveaux projets de

1. *The City of the Saints*, par SIR Richard BURTON (New York, 1862). L'un des meilleurs livres de l'époque, écrit par un observateur sérieux, qui ne se posait ni en ami ni en ennemi.

mariage. En effet, beaucoup s'amusèrent de le voir tomber amoureux d'une jeune femme de vingt-cinq ans, Amelia Folsom, et s'en montrèrent même peut-être secrètement ravis. Il se fit tailler la barbe, il porta de nouveaux habits. Amelia ne tarda pas à avoir sa propre maison et son propre équipage. Pas question de vivre à « Lion House » où vivaient la plupart des femmes de Brigham Young. On disait qu'il les avait presque toutes épousées à Nauvoo, immédiatement après le martyre de Joseph. A Salt Lake City, il n'en avait épousé que deux — Eliza Snow, poétesse et sœur de Lorenzo, et une jeune servante anglaise qui avait travaillé dans la maison sept ans et déclaré ensuite, avec insistance, que, selon la Bible, elle méritait sa récompense. Brigham jugea manifestement que sa cause était bonne.

Mais le mariage avec Amelia, en 1863, déchaîna les forces qui s'opposaient au mariage plural. Jusque-là, beaucoup des éminents voyageurs, curieux de l'Utah, avaient jugé cette coutume une erreur, aussi bien du point de vue économique que social, et ils estimaient qu'elle disparaîtrait au moment opportun. Les Mormons eux-mêmes reconnaissaient que, pour beaucoup d'entre eux, l'idée d'un « royaume » formant une enclave dans la confédération américaine n'était pas acceptable, quand bien même ce royaume serait celui de Sion.

Ils reconnaissaient, également que le mariage plural était probablement le seul obstacle insurmontable à l'admission de l'Utah dans l'Union des États américains. Comme État, l'Utah pourrait élire son propre gouverneur et bénéficier d'un haut degré d'autonomie. Comme territoire, son gouverneur était nommé par le président des États-Unis et son autonomie était limitée.

Le chemin de fer

En 1862, l'année précédant le mariage de Brigham avec Amélia, le Congrès vota une série de lois contre la polygamie. Brigham Young les jugea inconstitutionnelles, certains pensèrent que son mariage avec Amelia constituait une provocation délibérée. Mais une fois la Guerre Civile terminée, Brigham Young et les Mormons comprirent qu'ils allaient avoir à faire face à de nouvelles attaques. Le Nord triomphait; il était clair que l'extraordinaire industrialisation de l'Amérique s'était faite à grande allure; inévitablement, ce monde, trop occupé pour s'immiscer dans les affaires de Sion-Utah, ne le serait plus dans peu de temps. Le Cheval de Fer n'allait

pas tarder à traverser plaines et montagnes à la suite du télégraphe; il était certain que l'institution du mariage plural deviendrait bientôt une cause de friction.

Quelques Mormons espéraient que le chemin de fer passerait au nord ou au sud, c'est-à-dire emprunterait la Piste de l'Orégon ou celle de Santa Fe, les laissant tranquilles dans leur coin, mais les promoteurs recherchant les itinéraires les plus courts, il apparut que l'*Union Pacific* suivrait de près la vieille Piste des Mormons et que le *Central Pacific*, partant de la Californie et traversant, à l'est, les régions désertiques du Névada, le rejoindrait dans la partie nord de l'Utah. Alors les Mormons furent contrariés de ce que Salt Lake City fût laissée de côté de cette façon. L'arrivée du chemin de fer fut donc envisagée avec des sentiments mélangés. Mais, contrairement aux fidèles d'autres religions, perdus dans leurs rêves d'un autre monde, les Mormons, réalistes astucieux, savaient que le chemin de fer les rapprocherait de leurs missions étrangères, qu'il faciliterait l'immigration à laquelle ils attachaient tant de prix, qu'il mettrait à leur portée les marchandises qu'il leur fallait importer. En même temps, ils se rendaient compte que les transports par voie ferrée reviendraient cher, qu'il faudrait de l'argent liquide; plus question de se servir des chariots et des animaux de trait que l'Église se procurait grâce à la dîme. Et, d'avoir à régler les importations en argent liquide, réduirait encore le capital de l'Église, tellement nécessaire à la communauté.

Mais, par-dessus tout, ils craignaient que leur style de vie subisse l'influence de tous ces batailleurs, chahuteurs, gros buveurs et profiteurs qui s'acharnaient dans l'Ouest, avec ces façons de hurler, bambocher, vider leur pistolet que la littérature, le cinéma et la télévision montrent aujourd'hui sous un jour tellement séduisant. Pour les Mormons, les bars et les entraîneuses des agglomérations où passait le train étaient rien moins qu'attrayants, tandis que, pour les non-Mormons, ces coquettes petites communautés où fleurissait la polygamie étaient pour le moins déconcertantes.

Comme beaucoup de sociétés avant elle, la société mormone face à ces mœurs si différentes dut choisir : résister ou les adopter. Et comme beaucoup d'autres sociétés dans l'histoire, elle fit un peu les deux. Elle redoubla d'efforts pour rester à l'écart. Des groupes de femmes firent serment de ne pas dépenser d'argent à l'achat de vêtements fantaisie d'importation, sans parler du thé et du café.

Mais le chemin de fer représentait le progrès dans toute sa force, et, après bien des débats, l'Église décida, au nom de Brigham Young de signer un contrat pour la construction de la voie ferrée entre l'entrée d'Echo Canyon et Ogden. Cela ne faisait que cent quarante-quatre kilomètres, mais les conséquences étaient importantes : on interdisait ainsi l'Utah aux voyous employés à la construction de la voie ferrée et l'Église gagnerait l'argent nécessaire au transport des émigrants.

Les Mormons se démenèrent tant et si bien qu'en peu de temps l'Église eut signé, avec celui qui coiffait la compagnie du chemin de fer *Central Pacific*, Leland Stanford, un contrat au nom d'Ezra Taft Benson, pour la construction de trois cent vingt kilomètres de voie ferrée, de Humboldt Wells en Nevada, à Promontory Point, juste à l'ouest de Ogden, en Utah, où se ferait la jonction avec l'*Union Pacific*. Le travail fut achevé le 10 mai 1869, et l'Est ainsi relié à l'Ouest par le rail.

De bons travailleurs

Brigham Young était fier de ce que ses ouvriers mormons connaissent l'emploi de la nitroglycérine; grâce à cette technique et à leur ardeur au travail, unanimement respectée, ils terminèrent les travaux selon les termes du contrat. Mais les compagnies ne se hâtèrent pas de leur régler leur dû. La *Central Pacific* paya en liquide, en temps voulu, mais l'*Union Pacific* se trouva impliquée dans la déshonorante affaire du crédit mobilier, affaire dans laquelle les promoteurs de Boston et de Philadelphie s'étaient servis, à des fins personnelles, des obligations émises par le gouvernement pour soutenir les chemins de fer : l'un des scandales majeurs de l'époque.

Enfin, les Mormons furent payés en rails et matériel roulant avec un peu d'argent comptant. Beaucoup pâtirent de la situation (entre autres causes, on attribua la mort d'Ezra Benson à ses soucis financiers), mais on découvrit, par la suite, que ce règlement différé donnait les moyens de construire les soixante kilomètres de voies ferrées permettant de relier Ogden à Salt Lake City. En offrant à l'*Union Pacific* et à la *Central Pacific* du terrain pour édifier gares et entrepôts, les Mormons réussirent à obtenir que les deux lignes fassent leur jonction à Ogden, condamnant ainsi de façon certaine la ville de Corinne, l' « enfer roulant », petite ville située à quarante kilomètres au nord-ouest d'Ogden, où l'on pouvait

trouver jusqu'à dix-neuf « saloons », et qui avait été initialement choisie comme point de jonction. Les retards apportés aux règlements par les chemins de fer, combinés à la récession nationale qui survint après la guerre, firent connaître aux Mormons une période difficile du point de vue économique, ce qui les incita encore à multiplier leurs efforts pour subvenir à leurs besoins par leurs propres moyens.

CHAPITRE XX

L'adieu de Brigham Young

Dans les années qui suivirent la construction du chemin de fer, la surpopulation apparut comme le problème économique numéro un de l'Utah. Ce n'était pas, comme certains l'ont supposé, le résultat du mariage plural, mais du grand nombre d'émigrants qui occupaient toutes les terres arables. Les pluies annuelles ne sont pas abondantes dans le Grand Bassin, c'est un fait connu. Les Mormons furent les premiers, ou parmi les premiers, à pratiquer l'irrigation dans l'Ouest américain, mais l'irrigation se limite à des endroits précis. Vers 1870, les sols des vallées de l'Utah, et même ceux des régions voisines et accessibles du Wyoming, du Colorado, du Nouveau-Mexique et de l'Idaho étaient épuisés. On ne disposait plus de terres à l'infini. Les émigrants venant de l'étranger ne pouvaient plus fonder de colonies à moins de cinq cents kilomètres de Salt Lake City. Les jeunes mariés décidés à s'établir pour leur propre compte ne pouvaient pas trouver facilement de domaine.

Comme nous l'avons vu, les premiers Mormons avaient essuyé bien des déceptions en essayant de créer chez eux une industrie. On a cité plus haut la métallurgie et la fabrication du sucre. Dans des domaines plus artisanaux, comme le tissage, la fabrication des chaussures et autre, ils réussirent mieux, mais ce n'était pas des activités très rémunératrices nécessitant une large main-d'œuvre. L'agriculture gardait donc toute son importance et cela servait le dessein de Brigham Young.

Certains trouvèrent qu'il était pour le moins humoristique que Brigham Young ait vécu toute sa vie à portée de vue du gisement de cuivre le plus important du monde, sans jamais songer à l'exploiter. Mais il ne disposait pas des procédés de traitement de ce métal. Et bien que l'uranium eût été identifié comme élément,

un demi-siècle auparavant, seul un très petit nombre de chimistes — dont la plupart étaient en Europe — s'y intéressaient. On découvrit un peu d'argent en Utah et des petits gisements d'or, mais l'extraction de ces métaux ne rapportèrent des fortunes qu'un demi-siècle plus tard.

Si la rareté des terres étaient le problème économique le plus important, on ne se posait pas de question quant au problème politique. Le problème des terres surgit au moment où les réformateurs des États-Unis, ayant déclaré l'esclavage hors la loi, recherchaient de nouvelles causes à défendre et redécouvrirent la question du mariage plural. Peu, s'il en fut, prirent la peine de l'étudier du point de vue social et économique, comme un Burton ou un Rémy.

Pourtant, les besoins humains, sociaux, économiques d'une société vivant, au XIXe siècle, retranchée dans le Grand Désert américain, devaient certainement être très différents de ceux considérés comme normaux pour une autre société, dans une autre région, à une autre époque, mais peu s'intéressaient à ces questions. Ulysses S. Grant devint président l'année de la construction du chemin de fer, en 1869. Quand ses compagnons de guerre lui racontèrent que le peuple d'Utah se montrait fort peu coopératif, qu'il vivait dans le péché, le vieux général envoya un message au Congrès dans lequel il qualifiait les mariages mormons de *prostitution autorisée*, et c'est ainsi qu'une vieille guerre prit soudain un nouveau tournant.

Difficultés économiques

Washington pensait toujours que, pour en terminer de façon satisfaisante avec les Mormons, il fallait prendre des mesures légales, en particulier contre l'activité financière de l'Église. Par exemple, si le projet de loi Wade, de 1866, avait été adopté, tous les biens de l'Église d'une valeur supérieure à 20 000 dollars auraient été taxés; en outre, les autorités religieuses auraient eu l'interdiction de célébrer les mariages.

Le sénateur Cragin proposa des mesures similaires, mais en plus il demandait d'interdire le jugement par jury dans les cas mettant le mariage plural en cause. Projet qui ne fut pas non plus adopté, mais auquel succéda le projet de loi Cullom, dans lequel la sélection des jurés était à la discrétion des officiers de police des États-Unis et les affaires de mariages pluraux devenaient exclu-

sivement du ressort des juges fédéraux. En plus, les femmes des maris polygames n'y étaient plus dispensées de témoigner contre leur mari, et les Mormons qui quitteraient l'Utah perdraient leurs biens, dont l'exploitation reviendrait à des non-Mormons au bénéfice de familles mormones. Cette loi votée à la chambre fut rejetée par le Sénat.

Le projet de loi Bill proposait de transférer de grandes portions de l'Utah aux États voisins, afin de démembrer ce territoire. Il ne passa pas, mais la loi Poland, votée en 1874, donnait aux juges fédéraux juridiction sur les affaires pénales et civiles, et celles ressortissant, aux États-Unis, aux « tribunaux d'équité », de même qu'elle renforçait le pouvoir des autorités fédérales.

Le premier juge de l'Utah, James B. McKean, nommé par Grant, révéla bien l'attitude des juges fédéraux quand il déclara :

> « La mission que Dieu m'a confiée en Utah se situe bien au-dessus des devoirs incombant aux autres cours et aux autres juges, comme le ciel est bien au-dessus de la terre, et quel que soit l'endroit ou l'heure, si je découvrais que les lois locales ou fédérales s'y opposent ou la contrecarrent, par la grâce de Dieu, je les écraserai du pied [1]. »

McKean était prêcheur méthodiste avant de venir en Utah; il s'attira des ennuis, dès le début, lorsque le corps législatif, composé en majorité de Mormons, décréta que, puisque tous les tribunaux se trouvaient sous juridiction fédérale, comme il l'affirmait avec tant d'insistance, il n'y avait vraiment aucune raison que le territoire réunisse les fonds nécessaires à l'entretien des juges et au paiement des jurés. McKean trouva un peu d'argent sur le compte de la police des États-Unis et avec sa malveillance habituelle, fit arrêter rapidement Brigham Young pour « cohabitation impudique et luxurieuse ».

C'était au début de l'automne de 1871. Brigham Young avait soixante et onze ans, il n'avait pas beaucoup de santé. A vrai dire, il était en route pour sa résidence d'hiver, à St George, en Utah, à environ quatre cent quatre-vingts kilomètres au sud de Salt Lake City, où le climat était plus doux. Les suppôts du juge McKean

1. Ces paroles du Juge McKean figurent telles quelles dans *Life of Brigham Young*, d'Edward W. Tullidge (New York, 1876). Tullidge était historien officiel de l'Église. Le juge McKean fit de nombreuses déclarations de ce genre, qui parurent dans le *Deseret News*, par exemple, le 22 mars 1871 et le 18 octobre 1871. Ses principaux jugements furent cassés par la Cour Suprême des États-Unis.

le poursuivirent jusque-là, et Brigham Young fit tout pour hâter son retour avant Noël. McKean lui refusa la liberté sous caution et le retint prisonnier dans sa maison pendant cinq mois, jusqu'au jour où la Cour Suprême des États-Unis jugea les façons de McKean inconstitutionnelles. Young fut libéré de suite.

Ennuis conjugaux

Ces difficultés surgirent à peu près au moment où son dernier mariage se révéla la catastrophe que tout le monde connaît. Il y avait trois ans que Young avait épousé Ann Eliza Webb, divorcée de vingt-six ans, qui avait trois enfants. On disait, à Salt Lake City, que c'était la famille d'Eliza qui avait sollicité ce mariage afin d'assurer aux enfants leur entretien et une haute position. Ann Eliza racontait la chose différemment : Brigham Young, bien qu'approchant de ses soixante-dix ans, était un soupirant passionné.

Quoi qu'il en soit, il est difficile de trouver ce qu'Eliza fut pour Brigham, sinon une source de tourments. A la fin, elle décida de divorcer, l'affaire fut portée devant le juge McKean. Ann Elisa accusait son mari de « négligence, cruauté et abandon » et affirma à la Cour que les revenus de son mari étaient de 40 000 dollars par mois. Elle en réclamait 1 000 par mois jusqu'à ce que le divorce soit prononcé, et 200 000 au règlement final. Le juge lui en fit donner 500 par mois en attendant; Young refusa. Le juge lui donna une amende de 25 dollars et un jour de prison. Mais en ordonnant à Young de payer une pension alimentaire, McKean reconnaissait implicitement la légalité du mariage plural, mettant ainsi en difficulté les adversaires de ce mode d'union.

En conséquence, il fut révoqué cinq jours après et son successeur, le juge David B. Lowe, prononça l'illégalité du mariage, d'où il découlait qu'il ne pouvait y avoir ni divorce, ni versement d'une pension alimentaire. Telle fut la décision finale, bien que d'appel en appel, le procès traînant en longueur, elle ne fut prononcée que quelques mois avant la mort de Brigham Young, en 1877.

Eliza subvint à ses besoins en écrivant et faisant des conférences sur sa vie comme épouse de Brigham Young. Elle intitula son livre *Wife Number 19*, encore qu'elle fût, disait-on, la vingt-septième. Brigham Young ne bougea pas. Elle fit l'impossible pour rendre ses dernières années odieuses, mais on n'a pas de preuve qu'elle ait réussi; en effet, par rapport aux épreuves qu'il subit au début de

sa vie, aux persécutions endurées entre 1838 et 1850 et aux difficultés économiques, ses derniers jours furent plutôt calmes.

Et il n'allait même pas sans considérer la surpopulation comme une sorte de bénédiction, car si parfois l'on fait remarquer que les Mormons prédominent toujours dans les régions les plus fertiles de l'Utah et dans quelques-unes des États voisins, la raison en est claire : ils occupaient entièrement à cette époque les vallées les plus fertiles. Et en dépit du ralentissement imposé à l'immigration, l'Église, qui pouvait se vanter de comprendre cent cinquante mille membres, recevait largement de quoi subvenir à ses besoins. On estimait alors ses revenus à un million de dollars par an, dont la moitié provenait de la dîme et l'autre, de donations et du revenu de ses capitaux, y compris l'entreprise du chemin de fer. Et Brigham Young ne se laissait pas harceler par Eliza, ou d'autres soucis, plus que de raison, puisqu'il prit le temps de dicter des instructions détaillées pour ses funérailles, qu'il voulait simples et mesurées.

Une apparition typique de Brigham Young au Tabernacle

Durant les années qui précédèrent sa mort, il ne fut pas toujours en très bonne santé, mais on a gardé de lui le souvenir d'un homme plein de vigueur physique et intellectuelle, et, dans ses dernières années, celui d'un patriarche débonnaire. L'image de lui, sans doute la meilleure à conserver à l'esprit, s'insère dans le cadre du Tabernacle, à l'occasion de la conférence de l'Église, au printemps de 1872. Le 28 avril, Frère Brigham, sortant des cinq mois de solitude imposée par la sentence du juge, se montra à son peuple. C'était une figure nationale. Le directeur d'un cirque fameux, P. T. Barnum, était venu le voir récemment : il lui avait offert 200 000 dollars par an s'il acceptait de se montrer à New York. « Je considère que vous êtes actuellement le meilleur spectacle d'Amérique », lui avait-il dit. A cette époque, Brigham Young était un homme d'une dignité si parfaite, si imposante, qu'il pouvait se permettre de décliner l'offre avec autant de bienveillance qu'elle lui avait été faite. Il se peut qu'il n'ait pas été fâché d'être devenu pareille célébrité.

Quoi qu'il en soit, un contemporain décrit ainsi son entrée au Tabernacle : il portait un complet d'étoffe grise, tissée à la main, et un chapeau haut et pointu garni d'un ruban noir. Il le retira, et s'assit sur un siège au milieu de l'estrade. Il était court, robuste, enjoué, sa barbe presque blanche soigneusement taillée. Tous les

regards convergèrent vers lui; une atmosphère d'attente s'instaura. Les épouses poussèrent du coude leur mari pour les réveiller; on se rendait compte que Brigham Young allait parler, et c'était un grand orateur. Lentement, mais sans effort impressionnant, il s'avança devant l'estrade. Il but un verre d'eau. Lentement, il regarda l'assistance, paraissant reconnaître d'un coup d'œil les milliers de personnes présentes. Alors, s'agrippant au pupitre des deux mains, il se pencha en avant, et joua un brin de la vieille tactique qu'il avait utilisée à Londres, trente-deux ans auparavant. Il hésita comme incertain de l'identité de son auditoire. Puis il sourit :

« Un mot aux Saints des Derniers Jours. Bonjour!

— Bonjour, lui répondit l'assistance avec cette gaieté, cette joie de vivre, presque exubérante, avec laquelle les missionnaires mormons se disent bonjour après les prières du matin.

— Comment allez-vous ?

— Très bien, s'exclamèrent tous les assistants, bien réveillés cette fois et goûtant la plaisanterie.

— Comment est votre foi dans le Seigneur ?

— Forte!

— Comment me trouvez-vous après cette réclusion ?

— Très bien! »

Après quoi Brigham fit son sermon comme d'habitude. Voici des extraits de ses discours; cela donne à peu près :

« Le Seigneur fait une petite révélation par ci, une petite révélation par là, ligne après ligne, et il continuera ainsi jusqu'au moment où nous atteindrons l'éternité et où nous embrasserons la plénitude de sa gloire, de son excellence et de sa puissance. Où est votre code, où sont vos articles de foi ? me demande-t-on. Ils emplissent l'éternité. Tout est vérité au ciel, ou sur la terre, ou en enfer. Voici le *Mormonisme*. Il inclut toute science véritable, toute philosophie véritable. La philosophie des cieux et de la terre, des mondes existants, qui ont existé et de ceux qui doivent encore naître à l'existence, voilà tout l'évangile que nous embrassons. Tous les vrais philosophes, dans la mesure où ils comprennent les principes de la vérité, adhèrent à l'Évangile et sont, en proportion, des Saints des Derniers Jours, qu'ils s'en rendent compte ou non. Notre Père, le Dieu tout-puissant, est l'auteur des sciences, il est le grand mécanicien, l'ordonnateur

de toutes choses, il prévoit et agence toutes choses, et le moindre petit morceau de connaissance que possède l'homme est un don de Dieu, qu'il le considère comme venant de Dieu ou de la sagesse humaine; elle appartient à Dieu, il nous en a fait don, à nous ses enfants qui habitons la terre.

« Au cours d'une conversation que j'ai eue, il n'y a pas longtemps, avec un visiteur qui s'en retournait dans l'Est, il me dit : ' Vous, le peuple que vous formez, vous considérez-vous comme parfait ? ' — ' Oh non, répondis-je, en aucune sorte. Je vais vous expliquer. La doctrine à laquelle nous croyons est parfaite, mais quant à nous, le peuple, nous avons autant de défauts qu'il vous serait possible d'en nommer. Nous ne sommes pas parfaits, mais l'Évangile que nous prêchons est établi pour perfectionner les fidèles, de façon qu'ils puissent ressusciter glorieusement et entrer en présence du Père et du Fils. '

« Je suis résolument pour une religion pratique — une religion de la vie quotidienne pratique. Si, aujourd'hui, je me soucie de faire la part de travail qui m'incombe, et puis, le lendemain, de faire le travail qui se présente, etc., quand l'éternité sera là, je serai prêt à entrer dans l'éternité... Ma religion doit me suivre du lundi matin au lundi suivant, toute l'année, ou bien elle ne me répondra pas.

« Il y a une puissance qui organise toute chose à partir de la matière brute qui flotte dans l'immensité de l'espace. Elle a donné forme, mouvement et vie à ce monde matériel; elle a fait ces lumières, grandes et petites, qui émaillent le firmament; elle a fixé leurs cours et leurs phases et elle a délimité leurs sphères. C'est notre Père céleste; il est aussi notre Dieu, le créateur qui soutient toute chose, au ciel et sur la terre. Il dispense ses conseils et prodigue sa providence à tous les vivants. Il est le maître suprême de l'Univers. Au moindre reproche de sa part, l'océan s'assèche et les fleuves se transforment en déserts. Il mesure les eaux dans le creux de sa main, l'étendue du ciel de ses doigts écartés, il ramasse toute la poussière de la terre dans une mesure, il pèse les montagnes sur une bascule et les collines sur une balance; pour lui les nations sont comme une goutte d'eau dans un seau et les îles de très petites choses; il dénombre les cheveux de nos têtes et pas un moineau ne tombe sur le sol que notre Père ne le sache; et il connaît toutes les pensées et les

intentions du cœur de tous les vivants, car il est partout présent par le pouvoir de son Esprit — son ministre, le Saint-Esprit. Il est le Père de tout, il est au-dessus de tout, dans tout et en vous tous; il connaît toute chose appartenant à cette terre, et il connaît toute chose appartenant à des millions de terres comme celle-ci.

« Eh bien, mes amis, mes frères et sœurs, mesdames et messieurs, comment connaissez-vous les choses ? Votre œil peut-il vous tromper ? Oui, vous en avez fait l'expérience. Vous savez tous qu'il y a des hommes qui peuvent tromper vos regards, même si vous observez leurs mouvements de près. Votre ouïe peut-elle vous tromper ? On peut entendre des sons mais ne pas savoir ce qu'ils veulent dire ou d'où ils viennent. Le toucher de vos doigts peut-il vous tromper ? Oui. Le système nerveux ne détecte pas tout. Qui le fera alors ? Les révélations du Seigneur Jésus Christ, l'Esprit de vérité détectera tout et permettra à ceux qui le possède de discerner la vérité de l'erreur, la lumière de la nuit, les choses de Dieu des choses qui ne le sont pas. C'est la seule chose qui nous permettra de comprendre l'Évangile du Fils de Dieu, la volonté de Dieu et la façon dont nous pouvons être sauvés. Suivez-le, et il vous mènera à Dieu, la Fontaine de lumière, là où les portes s'ouvriront, où l'esprit sera illuminé, de telle sorte que nous verrons et comprendrons les choses telles qu'elles sont.

« Certains frères viennent à moi pour me demander : ' Frère Brigham, ai-je le devoir de prier quand je n'ai pas en moi le moindre esprit de prière ? ' C'est vrai, parfois, les hommes sont perplexes, pleins de soucis et d'ennuis, leurs charrues et autres outils sont hors d'usage, leurs bêtes égarées, et mille choses les tourmentent; et pourtant notre jugement nous apprend que nous avons le devoir de prier, que nous soyons ou non dans l'esprit de prière... Si je ne peux maîtriser ma langue, je maîtriserai au moins mes genoux, et je les tiendrai ployés jusqu'à ce qu'il sorte enfin des mots de ma bouche.

« Nierons-nous l'existence de ce que nous ne comprenons pas ? Si oui, il nous faudrait mesurer tout le monde sur un lit de fer, selon nos propres mesures et dimensions; et les personnes trop longues, il faudrait les couper, et les personnes trop courtes, les étirer. Mais abandonnons pareil principe, notre mot d'ordre sera le suivant : que chacun croie ce qu'il veut et suive les convictions de son propre esprit; car tout le monde est libre de choisir ou de refuser; libre de servir Dieu ou de nier son existence.

« A qui appartient la terre ? Au diable ? Non pas; il a fait semblant d'en être le maître, à l'époque où le Sauveur était sur terre, il la lui promit tout entière s'il consentait à se prosterner et à l'adorer; mais il ne possédait pas un pied de terre, il ne faisait que d'en disposer. C'était un intrus, et il l'est toujours; cette terre appartient à Celui qui l'a faite et ordonnée, et elle existe expressément pour sa gloire et pour ceux qui l'aiment et le servent et observent ses commandements... Le pouvoir du Démon est limité; le pouvoir de Dieu est illimité [1]. »

Ainsi parlait Brigham Young, dont les funérailles furent célébrées au Tabernacle, le 2 septembre 1877; vingt-cinq mille personnes défilèrent devant son corps. Ce n'était pas le prophète Joseph, c'était « Frère Brigham », et il était aimé comme un frère. Il avait guidé et dirigé son peuple pendant plus de quarante ans. La dernière de ses instructions était typique et typiquement révélatrice : « ... Que personne ne pleure ni porte le deuil, j'ai accompli ma tâche, fidèlement, et en toute bonne foi [2]. »

1. Extraits de sermons de Brigham Young, d'après *Discourses of Brigham Young*, compilés par John A. WIDTSOE (Salt Lake City, 1961) et choisis parmi les abondants propos de cet auteur, pour donner un bref exemple de ce que « Frère Brigham » disait à ses Saints les derniers temps de sa présidence. Cette sélection ne fait que refléter, évidemment, le jugement de l'auteur.
2. D'après le testament de Brigham Young.

TROISIÈME PARTIE

LE VINGTIÈME SIÈCLE

CHAPITRE XXI

Le Manifeste et les Temples

Leland Stanford avait certifié à Mark Hopkins que l'Église mormone ne durerait pas longtemps après la mort de Brigham Young, et c'est ce dont on était persuadé, en général, en dehors de l'Utah. On reconnaissait à Young des dons de colonisateur et de chef, mais, comme Abe Lincoln, les hommes au pouvoir estimaient que c'était lui la souche autour de laquelle il avait fallu labourer, et non le peuple mormon lui-même.

Un tel jugement témoignait qu'ils ne comprenaient guère que Brigham, si puissant qu'il leur parût, n'était fort que de l'appui qu'il recevait de son peuple. Plusieurs de ses principaux conseillers, comme Heber C. Kimball, qui fut peut-être le plus proche de tous, et le populaire George A. Smith, étaient morts quelques années avant lui. Mais on ne se posait pas de question quant à son successeur immédiat. Frère Brigham avait répondu lui-même à cette question, en déclarant, à Nauvoo, que serait président l'un des plus anciens des Douze, c'est-à-dire l'apôtre qui aurait servi le plus longtemps. Ce fut donc John Taylor, l'apôtre le plus ancien qui, sans délai, prit les rênes quand Young les abandonna.

Baptisé au Canada par Parley P. Pratt, Taylor avait participé à la construction de Kirtland, suivi Joseph Smith en Missouri et s'était rendu en Angleterre avec Pratt et Brigham Young. C'était lui qui avait fondé la première mission de Liverpool, où il avait converti le premier membre de la famille Cannon. Il était avec Joseph Smith quand le Prophète fut assassiné et lui-même avait été sauvé parce que la balle, qui autrement l'aurait tué, s'était logée dans sa grosse montre en or. Mais il avait été gravement blessé. Plus tard, il avait fondé la Mission française. Orateur et écrivain talentueux, Taylor prit la tête de l'Église à un moment où celle-ci allait à sa perte.

La loi Edmunds, votée par le Congrès en mars 1882, laissait

peu de marge à l'imagination des juges fédéraux, si autoritaires qu'ils fussent. Le coup le plus dur pour les Mormons fut de se voir retirer le droit de vote, par une Commission nommée par le président des États-Unis, qui reçut le pouvoir de contrôler les élections de l'Utah, de décider quels seraient les électeurs et de compter les bulletins de vote.

Cette commission interpréta ainsi la loi Edmunds : toute personne faisant profession de considérer le mariage plural ou la cohabitation comme un principe religieux, qu'elle le mette ou non en pratique, se voyait dans l'interdiction de voter ou d'occuper un poste public. Cela excluait donc les Saints des Derniers Jours. La loi prévoyait des amendes pouvant aller jusqu'à 300 dollars et six mois de prison pour les personnes jugées coupables de polygamie ou simplement cohabitant avec plusieurs épouses et, en procédant à de nombreuxes arrestations, en poursuivant les accusés devant des juridictions supérieures, et jusque devant la Cour Suprême, les autorités fédérales se mirent à poursuivre avec ardeur les « *Polygs* et les *Cohabs* », comme elles les appelaient.

Mais il devint bientôt évident que même si l'oncle Sam incarcérait tous les adultes mormons, il ne serait pas vainqueur. C'étaient des gens résolus, certains que Dieu était avec eux. Manifestement il fallait quelque chose de plus. On révisa donc la loi Edmunds; ce fut la loi Edmunds Tucker, votée en 1887.

En plus des sanctions précédentes, cette loi reprenait un vieux projet destiné à anéantir l'Église économiquement. Elle dissolvait l'Église en tant que société, lui enlevait ses biens et ordonnait qu'ils soient vendus au bénéfice des établissements scolaires de l'État; elle supprimait le Fonds Perpétuel d'Émigration; elle déshéritait les enfants nés d'un mariage plural, retirait aux femmes le droit de vote, et plaçait toutes les écoles sous l'autorité fédérale.

Décisions de la Cour Suprême

On engagea des poursuites judiciaires interminables, mais, dans presque toutes les juridictions inférieures, elles n'aboutirent pas. Cela fit espérer aux Mormons que la Constitution des États-Unis, qu'ils croyaient d'inspiration divine, finirait pas les sauver. Ils mirent tous leurs espoirs, au sens matériel, dans la Cour Suprême.

Cet espoir soutint John Taylor pendant dix années, dont il passa la dernière à se cacher, communiquant de façon très irrégulière

avec ses conseillers, et restant pendant de longues périodes séparé de sa famille. Mais, en 1887, alors qu'il avait soixante-dix-neuf ans et qu'il se cachait toujours, il mourut. Son successeur fut désigné, le plus ancien des Douze Apôtres, mais on ne l'annonça pas publiquement.

C'était Wilford Woodruff. On se rappelle que c'est lui qui accompagna Heber Kimball lors de son premier voyage en Angleterre et qui convertit les Frères Unis, première victoire de la Mission britannique.

Enfin, trois ans après la mort du président Taylor, la Cour Suprême prononça son verdict, un désastre pour les Mormons : la loi Edmunds-Tucker était déclarée constitutionnelle!

On convoqua une conférence à Salt Lake City où Woodruff reçut publiquement le soutien des Mormons comme président. Les persécutions, les *raids* comme on disait dans l'Ouest, avaient assez duré; tout le monde était fatigué, et l'Église se retrouvait presque anéantie financièrement. Le président Woodruff avait vécu toute l'épopée : Kirtland, Far West, Nauvoo, le martyre de Joseph Smith, la grande expédition vers l'Ouest, les combats, les désespoirs et la marche en avant de l'Église. Il pouvait se permettre de demander à son peuple encore un effort. Le 25 septembre 1890, il écrivait : « J'en suis arrivé à un point dans l'histoire de ma vie, comme président de l'Église, où je me trouve dans la nécessité d'agir pour le salut temporel de l'Église [1]. »

Un peu plus tard, ce même jour, il rédigea le fameux manifeste : « Alors même que des lois ont été promulguées par le Congrès interdisant la polygamie, lois qui en dernier ressort ont été déclarées constitutionnelles par la Cour Suprême, je déclare ici mon intention de me soumettre à ces lois et d'user de mon influence, auprès des membres de l'Église que je préside, pour les faire agir de même [2]. »

Approbation du Manifeste

Quelques jours plus tard, le 6 octobre, la conférence générale de l'Église approuva à l'unanimité la déclaration du président Woodruff. Manifestement, les Saints étaient fatigués de lutter,

1. *Journal* du président Woodruff, 25 septembre 1890, dans les Archives de l'Église, cité par Joseph FIELDING SMITH dans *Essentials in Church History*.
2. Paragraphe essentiel d'une explication et justification très longues tirées de *Essentials in Church History*, par Joseph FIELDING SMITH.

et leur Révélateur, le président Woodruff, avait le pouvoir de les délier des précédents engagements doctrinaux. Toutes les forces de la nation s'étaient déployées contre eux et même la Constitution les avait reniés. Certains envisagèrent de s'en aller dans les îles des mers du Sud, ou au Canada, et quelques-uns quittèrent le Grand Bassin pour le Mexique, mais la majorité n'avait aucun désir d'abandonner ce qu'ils avaient créé à grand-peine dans la région la moins fertile du monde. Sans aucun doute, certains sentaient bien que les choses humaines sont temporaires, et que, si le mariage plural avait été, à un moment, un principe juste et approprié, ils s'étaient toujours rendu compte que cette pratique n'était pas universellement acceptable. Le monde est contre nous, songeaient-ils sans doute, nous devons donc faire, un temps, comme le monde. Le Seigneur veut certainement que les choses éternelles — si le mariage plural en est une — prennent soin d'elles-mêmes.

Si les Mormons en avaient assez, la nation, elle, était également fatiguée de les pourchasser. Pendant plus de quarante ans, des réformistes n'avaient cessé de pousser des cris contre la polygamie et par intermittence ils avaient réussi à réveiller les autorités fédérales. Mais, maintenant des tâches plus importantes attendaient la nation. Victorieux, le gouvernement des États-Unis commençait à montrer une magnanimité inattendue. Les poursuites se firent moins nombreuses et moins violentes. Il semblait qu'il ait été décidé, tacitement, de ne pas briser les vieilles familles. On mit un terme à la polygamie pour tous les jeunes ménages, mais on admit qu'il fallait laisser le temps s'écouler un peu avant de défaire des liens anciens et notoires.

Il est possible que le désir d'achever le temple, espoir qui croissait comme les années passaient, ait constitué pour Woodruff un motif supplémentaire de proclamer ce manifeste. Brigham Young, nous nous en souvenons, avait planté un pieux en terre sur le site du futur temple, un de ses tout premiers gestes en arrivant dans le Grand Bassin. Il avait envoyé un architecte en Europe étudier les cathédrales, bien qu'il ait déclaré avoir vu le temple en rêve et qu'il l'ait décrit. Du temps de Brigham, on avait passé beaucoup de temps à la tâche énorme de construire de solides fondations de granit; on avait fait une route, construit une voie ferrée jusqu'à une carrière de granit; le travail s'était poursuivi, sans hâte, quelquefois même on l'avait abandonné pour l'édification d'un théâtre ou d'une salle de réunion. En fait, plusieurs communautés éloignées eurent leur temple bien avant Salt Lake City. Brigham Young

disait qu'elles en avaient plus besoin qu'eux. A Salt Lake City ils disposaient d'une « maison des Dotations » et elle suffisait, disait-il, en attendant la construction d'un temple approprié.

Le baptême des morts

Il est impossible, si l'on n'est pas mormon, de comprendre la signification particulière que ceux-ci attachent à leurs temples. Les temples ne sont pas des lieux de réunions, des églises au sens ordinaire. Ils ne sont pas ouverts au public, comme leurs chapelles ou le Tabernacle de Salt Lake City ou d'autres édifices du même genre. Les temples sont pour eux des sortes d'écoles où l'on enseigne la doctrine à un niveau supérieur, et seulement à ceux jugés dignes d'accéder aux mystères. Les bâtiments eux-mêmes ne sont pas secrets, mais on les tient pour sacrés et seuls les Mormons dûment accrédités y ont accès, excepté, comme on le verra par la suite, pendant la brève période précédant leur dédicace et où le public a le droit de les visiter.

Un Mormon convaincu considère que c'est un haut privilège que d'être admis dans un temple et d'y recevoir l'enseignement qu'on y dispense, il estime qu'il lui faudra y retourner un grand nombre de fois avant d'avoir une connaissance parfaite de la doctrine. En outre, on ne doit pas minimiser le rôle des temples en ce qui regarde les morts.

Dans Little Cottonwood Canyon, à une vingtaine de kilomètres du centre de Salt Lake City, il y a un pan de granit d'une seule masse dans lequel ont été taillées la plus grande partie des pierres du Temple. Une étroite route de montagne mène à une esplanade sur laquelle ouvrent six grands portails de béton ressemblant à des entrées de tunnel de chemin de fer. Si vous franchissez le portail principal et avancez d'une cinquantaine de mètres, vous vous trouvez alors sous deux cent quarante mètres de granit, et vous tombez dans un autre tunnel, ou salle, de cent vingt mètres de long sur quinze, tapissée de tôle d'acier ondulée. Entre le granit grossièrement taillé et l'épais revêtement de tôle d'acier on a injecté du béton imperméable. Le sol est recouvert de carreaux de couleur agréable plutôt neutre, et les murs et le plafond de métal sont peints dans des nuances pastel. Des lampes fluorescentes puissantes donnent presque un éclairage de plein jour. Cette vaste salle abrite le bureau central des archives généalogiques.

On y voit trois grosses portes ressemblant à celles menant à la

chambre forte d'une banque. L'une, paraît-il, pèse quinze tonnes et pourrait résister à toutes les explosions cataloguées. Chacune d'elles ouvre sur une salle de cent mètres de long s'enfonçant toujours plus dans la montagne granitique. Ces salles immenses, également recouvertes d'acier peint aux couleurs douces et dont le sol et l'éclairage sont dignes des bureaux les plus modernes, donnent dans trois autres pièces similaires. Au-delà, il s'en trouve encore une autre, dont les parois sont de granit juste dégrossi et qui abrite un grand réservoir de béton qu'alimentent des sources souterraines.

Ces chambres fortes ont une centrale autonome, des réserves de secours, un système d'aération, et toutes sortes de dispositifs permettant de survivre même en cas d'un sérieux bombardement atomique et c'est pour le moins ce que dessinateurs et constructeurs avaient en tête quand ils ont conçu pareil abri. Mais ce n'est pas un abri de secours; il sert journellement. C'est là que l'on range les soixante-quinze millions de mètres, ou plus, de microfilms de la bibliothèque généalogique de l'Église. La température et l'humidité de l'air y sont constamment maintenues au niveau approprié. Ici est entreposé le plus grand nombre d'archives qu'il a été possible de rassembler à partir des renseignements concernant l'état civil des habitants d'une vingtaine de nations du monde. Pour donner un exemple, la plus récente acquisition consiste en microfilms de toutes les naissances et morts de la Nouvelle-Zélande depuis qu'on y tient des registres d'état civil.

Certains seront donc surpris d'apprendre que ce n'est probablement pas dans une tranquille sacristie du Vieux Monde qu'ils trouveraient les meilleurs renseignements concernant leur famille. Il est bien possible que la série d'archives la plus complète et certainement la plus utilisable soit maintenant dans la forteresse de granit de Little Cotonwood Canyon.

Depuis qu'on utilise les microfilms, des représentants de l'Église parcourent le monde et particulièrement les pays d'où ont émigré les Mormons, rendant visite aux autorités locales et, très souvent, à ceux qui détiennent les vieilles archives des paroisses. Ils proposent de faire de ces données deux microfilms — l'un, au bénéfice de la population locale, l'autre qu'ils classeront dans les chambres fortes de Little Cottonwood, où il sera toujours possible d'en faire faire une copie en cas de besoin. Offre généreuse que peu de gens refusent. C'est, dit-on, l'entreprise de classement des archives la plus importante du monde.

Administration d'ordonnances par personnes interposées

Pourquoi les Mormons y dépensent-ils tant de temps, d'énergie et d'argent ? La réponse, on l'a vu, il faut la trouver dans le rôle particulier que jouent les temples dans la foi mormone. Tout cela remonte aux premiers temps où, à Kirtland et à Nauvoo, les membres de l'Église pressaient souvent le Prophète de leur dire ce qu'il advenait de ceux qui étaient morts avant de connaître le véritable Évangile [1]. Ils pouvaient affirmer que leurs pères et leurs mères étaient des justes. Ne pourraient-ils s'unir aux vrais croyants dans le monde spirituel ?

Smith avait répondu que les vivants pouvaient être baptisés pour les morts, qu'un fils pouvait se faire baptiser pour son père, une fille pour sa mère, et que les principes de l'Évangile seraient inculqués aux morts dans le monde spirituel.

Joseph Smith affirmait que Jésus avait prêché aux esprits des morts : Pierre en avait parlé dans son épître (*1 Pierre, 3 :* 18-20) et Paul avait fait allusion au baptême par procuration, ou baptême des morts, par l'entremise des vivants (*1 Corinthiens 15 :* 29).

Mais Joseph Smith fit bien comprendre qu'il fallait procéder avec méthode. Les ordonnances de l'Évangile ne seraient administrées qu'aux morts dont les vivants pourraient établir l'identité d'après les registres d'état civil. Voilà ce qui explique le vaste programme de recherche généalogique pour lequel les Saints sont maintenant si célèbres. Ils pensent que tout membre de l'Église a personnelle-

1. Cet intéressant exposé se trouve dans *Doctrine et Alliances*, Section 128,13, mais le sujet est encore plus complètement développé dans une lettre de Joseph Smith aux Apôtres d'Angleterre, datée du 19 octobre 1840, et que reproduit Smith dans *Essentials in Church History :*

« Je présume que la doctrine du ' baptême pour les morts ' est déjà parvenue à vos oreilles avant cette lettre, et que vous vous posez, en esprit, bien des questions à ce sujet. Je ne peux, dans cette lettre, vous donner toutes les informations que vous désirez sans doute obtenir sur la question; mais à côté de la connaissance que l'on en a, en dehors de la Bible, je dirais qu'il a certainement été pratiqué dans les anciennes églises, et saint Paul essaye de prouver la doctrine d'après celui-ci en disant : ' Autrement, que feraient ceux qui se font baptiser pour les morts ? Si les morts ne ressuscitent absolument pas, pourquoi se font-ils baptiser pour eux ? '

J'ai fait, pour la première fois, mention de cette doctrine en public dans le sermon que j'ai prononcé aux funérailles de Frère Seymour Brunson; et depuis j'ai donné des instructions générales à l'Église sur le sujet. Les Saints ont le privilège de se faire baptiser pour leurs parents morts, du moment qu'ils pensent que ceux-ci auraient embrassé l'Évangile s'ils avaient eu le privilège de l'entendre prêcher, et qui ont cru à l'Évangile en esprit, par l'intermédiaire de ceux qui ont été désignés pour les prêcher, alors qu'ils étaient en prison. »

ment la responsabilité de « rechercher ses morts » et de recevoir les ordonnances à sa place.

Le Prophète déclara encore que ces célébrations par personnes interposées ne pourraient avoir lieu que dans des édifices spéciaux, les temples, et que là on entrerait dans les fonts baptismaux, mettant ainsi à la disposition des morts cette ordonnance sacrée, dans l'espoir qu'ils accepteraient d'être baptisés dans le monde spirituel. C'est pourquoi la construction des temples et la compilation des fiches généalogiques constituèrent bientôt l'activité première de l'Église.

Dans les temples également sont célébrés les mariages éternels, pour les vivants et aussi pour les morts. Les Saints ne croient pas que la mort dissocie les familles ou que le mariage soit rompu à la mort d'un des conjoints. Au temple, le mariage est *scellé* pour l'éternité.

Le second temple bâti par l'Église fut celui de Nauvoo, mais il ne fut terminé que peu de temps avant le départ des Saints pour l'Ouest. Ils ne purent s'en servir autant qu'ils l'avaient espéré. Ils l'abandonnèrent, et leurs ennemis finirent par le brûler. Mais les Saints n'en continuèrent pas moins à construire des temples. Dès qu'ils eurent atteint le Grand Bassin, Brigham Young désigna le site du Temple de Salt Lake City, célèbre dans le monde entier, et il commença la construction de trois autres en Utah, à St George, à Manti, et le troisième à Logan.

Aujourd'hui, les recherches généalogiques constituent l'activité favorite de beaucoup de membres de l'Église. Un jour de semaine ordinaire à Salt Lake City, vous verrez peut-être une centaine d'hommes et de femmes entrer au siège central de la société généalogique, pour regarder dans les appareils où sont projetés les microfilms ou consulter les experts, en donnant le nom de famille et autres informations à introduire dans les ordinateurs pour obtenir les renseignements souhaités [1]. A première vue, on croirait que ces gens, comme beaucoup d'autres, s'intéressent à leurs ancêtres; mais en réalité la motivation des Mormons est beaucoup plus forte, car à mesure que les fiches sont constituées, ils les portent au Temple en vue des cérémonies rituelles.

La plupart des visiteurs de la bibliothèque généalogique sont d'un

1. Le *Church News* du 18 janvier 1964 fait une description des dispositifs existants. On en étudie constamment de nouveaux, que l'on fait installer à mesure que la tâche s'amplifie.

âge avancé. Il est manifeste qu'ils tirent une certaine satisfaction de leur activité. Si vous arrêtez au hasard un monsieur aux cheveux blancs à l'air aimable pour lui demander ce qu'il fait, il vous expliquera que son nom de famille est Jones. Son grand-père s'est converti en Pennsylvanie, environ à l'époque de la Guerre Civile, et il est venu dans l'Ouest quelques années après, jusqu'à Salt Lake City. La famille s'établit d'abord à Cache Valley, sur la frontière de l'Idaho et de l'Utah. C'étaient des agriculteurs mais notre M. Jones vendit sa part de l'exploitation à l'un de ses frères pour aller travailler au chemin de fer. Maintenant il a pris sa retraite et il pense que le moment est venu de chercher ce qu'il pourrait faire pour la famille Jones, de voir si tout est en ordre de ce côté-là.

« Vous comprenez, m'expliquait-il, nous descendons tous, nous les humains, de notre Père Adam, de sorte que nous sommes vraiment une seule famille, comme le dit la Bible. Une recherche généalogique parfaite devrait pouvoir nous donner les noms de nos ancêtres jusqu'à notre Père Adam, mais, évidemment, peu de choses sont parfaites. Je tâche de remonter la lignée de mes ancêtres aussi loin que possible. De Pennsylvanie je pense qu'il faut chercher au pays de Galles.

« C'est un grand bien pour moi de pouvoir donner à ces bonnes gens qui vécurent il y a longtemps cette occasion d'entrer dans l'Église, et n'est-ce pas merveilleux que notre foi ait prévu la chose ? »

Dans l'au-delà, la personne sait qu'on lui offre le salut de l'Évangile. Elle est libre de l'accepter ou de le refuser. De la sorte, les Saints vivants peuvent exprimer leur amour et leur considération à leur famille et amis disparus. Ils pensent qu'ils ne cessent ainsi d'accroître, pour les temps à venir, le nombre de ceux qui peuvent bénéficier de l'esprit de solidarité, des doux préceptes et des secours que dispense l'Évangile chrétien tel qu'il fut rétabli à l'époque de Jésus. Bien qu'aux esprits terrestres de cette terre le procédé peut sembler participer des choses extra-terrestres — et ordinairement les Saints n'en parlent qu'à ceux qu'ils connaissent, aiment et espèrent avoir auprès d'eux dans la vie future — il est très réconfortant pour les Mormons de penser qu'ils ne vont pas seulement faire un saut dans le noir inconnu, mais qu'ils continueront, en quelque sorte, de vivre avec leur famille et leurs amis. Cette idée d'éternité et de continuation est d'ailleurs au centre de tout enseignement chrétien.

Mariage au temple

S'il y a une chose à ne pas oublier dans la liste des bienfaits que dispensent les temples, c'est bien la cérémonie du mariage. Les Mormons estiment que de toutes les relations humaines le mariage est la plus sacrée, et seul le mariage célébré au temple, selon eux, instruit parfaitement des obligations du mariage, seuls les rites pratiqués au temple par les deux conjoints assurent une union éternelle.

Mais, malgré l'importance des temples, le fait est que les Mormons, jusqu'en 1900, n'en disposaient que de quatre dans le monde entier, et tous en Utah. Le temple de Kirtland ne leur appartenait plus, celui de Nauvvoo avait été détruit, ils n'avaient pas eu le temps d'en construire à Far West ni à Independence en Missouri. Il était évident que, si les Mormons ne résidant pas en Utah devaient pouvoir profiter un jour des bienfaits que dispensaient les temples, il fallait en construire un peu partout, et comme on limitait l'immigration, le besoin s'en faisait d'autant plus sentir. Et pourtant ils en furent longtemps empêchés.

Ce fut aux îles Hawaii que fut bâti le premier temple hors d'Amérique, le premier même hors de l'Utah, à part ceux de Kirtland et de Nauvoo. Le 1er juin 1915, le président Smith visitait Hawaii et faisait remarquer que c'était le jour anniversaire de la naissance de Brigham Young. Il décida de construire un temple pour les Mormons hawaiiens et les habitants des îles des mers du Sud jusqu'à la Nouvelle-Zélande. Décision qui reçut l'approbation des membres de l'Église en octobre de la même année, mais la première Guerre mondiale et des problèmes de construction en retardèrent la dédicace jusqu'en novembre 1919. Celle-ci fut suivie de la dédicace du temple d'Alberta, au Canada, en 1923; de Mésa, en Arizona, en 1927; d'Idaho Falls, en Idaho, en 1945. L'espoir longtemps caressé d'édifier un temple en Europe ne se réalisa pas cependant avant 1955.

Le chœur du Tabernacle se trouvait en Europe, cet été-là, et le président David O. McKay choisit ce moment pour inaugurer les travaux de construction d'un nouveau temple dans le Surrey, à quarante kilomètres au sud de Londres, et pour consacrer celui qu'on venait d'achever en Suisse, à Berne. Une partie de la presse suisse avait publié d'étranges histoires quant à la destination de cet édifice. Mais, après tout, en l'absence de toute explication, il est facile d'interpréter à tort la notion de baptême des morts et de

mariage éternel. Heureusement, la Ligue pour l'Amitié suisse-américaine entra en scène et au cours d'un déjeuner dont l'ambassadeur des États-Unis fut l'invité d'honneur, on expliqua le rôle et l'importance des temples. On ajouta également que les Mormons d'Europe priaient pour avoir un temple depuis plus de cent ans. Pour les Mormons de Suisse, d'Autriche, d'Allemagne, de France, de Hollande, du Danemark, de Suède, de Norvège et de Finlande, la construction de cet édifice signifiait qu'ils pourraient plus facilement que jamais auparavant, accomplir les ordonnances sacrées. Pour calmer les esprits et répondre à toutes les questions, le temple resta ouvert plusieurs jours avant la dédicace et les Suisses des villes voisines furent invités à venir voir par eux-mêmes ces lieux « sacrés mais non secrets ».

Ils purent contempler une construction rectangulaire et grise, d'aspect plutôt ordinaire, surmontée d'un seul clocher pas tellement différente des édifices religieux de nombreuses autres sectes. A l'intérieur, foulant une épaisse et large moquette de couleur unie, ils entrèrent dans une petite pièce décorée avec goût et dont les sièges pliants rappellaient tout à fait ceux d'une salle de spectacle. En fait la salle des ordonnances ressemble à une luxueuse petite salle de cinéma. Mise à part la qualité manifeste du décor et du mobilier, les visiteurs ne voyaient là qu'une réplique des salles qui se trouvent dans n'importe quelle petite ville suisse. L'enseignement s'y fait à l'aide de films, de projections et d'enregistrements sur magnétophone.

Présence des disparus

En consacrant le temple de Berne, le 11 septembre 1955, le président McKay exposa quels étaient les sentiments et les motivations des Mormons :

> « Nous saluons tous ceux qui sont présents à cette cérémonie de la dédicace du premier temple d'Europe par l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours. C'est un événement mémorable et c'est une grande faveur pour tous ceux qui sont ici ce matin de pouvoir y assister. Je salue également une assistance invisible, mais, je le crois, non moins réelle, au milieu de laquelle se tiennent les premiers présidents et apôtres de l'Église avec, à leur tête, le Prophète Joseph, à qui fut révélé l'ordonnance essentielle du baptême pour ceux qui sont morts sans avoir entendu l'évangile, le président Young, le président Taylor, le

président Woodruff, le président Snow, le président Joseph F. Smith, qui, il y a quatre-vingt-dix ans le mois dernier, prophétisa dans la ville de Berne que ' l'on construirait des temples en divers pays du monde ', le président Heber J. Grant, le président George Albert Smith. Parmi eux également j'imagine qu'il y a Frère Stayner Richards qui participa si activement aux choix des emplacements des deux temples d'Europe. A côté de ces chefs éminents, nous saluons nos bien-aimés disparus, que nous ne pouvons voir, mais dont nous sentons la présence [1]. »

Le temple de Los Angeles, le plus grand et le plus dispendieux de tous, fut consacré par le président McKay l'année suivante. C'est un édifice de quatre étages, surmonté d'une flèche centrale de 77,40 mètres, sur laquelle une statue dorée représente l'ange Moroni sonnant de la trompette. Situé sur une élévation, boulevard Santa Monica, le temple, magnifiquement illuminé la nuit, domine sans difficulté l'horizon de la ville. On dit même que des gens l'ont aperçu à quarante kilomètres en mer.

Le temple de la Nouvelle-Zélande a été consacré par le président McKay en avril 1958, et celui de Londres en septembre de la même année. Depuis, ont été achevés les travaux du temple d'Oakland en Californie, et d'autres sont en projet et même sur les planches à dessin, car l'Église des Saints des Derniers Jours prend un rapide essor et les temples sont en quelque sorte la mesure de cette croissance.

Intérieur d'un temple

Le temple de Salt Lake a de vastes fonts baptismaux, au rez-de-chaussée, grand bassin de cuivre reposant sur l'échine de douze bœufs, symbolisant chacun une tribu d'Israël. L'eau y est chaude, la plus grande partie de ce rez-de-chaussée est occupé par des cabines de déshabillage; on ne baptise plus dans l'eau froide des rivières ou de la mer.

Le premier étage se divise en plusieurs salles, l'une sert aux cérémonies de mariage (salle de scellement), les autres sont des salles de cours, car les temples servent en premier lieu à l'enseignement de la religion. Dans une vaste pièce est représenté le monde

1. Les paroles du président McKay ont parues dans *Improvement Era* (novembre 1955).

à ses débuts, tel qu'il était, informe et imprécis, au commencement des temps, dans une autre on voit le paradis d'Adam et d'Ève; dans une autre encore, le monde tel que nous le connaissons, avec toutes ses imperfections; tandis que dans une quatrième salle est représenté le monde céleste, ou la vie telle qu'elle sera pour ceux qui apprennent et suivent convenablement les enseignements de ce monde, qu'illustrent des fresques.

Il y a une salle de réunion pour la Première Présidence et le Conseil des Douze : pièce magnifique, blanche, jaune pâle et or, aux vastes et confortables fauteuils où siègent les apôtres et le président pour conférer des affaires de l'Église.

Le temple de Salt Lake a été terminé en 1893; il a coûté plus de 4 millions de dollars. Il n'existe rien de pareil au monde. On y sent fortement l'influence du Middle West, du gothique américain, et un peu du style de l'Est du pays dans ses six clochers ainsi que la statue dorée de l'ange Moroni sonnant de la trompette en direction de l'Orient. Construit en pierres de granit des Montagnes Rocheuses, de plusieurs dizaines de centimètres d'épaisseur, il durera des siècles. Une réplique de la façade est ainsi que de la statue de Moroni constituèrent l'une des attractions de l'Exposition Universelle de New York de 1964-65, attirant environ six millions de curieux.

Ennuis économiques

Pour revenir à notre histoire, la loi Edmunds-Tucker venait de sonner la fin du Fonds Perpétuel d'Émigration. En même temps qu'il saisissait les fonds, le Département d'État s'efforçait de décourager l'immigration d'Angleterre et d'Europe. Mais tout cela ne faisait que mieux révéler la difficulté essentielle : nous l'avons vu, il n'y avait plus de terre libre à la frontière de l'Ouest.

La dernière année où l'immigration atteint un nombre important fut 1883. Cette année-là, presque mille cinq cents personnes émigrèrent d'Angleterre. Dix ans plus tard, ce nombre était tombé à quatre-vingt-six et ce n'est que très peu de fois qu'il dépassa cent cinquante par an avant la fin du siècle. Privée du Fonds d'Émigration, l'Église n'avait plus de moyens officiels pour aider les émigrants. Les bateaux à vapeur ne cessaient d'augmenter leurs tarifs, les trains étaient chers et il fallait payer sa place comptant. La fin du Fonds Perpétuel d'Émigration marque la fin d'une époque : en trente-huit ans d'existence il avait permis à cent mille

personnes de s'expatrier, surtout d'Angleterre et de Scandinavie, en Utah. Ce fonds fut sans doute l'entreprise la plus importante organisée par les Saints. Ses conséquences sont d'une valeur et d'une importance encore sensibles aujourd'hui.

L'acceptation du manifeste par les autorités des États-Unis marqua le retour graduel, à l'Église, des biens qui lui avaient été saisis. C'est alors qu'on s'aperçut que les dépositaires non mormons avaient, en général, décidé de les convertir en espèces sonnantes, politique destinée à chasser l'Église des affaires. En 1896, lorsque tout ce qui lui appartenait lui fut enfin restitué, les autorités constatèrent avec tristesse que les honoraires des dépositaires, les frais légaux et autres avaient beaucoup entamé les richesses de l'Église et détérioré sa position économique.

Bien qu'elle ne voulût jamais renoncer à ses préoccupations sociales ni fuir ses responsabilités vis-à-vis de ses membres, et bien que ceux-ci ne perdissent jamais de vue tout ce qu'ils devaient à leur Église, l'Utah ne devait jamais plus être un royaume indépendant, fait que sanctionna la faveur que le gouvernement fédéral lui fit en le reconnaissant pour État, cette même année 1896. Les Saints des Derniers Jours se partagèrent entre républicains et démocrates. Et les Gentils commencèrent à s'apercevoir que ces Mormons ressemblaient décidément à tout le monde.

Mais en cela ils se trompaient sur un point important; les Mormons poursuivent toujours le même but dans la vie; ce faisant, ils ont le sentiment d'exprimer une sympathie et un amour profond envers toute l'humanité, et il est fort probable qu'ils ne s'en laisserons détourner ni par l'humour tolérant, ni la popularité, ni l'antipathie : ce devoir, c'est celui d'offrir à tous les hommes la rédemption et le salut. Et aujourd'hui, comme il y a un siècle, ils sont toujours prêts à faire n'importe quel sacrifice et à mettre n'importe quelle épreuve au compte des bénédictions du Seigneur. Leur action, nous le verrons, sous beaucoup d'aspects, tient toujours du merveilleux.

Comme lorsqu'il s'agit des royaumes temporels, les historiens parlent des Saints en se référant aux mandats de ses divers présidents, tout comme ils divisent l'histoire de l'Angleterre selon les règnes de ses rois, ou celle des États-Unis selon la succession de ses présidents. Mais cette façon de diviser l'histoire ignore un aspect de l'organisation de l'Église : les longues heures de préparation nécessaires pour devenir président.

Lorenzo Snow succéda à Wilford Woodruff. Après lui ce fut le tour de Joseph F. Smith, cet enfant que sa mère emmena, comme nous l'avons vu, voir son père Hyrum et son oncle Joseph Smith, tous deux en prison à Liberty dans le Missouri. A dix ans, il avait participé à la grande expédition qui mena les Saints de Nauvoo dans le Grand Bassin. Ce fut Heber J. Grant qui lui succéda, le fils d'un des conseillers de Brigham Young, auquel succéda à son tour George Albert Smith, petit-fils d'un des assistants les plus populaires de Brigham Young. Et même lorsque David O. McKay succéda à Smith, en 1951, il n'y eut pas rupture, car McKay était né trois ans avant la mort de Brigham Young et faisait partie du Conseil des Douze depuis des années.

Le Nouveau Siècle

C'est à Lorenzo Snow qu'il échut d'être président au tournant de ce siècle. Les hommes nourrissaient les plus brillants espoirs et, bien que les Mormons ne fussent pas encore près de se remettre du mal que leur avait fait la loi Edmunds-Tucker, ils partageaient l'optimisme général. L'Empire britannique était à son zénith; les États-Unis, à l'abri entre ses océans, n'entretenaient qu'une force armée symbolique. Le monde connaissait la paix. L'ère des inventions était née et, avec elle, la seconde révolution industrielle. Le monde ne pouvait donc qu'approuver le président Lorenzo Snow quand, la barbe blanche, l'allure d'un patriarche, il se leva devant le Tabernacle rempli de fidèles, le 1er janvier 1900, pour faire cette prière :

> « Les leçons du siècle passé devraient nous avoir préparés aux devoirs et aux gloires de l'ère à venir. Ce doit être l'âge de la paix, du progrès rapide, de l'adoption, par tous, de la règle d'or. Il faudrait que le barbarisme du passé soit enterré; que la guerre et ses horreurs ne soient plus qu'un souvenir; que le but des nations soit la fraternité et la grandeur mutuelle; que le bien-être de l'humanité soit notre souci, non l'enrichissement d'une seule race ou l'extension d'un empire... Puisse le XXe siècle devenir le plus heureux des siècles, comme il sera le plus grand de tous les temps, et que la victoire qui sera bientôt remportée sur le péché, la souffrance, la misère et la mort rende gloire à Dieu... [1] »

1. Journal *History of the Church.*

Vu d'ici, on ne peut que regretter que tout ne se soit pas passé comme le président Snow le souhaitait dans sa prière. Car il est certain que la première moitié du XXe siècle n'a pas apporté beaucoup de paix au monde.

CHAPITRE XXII

S'aider les uns les autres

Si nous avons tenu à souligner jusqu'ici les particularités du développement économique de la communauté mormone en regard de l'histoire américaine, il n'en reste pas moins que ce courant participait du grand flot des événements contemporains. La marche vers l'Ouest, la colonisation de l'Ouest progressèrent parallèlement à un mouvement plus général. La grande immigration des Mormons européens en Utah se fit parallèlement à celle d'un grand nombre d'habitants du Vieux Monde dans le Nouveau Monde. Et de même que la fin du XIXe siècle vit plusieurs puissances européennes se tailler et s'édifier un empire colonial, et que l'Amérique unifiait son propre empire entre deux océans, de même les Mormons, à cette époque, s'occupèrent à consolider et à fortifier leur propre économie en ne cessant de construire, d'investir et d'évoluer.

Et c'est ainsi que, tandis que deux guerres mondiales dévastaient des empires et faisaient voler en éclat l'idée même de colonialisme, les deux « empires », américain et mormon, continuaient de s'affermir. De la façon grossière et imprécise avec laquelle on évalue les tendances générales de l'histoire, on pourrait dire que la première moitié du XXe siècle fut, pour tous deux une période de préparation et qu'au cours de la deuxième, ils furent à même d'offrir aide et direction, chacun dans leur domaine.

Les Mormons d'aujourd'hui, avec non moins d'ardeur que leurs ancêtres, estiment qu'ils ont pour eux le temps et le destin. C'est dans ce contexte qu'il faut examiner l'évolution de leur activité. La personnalité et les intérêts des présidents successifs de l'Église lui ont donné son orientation, dans une certaine mesure, mais ces intérêts étaient naturellement sous l'influence d'autres facteurs.

Le président Snow ne put guère faire autre chose que de s'occuper d'affaires économiques. Il eut la chance d'avoir, parmi les Douze, le

jeune et très capable Heber J. Grant, particulièrement doué pour le commerce et très au fait de son époque. Puisque les Mormons faisaient désormais partie intégrante des États-Unis et ne constituaient plus une entité économique indépendante, il pensait pouvoir y faire venir des capitaux de l'extérieur.

A cette fin, il se rendit à Wall Street, mais n'y essuya que rebuffade. Les temps n'étaient pas propices; les affaires des Mormons et leur avenir n'étaient pas sûrs; les affaires monétaires se trouvaient dans le marasme. On conseilla aux Mormons de revenir plus tard.

Alors le président Snow consulta quelques membres de l'Église ayant fait personnellement fortune. Ils lui expliquèrent tout simplement ceci : les gens de l'extérieur qui voulaient placer leur argent commenceraient à s'intéresser aux affaires de l'Église le jour où celle-ci pourrait prouver qu'elle a le soutien de ses propres membres, qu'elle désire se mettre à la tête de ses affaires et prendre la responsabilité des risques encourus.

Et il ne fallait pas prendre ces risques en calculant ce qui serait le mieux pour la communauté mormone, mais, de façon froidement réaliste, ce qui rapporterait le plus. En réalité, les événements devaient montrer que ces deux façons d'envisager le problème — le bien de la communauté et l'importance des dividendes — n'étaient pas toujours en contradiction. Mais, pour le prouver, il fallait d'abord trouver des capitaux à l'intérieur même de la communauté.

La chose se réalisa quand le président Snow, suivant les conseils des principaux hommes d'affaires mormons, fit émettre un emprunt par l'Église. Ainsi on se procura un million de dollars auprès des membres de l'Église, ce qui mit immédiatement celle-ci dans une excellente position financière.

L'affaire du sucre

Les dirigeants mormons n'avaient jamais cessé de s'intéresser à l'une de leur aventure industrielle de 1855 — la fabrication du sucre. On en importait pour plus de 1 million de dollars par an. Si leurs premières tentatives n'avaient pas abouti, d'autres expériences avaient été faites ailleurs et, dans la dernière décennie du XIXe siècle, des usines réussissaient à fabriquer du sucre, à partir de la betterave à sucre, de manière lucrative en Californie et au Colorado.

Un horticulteur mormon, Arthur Stayner, continuait avec de plus en plus de succès, à faire pousser des betteraves à sucre en Utah. L'Église prit donc la décision d'appuyer encore une fois une nouvelle tentative de fabrication du sucre. L'affaire resta déficitaire pendant plusieurs années, bien que dès le commencement on ait obtenu un bon produit à partir de la betterave à sucre locale.

Des obligations, d'une valeur globale de 400 000 dollars, garanties par l'Église, furent alors vendues à un certain Joseph Banigan de Providence, ville de l'État de Rhode Island, un catholique romain qui affirmait être certain que les Mormons étaient de rudes montagnards qui ne se laisseraient pas « émouvoir par les idées ridicules qui circulaient de temps en temps [1] ». En même temps, Banigan obtenait ces obligations d'une valeur de 400 000 dollars pour 360 000, marché avantageux.

Cet investissement se révéla excellent et bientôt des sucreries apparurent en peu partout en Utah et en Idaho. En 1907, à l'instigation de l'Église, Heber Grant mena des négociations dans le but de réunir toutes ces usines en une seule société au capital de 13 millions de dollars, et connue aujourd'hui sous le nom de Idaho Sugar Company. La politique nationale en matière de tarif douanier du sucre, fondée en partie sur la volonté de ne jamais dépendre entièrement des importations, était profitable à l'industrie sucrière. Les prévisions des précurseurs, en cette affaire, se trouvent pleinement justifiées si l'on songe que des milliers d'agriculteurs et d'ouvriers mormons vivent de cette industrie. Aujourd'hui, cette société représente peut-être un capital de plus de 30 millions de dollars, dont l'Église possède plus de la moitié.

Le sel étant un sous-produit naturel du Grand Lac Salé, l'Église avait toujours des capitaux placés dans une entreprise ou autre de production de sel. Vers 1890, une des parts, la principale, de la Inland Salt Company fut vendue à un groupe de non-Mormons du Middle West et l'Église consacra cette somme à la création d'un vaste terrain de jeux sur les bords du Lac Salé, projet dont elle rêvait depuis longtemps. Une ligne de chemin de fer de vingt-cinq kilomètres fut installée, pompeusement dénommée Chemin de fer de Salt Lake et Los Angeles, jusqu'à Saltair, pavillon de style

1. Banigan est souvent orthographié « Bannigan » en Utah. L'incident dont on fait mention ici est relaté dans *Diary* de Wilford Woodruff, en date du 20, 21 mars et 23 août 1893. Mais la meilleure histoire du développement économique de la société mormone de cette période et des précédentes est, de loin, celle de Leonard J. ARRINGTON, *Great Basin Kingdom* (Cambridge, Mass., 1958).

oriental comprenant un établissement de bains, une piste de danse et des jeux et attractions variés. L'affaire coûta environ 600 000 dollars et, pendant plusieurs décennies, des générations successives d'Américains reçurent de leurs amis des cartes postales de Saltair montrant des dames et des messieurs étendus sur les eaux du lac, où il est impossible de s'enfoncer, et lisant leurs journaux du jour. Souvent était fixé à la carte un minuscule petit sac de coton rempli de sel « en provenance du Grand Lac Salé ».

Nouveaux projets

L'intérêt pour Saltair a maintenant beaucoup baissé pour trois raisons : un incendie a partiellement détruit le pavillon en 1925; les Mormons préfèrent aujourd'hui d'autres distractions, comme se baigner en eau douce ou faire du ski nautique; et, sans conteste, la plus déterminante est que Saltair se trouve maintenant à sec, à près d'un kilomètre cinq cents du bord du lac, en raison du volume d'eau draîné pour l'irrigation, des sécheresses périodiques et du taux élevé d'évaporation. A force de draguer et de pomper, on arrive à entretenir quelques piscines, dont l'eau ne dépasse pas la ceinture, près des anciens établissements de bains, mais c'est bien peu de chose si l'on songe à la gloire que connu l'endroit comme lieux de distraction.

Beaucoup en ont du regret, qui pensent toujours que le lac pourrait être une grande source de distraction, non seulement pour les résidents, mais aussi pour les milliers de touristes qui viennent tous les ans visiter la « Terre mormone ». En 1963, l'assemblée législative de l'État d'Utah a institué la Great Salt Lake Authority, qui multiplie les études sur la question.

L'une d'entre elles propose la construction de nouvelles installations récréatives et balnéaires au goût du jour sur une partie d'Antelope Island, située à quelques kilomètres au nord de Saltair et qui s'avance sur vingt-quatre kilomètres au milieu du lac. D'autres plans, plutôt des projets, concernent l'exploitation des ressources naturelles du lac comme le calcium, le fer, le chlorure de sodium, le bore, le lithium, le zinc et des minéraux rares. On n'en connaissait pas encore l'utilisation au temps des pionniers, mais leur présence fait naître aujourd'hui de grands espoirs.

C'est l'Église qui fit installer l'électricité en Utah. Dans ce pays, des lignes de haute tension furent mises en place sur de grandes distances bien avant le reste des États-Unis, et cela en partie grâce

aux capitaux et à l'initiative privés, mais surtout à l'intervention et au financement de l'Église. On réunit tous ces investissements, à la fin, pour former l'Utah Power and Light Company.

L'Église était l'un des plus gros actionnaires, mais par la suite elle vendit ses actions à la société E. H. Harriman qui, alors, contrôlait également l'*Union Pacific*. Plus tard, la propriété en revint à l'Electric Bond and Share Company, mais aujourd'hui une grande partie des actions est aux mains de particuliers et non plus à l'Église.

Celle-ci racheta 25 % des parts du grand établissement de commerce qui lui appartenait à l'origine, le ZCMI, la Zion's Cooperative Mercantile Institute. Cette entreprise a un chiffre d'affaires de 35 millions de dollars; elle est devenue l'une des plus modernes du pays. Ce fut l'une des premières à construire un garage géant, où les véhicules prennent place chacun dans une cabine d'ascenseur, s'empilent les uns sur les autres et sont récupérés sur simple pression d'un bouton. En banlieue, elle a une nouvelle succursale au chiffre d'affaires de 3,5 millions de dollars.

L'hôtel Hutah, qui appartient à l'Église, est depuis toujours une des curiosités de l'Ouest américain. Il l'est d'autant plus aujourd'hui qu'on a dépensé des millions de dollars pour le moderniser. On projette de construire une annexe de dix-sept étages, et son motel est parmi les plus remarquables. La Société Zion's Securities a fait construire un immeuble de six étages qui abrite la compagnie d'assurance de l'Église, la Beneficial Life Insurance Company. Le *Deseret News*, journal de l'Église, paraît l'après-midi à Salt Lake City; il est tiré à presque cent mille exemplaires. Et l'Église a aussi de gros intérêts dans le *Times* de Los Angeles, le journal le plus important de la région, mais cette situation résulte d'un commun intérêt dans une fabrique de papier, non d'un souci de contrôler ou d'influencer l'information.

L'Église est propriétaire des plus grandes stations de télévision de Salt Lake City et de Seattle, dans l'État de Washington, et elle a des intérêts dans les stations de télévision et de radio d'Idaho Falls et de Boise, dans l'Idaho, et ailleurs encore. Elle possède également la célèbre station radiophonique sur ondes courtes WRUL (World Radio University) située près de Boston et connue, avant et pendant la deuxième guerre mondiale, sous le nom de « Radio Boston ». Elle dispose de cinq émetteurs, diffusant dans le monde entier et particulièrement en Amérique du Sud.

L'Église, en application de son plan d'entraide, sociale, possède également une entreprise de transport par camions, une fabrique de vêtements, plusieurs conserveries, une plantation d'ananas, mais ce sont ses fermes d'élevage qui intéressent le plus les curieux de son activité économique. Elles ont été acquises pour différents motifs. Au Canada, par exemple, l'Église possédait des sommes qu'elle était obligée d'investir dans le pays même, en raison des lois et réglementations. Elle plaça cet argent dans l'achat de trois grosses fermes, où elle élève maintenant environ vingt mille têtes de bétail.

Plus frappant est le cas des fermes de la Floride, dont l'exploitation est assurée par une société enregistrée sous le nom de Orlando Livestock Company. A l'origine, on voulait inclure ces propriétés dans le plan d'entraide sociale, mais après avoir étudié le sol recouvert de taillis et soumis alternativement à des pluies torrentielles et à des longues périodes de sécheresse, il apparut que pour en tirer le maximum il fallait prendre des mesures qui dépassaient de loin les moyens des petits groupes de Mormons de l'endroit.

On appliqua les dernières méthodes de drainage et d'irrigation, ainsi que des méthodes scientifiques de culture, affaire de persévérance et de sagesse presque équivalente à celle de la mise en valeur de l'Utah par les premiers pionniers. Aujourd'hui, on considère en Floride que c'est l'une des réussites durables de cet État. Ces domaines ont, à l'heure présente, plus de deux cent quatre-vingt mille hectares sur lesquels paissent plus de cent mille têtes de bétail de race (Aberdeen Angus, Herefords).

Les biens de l'Église en dollars s'expriment certainement par un nombre fort élevé. Les intérêts de ses capitaux s'augmentent des rentrées de la dîme. Celles-ci constituent toujours la plus grande part de ses revenus. Un des facteurs qui rendent difficile l'estimation de ses richesses c'est la quasi-impossibilité de chiffrer la valeur, qui augmente rapidement, des biens immobiliers qu'elle possède dans le monde entier.

Ceci semblerait aller à l'encontre de la politique inaugurée après le manifeste, consistant à « retirer l'Église des affaires », mais il faut se rappeler que les temps ont changé; que si l'Église possède un journal, la communauté non mormone en a un également; que pour une station de télévision dont elle est propriétaire d'autres groupes en contrôlent deux; qu'un établissement fait concurrence à l'hôtel Utah dans la même rue; que la vénérable entreprise commerciale ZCMI se voit obligée de rivaliser avec une

foule de commerces privés très actifs et des magasins à succursales multiples. Les banques de l'Église luttent avec des banques privées. Cela ne se passait pas ainsi à l'époque de Brigham Young, avant le manifeste. Il faut juger le présent d'après le passé. Mais le passé n'est jamais loin non plus sous les apparences. Toutes les fois que les Saints doivent agir en coopération pour résoudre un problème économique, ils se conforment aux façons de faire anciennes. L'histoire des entrepôts de l'évêque en est sans doute le meilleur exemple, et désormais presque un classique de la tradition américaine.

L'Église vit ses affaires temporelles dépérir sous Joseph F. Smith, et Heber H. Grant. Entre 1920 et 1930, sous la conduite de Grant, elle retrouva une forte position, mais qui ne fut plus jamais dominante; malheureusement, la récession économique qui sévit dans le monde après 1930 n'épargna pas l'Utah. En fait elle s'est faite peut-être encore plus durement sentir dans ces régions.

Beaucoup de familles mormones se demandèrent s'il valait la peine d'entasser des vivres alors que des centaines de personnes n'avaient pas assez à manger dans les villes. On se souvint des paroles pleines de sagesse de Brigham : la vraie richesse c'est avoir de la nourriture que l'on puisse manger, des vêtements que l'on puisse porter, un abri sous lequel on puisse se mettre. Peu à peu, on remit en honneur une organisation ressemblant fort à celle des premiers jours de la colonisation de l'Utah; sous les ordres de l'Église, on sema et rentra des récoltes, on loua et rouvrit des conserveries, on installa une fabrique de vêtements. Des Mormons sans emploi y travaillèrent à temps complet; des volontaires, à leurs moments perdus.

L'aide gouvernementale est inutile

Sous peu, le président Grant put faire appel aux membres de l'Église plutôt que de distribuer des allocations de chômage et autres. Les secours du gouvernement fédéral destinés aux Mormons de l'Utah étaient inutiles. Les Mormons s'aideraient entre eux. Cet événement, que beaucoup mirent au compte d'un retour des anciennes vertus des pionniers, bouleversa le pays tout entier et valut aux Mormons un respect accru.

Mais il leur donna aussi à penser. Car ils comprenaient maintenant, de façon saisissante, que, comme des millions d'autres personnes, ils étaient la proie de forces économiques échappant totale-

ment à leur contrôle, cause première de l'anxiété et du sentiment d'insécurité qui accablent l'homme moderne. Le problème même, en plus raffiné, auquel s'étaient heurtés leurs ancêtres, en Angleterre, à l'époque où Brigham Young y était missionnaire, ce problème se posait à eux maintenant aux États-Unis.

Avec des moyens simples, ils lui trouvèrent des solutions efficaces. Les autorités religieuses affirmèrent qu'il serait bon que chaque famille dispose, dans sa cave ou son grenier, en un quelconque endroit où le stockage pouvait se faire sans risque, de la nourriture, du combustible et des vêtements pour une année. Avec cette « vraie richesse » à sa disposition immédiate, une famille devrait se sentir à l'abri des tempêtes qui agitent le monde des affaires. L'Église encouragea ses membres à se renseigner auprès de personnes dignes de confiance sur les denrées à stocker et sur la façon de le faire.

Ce programme, résultat direct du plan d'entraide mis en œuvre pendant la récession, a été exécuté pendant la deuxième guerre mondiale; il est aujourd'hui d'une ampleur encore jamais atteinte. En réalité, l'Église et ses congrégations locales possèdent plus de cinq cents entreprises d'assistance, dont beaucoup sont des curiosités locales, et le total représente une valeur de plus de 40 millions de dollars.

En Californie, par exemple, elles possèdent cinq fermes d'élevage, et récemment elles ont vendu, pour 125 000 dollars, une ferme de Virginie, Bountiful Farm, afin de pouvoir en acheter une plus importante en Maryland. Les Mormons de l'État de New York en ont une dans le New Jersey, pour le rendement de laquelle ils ont gagné des prix, que distribuent les services agricoles de cet État. Dans une plantation d'agrumes de Californie, ils produisent des oranges pour la consommation, de qualité supérieure, qu'ils cèdent contre les petites oranges des plantations voisines qui ne sont bonnes qu'à faire du jus, multipliant ainsi par trois ou quatre leur production de jus d'orange. Dans une exploitation près de Seattle, on se livre à la culture des haricots en grains pour les conserves. Dans d'autres, on produit du coton, de la laine, de la viande de bœuf et de porc, et toute espèce de céréales, de fruits et de légumes. Tout bien pesé, cinq cents exploitations réparties sur vingt-deux États, cela représente une production importante. En fait, elles fournissent annuellement pour environ 10 millions de dollars de nourriture et d'autres biens dont l'Église fait la charité.

D'où provient l'argent nécessaire à l'achat de ces exploitations ?

La première partie de la somme, un quart du prix d'achat, doit être apportée par le groupe des Mormons local. L'habitude, dans les congrégations mormones, est de se passer de repas deux fois par mois et d'en verser le montant à un fonds spécial. Et puis on peut trouver de l'argent de bien d'autres manières : on donne des dîners, des spectacles musicaux, des soirées dansantes, tous moyens employés couramment par les congrégations américaines pour se procurer des fonds.

Une fois l'affaire considérée — et les experts de l'Église viendront donner des conseils au moment de l'achat — le groupe mormon, s'il le désire, emprunte les trois quarts restant à Salt Lake City, auprès d'un fonds de prêt institué par l'Église. Les autorités religieuses assignent à chaque exploitation la fraction de sa production qu'elle devra livrer aux entrepôts de l'évêque, mais tout ce qui lui restera, elle pourra le vendre pour rembourser sa dette envers l'Église. Le but recherché est de s'en libérer le plus vite possible.

Quelques-unes de ces exploitations rétribuent un chef d'exploitation et des ouvriers, mais pour le gros du travail, elles dépendent des volontaires de la congrégation locale. Les matins d'été, les jours de week-end, on peut voir des banquiers et des boulangers, des employés de bureau et des professeurs, des représentants de presque tous les métiers et professions, jouer de la houe et du rateau, se livrant à un bon nettoyage. Certains, comme Willard Marriott et Milan Smith, sont millionnaires; d'autres, comme le sénateur Bennett et Ezra Taft Benson, sont des politiciens notoires. En vérité, la liste de ces hommes qui travaillent résolument sous la direction de L. Blaine Liljenquist, directeur agricole du groupe et, dans la vie privée, l'un des plus importants dirigeants, à Washington, d'une association professionnelle agricole, pourrait être extraite d'un bottin mondain.

Mais personne ne répugne à travailler de ses mains ni à peiner de son dos pour fournir aux autres les moyens de se tirer d'affaire eux-mêmes. George Romney, actuellement gouverneur du Michigan, montra le chemin, comme président des Mormons de Détroit, en commençant dans cet État avec la ferme modèle de Merrill, d'une valeur de 200 000 dollars, et il n'était pas si fier qu'il n'allait pas épandre les engrais avec les autres. Que, parmi les Mormons, les grands personnages aillent travailler de la sorte avec les autres est naturellement bien dans la tradition de leurs ancêtres, qui œuvrèrent gratuitement à la construction du tabernacle et du temple.

A Salt Lake City, l'entrepôt de l'évêque occupe tout un pâté de maisons sur Welfare Square. Ce qu'on y emmagasine et l'organisation de l'entreprise ressemblent beaucoup à l'ancien bureau de la dîme. Les denrées envoyées par les exploitations agricoles de l'entraide sociale sont transportées par camion dans l'entrepôt. Les conserves de fruits proviennent des États du nord-ouest qui bordent le Pacifique, les légumes en boîte arrivent de dizaines de conserveries — dans Welfare Square sont stockées un million de boîtes de conserve presque en permanence. La viande vient de toutes les régions de l'Ouest et, dans une grande réserve en sous-sol, sont conservées les pommes de terre et autres tubercules.

Dominant la place, s'élève un silo à céréales en béton pouvant contenir et emmagasiner automatiquement cent quarante wagons de blé. Il a été construit au début de la deuxième guerre mondiale, en huit jours seulement, six cent quarante volontaires gâchant et versant le béton jour et nuit. On fait en sorte qu'il reste toujours presque plein, par mesure de précaution, car le blé s'emmagasine facilement et il conserve toute sa valeur nutritive.

Les Mormons forment une société très étroite; il ne se trouve pour ainsi dire jamais personne dans le besoin parmi eux sans que l'évêque ne le sache, celui-ci veillant sur son troupeau avec plus de précision et de sollicitude que n'importe quel dirigeant politique d'une grande ville. Si quelqu'un est sans travail, si une veuve arrive difficilement à nourrir ses enfants et à leur faire faire leurs études, il est au courant et s'occupe du problème. Si elle a besoin de nourriture, de vêtement ou de combustible, il a le pouvoir de signer sur-le-champ un « bon de l'évêque ». Le résultat dépasse de loin celui d'un simple don d'argent. La bénéficiaire peut alors se rendre à l'entrepôt, y prendre un chariot, tout comme dans un supermarché, faire son choix, se servir de ce qu'il lui faut et, si elle ne peut tout ramener chez elle, elle est mieux lotie que ses concitoyennes, car on la livrera à domicile, dans une voiture de livraison anonyme.

Mais ce n'est qu'une partie de l'histoire. Des amis appartenant à la Société de « Secours des femmes » viendront voir si elle a besoin de vêtements, ce qu'il manque dans la maison, et, après avoir envoyé tout ce qui lui faisait défaut, ils étudieront les moyens de remettre la famille sur pied définitivement, afin qu'elle puisse se passer de secours.

Les cas sont très variés. Par exemple, un ouvrier, atteint d'invalidité, ne pouvait faire que des petits travaux de plein air. Toute sa

vie il avait eu envie de faire l'élevage de poulets; son évêque l'aida à faire un premier versement pour l'achat des quelques ares, et il le mit en relation avec des amis mormons capables de le conseiller et de le guider au départ.

Un autre cas, c'est celui d'une veuve ayant de jeunes enfants. Elle était dactylo avant son mariage. On trouva une personne âgée qui cherchait un logement pour tenir auprès des enfants le rôle de « grand-mère », pendant que la mère reprenait des cours dans une école commerciale et cherchait un travail capable de la faire vivre, elle et les enfants.

A Salt Lake City, ce sont des choses faisables. La « grand-mère » connaissait probablement la famille depuis longtemps. L'école commerciale pouvait très bien être dirigée par un cousin germain tandis qu'un emploi n'était probablement pas difficile à trouver dans les bureaux ou la compagnie d'assurance de l'Église. Mais les Mormons qui vivent loin de Salt Lake City agissent exactement de la même manière et s'aident les uns les autres.

Et l'esprit dans lequel tout cela se fait mérite un commentaire. Car les Mormons ne s'appellent pas « frère » et « sœur » à la légère. La veuve qui parcourt Welfare Square en se servant de denrées alimentaires reçoit plus de marques de déférence et de politesse vraie, celles du cœur, qu'il n'est coutume dans les supermarchés ordinaires. Les Mormons s'exercent à l'art de se montrer aimables et bienveillants les uns envers les autres, et cela d'autant plus que leur frère est dans le besoin.

Il y a, à l'heure présente, deux millions et demi de Mormons dans le monde et au cours d'une année type ils ont secouru, d'une manière ou d'une autre, quatre-vingt mille d'entre eux. Mais leurs exploitations agricoles produisent plus qu'il ne faut pour cela; aussi remplissent-ils leurs coffres de provisions destinées aux secours d'urgence; c'est-à-dire qu'ils les enverront à des non-Mormons en cas de catastrophe, comme incendie, inondation, etc.

Pour un observateur de l'extérieur, cette œuvre a encore un autre aspect qui mérite d'être souligné : les exploitations agricoles de l'entraide sociale paraissent pouvoir offrir aux citadins le moyen d'accéder, au moins pour un week-end, aux vérités profondes qui se cachent sous le mot richesse. L'homme d'affaires qui, de sa binette, désherbe les plants de tomates, sa femme qui aide les autres sœurs à préparer le repas de midi, ses enfants qui collaborent à leur manière, tous ont, c'est certain, le sentiment de servir,

puisqu'ils savent que le produit de leur labeur aidera quelqu'un dans le besoin, mais ils savent aussi qu'ils contribuent à l'accumulation d'un surplus de biens qui, sous le contrôle de l'Église, pourrait leur être d'un grand secours, à eux également, en cas de besoin. Et s'ils se trouvaient jamais dans le besoin, ils sauraient encore que, en des temps meilleurs, ils ont concouru à la production de leurs moyens d'existence, en prévision des mauvais jours.

Ajoutons que la réalisation de ce programme d'entraide sociale leur donne la possibilité de suivre les conseils de leur Église et de mettre de côté de quoi se nourrir et se vêtir eux-mêmes pendant un an, ce qui constitue sans aucun doute pour les familles, un excellent tranquillisant, en ces temps de civilisation moderne.

CHAPITRE XXIII

Un bond en avant dans le monde

Au début du xxe siècle, l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours avait soixante-dix ans, et, comme les lecteurs des précédents chapitres ont pu s'en apercevoir, ces soixante-dix années avaient été des plus tumultueuses. Aujourd'hui, presque soixante-dix autres années se sont écoulées; on peut donc considérer l'année 1900 comme marquant la moitié de l'existence de l'Église et, s'il fallait trouver la caractéristique dominante de cette seconde partie, on s'arrêterait sans doute à l'aspect international de son activité.

Durant la phase initiale, en prenant comme mesure pratique une période de soixante-dix années, l'Église eut principalement pour ligne de conduite d'attirer les fidèles dans Sion. Au contraire, pendant les soixante-dix années dernières, elle les a plutôt décourager d'émigrer. Aujourd'hui, ce n'est plus exclusivement une « Église de l'Utah », ni même une « Église américaine ». Il est vrai que l'Utah et les États-Unis sont toujours pour elle une base géographique, qu'ils lui fournissent le plus grand nombre de ses fidèles, mais tous les ans son activité devient de plus en plus internationale; et si l'on demandait à un non-Mormon de prévoir son orientation future, il répondrait qu'à son avis cette poussée en avant dans le monde devrait continuer. Comme nous l'avons vu, il revient à Lorenzo Snow, président de l'Église en 1901, de souligner à nouveau et d'exprimer clairement l'importance de l'activité internationale. Il en appelait à une vision plus large, faisant remarquer que les chefs religieux avaient tendance à se trouver un peu trop impliqués dans les affaires locales de l'Utah.

« Il me semble que nos esprits devraient s'élargir quelque peu », dit-il en envoyant Heber J. Grant fonder la première

mission au Japon, en 1901. « Les apôtres ont pour travail, et c'est le Tout-Puissant qui les a désignés, de veiller sur les intérêts du monde. »

Il ne fut pas donné au président Snow, cependant, de faire plus que d'indiquer une direction. A la fin de 1901, Joseph S. Smith lui succéda et il donna une vigoureuse impulsion à l'activité missionnaire dans les dix premières années du siècle. L'Église envoya, par exemple, en Angleterre, 66 missionnaires en 1901, contre 190 en 1908, et 184 en 1909.

Leur tâche n'était pas aisée. Au cours des dix premières années de ce siècle, par exemple, ils baptisèrent 7 587 personnes en Angleterre, contre 43 304 entre 1850 et 1859. Ailleurs, en Europe et en Scandinavie, les résultats étaient dans les mêmes proportions. La raison paraît évidente : l'Église ne se présentait plus comme une entreprise de déménagement pour le « paradis sur terre ». Les terres se faisant rares dans le Nouveau Monde, le Fonds d'Émigration n'existant plus, elle se voyait forcée de décourager l'immigration. En 1907, on pouvait lire dans le *Millennial Star :* « L'Église n'use pas de son influence pour persuader ses membres ou d'autres personnes d'émigrer, mais elle désire que beaucoup d'entre eux restent à l'étranger pour y consolider son travail. »

Ainsi était définie une politique qui, pendant quelques années, provoqua une diminution du nombre des conversions. En effet, s'il avait été relativement facile d'émouvoir les gens en leur promettant de complètement refaire leur vie en allant s'installer dans une « terre promise », où toutes sortes de possibilités s'ouvraient à eux, y compris celle de vivre à l'écart, dans Sion, avec leurs frères et leurs sœurs, il s'avéra plus difficile de les toucher en leur demandant de rester chez eux, tout en vivant séparés de leurs amis, et en adoptant de nouvelles croyances religieuses et habitudes sociales. Et il y avait encore bien d'autres problèmes à cette époque où le nationalisme allumé par Bismarck se répandait en Allemagne et ailleurs, faisant trembler l'Europe à l'idée d'une guerre prochaine.

Le président Smith se rendit en Europe en 1907 et de nouveau en 1910. Il assista à des réunions de groupes mormons en Angleterre, Hollande, Belgique, France, Suisse et Allemagne. Il cherchait un moyen de donner un nouveau souffle à l'activité missionnaire. C'était un homme doux, à l'allure d'un patriarche,

qui gagna l'admiration et le respect de tous au cours de son voyage, mais la marée des intrigues humaines devait engloutir toute action inspirée par la charité chrétienne. En 1907, l'année de sa première visite en Allemagne, par exemple, le gouvernement impérial, décidant qu'il ne pouvait tolérer qu'une seule religion d'État, déclara que la doctrine des Mormons « allait à l'encontre de la morale »; il s'ensuivit que le président Smith dut faire passer cent missionnaires d'Allemagne en Suisse.

Nouvelles attaques

Dans d'autres pays européens, les missionnaires rapportèrent qu'une fois encore ils étaient soumis aux mêmes attaques que leurs pères. On leur lançait des pierres, des bandes de furieux, ou la police, venaient interrompre leurs réunions. En plus des tensions politiques grandissantes de l'Europe, les Mormons étrangers étaient très affectés par les difficultés des Mormons américains. Car, en Utah, on soulevait encore une fois la vieille question de la polygamie, tant et si bien que le président Smith se trouva dans l'obligation de publier, en 1904, un « second manifeste » confirmant le premier. Et que plusieurs Mormons éminents aient alors décidé d'abandonner l'Église, alléguant qu'ils avaient cru que le manifeste de 1890 ne s'appliquait qu'aux Mormons vivant dans les limites géographiques des États-Unis, ne fit qu'ajouter de l'huile sur le feu. Ils jugeaient, en particulier, qu'il ne pouvait s'appliquer au Mexique, où certains s'étaient retirés pour continuer à pratiquer le mariage plural.

Ajoutez à cela l'enquête du Sénat, ouverte à seule fin de déterminer si Reed Smoot avait qualité pour faire partie de cette assemblée. Smoot, membre des Douze, avait été élu sénateur en 1903. Un groupe de non-Mormons de Salt Lake City protesta en disant qu'il représentait les intérêts de l'Église, mais pas ceux de l'Utah. D'autres l'accusèrent de polygamie (ce qui fut réfuté), mais pendant deux ans la Commission Sénatoriale dite des Privilèges et Élections entendit des témoignages et contre-témoignages sur la puissance de l'Église en Utah. Une fois encore, on la décrivit comme une monarchie à l'intérieur des États-Unis, mais quand le Sénat vota enfin, Smoot obtint son siège et, en fait, il resta au Sénat pendant trente ans. Un démocrate lui succéda, en 1932, quand le pays vota massivement pour Franklin D. Roosevelt et son programme de réorganisation économique.

Mais la victoire de Smoot ne réduisit pas au silence les anti-Mormons de Salt Lake City qui continuèrent à élever des protestations et, en 1910 et 1911, plusieurs grands magazines américains publièrent des articles attaquant les Mormons. C'est l'époque où les journalistes américains remuaient systématiquement « la boue », où l'on démolissait presque tout sans rien reconstruire. Mais heureusement pour l'Église, le 15 avril 1911, Théodore Roosevelt, le précédent président des États-Unis, aimé et respecté de tous, publia une lettre dans laquelle il proclamait hautement les vertus et les principes élevés du peuple mormon et rejetait les accusations de manœuvres politiques qu'on leur lançait [1].

Et lorsque la première guerre mondiale éclata en Europe, tous ceux qui soutenaient que l'Utah, le « Pays mormon », constituait une enclave indépendante dans les États-Unis furent muselés. Les Mormons soutinrent le président Wilson de leurs prières, quand celui-ci s'efforça de conserver la neutralité, mais lorsque, le 6 avril 1917, il demanda au Congrès de déclarer la guerre, ils répondirent rapidement à son appel. Ils s'évertuèrent à dépasser tout le monde par le nombre des volontaires et leur contribution à l'effort commun. Et cela, pas seulement aux États-Unis. Un journal britannique souligna que, dans un groupe mormon, tous les hommes en âge de servir dans les forces de sa Majesté s'étaient portés volontaires.

Comme pour d'autres Églises, le fait d'envoyer des jeunes gens se faire tuer à l'étranger posait un difficile problème moral. Le président Smith y répondit en disant que, face au conflit, il fallait garder l'esprit de l'Évangile; que, même en guerre, devaient prévaloir l'humanité et le désir de paix. Il dit aux jeunes soldats qu'ils étaient dispensateurs de vie et non de mort, qu'ils devaient partir avec l'idée de défendre les libertés humaines plutôt que d'anéantir l'ennemi.

Le président Smith vécut assez pour voir la fin de la guerre, il mourut tout juste huit jours après l'armistice du 11 novembre 1918. Quand il avait été élu président en 1901, l'Église comptait 278 645 membres. Quand il mourut, ils étaient 495 962, mais, fait sans doute des plus significatifs, c'est le nombre des Mormons n'habitant pas l'Utah qui avait doublé.

1. Lettres de Théodore Roosevelt, *Colliers Magazine* (15 avril 1911).

Herbert J. Grant est nommé président

Quand Heber J. Grant devint président, beaucoup se demandèrent s'il continuerait à donner autant d'importance aux questions missionnaires, car il avait l'esprit plutôt tourné vers l'Utah. Il était né à Salt Lake City en 1856, l'année où l'on abandonna les premiers essais de fabrication de sucre. Son biographe affirme dans sa conclusion que c'était un homme à l'esprit très pratique : « Il n'est pas péjoratif de dire que le président Grant n'était ni un poète ni un homme de grande imagination. Ce n'était ni un rêveur ni un doctrinaire [1]. » En fait, il était banquier et il consacrait une partie de son temps à faire fructifier les intérêts économiques de l'Église. Ce fut lui qui conduisit, pour une très grande part, la deuxième tentative, réussie, de fabrication du sucre; lui encore qui fut l'un des principaux artisans de la création de l'Utah Idaho Sugar Company, jusqu'à ce jour, d'un gros intérêt pour l'Église. Mais les forces qui, avant lui, avaient concouru à endiguer le flot de l'immigration, agissaient toujours dans la même direction. Et avec encore plus de puissance. Car les Mormons se rendaient compte que les ressources économiques de l'Utah étaient limitées et qu'au moment où avait lieu en Amérique une grande révolution agricole, il fallait modifier la notion de vraie richesse, héritée de Brigham Young, s'ils voulaient faire front aux transformations en cours.

A ce moment-là, beaucoup d'Américains quittaient les champs pour la ville. On découvrit alors que la jeunesse mormone avait l'esprit aussi aventureux que ses pères. Eux aussi allèrent chercher au loin s'ils n'avaient pas des chances de réussir. Beaucoup partirent pour la Californie. En 1923, il y en avait un groupe important à Los Angeles. Un petit nombre se laissa attirer par l'Est. En 1934, un autre groupe se trouvait à New York.

En 1900, bien qu'il y eût des Mormons dans le monde entier, environ 90 % des membres de l'Église résidaient en Utah et dans les régions montagneuses proches. En 1930, ils n'étaient plus que 75 %. Aujourd'hui, ils représentent moins de la moitié du nombre total, et l'on suppose que ce pourcentage va continuer à diminuer à mesure qu'augmente le nombre des Mormons dans le monde [2].

1. *Heber J. Grant, Highlights in the Life of a Great Leader*, Bryant S. Hinckley (Salt Lake City, 1951).
2. James B. Allen et Richard O. Cowan, publications de l'Université Brigham Young, 1964.

Après la première guerre mondiale, l'Église vit légèrement progresser son activité missionnaire. La mission française reprit quelque vie après des années de stagnation presque totale. Les missionnaires pouvaient de nouveau pénétrer en Allemagne où ils remportèrent quelques succès, particulièrement dans les régions nord-est, en Prusse. On put bientôt diviser ce pays en zones de travail, et on ouvrit une mission en Autriche. Également, en 1929, en Tchécoslovaquie, pays qui, faisant partie de l'Empire des Habsbourg et ayant une religion d'État, avait toujours refusé de recevoir les Mormons.

Quelque temps auparavant, en 1925, les premiers missionnaires arrivèrent en Amérique du Sud; s'ils n'obtinrent que bien lentement quelques résultats, la fondation faisait tout de même du bon travail. Dans le monde entier, au cours de la première décennie de la présidence de Heber Grant, l'augmentation du nombre des Mormons fut de 28 %. Bon résultat, mais qui accusait un ralentissement par rapport au bond de 47 % enregistré entre 1900 et 1910, et les 34 % d'augmentation, entre 1910 et 1920.

Puis vint la période 1930-1940, noire pour tout le monde et au cours de laquelle, selon un bon mot de l'époque, chaque année terminée aurait méritée un bon lessivage suivi d'un bon étendage [1]. La croissance de l'Église mormone, reflet de la situation mondiale, était à son taux le plus bas depuis ses débuts. Et pourtant les difficultés économiques incitèrent à coopérer de nouveau fraternellement comme au temps de Brigham Young, et à donner un nouvel élan au programme d'entraide sociale dont nous avons parlé au chapitre 22.

L'arrivée au pouvoir de Hitler, de Mussolini et de Staline fit monter la tension et pressentir la guerre. Celle-ci obligea l'Église, en août 1939, à faire sortir ses missionnaires de l'est et de l'ouest de l'Allemagne, pour les envoyer au Danemark et, ensuite, à mesure que la guerre s'étendit, à les retirer aussi de tous les autres pays. Ils étaient au nombre de 697, et on pressa l'Église de trouver des places sur les bateaux pour les ramener aux États-Unis, ce qui fut fait dans un délai minimum.

Beaucoup de ces jeunes gens, de retour de mission, prirent rapidement l'uniforme. Les États-Unis augmentaient leurs forces armées et se préparaient à la guerre, qui éclata le jour de l'attaque

1. Heywood Broun.

de la base navale de Pearl Harbour, en 1941. Et, une fois de plus, l'Église dût déclarer à ces jeunes gens que notre mère la terre, mettant toute sa confiance dans son propre armement, se détournait du Prince de la paix. Chacun dût s'adapter aux circonstances et au climat d'épouvante qui fut général.

George Albert Smith

Comme son prédécesseur, Heber J. Grant mourut quelques jours après la fin des hostilités en Europe et peu avant la fin de la guerre du Pacifique. C'est George Albert Smith qui devint le huitième président de l'Église. C'était vraiment un enfant de cette Église, son arrière-grand-père était un des oncles du Prophète et son grand-père le premier « George A. ». Il avait soixante-quinze ans quand il fut élu et un travail gigantesque l'attendait : relancer l'activité des missions dans le monde entier. Mais avant de s'y mettre, il fallait de toute évidence panser d'abord les blessures et nourrir ceux qui avaient faim.

On envoya Ezra Taft Benson en Europe voir ce qu'il fallait faire et ce qu'il était possible de faire. Partout, il rencontra la misère. Les Mormons d'Europe étaient restés fidèles, mais ils avaient beaucoup souffert. Les rapports qu'il envoya à Salt Lake City soulevèrent la sympathie, mais si l'Église, grâce au programme d'assistance, disposait d'amples réserves de nourriture, de vêtements et de literie, il était difficile de trouver de la place dans les cargos pour le transport. Le président Smith demanda une entrevue au président des États-Unis, Harrys S. Truman.

« Il me reçut très aimablement, raconta le président Smith, et je lui dis : 'Je suis venu, monsieur le président, pour savoir quelle serait votre attitude si les Saints des Derniers Jours étaient disposés à envoyer des vivres et des vêtements en Europe.'

« Il sourit, me regarda et déclara : 'Eh bien, pour combien voulez-vous envoyer là-bas ? Leur argent ne vaut rien.'

« Je lui répondis : 'Nous ne voulons pas de leur argent.' Il me regarda : 'Vous ne voulez pas dire que vous allez leur en faire don ?'

'Si, naturellement, répondis-je. Ils sont nos frères et sœurs, ils sont malheureux. Dieu nous a octroyé un surplus, et nous serions heureux de le leur envoyer si le gouvernement nous y aide.' »

'Vous êtes dans le bon chemin, dit-il, et nous nous ferons un plaisir de vous aider autant que nous le pourrons.'

« Après être resté assis ensemble un moment, il me demanda à nouveau : 'Dans combien de temps ces envois seront-ils prêts ?'

'Tout est déjà prêt', répondis-je [1]. »

L'année suivante, on apprit que certaines congrégations mormones d'Europe ressemblaient à s'y méprendre à des congrégations américaines : « 80 % au moins des assistants portaient des vêtements neufs américains, que leur avait envoyés le service d'entraide de l'Église ! »

Fait pratique qui démontra qu'il valait la peine d'être membre de cette Église et qui, sans aucun doute, entraîna des résultats positifs, ainsi d'ailleurs que le retour des missionnaires sur le terrain de leur ancienne activité. A la fin de 1946, 3 000 étaient déjà revenus et d'autres se préparaient à partir. Ce fut une période d'extension. Il apparut qu'au Japon, aux Philippines et d'autres régions d'Extrême-Orient, les soldats mormons s'étaient comportés comme des missionnaires à temps partiel et que, dans ces pays, de nouveaux convertis accueilleraient les missionnaires d'après guerre. Dans pas mal de cas, les soldats démobilisés repartirent comme missionnaires, ce qui donna un élan encore plus grand à l'activité internationale de l'Église. Mais les conversions n'étaient toujours pas très nombreuses, on en compta, en moyenne, moins de deux par missionnaire et par an.

Cette reprise de l'œuvre missionnaire de l'Église, après la seconde guerre mondiale, se fit sous la direction du président George A. Smith. Certains craignirent qu'elle ne se ralentisse à la mort de celui-ci, au printemps de 1951. Mais on s'aperçut qu'il n'y avait pas de souci à se faire de ce côté-là.

1. Ce compte rendu de l'entretien du président Smith avec le président Truman parut dans le rapport de la Conférence de l'Église d'octobre 1947.

CHAPITRE XXIV

David O. McKay et la grande expansion

En 1850, deux ans après la création du Fonds Perpétuel d'Émigration, première année de mission pour les Saints dépêchés de Salt Lake City à l'automne de 1849, un jeune homme marchait dans Janetstown, quartier de Thurso, ville située à l'extrémité nord de l'Écosse, dans le comté de Caithness. Il n'allait voir aucune famille en particulier, il ne se dirigeait vers aucune maison précise. Il parcourait le secteur, prenant une ruelle et revenant par une autre, frappant aux portes, entrant chez tous ceux qui voulaient bien lui parler.

A un moment donné, il arriva devant une petite maison de pierre, minuscule deux-pièces, appartenant à William McKay et sa femme Ellen Oman. Aucun compte rendu ne rapporte les paroles qui s'y échangèrent, mais, deux jours plus tard, le 3 novembre, il les baptisa tous les deux, premiers convertis mormons de cette partie de l'Écosse [1].

A partir de ce moment, les deux nouveaux adeptes rêvèrent de s'en aller à Sion se joindre aux autres Saints. Tous les mois, ils attendaient l'arrivée du *Milennial Star* qui donnait des nouvelles de la toute récente installation des Saints dans le Grand Bassin. Et, enfin, six ans après, en 1856, la famille McKay vendit ses biens et rejoignit un groupe de 764 Mormons s'embarquant à Liverpool. Leur bourse se trouva vide avant même d'atteindre la colonie mormone de l'Iowa, d'où partaient les convois de chariots à travers les Grandes Plaines. Il leur fallut s'arrêter et travailler pour gagner de quoi payer un chariot et son attelage.

Quand enfin, le moment du départ arriva, Ellen céda sa place dans le chariot à une jeune femme malade, et fit à pied avec son

1. Dans *Home Memories* de LLEWELYN R. MCKAY (Salt Lake City, 1956).

mari et ses quatre enfants les 1 600 kilomètres qui les séparaient du Grand Bassin. Ils y arrivèrent au cœur de l'été et Brigham Young leur conseilla d'aller s'établir à Ogden. Les troupes fédérales venaient juste de traverser Salt Lake City et de dresser leur camp, Camp Flyod, à Cedar Valley. C'était l'époque où Young et ses conseillers peuplaient de Mormons les vallées de la montagne.

A peine les McKay s'étaient-ils construit une maison à Ogden, dans Twenty-Eighth and Lincoln Streets, qu'y faisait son entrée la famille de Thomas et Margaret Powell Evans, et leur fille de neuf ans, Jennette. Ils étaient de Merthyr Tydfil, au sud du pays de Galles, où ils avaient bien connu Dan Jones. Ils s'installèrent près des McKay, dans Twenty-Eighth Street and Adams.

Huit ans plus tard, le plus jeune des McKay, David, épousait l'aînée des Evans, Jennette, et le 8 septembre 1873, dans leur nouveau domaine de Huntsville, juste au nord d'Ogden, leur naissait un fils, David Oman McKay, un Mormon de la troisième génération. Du plus loin qu'il s'en souvienne, l'Église a toujours été sa préoccupation dominante comme elle avait été le seul centre d'intérêt de ses parents et grands-parents. L'Église, ses affaires, ses personnalités religieuses avaient formé le fond de toutes leurs conversations.

Il alla à l'école dans la région et on lui reconnut de suite les qualités qui font les chefs. D'ailleurs, il était président de sa classe, quand il acheva ses études à l'Université d'Utah, en 1897.

On l'envoya immédiatement en Écosse comme missionnaire, il y servit deux ans, dans les régions les plus nordiques, là où se trouvait la maison de son grand-père. Il la retrouva et alla la visiter.

De retour à Ogden, on lui offrit un poste de professeur à l'Académie Weber, aujourd'hui collège universitaire d'État. Il devint rapidement président de cet établissement, mais moins de sept ans après, en 1906, il reçut le titre d'apôtre. Il n'avait que trente-deux ans, pourtant il avait déjà toute la confiance et le soutien de ses collègues.

Un demi-siècle d'expérience

Dès la fin de la première guerre mondiale, il fut envoyé tout autour du monde pour examiner et juger les activités mission-

naires de l'Église. Cela lui permit d'acquérir une grande connaissance des difficultés locales, et lui mit dans les mains des atouts dont il se servit par la suite. En 1934, il devint conseiller du président de l'Église. La coutume veut que le président ait deux conseillers ou plus. Ensemble ils forment ce qu'on appelle la Première Présidence, la plus haute autorité à l'intérieur de l'Église. Si le président est l'autorité suprême, comme « prophète, voyant et révélateur » de l'Église, il consulte ses principaux conseillers sur toutes les questions importantes. On peut donc dire que David O. McKay est informé de la politique de l'Église et y participe depuis 1906 et que, depuis 1934, il en partage l'autorité suprême.

Quand il devint président, en 1951, certains observateurs non mormons se demandèrent si le principe déterminant la nomination de la plus haute autorité de l'Église n'était pas mauvais, dès l'instant où cette institution, pourtant remarquable par la jeunesse de ses fondateurs, s'organisait pour mettre à sa tête un de ses plus anciens membres. Le président McKay, firent-ils remarquer, avait soixante-dix-huit ans. Mais, évidemment, ce point de vue ne fait pas rentrer en ligne de compte les années d'expérience. Et, comme président, celui-ci ne partait pas dans l'inconnu.

En outre, on s'aperçut très vite que le nombre des années n'était pas signe de sénilité pour le président McKay. Lorsque les journalistes voulurent le voir, il leur fallut se rendre à la propriété de ses ancêtres, à Huntsville, de fort bonne heure; car, à six heures du matin, il risquait d'être déjà sorti dans l'enclos, avec un picotin d'avoine, pour essayer d'attirer et de brider son cheval favori, en vue d'une promenade matinale dans les monts d'Utah.

Les autorités de l'Église durent le persuader d'accepter un chauffeur. Et ses expéditions ne se limitaient pas du tout aux montagnes de son pays. En moins d'un an de présidence, il avait été voir le président Juho Passokivi de Finlande, célébré la dédicace d'une nouvelle chapelle à Berlin-Ouest, participé à une réception donnée par la reine Élisabeth à Buckingham Palace, inspecté personnellement le site d'un futur temple, près de Berne. Jamais l'Église n'avait eu un président plus voyageur. Il devint bientôt évident que ses deux principaux objectifs étaient :

1) l'accroissement de l'activité missionnaire dans le monde entier,
2) la multiplication des chantiers de construction de l'Église.

Effort missionnaire

En 1952, quelques mois après sa désignation à la présidence de l'Église, le nombre des missionnaires à temps complet était seulement de 2 790, un peu inférieur à celui de l'immédiat après-guerre. Les convertis du monde entier furent 11 839, cette année-là.

Dix ans plus tard, en 1962, le nombre des missionnaires avait presque quadruplé (11 768) et celui des convertis atteignait 104 841 [1].

Depuis, les missionnaires sont restés au nombre d'environ 12 000 et il y a plus de 180 000 convertis par an. Mais, pour beaucoup de non-Mormons, le nombre intéressant c'est celui des convertis par missionnaire. Eh bien, depuis quinze ans, il est passé de moins de quatre à neuf par missionnaires!

Cela montre que cette expansion n'est pas simplement due à l'augmentation du *nombre* des missionnaires, mais à l'amélioration de leur *efficacité*, fait très significatif et sujet de grand intérêt pour les confessions qui désirent accroître le nombre de leurs fidèles.

Depuis la fondation de l'Église, jusqu'à la nomination du président McKay, le gros de l'activité des missionnaires consistait à parcourir une région, à frapper aux portes les unes après les autres, à la manière de celui qui convertit la famille McKay en Écosse. Mais, après la deuxième guerre mondiale, certaines personnalités religieuses émirent l'idée qu'il était possible de profiter des méthodes mises au point dans le monde commercial.

Chaque mot du démarcheur commercial est soigneusement étudié d'avance pour solliciter l'intérêt et la confiance de la personne qui lui ouvre la porte; pas de « bonjour » bafouillé entre les dents; dès que la porte s'entrouve, le missionnaire a appris à s'introduire, à montrer ses références, à exposer fermement son but, qui est de parler de l'Église de façon éducative et de répondre aux questions.

On remarqua que, souvent, le démarcheur qui fait du porte-à-porte ne s'introduit que pour obtenir un rendez-vous; il offre de revenir pour une conversation en règle, en donnant des échantillons et un cadeau. De la même façon, on enseigne au mission-

1. Ces chiffres sont donnés dans des rapports de l'Église.

naire de s'efforcer d'obtenir un rendez-vous, où il pourra se rendre avec photos et documents. En 1952, on testa ces méthodes, on les améliora sur le terrain. Mais la difficulté fondamentale restait la même : trop de déplacements pour rien, c'est-à-dire trop de temps perdu à sonner aux portes avant de pouvoir intéresser quelqu'un. Il fallait de nouveau s'inspirer des méthodes commerciales, pour accélérer le déroulement des opérations.

Une solution consista à considérer les missionnaires comme des experts et spécialistes et à utiliser les membres ordinaires de l'Église pour le travail de prospection. Les adeptes invitent chez eux, un soir, amis et connaissances, et une équipe de missionnaires vient présenter un film ou donne une conférence avec projection. On lança le slogan : « Tout Mormon est un missionnaire », dans l'idée que chaque membre de l'Église devait faire un nouveau converti.

En 1960, le président d'une mission déclarait que, dans son secteur, les missionnaires employaient 90 % de leur temps à l'éducation de futurs adeptes et 10 % seulement à chercher à entrer en contact avec des inconnus. Des exemples de ces nouvelles techniques de travail sont donnés dans le chapitre suivant.

Une belle victoire

Ces expérimentations au niveau le plus bas s'accompagnaient d'autres au niveau directorial, et, en réalité, les méthodes de travail sont toujours en cours de transformation. En 1960, l'avance était manifeste et 1961 marque un tournant dans l'histoire de l'activité missionnaire de l'Église.

Le 27 juillet de cette année-là commença le premier séminaire, à l'échelon mondial des présidents des missions; il dura une semaine. Toutes les découvertes faites jusqu'à présent sur l'amélioration du travail des missionnaires furent passées en revue. En conclusion, un système uniforme fut adopté pour tous les pays, donnant un rôle important aux discussions éducatives, à l'usage des personnes désireuses de se renseigner plus amplement sur le Mormonisme, discussions portant sur les croyances fondamentales, l'histoire, l'organisation de l'Église et le rôle joué par les particuliers dans les affaires de l'Église [1].

1. Articles de « Church News », supplément au *Deseret News* (mai, juin, juillet 1961).

A la fin de 1961, la nouvelle courut au siège central de Salt Lake City que quelque chose d'important était arrivé : le nombre des baptêmes atteignaient 80 000 pour l'année, plus du double de l'année précédente. Les missionnaires étaient deux fois plus efficaces qu'ils ne l'avaient jamais été.

Les chantiers

Le programme de construction est si étroitement lié aux activités missionnaires qu'il est presque impossible de l'en dissocier. En effet, les nouveaux procédés de travail donnant d'excellents résultats, il apparut que les nouveaux convertis, outre l'enseignement théologique, appréciaient la camaraderie et les activités des groupes mormons. Pour eux, c'était Sion à portée de la main.

Tout comme en Utah, la vie de beaucoup de familles mormones tourne autour des activités prévues par l'Église, beaucoup, en dehors de l'Utah, et dans le monde entier, se plaisent à ces activités. Les missionnaires de leur côté se sont aperçus qu'une Église qui disposait d'un terrain de basket-ball, d'une scène de théâtre, d'une salle de danse, et autres choses du même genre, attirait tout naturellement les jeunes.

Le président McKay, très au fait de la question, dès la première année de sa présidence, allouait la moitié des revenus de l'Église au programme de construction. En 1956, presque cinq cents chantiers étaient ouverts dans le monde. Ces travaux se poursuivaient sous la responsabilité du Comité de Construction de l'Église dont le président était Wendell B. Mendenhall et dépendait directement du président McKay et de la Première Présidence. Dix ans après, en 1965, ce comité était réorganisé et Mark E. Garff, le plus important entrepreneur, en devenait président.

Le comité se divise en trois groupes. Le premier a pour mission d'examiner les propositions qui lui sont faites et de consulter les autorités mormones sur l'importance présente et future de l'église considérée. La dimension n'en sera pas la même, par exemple, si elle doit être située dans une banlieue au développement rapide ou un ancien site urbain sur le déclin. Et si, dans l'endroit, les missionnaires remportent de gros succès, c'est encore un problème différent. En d'autres mots, des jugements d'ordre pratique sont portés par des gens extérieurs à l'affaire, et viennent compléter ceux émis par le groupe local.

Le second groupe s'occupe des plans de construction. Il étudie la question du point de vue général et des plans sont mis au point par l'architecte de l'église. Par exemple, on a trouvé qu'il était possible de construire, dans beaucoup d'endroits, des bâtiments plus simples, deux fois moins coûteux que les édifices conventionnels ou de style colonial, qui étaient en faveur les années précédentes. L'architecte de l'église travaille en collaboration avec les architectes locaux.

Le troisième groupe dirige les travaux. Il comprend des ingénieurs, des décorateurs, des décorateurs paysagistes et, très important, des experts en acoustique.

Les constructions, entreprises dans les plus lointaines parties du monde, bénéficient donc de l'expérience internationale et des recherches continues du Comité de Construction. Elles bénéficient encore de deux autres avantages : aide financière et travail volontaire.

Ces chantiers faisant partie intégrante de l'expansion internationale de l'Église et de son œuvre missionnaire, le siège central de Salt Lake City a mis au point un plan d'aide financière généreux. Dans certains cas, l'Église participera pour 90 % aux frais de construction. Après la guerre, l'Église s'est préoccupée de faire de bons placements dans l'immobilier, prévoyant les sites de futures chapelles et même de temples. Dans certaines régions, en particulier dans les centres urbains très peuplés d'Europe, ces placements se révèlent excellents, et en achetant et réunissant les lots acquis, l'Église est devenue propriétaire de nombreux terrains de grande valeur, en vue de son développement futur.

Les bâtisseurs d'églises

Et ces placements ne sont pas tous à l'étranger. Il y a peu, les journaux de New York annonçaient en première page que l'Église des Mormons possédait un terrain entre la 5e et la 6e Avenue, de la 57e à la 58e rue, à peu près de Plaza Hotel à Steinway Hall, c'est-à-dire le quartier où les loyers sont les plus élevés de toute la ville. L'Église prévoit d'y élever un gratte-ciel pour abriter ses bureaux et locaux de New York, y compris une chapelle, et de louer le reste à des entreprises commerciales.

Mais l'assistance financière et le choix des sites ne constituent qu'un aspect de l'aide apportée par l'Église. Un autre aspect

fait entrer en scène les bâtisseurs volontaires. On se rappelle qu'au premier temps, dans le Grand Bassin, beaucoup se libéraient de la dîme en travaillant pour l'Église. On allait participer aux travaux du tabernacle ou du temple, pendant un certain nombre d'heures, et l'on était crédité de la somme correspondante. A mesure que les années passèrent, cette pratique perdit de son importance.

En 1950, cependant, l'Église projetait de construire une école dans la mission tongane, dans les îles du Pacifique; elle envoya 5 experts américains ainsi que 3 Néo-Zélandais sur les lieux, pour diriger les travaux et engager des ouvriers. Mais il n'y avait aucun ouvrier qualifié dans le pays. On résolut le problème en faisant appel aux jeunes Mormons du coin, leur donnant ainsi l'occasion de servir l'Église et, en retour, d'apprendre, auprès d'experts, des techniques précieuses et indispensables.

Tout marcha très bien et on s'organisa de même à Samoa. De là, l'habitude se répandit tout autour du monde et, aujourd'hui, dans plus de la moitié des chantiers, les Mormons de l'endroit viennent aider aux travaux.

Au début d'une de ces dernières années, on annonça au président McKay — trait caractéristique des dix années passées — que 868 chantiers étaient ouverts, 362 aux États-Unis et au Canada, 142 en Europe occidentale, 31 en Amérique du Sud, 52 dans le Pacifique, y compris la Nouvelle-Zélande et l'Australie, 7 en Extrême-Orient, et 4 en Afrique du Sud. Il fut vivement applaudi, car plus de 62 % des bâtiments construits dans le monde n'existaient pas quand il fut nommé à la présidence de l'Église. En 1970, on prévoit que 90 % des bâtiments utilisés par les Mormons du monde n'existaient pas en 1955.

Les Mormons et l'enseignement

Dans les pages précédentes nous avons surtout parlé de chapelles et autres constructions servant aux activités de l'Église, mais il serait injuste de ne pas souligner ce qui a été fait dans le domaine de l'éducation.

Faisons remarquer qu'un certain nombre des premières Églises protestantes américaines n'accordaient pas beaucoup d'importance à l'éducation. Elles estimaient que de dépasser les premières notions d'arithmétique, de lecture et d'écriture, corromprait vrai-

semblablement les jeunes esprits et les éloignerait de la stricte observance de leurs enseignements.

Les Mormons, sur les instances de Joseph Smith, n'ont jamais approuvé cette attitude. Ils se sont toujours souciés de donner aux jeunes, écoles et instruction. Jamais la crainte de voir chanceler la foi des jeunes gens sous l'influence des études n'a limité leurs efforts dans ce domaine et il est à remarquer que, si beaucoup traversent indubitablement, comme tous les étudiants, une période de doute, d'incertitude et de contestation, le nombre réel de ceux qui quittent l'Église est très faible. Étant nés mormons, ayant été élevés comme des Mormons, ils restent ordinairement mormons, bien qu'évidemment certains sont plus actifs que d'autres.

C'est pourquoi les Mormons n'ont jamais eu la moindre raison de craindre la culture, au contraire, ils la favorisent. L'Utah est fier d'être compté parmi les États dont la population a le plus fort pourcentage de diplômes universitaires. Ils soulignent avec orgueil que ce sont des Mormons qui président de nombreuses universités — en Californie, Minnesota, Illinois, Arizona, New Jersey — pour nommer quelques États, en plus des établissements d'études supérieures de l'Utah.

Ils citent le nom d'un grand nombre d'hommes de sciences qui, comme d'habitude dans ce domaine, ont contribué beaucoup à la recherche pure et à l'industrie. En dresser une liste est risquée, car le peu de place dont on dispose oblige à laisser beaucoup de noms de côté, mais on peut faire mention du Dr Harvey Fletcher, ancien directeur de recherches aux Bell Telephone Laboratories; du Dr Henry Eyring, qui fut président de l'American Chemical Society et l'auteur d'importants ouvrages scientifiques; de Philo Farnsworth, l'un des inventeurs de la télévision et directeur de recherches pour l'International Telephone and Telegraph Company; de Nephi A. Christensen, qui dirige à l'Université Cornell les études d'ingénieurs des Travaux publics; et la liste est loin d'être terminée.

Dans le monde des affaires, elle est naturellement très longue. Elle comprend des noms comme ceux de Robert D. Bradford, vice-président, American Smelting and Refining Co.; Lee S. Bickmore, président, National Biscuit Company; David Kennedy, président du Conseil d'Administration de la Continental Illinois National Bank; Robert C. Kirkwood, président, F. W. Wool-

worth Co.; G. Stanley McAllister, vice-président, Associated Dry Goods Company et vice-président de Lord and Taylor, New York; George H. Mortimer, juriste, Colgate-Palmolive Co.; C. Jay Parkinson, président de l'Anaconda Company; William Snow, Jr., vice-président, Bankers Trust Company; Robert Sears, vice-président, Phillips Petroleum Co.; Isaac M. Stewart, vice-président, Union Carbide Co.; Howard Stoddard, président, Michigan National Bank, et encore bien d'autres.

En politique les Mormons réussissent très bien. A l'heure où l'on écrit ce livre, trois membres du Sénat des États-Unis sont mormons : Wallace F. Bennett (républicain, Utah), Frank E. Moss (démocrate, Utah) et Howard W. Cannon (démocrate, Nevada). En général, une demi-douzaine de membres du Congrès sont mormons, et il y en a parfois au cabinet du Président. On a cité déjà Ezra Taft Benson; Stewart L. Udall a été ministre de l'Intérieur, sous les présidents Kennedy et Johnson. Et le gouverneur George Romney, dont on a déjà parlé, fut candidat républicain à la présidence des États-Unis.

De pouvoir jouer un tel rôle dans la vie nationale, les Mormons le doivent à leur Église d'abord et aux relatives facilités qui leur sont données d'entreprendre, jeunes, des études supérieures. Jamais ils n'ont accordé plus d'intérêt et de confiance à l'instruction qu'aujourd'hui, et les autorités religieuses sont absolument certaines que le meilleur investissement à faire est d'instruire les jeunes Mormons.

Cette instruction débute naturellement par les années d'études primaires. Du temps des pionniers, cet enseignement dépendait de l'Église et participait des relations très étroites qui unissent la vie de l'Église à la vie des foyers, trait caractéristique de la vie des Mormons. Quand furent créées les écoles publiques, les jeunes Mormons s'y rendirent, mais beaucoup désiraient faire des études secondaires, ce qui n'était pas encore très répandu au siècle dernier.

C'est pourquoi l'Église, dans le dernier quart du XIXe siècle et les dix premières années du XXe, fonda vingt et une académies, la plupart en Utah et dans les États voisins, et aussi au Canada et au Mexique.

Mais, après la première guerre mondiale, les États-Unis fondèrent partout des établissements d'études secondaires gratuits et ouverts à tous et, les académies ne répondant plus aux besoins

modernes, quelques-unes furent fermées et d'autres transformées en écoles supérieures.

Mais alors, voyant que les écoles d'État avaient supplanté les leurs, les Mormons furent contraints de trouver des moyens de dispenser l'instruction religieuse. Ils firent des expériences. Par exemple, ils construisirent un séminaire près d'un lycée, pour que les élèves mormons puissent y venir suivre leurs cours d'instruction religieuse.

Mais cette organisation n'est valable que dans les localités où les étudiants mormons sont en grand nombre. Dans le sud de la Californie, par exemple, ils sont disséminés dans deux cents lycées, il fallait envisager autre chose.

Il fut donc demandé aux jeunes de venir suivre, à l'église, une heure de cours avant de se rendre à l'école, le matin.

Les parents se lèvent à l'aube, et même avant dans certains cas, pour conduire leurs enfants, ce qui représente, dans le sud de la Californie, six mille élèves pour trois cents centres d'instruction religieuse. A l'échelon mondial, les chiffres sont impressionnants — et combien de parents doivent, tous les matins, sortir leurs enfants du lit pour les conduire à leurs cours! Il y a, en ce moment, deux mille centres d'instruction religieuse aux États-Unis et dans cinq pays étrangers, et on y instruit plus de quatre-vingt-dix mille enfants!

L'Université Brigham Young, à Provo, en Utah, est l'établissement du genre le plus vaste de l'Église, avec vingt mille étudiants. L'Église et des particuliers ont dépensé 10 millions de dollars pour construire une vaste université moderne. De plus, après la deuxième guerre mondiale, celle-ci a été parmi les premières à organiser des cours annexes, cours pour adultes, cours du soir, et autres.

L'Église a aussi établi des écoles supérieures à Hawaii et en Nouvelle-Zélande après la guerre, des écoles secondaires à Tonga et à Papeete, et elle poursuit ses efforts de scolarisation en Amérique du Sud (voir à ce propos le chapitre 30).

Emploi des ressources financières

Maintenant que nous avons eu un aperçu des techniques de travail des missionnaires et de leur amélioration, du gigantesque programme de construction, et de l'évolution et de l'expansion de la

mission éducatrice de l'Église, peut-être ne serait-il pas inutile d'examiner quelques-unes de ses activités d'un point de vue plus dynamique et comment elle emploie ses ressources financières. A cet effet, retraçons les étapes parcourues par les premiers missionnaires et voyons quels changements se sont produits depuis 1837.

CHAPITRE XXV

Sion à l'étranger

Il est intéressant pour nous, aujourd'hui, de nous rendre compte du chemin parcouru par les premiers missionnaires envoyés en Angleterre, des changements survenus depuis cent vingt-cinq ans, et en même temps de constater l'intelligence avec laquelle l'Église a su s'adapter, afin de continuer à susciter l'intérêt. Pendant presque un siècle entier — et cela jusqu'au moment où guerres, dépressions économiques, ralentissement de l'émigration et amélioration des conditions de vie dans leur propre pays les en ont empêché — un ardent désir de se « rassembler dans Sion » anima les nouveaux baptisés mormons. Cela correspondait aux besoins économiques et spirituels de l'époque. Mais, pour beaucoup, l'émigration n'est plus chose ni facile ni possible. C'est Sion qui doit venir à eux. Et désormais, l'Église exporte non seulement sa théologie, mais un certain style d'activités, poursuivies dans certains buts, et là est la clef de son expansion présente [1].

Liverpool connaissait un grand développement urbain, au moment où les premiers missionnaires sautèrent sur le quai, en 1840, c'est pourquoi il ne reste pour ainsi dire rien du Liverpool de cette époque-là. Mais les générations d'émigrants qui suivirent ont pu contempler, dernier souvenir d'Angleterre, la vieille tour à horloge et les bâtiments des transports Liver, à l'extrémité du môle, vue qui est restée la même aujourd'hui. Au moment où l'on écrit ce livre, c'est M. John Alan Cubbon, pâtissier confiseur connu, qui est évêque de l'Église à Liverpool; il a retrouvé quelques-uns des premiers centres où s'exercèrent les activités de l'Église.

Non que sa famille ait été mêlée à l'histoire des débuts du Mormonisme à Liverpool, mais un grand nombre de visiteurs améri-

1. Ce chapitre repose entièrement sur des entretiens personnels qu'a eus l'auteur, et les interprétations qu'il en fait sont les siennes propres.

cains viennent lui demander de leur indiquer les maisons où leurs ancêtres sont venus servir. L'une d'entre elles, au 42 Islington Street, fut pendant de nombreuses années le principal siège européen et centre d'édition de l'Église. Il est toujours là, petit hôtel de briques rouges à trois étages, autrefois élégant, mais transformé en bâtiment à usage commercial, avec une *pizza* au rez-de-chaussée.

M. Cubbon affirme qu'il est lui-même un exemple vivant de ce que représente le travail actuel des missionnaires. Deux jeunes Mormons sonnèrent à sa porte, quelques jours après que lui-même et sa femme furent revenus de leur voyage de noce. Ils se prirent de sympathie pour les deux jeunes gens, étudièrent les points de doctrine que ceux-ci leur exposaient et dont ils n'avaient pour ainsi dire jamais entendu parler. A la fin, ils se convertirent.

Avait-il souffert des mêmes mesures discriminatoires dont s'étaient plaints les premiers convertis ? Avait-il perdu son emploi ? A la question, il répondit ceci : « Pas exactement. Quelques-uns des membres de ma famille étaient adeptes de l'Église d'Angleterre; ils eurent du mal à nous comprendre, mais ils ne se sont pas montrés désagréables. Mes collègues de travail ont trouvé que je donnais beaucoup de mon temps à l'Église, surtout après avoir été nommé évêque. Il me fallait alors m'occuper des gens dans le besoin, visiter les malades, célébrer les mariages, les funérailles et le reste. C'est très absorbant, et quelquefois je suis pris pendant les heures de travail; mais mes collègues se sont toujours montrés déférents, je ne peux certainement pas dire que j'ai rencontré des gens ayant des préjugés. »

Les changements

Après m'avoir montré des souvenirs des premiers temps de l'Église, M. Cubbon s'arrêta devant un bâtiment flambant neuf, il était tout juste terminé, comme le prouvaient les restes de vieilles planches, les débris et gravats jonchant le sol autour de lui. C'était la nouvelle chapelle, de conception et de plan très semblables à beaucoup de celles que l'on voit dans le sud de la Californie et en Utah; un bâtiment se composant d'une belle chapelle moderne, pour six cents personnes environ, et d'une grande salle pour les activités récréatives, ressemblant fort au gymnase de beaucoup d'écoles américaines. Il n'y avait qu'à descendre les filets pour commencer à jouer. A un bout, il y avait une scène et, tout près, une cuisine. Cette salle était destinée à servir de foyer et, manifestement, les Mormons comptaient y attirer quelques-uns des jeunes

qui passaient leur temps, en ville, dans des caves sordides, à écouter les Beatles et leurs successeurs.

Ce nouveau bâtiment illustrait le changement de statut de Liverpool. La ville n'est plus une étape sur le chemin des émigrants. Ceux qui se rendent dans le Nouveau Monde maintenant s'y embarquent rarement. Ils prennent le bateau dans d'autres ports et surtout l'avion. Liverpool est donc devenu un centre comme les autres, où les Mormons se mettent à bâtir comme ailleurs.

C'est la même histoire à Preston, dont les Mormons se souviennent comme de leur premier centre d'activité en Angleterre. La vieille maison, dans laquelle vécurent Heber C. Kimball et un ou deux autres des premiers missionnaires, est toujours debout, mais presque abandonnée. Le Cockpit, où ils prêchèrent et officièrent, est depuis longtemps démoli. Tout ce qu'il en reste est un pan de mur d'un mètre carré, pas plus, flanqué de deux bancs. Sur un mur de briques voisin, une plaque de bronze rappelle qu' « ici, s'élevait jadis le bâtiment connu sous le nom de Cockpit; là furent prononcés les premiers vœux de renoncement à toute boisson alcoolisée ».

Vauxhall Chapel n'existe plus non plus. Mais on voit encore l'endroit où les premiers baptêmes furent célébrés, au bord de la Ribble, sous le vieux pont.

Ronald Hugues, président de l'Église de Preston à l'époque de ma visite, me montra le faible remous, où la tradition situe les premiers baptêmes. Preston envoya largement sa part d'émigrants et pendant quelques années, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe, l'action de l'Église se fit peu sentir dans la ville. Mais, aujourd'hui, où elle compte approximativement cent cinquante mille habitants, elle est fière de sa grande chapelle, construite en 1951 et déjà trop petite. M. Hugues m'apprit que les conversions montèrent de quarante à deux cent-soixante, entre 1960 et 1965, et il compte beaucoup sur un nouveau bâtiment, Quand je lui demandai si les vieilles résistances se faisaient encore sentir, il me répondit que oui, tout en me montrant une plaque de bronze destinée à marquer l'emplacement des premiers baptêmes, au bord de la rivière, mais dont les autorités municipales avaient jusqu'ici interdit la mise en place.

Manchester

L'action des missionnaires de Grande-Bretagne est si vaste qu'ils ont été obligés de diviser le pays en huit missions, chacune ayant

à sa tête un président et l'effectif de missionnaires requis. L'une des plus grandes, et sans doute la plus caractéristique, est la North British Mission qui englobe la zone où travaillèrent les premiers missionnaires. Son siège central est installé, depuis quelque temps, dans un vieil hôtel d'un quartier résidentiel de Manchester. Pour la poste, l'adresse est simple : Le Verger, l'Avenue. Elle a un parc ravissant de plus d'un hectare, et la maison de briques et de poutres de style anglais ancien abrite confortablement les vingt et un Mormons qui vivent là. Pendant la deuxième guerre mondiale, elle servit de siège au gouvernement d'un pays balte en exil. Imaginez combien de combines et d'intrigues se sont élaborées alors entre ses murs. Aujourd'hui, elle a été complètement rénovée dans le meilleur style anglo-américain : anglais, par sa décoration agréable et élégante de style Edward VII; américain, par son efficace chaudière à mazout et ses commodes radiateurs bas le long des plinthes, ainsi que la somptuosité des céramiques et chromes de ses salles de bains. Le chef de la mission, qui devait être remplacé peu de temps après ma visite, était Rolland L. Jaussi. Dans la vie privée, c'est un entrepreneur de bâtiments très connu de l'Idaho. Comme beaucoup d'autres présidents de mission autour du globe, il lui a été demandé d'abandonner son travail et de consacrer bénévolement trois ans à la direction de la mission qui lui serait assignée.

Parmi les occupants du Verger, à l'époque de ma visite, était Richard S. Rassmuson de Salt Lake City. Il servait dans la région de Manchester depuis presque deux ans, et tout en envisageant son prochain retour dans son pays et la reprise de ses études universitaires, il avouait avoir trouvé une seconde patrie en l'Angleterre, et un second chez-soi à Manchester.

Il me fit visiter avec orgueil le bâtiment destiné au service d'un pieux de l'Église, où Frère Beard, « prénom Harry », cirait les carreaux à la cireuse électrique. Achevé à l'automne de 1964, le bâtiment est construit sur le modèle général, hormis sa chapelle qui est plus vaste. La salle de récréation est semblable à celle d'un lycée moyen américain de construction récente, et son parc de stationnement est plus grand que ceux que l'on voit généralement en Grande-Bretagne. Manifestement, il est conçu pour une communauté prospère composée d'habitants de banlieue, venant à l'Église en voiture. Par son allure, ses dimensions, les possibilités qu'il offre, il est bien de style moderne américain, avec ses couleurs douces, ses moquettes unies, ses traverses et ses arcs de contreplaqué, son plafond étudié pour l'acoustique et son chauffage central.

M. Beard s'attarda beaucoup sur les fonts baptismaux, bassin de céramique, avec eau chaude, ressemblant à une très grande baignoire au niveau du plancher. Finis les baptêmes dans les eaux glacées des rivières et des lacs!

Cette remarque rapportée au président Jaussi, il éclata de rire et répondit qu'en aucun cas il n'était partisan de refroidir la ferveur des convertis.

« Quand on voit la Ribble en février et qu'on lit comment Heber Kimball, Wilford Woodruff et les autres brisaient la glace pour entrer dans l'eau, et cela plusieurs fois par jour, devant des gens impatients de se faire baptiser même après avoir fait la queue dans le froid pour attendre leur tour, on ne peut que s'étonner de la sainte force de ces gens. Mais il faut dire que nous en trouvons encore aujourd'hui qui ont la même foi. »

Il me cita quelqu'un, William Bates, président d'un groupe mormon de Manchester. M. Bates a quelque peu la lourde stature musclée, la personnalité attachante et sans façon que l'on prête à Brigham Young. Si celui-ci était menuisier, celui-là est un ingénieur qui vous empoigne la main avec force et rudesse, comme quelqu'un qui sait se servir de ses mains.

L'histoire de M. Bates

Il me conta son histoire :

« Dans l'armée, pendant la guerre, j'avais l'habitude de prier. Vous devinez que ça nous arrivait souvent à tous. Mais je ne situais pas mes prières dans le cadre d'une Église ou d'une doctrine particulière. Je savais qu'il y avait un Dieu, c'est tout.

« Après la guerre, il y a eu un formidable travail de reconstruction à faire. Les immenses dégâts des bombardements, n'est-ce pas, et en plus, une terrible crise du logement, due à l'accroissement de la population et au peu de logements construits depuis de nombreuses années et pendant la dépression, avant-guerre; tout le monde partageait son appartement avec une autre famille, il y avait peu de logements et de maisons neuves. Sur mon salaire, je mis de côté 1 000 dollars et commençai à mettre sur pied ma propre affaire, dans la plomberie. Les possibilités étaient telles, alors, que je me lançais bientôt tout à fait et, empruntant de l'argent, je construisis mon usine pour environ 30 000 dollars.

« Naturellement, j'y allais tous les jours pour surveiller les travaux, et je passais sur une place où on élevait une petite chapelle, ou salle de réunion. ' LDS, Saints des Derniers Jours ' il y avait marqué sur un panneau. Je me disais : qu'est-ce que ça peut bien être que ça ?

« Mais on voyait que c'était une espèce d'église et, tous les jours, en passant devant en voiture, je me demandais s'ils avaient les mêmes problèmes que moi. Construire après la guerre, en Angleterre, ce n'était pas facile. On manquait de tout, même d'ouvriers. Comme mon usine et la chapelle montaient à peu près à la même allure, je décidais que toutes les deux une fois terminées, je m'y arrêterais pour dire une prière de remerciement. »

Il tint sa promesse et c'est ainsi qu'il fit la connaissance de quelques Mormons et qu'à la fin il fut baptisé en 1951. Pendant la période d'études et d'investigation de la doctrine, il alla rendre visite à d'autres groupes de Saints, et il les trouva en général fort mal logés : « Beaucoup habitaient des chambres en location, sentant le moisi et peu inspirantes, c'est le moins qu'on puisse dire. »

Quelques années après, M. Bates emmena sa famille à New York, y acheta une grosse voiture et fit une randonnée de seize mille kilomètres, surtout pour aller voir les monuments religieux mormons. Quand il arriva enfin à Salt Lake City, il alla voir Henry D. Moyle, alors membre de la Première Présidence, qui l'introduisit auprès du président David O. McKay.

« Je découvris que le président McKay était de mon avis. Je trouvais que, dans la seule ville de Salt Lake City, il y avait deux cents édifices plus beaux et plus utiles que tout ce que nous avions en Angleterre. Il me dit que j'avais dû lui être envoyé par Dieu car, au moment même, il examinait divers plans pour la construction d'une chapelle à Londres, la Hyde Park Chapel. »

Une guérison

Depuis ce temps-là, l'Église a entrepris son grand programme de construction. Quant à M. Bates, le bâtiment mormon de Manchester aura toujours pour lui une signification particulière. Lui et son fils, âgé de douze ans, allaient y travailler comme volontaires, lorsqu'un jour une grosse poutre tomba sur l'enfant, lui

brisant la colonne vertébrale en deux endroits. On le transporta à l'hôpital où l'on se demanda d'abord s'il vivrait et ensuite s'il pourrait marcher. Le pieux[1] de Manchester observa un jour de prière et de jeûne. Frère Mark Petersen arriva de Londres pour lui imposer les mains et le bénir. A Manchester on estime qu'un miracle se produisit. En tout cas, le jeune Bates marche et court, aujourd'hui, comme les plus alertes d'entre nous.

Interrogé sur l'influence qu'a pu avoir son adhésion à la doctrine mormone sur ses affaires, M. Bates a répondu :

« S'il y a eu influence, elle a été positive. Je crois que l'honnêteté et le dédain des apparences qu'enseigne l'Église finissent par être reconnus des clients. De toute façon, l'affaire dans laquelle j'ai débuté avec 3 000 dollars, qui s'était transformée en une usine de 30 000 dollars, je viens de la vendre 800 000, et j'ai maintenant une grosse affaire de briqueterie, je ne peux donc pas dire que j'ai souffert d'une mesure discriminatoire quelconque. »

Le président Jaussi me montra son bureau. L'un des murs était tapissé de photographies de quelques-uns des mille deux cents missionnaires américains travaillant en Angleterre. Parmi eux, Bertram S. Dalton, Richard Miller, Robert Glen Openshaw, Douglas R. Jensen, George Brooks et William T. Evans.

« Les missionnaires étant surtout de jeunes étudiants, on pourrait supposer qu'ils touchent surtout des jeunes des classes d'âge correspondantes.

— C'était vrai jadis, mais moins maintenant, répond le président Jaussi. Quelques années avant mon arrivée, il est certain que les missionnaires s'occupaient presque exclusivement des jeunes. Ils formaient des équipes de base-ball (oui, ils découvrirent que le base-ball était très populaire en Angleterre), des équipes de basket-ball et autres, pour les jeunes de moins de vingt ans et les étudiants. Mais, c'est normal, nous avons trouvé que beaucoup s'intéressaient plus aux jeux qu'à l'Église. Ils profitaient du superficiel, pas de l'essentiel. C'est pourquoi nous recherchons plus volontiers le contact, aujourd'hui, avec les familles jeunes. Ce n'est pas encore un succès complet, mais pour vous donner une idée, l'année dernière nous avons baptisé

1. Voir la note 1, page 167.

deux cent dix-neuf groupes familiaux, c'est-à-dire mari et femme ayant des enfants au-dessus de huit ans. Au total, cela faisait un peu moins de neuf cents. Ensuite, nous avons baptisé trois cent soixante-seize couples, mari et femme sans enfants, ou dont les enfants ont tous moins de huit ans. En plus, il y avait huit cent quarante-huit adultes du sexe masculin, et mille deux cent trente-neuf du sexe féminin. Il n'y en avait que cent quatre-vingt-un entre seize et dix-huit ans. Il y a quelques années ce dernier groupe aurait été le plus nombreux. Vous voyez donc dans quel sens nous poursuivons nos efforts.

— Y a-t-il toujours, parmi vos adeptes, une grand désir d'émigrer aux États-Unis, en Utah plus particulièrement ?

— Oui, certainement. Évidemment, nous ne pouvons plus les aider, comme au temps de Brigham Young avec le Fonds Perpétuel d'Émigration, et nous faisons tout ce que nous pouvons pour fortifier la communauté de cet endroit. Néanmoins, quelques-uns de ses membres, peut-être les plus actifs et les plus fervents, aspirent à faire partie d'une communauté plus importante. Nous perdons à peu près une douzaine de familles par an. Je crois, cependant, que c'est un phénomène qui va en diminuant, et qui diminuera encore à mesure que nous disposerons de nouveaux bâtiments. Ils offrent la possibilité de poursuivre les tâches et les activités grandissantes de l'Église et permettent de rassembler un très grand nombre de gens ayant les mêmes centres d'intérêt. Vous allez voir, au cours de votre visite, qu'ils sont très importants et très bien étudiés pour nos nouvelles activités. »

CHAPITRE XXVI

L'héritage de Dan Jones au pays de Galles[1]

« Rendez-vous au Park Hotel, à midi, me dit au téléphone une voix au doux accent gallois, l'autobus de l'aéroport vous y conduira très bien, c'est au centre de Cardiff. »

Emlyn Davies, charmant homme tout en rondeur (robuste serait préférable), qui s'est porté volontaire pour me conduire sur les traces du capitaine Dan Jones, me dit :

« C'est ma première voiture, la première de la famille; jusqu'ici, les temps ne nous avaient pas permis d'en avoir, aussi cramponnez-vous, je suis un chauffeur novice! »

La voiture démarra et fila dans une de ces fameuses petites vallées galloises jusqu'à sa maison de Merthyr Tydfil.

« Le nom de Dan Jones est-il familier dans les parages ?

— Des plus révérés. Mais ce n'est pas lui qui le premier apporta la doctrine des Mormons au pays de Galles. Avant lui étaient déjà venus quelques missionnaires de Liverpool et de Manchester, j'ai oublié lesquels, mais ce fut Jones qui fit de l'Église une des forces vives de ce pays, et plus encore, je pourrais dire, en Utah; je ne le sais pas personnellement, car je n'ai jamais été là-bas, mais d'après ce que me disent tous les Américains qui viennent ici, on parle des Gallois en Utah. »

Le pays de Galles promettait d'être une région particulièrement favorable pour la religion rétablie, car beaucoup de Gallois n'avaient jamais complètement adhéré à une doctrine religieuse quelconque. Au tout début, ils avaient leurs propres croyances,

1. Ce chapitre a été écrit à la suite de visites et d'entretiens ayant eu lieu en pays de Galles.

comme le montrent les nombreux cimetières de forme circulaire qu'on y voit encore. Avec les Romains, s'introduisit le Christianisme, mais ils l'incorporèrent à leur culte et à leurs rites. Les Irlandais apportèrent le Catholicisme, qui y a des centres. L'Église d'Angleterre y devint l'Église officielle, mais, au début du XIXe siècle, quand Dan Jones revint de Nauvoo dans sa patrie, il y avait plus de Baptistes et de Méthodistes que de membres de ce qu'on appelait l'église établie.

— « Cela s'épelle D-A-V-I-E-S, mais en gallois cela se prononce DAVIS. »

Sur ce côté-ci de la route, de nombreuses maisons, c'est absolument certain, existaient du temps de Dan Jones. A Merthyr, il avait vécu et établi son quartier général.

« Mais vous comprenez bien qu'il y a très longtemps. Le premier été où Brigham Young fit traverser les Grandes Plaines par un convoi de chariots, c'est-à-dire au début du printemps de 1846, Dan Jones était en mesure d'annoncer à la conférence de Manchester, que le district gallois comprenait vingt-huit branches et six cent quatre-vingt-sept membres; vous pensez [1]! »

Une nouvelle ère pour le pays de Galles

« La maison que nous allons voir est dans cette petite rue qui grimpe, il y a une plaque indiquant qu'elle est la maison natale de Jennette Evelyn Evans McKay, mère de notre bien-aimé David McKay, président de l'Église des Saints des Derniers Jours. Elle la quitta, petite fille, pour partir en Utah. La personne qui l'habite connaît le président McKay. Il lui a rendu visite quand il est venu au pays de Galles.

« Quelques membres de la famille Davies ont émigré, mais pas mes grands-parents, c'est vrai. J'ai vu des chiffres qui montrent que le plus grand nombre s'expatria entre 1850 et 1860, et jusqu'à la première guerre mondiale, il semble y avoir eu un nombre régulier d'émigrants, plusieurs centaines au moins, tous les ans, et puis cela cessa. Depuis, les départs n'ont jamais repris vraiment. Je crois que les États-Unis ont plutôt mis un frein à l'immigration. Et les temps sont devenus bien durs ici, les gens ne pouvaient pas économiser de quoi s'en aller, et peut-être que

1. Le rapport de Dan Jones se trouve au chapitre 10.

Salt Lake City ne nous y encourageait pas plus que cela. Les archives montrent que nous n'avions que quarante-six membres, en 1930. Alors, la deuxième guerre mondiale est arrivée, très vilaine époque pour nous.

« Après la guerre, des membres de l'Église venaient nous voir de temps en temps de l'étranger, mais notre groupe était minable. Nous nous réunissions dans une vieille maison que je peux vous montrer, pas très pratique, et si notre foi était forte, nos œuvres n'étaient pas nombreuses. L'Église dépérissait par ici.

« Et puis, quelques années après la guerre, peut-être en 1950, 1952, des missionnaires d'un nouveau genre sont arrivés. C'étaient de jeunes Américains, les petits-fils, peut-être les arrières-petits-fils des vieilles familles qui avaient émigré. Et, naturellement, ils étaient extrêmement curieux de ce vieux pays de Galles. Ils se mirent à parcourir ces vallées du haut en bas. Ni voitures, ni vêtements fantaisie, ils cheminaient à pied et s'arrêtaient par-ci, par-là, pour faire un bout de causette.

« Un jour, ils nous ont dit que nous avions besoin d'une nouvelle chapelle, cela sautait aux yeux, et que, si nous voulions tous y mettre un coup, ce serait chose possible. Bon, eh bien maintenant, je vais vous montrer ! »

Nous nous arrêtâmes devant une chapelle coquette, et, en comparaison avec tous les autres bâtiments alentour, tout à fait remarquable, que Frère Davies me fit visiter avec une ostensible fierté. Le côté « chapelle » du bâtiment était décoré de gris clair et de chêne naturel et, sur un bel orgue électrique, une plaque indiquait qu'il avait été offert par un groupe d'industriels de Salt Lake City pour honorer la mère du président McKay.

Des activités pour tous les goûts

La salle des activités récréatives avait l'air de beaucoup servir. Sur la scène le décor montrait qu'on y jouait *Cendrillon*. Un magnifique carrosse, à deux dimensions, le pourtour décoré de minuscules petites ampoules électriques, était rangé contre un mur.

« Les ampoules qui étaient sur mon arbre de Noël, dit Davies en riant, mais venez voir les costumes. Ils remplissent une pièce. Nous pouvons monter toutes sortes de spectacles, nous avons tous les accessoires sous la main. »

Des jeunes gens entraient et sortaient, les jeunes filles obéissant à l'avis, tracé à la main, selon lequel il leur était demandé de ne pas porter de talons aiguilles pour ne pas abîmer le plancher.

Quelques dames travaillaient dans la petite cuisine, dans une autre pièce, on entendait quelqu'un étudier le piano, tandis qu'en accompagnement ronronnait une machine à coudre. Visiblement le centre était en pleine activité.

« Nous n'avions rien de tout cela avant », me confessa Davies, manifestement ravi du bon tournant pris par les affaires des Saints de Merthyr. « Nous avons maintenant deux cent quatre-vingt-quatorze membres et je pense que de participer à nos activités va en attirer beaucoup d'autres. Plusieurs centaines sont venus assister à l'une de nos séances théâtrales; comme ça, ils se renseignent, et ainsi notre groupe joue un rôle utile et plus important dans la communauté. Cela les met en contact avec les vérités de notre évangile dans une ambiance plus sympathique que celle qui accueillit Dan Jones à son arrivée ici, et beaucoup sont heureux d'apprendre qu'ils n'ont pas besoin de s'en aller à Sion pour être des Saints. Il est possible d'être Saint à Merthyr; ils sont contents de le savoir, malgré qu'un bon nombre, je pense, profiteraient volontiers de l'occasion, s'ils pouvaient émigrer. A présent, vous savez, il faut avoir, là-bas, un répondant et un travail et un tas d'autres choses. »

CHAPITRE XXVII

Une journée à Londres

Londres est, bien sûr, le centre de l'Église mormone de Grande-Bretagne. Le nouveau temple, dont la dédicace eut lieu en 1958, se trouve à Lingfield, juste au sud de la ville, et c'est là, naturellement, qu'est dispensé l'enseignement religieux du niveau supérieur. Structure nette, joliment adaptée à la campagne anglaise, elle a été bâtie sous la direction de Sir Thomas Bennett, architecte connu, conseiller de l'Église en matière d'architecture pour la Grande-Bretagne. Le siège des missionnaires de Londres, cependant, se trouve dans Exhibition Road, près de Prince's Gate, Hyde Park, ainsi que la chapelle londonienne dédicacée en 1961. En pierre de Portland, surmontée d'un long et fin clocher de trente-neuf mètres de haut, elle fait déjà partie des monuments marquants de la ville. Quand elle fut ouverte aux visiteurs, elle suscita bien des commentaires, en particulier pour son garage souterrain; autre détail relevé par les journalistes : les supports des paniers de basket-ball rentraient dans le plafond sur simple pression d'un bouton. Une pièce insonorisée, de sept mètres cinquante sur neuf, donne, en balcon, sur la chapelle par une fenêtre vitrée, elle est destinée aux petits enfants qui risqueraient de déranger les services. Au rez-de-chaussée, neuf salles de classe et une chapelle sont prévues pour les enfants. Tout près de là, dans Exhibition Road, on a restauré une majestueuse résidence du Vieux Londres pour y loger le chef de la mission londonienne et pour servir de siège central à son équipe de missionnaires. Le travail y est soigneusement organisé. Là où les diverses méthodes mises au point pour susciter l'intérêt de candidats éventuels ne donnent pas tous les résultats attendus, on se rabat sur la vieille méthode de prospection, mais de façon systématique. On étale des cartes, on assigne certaines rues à une équipe de deux missionnaires. Ceux-ci arrivent, en une matinée de trois heures, à sonner à quatre-vingts portes environ; cela fait un nombre de

coups de sonnette respectable. L'un des missionnaires explique qu'il vient d'Amérique, qu'il représente l'Église des Saints des Derniers Jours, connue sous le nom d'Église mormone, et qu'il désirerait simplement parler un peu de son Église, afin qu'elle soit mieux comprise et qu'on soit moins porté à croire aux sottises qui courent à son sujet.

Le but recherché est d'exposer des faits et de répondre aux questions. Si la personne qui a ouvert sa porte montre un intérêt poli, certaines, simplement par courtoisie envers deux aimables jeunes étrangers d'outre-Atlantique, le missionnaire déclare que lui et son compagnon aimeraient revenir la voir à l'heure qui lui conviendrait. Ils voudraient lui montrer quelques photos, et ils seraient ravis qu'elle fasse venir des membres de sa famille, et des amis. Deux personnes environ, sur toutes celles qui accordent un entretien préliminaire, acceptent de recevoir à nouveau les jeunes gens [1].

Monsieur « R »

Pour donner un exemple de deuxième visite, bien qu'on ne puisse la qualifier de typique, relatons celle faite récemment à un certain M. « R », habitant un immeuble neuf près de Marble Arch. Beaucoup de ces rendez-vous sont pris pour le soir, mais M. « R » travaille la nuit et préférait recevoir les missionnaires en début d'après-midi. Quand ils arrivèrent, ils apprirent que la femme de M. « R » travaillait de jour et qu'ils se relayaient auprès de leur petit garçon de vingt mois. Il apparut rapidement que, si l'un des deux parents était partisan d'établir une discipline, ce n'était pas le père; son fils s'intéressant au livre que les missionnaires avaient apporté, il en barbouilla bientôt de banane les illustrations en couleur.

M. « R » commença par déclarer très candidement qu'il était juif, mais qu'il avait remarqué le va-et-vient autour de la chapelle d'Exhibition Road, et particulièrement l'attention qu'on semblait y accorder aux enfants, il avait pensé que cela risquait d'être bien pour son fils, et c'était pourquoi il les avait invités à revenir. Les missionnaires entrèrent de suite dans le jeu, et sortirent de leur

1. Tous les matériaux composant ce chapitre ont été réunis à la suite des visites faites à Londres, au cours desquelles furent analysés les méthodes employées et les résultats obtenus par les missionnaires.

grande serviette un album à spirale. Sur la première page, est représenté le président David O. McKay, ensuite une église caractéristique, une famille de Mormons, des photos montrant quelques-unes des activités typiques d'une famille de Mormons, tout cela avant qu'il soit fait même mention du Prophète Joseph Smith et de l'histoire de l'Église.

Ils savent que M. « R » s'intéresse non pas au passé mais au présent, et surtout à ce qui touche sa vie de famille. On lui expliqua quelques-unes des activités auxquelles on peut se livrer à Exhibition Road : les pièces de théâtre, les heures sociales, les réunions de mères de famille en vue de discuter de l'éducation des enfants, les sports pour les plus jeunes,

« et nous donnons une importance spéciale à *la soirée familiale* », ajouta l'un des missionnaires.

— Et qu'est-ce que cela ?

— On demande aux familles de s'organiser pour rester au complet, à la maison, un soir par semaine. Mettons que ce soit le jeudi, mais chaque famille évidemment choisit le jour qui lui convient. Les maîtresses de maison préparent un bon dîner. Ensuite tout le monde joue à des jeux, ou converse ensemble tout simplement. On encourage les pères à parler de leur travail, la famille pourra alors partager ses hauts et ses bas, et comprendre pourquoi il faut repousser l'achat de telle ou telle chose, et pourquoi il est parfois un peu soucieux et bougon. Et s'ils prient ensemble pour que tout s'arrange, ils auront le sentiment d'avoir participé quand arriveront des moments meilleurs. »

Il est facile de voir que les missionnaires ont hâte de présenter les aspects spirituels de leur religion. C'est un fait que beaucoup de ceux à qui ils s'adressent montrent de l'intérêt pour des choses comme *la soirée familiale*, mais pour eux ce ne sont que vétilles comparées au message théologique dont ils désirent faire part. En raison, sans doute, de leur familiarité avec l'extraordinaire activité de leur Église, qui fait partie intégrante de leur vie, les Mormons ne peuvent pas comprendre tout à fait pourquoi ceux qui n'ont jamais fait cette sorte d'expérience s'y intéressent tant. Ils pensent, peut-être, qu'il est peu vraisemblable que quelqu'un renonce à la religion qu'il a pratiquée depuis toujours, simplement pour faire du théâtre d'amateurs ou aller régulièrement à des dîners. Ils ont certainement raison sur ce point, mais il n'y a pas

de doute qu'en Angleterre et ailleurs, ces activités temporelles suscitent beaucoup d'intérêt.

Les révélations du temps présent

Après avoir conté, à l'aide d'images, l'histoire de Joseph Smith, l'un des missionnaires déclara :

« Notre Église reçoit, à l'heure présente, des révélations de Dieu, et c'est, en ce point, la seule Église de notre temps. »

M. « R » reprit alors vivement :

« Sur quelle autorité vous appuyez-vous pour dire que votre Église est la seule à avoir une autorité divine ?

— Notre Église est la seule, d'après tout ce que je sais, qui affirme recevoir des révélations continuelles, *même à notre époque.* Beaucoup affirment avoir eu des révélations dans le passé, mais nous déclarons que notre Prophète, Voyant et Révélateur, qui est ce David O. McKay dont je vous ai montré la photo, il y a un moment, reçoit des révélations de Dieu sur les affaires de l'Église et cela en permanence, maintenant, à l'heure présente.

— Mais beaucoup de gens pensent que Dieu les guide en ce moment même, protesta M. « R ».

— Oui, mais ils croient que d'une manière ou d'une autre, Dieu leur fait connaître sa volonté, en la leur révélant à eux personnellement, répond l'un des missionnaires. Nous, nous parlons de révélation à une Église entière, et la révélation, à laquelle nous croyons, est faite exclusivement — à notre époque — à notre Église, par son Prophète. Nous croyons que Jésus a établi son Église sur la terre, mais qu'après une certaine période de temps, ses enseignements ont été, disons, dénaturés, ou que, tout au moins, leur clarté s'est perdue, pour devenir quelque chose qui revient à une immense apostasie, ou abandon de la vraie doctrine. Nous croyons que, à l'époque présente, par l'entremise de Joseph Smith, la véritable Église a été rétablie. Et maintenant, monsieur, si vous me permettez, que pensez-vous de Jésus Christ ? »

Quatre-vingts coups de sonnettes

Parfaitement pris au dépourvu par la brutalité de la question, M. « R » réfléchit pendant un instant et répondit :

« Eh bien, je n'y ai jamais beaucoup réfléchi. Je pense que c'était un homme vraiment bon, qui a beaucoup influé sur le cours de l'histoire, même si l'on dit souvent que peu de gens suivent réellement et entièrement sa doctrine. Quant à sa naissance, dont on parle tant, je suppose que ses parents étaient purs, c'est possible, mais je ne vais pas plus loin. Mettons qu'à mon point de vue, il fait partie des grands hommes de l'histoire. »

La conversation va et vient pendant quelques minutes, et il est décidé que M. « R » parlera à sa femme. Ne pourraient-ils pas venir tous les deux à Exhibition Road Chapel le dimanche suivant, avec leur bébé, pour y rencontrer quelques Mormons londoniens et visiter un peu le bâtiment ?

Et c'est ainsi qu'un certain jour de printemps, deux jeunes gens, l'un venant d'Utah, l'autre de Californie, ont sonné à la porte de quatre-vingts appartements londoniens, dont cinquante se sont ouvertes, surtout sur des maîtresses de maison, dont quelques-unes fort revêches, et qu'ils ont pu parler brièvement à cinq d'entre elles, et longuement à l'une qui viendra voir la chapelle et qui au moins accorda une attention courtoise et suivie à une présentation réfléchie. Les missionnaires ont classé cette journée parmi leurs bonnes journées de travail.

CHAPITRE XXVIII

Missions modernes de Scandinavie

Norvège

Au début de février 1965, une chapelle mormone a été dédicacée à Trondheim, en Norvège, à environ trois cents kilomètres au sud du cercle arctique. Historiquement, c'est, de toutes les églises des Saints des Derniers Jours, la plus nordique. Mise à part son énorme chaudière, elle ressemble à toutes les nouvelles chapelles d'Angleterre, du pays de Galles et même de l'Utah.

C'est un solide bâtiment de briques rouges, d'une architecture moderne, ainsi que son clocher. Elle est rustique de construction, en accord avec le dur climat, mais, selon l'habitude des Mormons, les détails caractéristiques sont surtout visibles à l'intérieur.

Elle comprend une chapelle plus ou moins conventionnelle pour les services religieux, une partie consacrée aux activités récréatives, réunions, danses, jeux, théâtre; elle a une cuisine équipée de tout le nécessaire pour préparer aussi bien des banquets que des *smorgasbord.* Tout cela remplit d'étonnement les bons Mormons et autres habitants de Trondheim, mais ce qui les étonne plus encore, c'est que tant de bienfaits leur soient accordés après s'être réunis fidèlement, quoique parfois sans grand moral, pendant plus d'un siècle, dans toutes sortes d'endroits indescriptibles.

Si la Norvège fut parmi les premiers pays à recevoir la visite des missionnaires qui quittèrent Salt Lake City en 1849, la doctrine mormone ne s'y répandit pas très vite. Une période de forte résistance, dont nous avons parlé au chapitre 14, fut suivie par les années exaltantes de la « Grande Émigration », où un grand nombre de Norvégiens s'expatrièrent en Utah. Malgré cela, l'Église ne fut jamais très prospère dans ce pays.

Ce n'était pas par manque de foi. A la dédicade de la chapelle

de Trondheim on rappela qu'un siècle auparavant un cordonnier norvégien avait pris l'habitude de glisser une brochure de propagande mormone dans chaque paire de chaussures qu'il réparait. L'une d'elles appartenait à Anna Widtsoe, une veuve, qui, par la suite, se convertit et émigra en Utah avec son enfant [1]. Celui-ci, John A. Widtsoe, revint plus tard comme missionnaire et, après une carrière remarquable d'éducateur, qui le porta à la présidence de deux écoles supérieures, il devint apôtre de l'Église.

Mais en dépit du grand nombre d'histoires de ce genre, il n'en reste pas moins que l'intérêt pour le mormonisme ne se ralluma guère qu'à partir de 1950, quand le programme de construction de l'Église intéressa la Norvège, lui offrant de nouveaux centres adaptés à des multiples activités inédites.

Ainsi, les vues modernes de l'Église mormone du XXe siècle ont-elles commencé à se répandre jusqu'au cercle arctique, et fit-on le projet de construire une chapelle à Trondheim.

Un chantier est ouvert dans la capitale norvégienne, Oslo, siège central des Mormons norvégiens; d'autres villes sont inscrites sur le programme de construction. D'un bout à l'autre de la Norvège, on a de plus en plus l'impression d'un renouveau d'activité.

Suède

Cette expansion de l'Église en Norvège est sujet d'intérêt et de discussion dans toute la Scandinavie, car, dit-on là-bas, elle dément l'expérience courante, elle se produit contre toute attente. En effet, partout en Scandinavie, et particulièrement en Suède, on vous affirme que très peu de gens vont à l'église à présent; 90 % n'iraient pas du tout, c'est le chiffre le plus couramment avancé.

Et à la question : *cela veut-il dire que 10 % pratiquent ?* on vous répond ordinairement que, si 10 % des gens de la campagne fréquentent sans doute l'église, dans une ville comme Stockholm, on se demande si 4 % y vont seulement régulièrement. On fait remarquer, et un examen superficiel de la situation le confirme, que beaucoup de belles églises anciennes sont réduites aujourd'hui à l'état de musée.

Tous les Scandinaves se livrent à un vaste examen de conscience à ce propos : religieux et laïcs en discutent beaucoup. Ils se

1. John A. Widtsoe était né dans l'île de Froyen le 31 janvier 1872.

demandent pourquoi une région, qui, apparemment, assure à sa population un haut niveau de vie, la sécurité pour tous et une paix qu'il est rare de trouver ailleurs, peut montrer si peu d'intérêt pour les choses de la religion. La gratitude seule devrait agir dans le sens inverse.

Les réponses sont multiples. Certains font remarquer que les expressions « expérience religieuse » et « fréquentation de l'église » ne sont pas équivalentes pour les Suédois. Que dans certains pays, y compris les États-Unis, la fréquentation de l'église ne correspond pas tant à une expérience religieuse qu'à une activité sociale.

D'autres sont moins sur la défensive. Pour eux, la fréquentation de l'église a perdu de sa signification et de son intérêt et cela pour beaucoup de raisons variées.

> « Je vais vous dire pourquoi les gens ne vont plus à l'église, me dit un Suédois, c'est parce que l'on y est toujours en train de répondre à des questions que personne ne pose. On ne sait qu'y marmonner des vieux mots et des textes démodés. Mais si vous débordez de la question et que vous me demandez : les gens sont-ils vraiment religieux ? je vous répondrai : oui, bien sûr. Ils croient en une puissance extérieure à eux-mêmes, ils réfléchissent à la nature de cette puissance, qu'ils nomment Dieu. Et ils ne dédaignent pas du tout de parler de leurs problèmes privés avec leurs pasteurs, et si vous vouliez évaluer le travail réalisé par les pasteurs, en dehors de l'église, je pense que vous trouveriez que l'activité religieuse est grande, peut-être aussi grande que jadis. Mais elle n'est plus centrée exclusivement sur l'église. »

Certains témoignages corroborent cette opinion — mais d'autres l'infirment. Par exemple, un sondage Gallup récent révèle que 53 % des personnes interrogées prévoient le déclin du rôle joué par les Églises, 23 % seulement estiment que leur importance va en augmentant et 25 % n'ont pas d'opinion [1].

Mais d'un autre côté, il ne faut pas oublier que presque 90 % des petits Suédois sont baptisés, que 91 % des mariages sont religieux. Ce dernier point est plus important qu'il n'y paraît au premier abord, parce que, dans la Suède moderne, la tendance à donner le pas à la « libération sexuelle », comme ils disent, sur le mariage, au vieux sens du terme, prend ici un aspect particulier.

1. Sondage *Gallup* publié en juin 1965.

Les Suédois expliquent en partie la chose par la terrible crise du logement qui survint au lendemain de la deuxième guerre mondiale. Les jeunes couples, vingt ans après la guerre, devaient s'inscrire sur des listes pour pouvoir obtenir un appartement ou une maison et, il n'y a pas longtemps, il leur fallait encore attendre cinq ou six ans.

Que les grands journaux suédois aient pris l'habitude de décerner, à toutes les femmes de plus de vingt ans, le titre de madame, qu'elles soient mariées ou non, illustre bien la dévalorisation du mariage conventionnel. Ce terme de madame désigne une personne adulte. Si les journalistes ont adopté cette façon de faire, c'est, disent-ils, qu'ils ne font pas de différence entre les hommes, qu'ils soient mariés ou non. On leur donne du « monsieur », dans l'un ou l'autre cas. Bien qu'ils ne le disent pas, il se peut aussi qu'ils aient été influencés par le problème de la légitimité des enfants. Dans la Suède moderne, on ne condamne pas les enfants nés hors du mariage.

Malgré tout, en dépit des indices, au moins superficiels, de nouvelles manières de voir, on continue à célébrer des mariages, et beaucoup sont religieux. Il faut ajouter que, dans de nombreuses communautés suédoises, c'est l'Église qui tient les registres d'état civil. On peut donc dire qu'aucun préjugé défavorable à l'Église n'existe sur ce point-là.

Et la longue histoire des Mormons dément cette disposition à la vie religieuse en dehors de toute église. Car le réveil de leur activité, en Scandinavie, est entièrement centré sur l'église, c'est parfaitement clair et caractéristique, tout comme en Angleterre et ailleurs. Une douzaine de chapelles, ou presque, comme celle de Trondheim, existent là-bas ou sont en cours de construction, dans autant d'agglomérations, et chacune se maintient non seulement par son enseignement religieux, mais par les activités variées qu'elle patronne.

Danemark

Comme au temps des premiers missionnaires, le Danemark continue d'être un terrain privilégié pour les Mormons, et le centre de presque toutes leurs missions scandinaves, qui, ayant débuté en 1880, ont pris dernièrement beaucoup d'extension.

En 1955, par exemple, à l'époque où le chœur fit sa tournée européenne et donna un concert devant vingt-cinq mille personnes dans les délicieux Jardins Tivoli, il n'y avait que douze mission-

naires dans tout le Danemark. En 1960, on y baptisait entre trois et quatre cents convertis par an.

Aujourd'hui, le nombre des missionnaires est passé à cent quatre-vingt-cinq et celui des baptêmes à quatre mille environ par an. Six chapelles sont en construction. Frederick C. Sorenson, président de mission, me conduisit à l'une d'elles, dans le secteur de Soborg, à Copenhague.

En route, il me conta une histoire qui, hormis les détails, pourrait être celle de n'importe quel président de mission de n'importe quelle partie du monde. Il s'occupait de vente de machines agricoles en Idaho, lorsqu'un soir, dans un motel où il comptait passer la nuit, il reçut un message le priant de téléphoner au siège central de l'Église, à Salt Lake City. Il était invité à venir voir l'une des autorités supérieures de l'Église.

Son arrière-arrière-grand-père avait été converti au mormonisme par Erastus Snow, premier président de mission au Danemark. Ce fait n'était pas passé inaperçu de ceux qui désignent les présidents de mission. M. Sorenson lui-même avait été missionnaire au Danemark.

Les autorités de l'Église savaient que c'était un fervent fidèle ainsi que sa femme. Elles savaient qu'ils avaient de grands enfants et que de passer deux ans à l'étranger ne nuirait pas à sa carrière professionnelle. En réalité, ceux à qui appartient la firme pour laquelle il travaille sont membres de l'Église. Moins d'un mois après, M. et Mme Sorenson étaient partis, lui pour diriger le groupe de missionnaires qu'on lui avait affecté, elle, pour s'occuper du siège où vivaient les jeunes missionnaires et jouer auprès d'eux le rôle de mère et confidente. Comme c'est l'habitude, un bel appartement, grand, très bien meublé et parfaitement en ordre, les attendait. Ils pouvaient donc prendre la relève de leurs prédécesseurs, sans délai d'aucune sorte.

En arrivant au chantier, nous vîmes que la nouvelle chapelle n'en était encore qu'aux fondations. Un missionnaire originaire du Nevada contrôlait l'empattement des murs; il fit remarquer qu'il n'était pas difficile de diriger une construction en Danemark, où des ouvriers consciencieux tiraient grande fierté de leur travail. Le coût du nouveau bâtiment était estimé à 500 000 dollars. Il devait compléter une ancienne chapelle, construite vers 1935, mais qui manquait des installations nécessaires, à l'heure présente, pour le sport et les divertissements variés.

CHAPITRE XXIX

Nouvel aspect de l'Église dans les pays de langue française et allemande

Bien qu'en France les principes de *Liberté, Égalité* et *Fraternité* soient dans la meilleure tradition de la civilisation chrétienne occidentale, la pure et simple vérité veut qu'en France comme ailleurs, on ne pratique pas toujours ce qu'on prêche. L'immense soulèvement de la Révolution de 89 n'a pas tellement changé les positions fondamentales de ce pays, nation toujours retranchée dans le catholicisme romain. Quand le maire de Paris déclara aux missionnaires mormons, avec une certaine grandeur (voir chapitre 14), qu'ils étaient libres de prêcher comme bon leur semblait, du moment que c'était « à l'intérieur d'une église consacrée », il leur accordait une liberté des plus restreintes, puisque, comme de bien entendu, aucune église consacrée ne voulait leur ouvrir leur porte. Le travail des missionnaires n'a jamais été facile en France, ni particulièrement réconfortant quant au nombre des convertis.

Si les Français ont su, d'un sens, préserver leur foi, ils en paient cependant le prix par le cynisme de la multitude de ceux qui excluent toute foi en une puissance extérieure à eux-mêmes. L'existentialisme de Sartre a comme proposition centrale la non-existence de Dieu et, qu'ils soient réellement existentialistes ou non, le doute n'habite pas qu'un petit nombre de Français.

Quatre contes

Cela m'a frappé, récemment, en parlant avec quatre jeunes citoyens de ce pays. Deux hommes, un journaliste et un ingénieur, deux femmes, un professeur et une juriste, dont la profession témoigne de l'intelligence et de la culture.

Jean-Albert Babin est journaliste à *France Soir*, un grand quotidien. Il a environ 30 ans, est marié et a trois enfants. A Nancy, où

il vécut quelques années, deux missionnaires mormons sonnèrent à sa porte. Sa femme leur expliqua qu'elle était catholique et n'avait aucun besoin d'un nouveau Dieu, ni d'une nouvelle Église, et ils s'en allèrent.

Ce soir-là elle raconta l'incident à son mari et Jean-Albert, par curiosité (et peut-être pour s'amuser un peu), lui dit qu'il aimerait leur parler et leur poser des questions sur la polygamie. Le résultat fut un tantinet différent de celui qu'il avait escompté, car sa femme devint une sérieuse prosélyte et se convertit.

Jean-Albert avoue que sa vie soudain se compliqua beaucoup. Plus de vin à table, et d'autres changements du même genre, qui n'étaient pas tous en mal, il le reconnaissait, mais ce n'était pas du tout ce qu'il souhaitait. Il y eut de la tension entre les époux, et il songea même quelque peu à divorcer. Sa femme le supplia d'étudier la doctrine des Mormons plus sérieusement, et, à contre-cœur, il demanda aux missionnaires de revenir le voir.

Ceux-ci lui parlèrent de la Parole de Sagesse, du bon sens évident qu'il y avait à ne pas fumer ni à boire. C'était dur pour un homme qui achetait deux paquets de cigarettes par jour et buvait sa ration de vin, à la française. Il trouva impossible d'accepter ces principes.

Gratitude

« Mais un jour, dit-il, je me surpris à penser ceci : voilà, j'ai une jolie femme, des enfants merveilleux, un travail qui me plaît. J'ai vraiment de la chance. Et puis : c'est vrai que j'ai toutes ces bonnes choses-là, mais je suis toujours en train de prendre, jamais je ne donne réellement. »

A quelques jours de là, il se réveilla une nuit avec les mêmes pensées, et les paroles des missionnaires lui revinrent : il y avait un Dieu qui était prêt et désireux de nous aider. Alors, voici qu'il se mit à prier : « Je ne sais pas si vous existez, mais si oui, dites-le-moi, je ne vous demande que cela. »

« Et j'ai eu une réponse, me dit-il, mais pas comme je l'attendais. Brutalement je perdis goût au tabac, je n'avais plus envie de fumer. Et je n'avais même plus envie de ma bouteille de vin, le soir, à table. Peu à peu, je perdis une certaine nervosité et ressentis une sérénité et une paix que je n'avais jamais connues auparavant.

« Ce qui devint le plus important pour moi, ce n'était plus un nouveau réfrigérateur ou une télévision ou des choses maté-

rielles, mais de vivre dans la paix et la sérénité, et j'ai compris que c'était ce que désirait ma femme aussi.

« Un jour, il me vint à l'esprit, avec une clarté et une conviction impossible à décrire, que cette paix et cette sérénité, ou amour et beauté de la vie, ne pouvaient pas simplement s'éteindre avec le corps, qu'elles devaient continuer. A partir de ce jour-là, je crus en Dieu, qu'il existait vraiment.

« Je n'étais pas mormon, mais je commençai à étudier la doctrine de l'Église et à discuter avec les missionnaires, toujours plus dans un esprit de raisonnement que dans un esprit de foi. Peu à peu, j'en vins à conclure que, s'il y avait une véritable Église de Dieu, ce devait être celle-là, et, le 29 septembre 1965, je fus baptisé. »

Je demandai à M. Babin si le fait d'être devenu mormon avait affecté sa vie professionnelle. En d'autres termes, si on lui tenait rigueur d'être mormon.

« Ce fut positif, répondit-il; naturellement, mes collègues du journal se sont un peu moqués de moi, mais ils ont admis que j'avais changé en bien, et, en 1968, je déménageai de Nancy à Paris, où j'avais de plus grandes chances d'avancer dans ma profession, ce dont je suis reconnaissant au dispensateur de tous bienfaits. »

Un professeur

Ensuite, j'eus un entretien avec Mlle Josette Pelegri, jeune professeur qui vint d'Alger à Paris, me dit-elle, en 1964. Quelque temps après, une jeune femme, en visite chez ses parents, parla de préexistence.

« Cela m'a intéressé, dit-elle, parce qu'il m'a toujours semblé que, puisqu'on continue à vivre après cette vie, on devait vivre aussi avant. La visiteuse parla d'un homme nommé Joseph Smith, un Américain, et pendant qu'elle parlait je pensais : ' Elle est folle, une histoire pareille! '

« Cependant elle avait l'air tout à fait sérieuse, en plus, c'était une vieille amie de mes parents; aussi, quand elle m'apporta un exemplaire du *Livre de Mormon*, je le pris par politesse. Je le déposais à côté de mon lit, en me disant que ce serait un bon livre pour m'endormir, un soir d'insomnie.

« Quelques jours plus tard — un lundi soir — il n'y avait absolument rien à voir à la télévision; j'allai me coucher de bonne heure et j'ouvris le livre. Et, vous savez, je l'ai trouvé fascinant. Je continuai à le lire le lendemain matin dans le métro, et, en classe, je donnai aux enfants pas mal de travail, pour pouvoir continuer ma lecture. Eh bien, je l'ai fini en trois jours.

« Au chapitre 10 du *Livre de Mormon*, à un certain endroit, on vous exhorte à demander à Dieu si les choses que vous avez lues dans ce livre ne sont pas vraies. Or, je crois que je vous l'ai déjà dit, j'étais une bonne catholique. Je savais très bien comment prier, je me jetai donc à genoux et priai pendant assez longtemps en demandant : est-ce vrai ou non ?

« Et vous savez j'ai été vraiment surprise, très surprise, de ne pas recevoir de réponse. J'espérais voir une lumière briller, entendre une voix — je ne sais pas. Mais rien!

« Le lendemain était un jeudi et il n'y a pas classe, le jeudi, en France. J'avais l'intention de dormir tard, mais je me réveillai assez tôt, avec un grand désir d'aller à l'église des Saints des Derniers Jours. Il y avait vraiment comme deux personnes en moi. L'une qui voulait dormir, et l'autre qui voulait se lever et aller voir les Mormons.

« Alors, je me levai et me rendis à la Mission, rue de Lota. Je sonnai et me trouvai bientôt en présence de deux missionnaires et leur dis mon désir d'en savoir plus long sur la religion mormone. Ils étaient incrédules. ' Comment, me dirent-ils, vous venez nous chercher, ici, alors que, jour après jour, nous parcourons les rues et que toutes les portes nous sont refermées au nez ? '

« Je leur parlai de mon expérience et, très gentiment, ils me donnèrent d'autres choses à lire, des explications et, après plusieurs mois, je jugeai que, pour moi, l'Église des Mormons était la véritable Église et je me convertis. Ce fut une grande joie. »

Une juriste

Après cela, j'allais voir Mlle Christiane Lebon, qui a fait des études supérieures de Droit et qui, pendant un temps, a suivi des cours de Droit à l'université Columbia, à New York. Son histoire est pertinente : deux missionnaires mormons sonnèrent à sa porte; elle leur dit qu'elle était catholique pratiquante et convaincue, qu'elle n'avait aucune intention de changer de religion, mais qu'elle avait entendu parler des Mormons et qu'elle était curieuse de leur doc-

trine, d'un point de vue strictement intellectuel. Ils lui prêtèrent un exemplaire du *Livre de Mormon* et, l'ayant lu, elle arriva à la conclusion suivante, très digne d'une juriste : « Ou ce sont les Mormons qui ont raison, ou les Catholiques, c'est l'un ou l'autre. »

Elle étudia de plus près la question, ce qui la conduisit du côté des Mormons, pour lesquels elle travaille maintenant activement.

Une cithare

Le quatrième personnage auprès duquel je menai mon enquête fut M. Jean Lemble, ingénieur, habitant l'Alsace. Il me montra un livre, qu'il venait d'achever d'écrire, et qui avait pour titre : *J'ai perdu la guerre contre eux*. Eux, d'après la couverture, c'étaient les Nazis.

Il m'expliqua que, comme résident alsacien, il avait été obligé de s'engager dans l'armée allemande, bien qu'il fût très opposé au Nazisme. Une nuit, sous un bombardement intense, il se trouvait sur une position particulièrement exposée aux balles de tireurs isolés, lorsqu'il découvrit soudain, comme beaucoup d'autres, qu'il était un « chrétien du champ de bataille ».

Il me dit qu'il se mit à prier avec une très grande ferveur, faisant le vœu de dévouer sa vie au service du vrai Dieu, s'il était épargné. Il en réchappa, convaincu de l'intervention divine, mais, dans le monde d'après-guerre, il ne vit pas clairement comment il pourrait accomplir son vœu. Cependant, il l'avait toujours à cœur.

Une nuit, moitié éveillé, moitié rêvant, il se souvint de la scène, pendant la bataille, et il se posa la question : « Comment saurai-je la façon de servir Dieu ? » Il dit qu'il lui sembla qu'une voix lui répondit : « Quand tu entendras le son de la cithare, tu le sauras. »

« Et maintenant, continua M. Lemble, je vous en prie, ne croyez pas que cela m'ait paru moins loufoque qu'à vous. La cithare est un instrument qui vient de l'Inde, je n'en avais jamais entendue, jamais je n'aurais pu en reconnaître une en la voyant. Cela paraissait parfaitement idiot, mais l'événement me resta à l'esprit.

« Plusieurs années passèrent, je me mariai et, pendant quelque temps, nous sommes restés chez les parents de ma femme. Et voilà que quelqu'un de la famille, de retour des Indes, avait rapporté une cithare ! Elle était sur une table, dans notre chambre.

« C'était en 1952. Quelques jours après, deux missionnaires mormons se présentèrent à la porte, nous parlâmes agréablement, mais sans beaucoup de pertinence; ils me semblèrent, cependant, parfaitement sincères, et me racontèrent une histoire assez intéressante à propos de leur Église.

« Cette nuit-là, il y eut un gros orage, je restai éveillé et pensai aux missionnaires, repassant les circonstances de leur visite dans mon esprit, quand, soudain, j'entendis la cithare, un son fort et clair, tout comme si une main en avait pincé deux fois les cordes! Cela me fit un choc et j'eus peur.

« Allons, je vous en prie, croyez-moi. Je suis ingénieur, un homme à l'esprit pratique. Je ne vois pas de fantômes, mais d'entendre cette cithare, cela me poussa à lire le *Livre de Mormon*, à me renseigner, et, en 1956, je devins membre de l'Église mormone, et serviteur dévoué de Dieu. »

Problèmes particuliers à la France

Ces quatre histoires, mises là toutes ensemble, comme lorsqu'elles me furent contées, illustrent la profondeur et la ferveur de l'engagement de ces Français convertis au Mormonisme, et montrent quel succès peuvent remporter les missionnaires dans ce pays, qui paraît à beaucoup presque un désert.

La méthode traditionnelle de prospection se heurte, à Paris, aux fameuses concierges. Dans cette ville, il y a surtout des immeubles à appartements, et ces vigilantes gardiennes n'en rendent pas l'entrée facile.

« Je ne peux vraiment pas vous autoriser à aller déranger ces braves gens », voilà quel argument elles avancent en général, pour vous empêcher d'entrer.

Pour chaque personne que les missionnaires arrivent donc à toucher dans Paris, il y en a des centaines dont la porte est interdite. En dehors de Paris, ils se heurtent à l'indifférence dont nous avons parlé plus haut, et sur laquelle beaucoup ont déjà écrit. Sur vingt personnes qu'ils réussissent à toucher, m'ont-ils dit, une seule, en moyenne, accepte de prendre rendez-vous, pour qu'ils viennent lui exposer la question plus en détail.

Cinq cent cinquante missionnaires, pour la France, la Suisse et la Belgique de langue française, peut paraître un petit nombre, mais

qu'il n'y ait que quatre missionnaires pour une ville de quatre-vingt mille habitants, c'est tout à fait normal, me fait-on remarquer. Évidemment, on assigne à chaque missionnaire un travail précis.

Malgré tout ce qu'on vient de dire, il y a maintenant, dans ces pays de langue française, huit chapelles, chacune destinée à une congrégation d'une dimension non négligeable et, en ce moment même, quinze sont en construction ou en projet, les terrains étant déjà acquis.

Et les personnes au courant des problèmes de l'immobilier en France apprécieront ce que ces mots sous-entendent, car il y a grande pénurie de terrains convenables et les prix ont monté en flèche ces dernières années.

Le travail auprès des jeunes

En France, comme ailleurs, les missionnaires ont été mieux acceptés par les jeunes. En partie, je pense, parce qu'ils sont eux-mêmes jeunes, de l'âge des étudiants, et parce que les jeunes sont plus souples vis-à-vis des nouveautés.

Dans les écoles françaises, on ne fait pas beaucoup de sports, on n'a pas beaucoup de temps pour organiser des rencontres sportives avec spectateurs, etc., aussi les clubs de basket-ball et autres activités sportives organisées par les missionnaires n'ont pas rencontré dans ce pays autant de succès qu'ailleurs, mais les jeunes français, comme les autres, aiment se rassembler; aussi, tous les étés, on organise des rencontres allant de cent cinquante à cinq cents jeunes gens.

En France également, comme partout ailleurs dans le monde, les Mormons arrivent à trouver des hommes de premier plan pour diriger leurs missions. Comme on l'a déjà expliqué, les présidents de Mission changent tous les trois ans, mais cela n'empêche pas la continuité des programmes.

En Europe de langue française, il y a trois missions, la Mission franco-belge, siège central à Bruxelles, la Mission française de l'Est, siège central à Genève, qui englobe la Mission suisse de langue française, et la Mission française, dont le siège est à Paris.

Au cours d'une de mes récentes visites, c'est M. Smith Benjamin Griffin qui était président. Avant d'accepter cette nomination, M. Griffin avait travaillé de nombreuses années au Département

des Finances, aux États-Unis, et, pendant six ans, à l'Ambassade américaine à Paris, il avait donc non seulement une grande connaissance de la langue, mais aussi de la culture et de la mentalité françaises.

L'intérêt grandissant pour les Mormons, qu'il avait senti ces dernières années, fut un encouragement pour lui, d'autant qu'il avait remarqué que la Radio et Télévision françaises avait fait passer des documentaires sur le chœur des Mormons de Salt Lake City et autres détails intéressant leur vie. Il estimait aussi que l'attitude plus ouverte, adoptée par Rome, en regard de l'œcuménisme, constituait un bon signe, et que l'affaiblissement général de la foi chrétienne en Europe était un facteur à ne pas négliger.

Au total, il est clair que les Mormons ont réussi à augmenter le nombre de leurs adeptes, comme le manifeste le nouveau programme de construction, et encore plus les quatre histoires contées ici, très caractéristiques des conversions couramment enregistrées dans ces régions, d'après les missionnaires mormons.

Allemagne

Si les Nazis autorisaient les services religieux, ils interdisaient toutes réunions et Amicales diverses. A la fin de la guerre, en 1945, et au début de l'occupation de l'Allemagne, la liberté fut donc rendue aux Mormons dans cette large bande qui s'étend de la frontière suisse jusqu'aux Pays-Bas et la Scandinavie.

Que les autorités religieuses de Salt Lake City aient envoyé des secours et que les soldats américains mormons, dans les territoires occupés, se soient intéressés à eux, fut un grand élément d'espoir et de stabilité pour les membres d'une Église, considérés comme ennemis de l'État, pendant une grande partie du siècle, et qui, naturellement, le sont toujours en Allemagne de l'Est et dans les pays du bloc communiste.

Ce n'est qu'en 1955 seulement que l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours fut légalement reconnue en Autriche. A cette époque, à Salzbourg, il y avait environ quatorze Mormons et peut-être autant de soldats des États-Unis de confession mormone. Ceux-ci se mirent à faire une collecte qui rapporta 10 000 dollars. L'église de Salt Lake City donna le complément et, un an après, en 1956, la première église des Saints des Derniers Jours était construite en Autriche, bâtiment de trois étages avec une salle de

réunion pouvant contenir cent cinquante personnes, le tout revenant à 60 000 dollars[1].

Leur cause prenait ainsi un certain prestige et s'élevait dans l'esprit des autorités officielles quand Ezra Taft Benson fut nommé président de la Mission européenne occidentale.

Et bientôt, les Mormons de langue allemande trouvèrent qu'ils avaient besoin de mettre au point un programme de construction. Chaque projet intéresse une communauté assez vaste, en fait ou en puissance, pour requérir un centre où poursuivre les activités décrites dans les chapitres précédents. D'une poignée qu'ils étaient à la fin de la deuxième guerre mondiale, les membres de l'Église mormone des régions de langue allemande sont maintenant plus de 44 000. Ils sont partagés en 420 congrégations, dont la plus importante se trouve à Zurich en Suisse.

Les missionnaires américains y sont au nombre de onze cents. Parmi leurs instruments de travail, pour intéresser d'éventuels prosélytes, ils ont un petit appareil de cinéma portatif, facile à installer dans une salle de séjour, avec un appareil de sonorisation. Les films sonorisés ont été faits et montés par eux-mêmes, dans leur laboratoire et bibliothèque. Ils y disposent des plus modernes magnétophones, appareils de projection et dispositifs de montage de films.

Ils reçoivent films et matériels variés de Salt Lake City, et les distribuent aux missionnaires qui en font la demande de Suisse, d'Autriche — de toutes les régions de langue allemande. C'est aussi un centre de distribution pour les missions de Hollande, Danemark, Norvège, Suède et Finlande, auxquelles ils envoient des films et du matériel varié dans la langue appropriée.

Une soirée allemande

Au cours d'une soirée, typique du genre, deux missionnaires originaires d'Utah apportent un appareil de projection, chez un adepte allemand de l'Église mormone. L'un d'eux parle très bien l'allemand. Il est dans le pays depuis deux ans et habite chez une famille allemande. Le fond de connaissance de cette langue, qu'il avait acquis à l'Université Brigham Young, lui a permis de faire de rapides progrès.

1. United Press International parla de l'expansion des Mormons, après la guerre, dans l'ancien royaume des Habsbourg, dans une dépêche de Vienne du 8 janvier 1966.

Le second missionnaire vient juste d'arriver à Francfort. Son allemand est des plus rudimentaires, mais les personnes invitées à la soirée sont heureuses et flattées de constater les efforts des deux jeunes gens pour apprendre leur langue. Elles corrigent leurs fautes avec empressement. Quelque lapsus et la glace est facilement brisée!

La soirée commence, comme la plupart des soirées allemandes, par quelques gâteaux, un coup d'œil au nouveau poste de télévision, les personnes les plus âgées se retirant au premier, à l'annonce que les jeunes américains ont des photos à projeter à leurs amis allemands. On dispose l'écran, l'appareil de projection trouve sa place sur un tabouret de piano, et on éteint les lumières.

Si les invités comptent voir des vues de l'Amérique et de l'Utah, ils sont déçus, car la première image représente le Temple de Berne. Voici le commentaire qui l'accompagne : l'histoire de l'Église des Mormons en Allemagne remonte loin, en 1841, lorsque Orson Hyde traversa le Rhin et débarqua à Mayence. « Il mit au net certains écrits pour instruire le peuple de la doctrine mormone. »

Dix ans plus tard, Frère John Taylor commença la publication de *Zion's Panier*, en langue allemande. Après la projection d'un portrait de Hyde et d'un *fac-similé* du *Panier*, on voit représentée l'arrestation des missionnaires mormons par la police. En dépit de tout, John Taylor, en 1852, réussit à faire paraître le *Livre de Mormon*, traduit en langue allemande, et le livre se répandit largement. Une reproduction de la première édition du *Livre de Mormon* en allemand apparaît sur l'écran.

Ensuite le portrait d'un jeune professeur allemand. « Parmi les convertis les plus éminents, durant les premiers temps de la mission allemande, poursuit la voix, se trouva le Dr Karl G. Maeser, professeur bien connu de Dresde. En 1855, Maeser entendit parler des Mormons et demanda à des missionnaires de venir, chez lui, lui exposer la question. »

Une autre photo de Maeser apparaît, avec ce commentaire : « A l'époque, Maeser était directeur de la Budich Institute, à Neustadt, Dresde, et l'un des professeurs les plus respectés du nord de l'Allemagne... un homme raffiné et cultivé des classes supérieures de la société.... »

L'image change, on voit Maeser avec deux amis regardant une brochure. « Maeser et deux savants professeurs, Edward Schoenfeld et Edward Martin, invitèrent les missionnaires mormons à

Dresde, comptant leur démontrer les erreurs et les faiblesses de la doctrine qu'ils leur présenteraient. »

L'image montre maintenant les trois Allemands visiblement surpris. « Mais le simple message exposé par un missionnaire sans grande culture, qui ne pouvait parler que quelques mots d'allemand, fit une plus profonde impression sur l'esprit des jeunes professeurs que n'importe quel autre enseignement religieux ou philosophique qu'ils avaient déjà étudié. »

Apparaît alors une peinture représentant les Allemands et les missionnaires, les mains sur une table chargée de livres et d'ouvrages de toutes sortes. « Après avoir étudié la doctrine mormone pendant plusieurs semaines, Maeser, sa femme, deux amis et d'autres membres de leurs familles déclarèrent reconnaître la foi mormone comme vraie et demandèrent le baptême. »

L'image suivante est une photo de l'Elbe. « L'ordonnance sacrée leur fut administrée, le 14 octobre 1855, dans l'Elbe. Maeser était si convaincu de l'authenticité de l'Église dans laquelle il venait d'entrer qu'il fit le vœu de la soutenir tous les jours de sa vie et, si nécessaire, de lui donner même sa vie. »

On voit alors Maeser dans une école du temps des pionniers, baraque de bois aux meubles grossièrement façonnés. « Il aurait pu rester en Allemagne et avoir une haute situation dans la société où il était né, mais il choisit de servir le Seigneur, sacrifiant toute récompense matérielle. Dans sa vieillesse — qu'il passa comme professeur en Utah — il dit : ' Chacun de nous, tôt ou tard, se trouve devant une bifurcation et doit choisir entre l'intérêt personnel et certain principe de vérité. ' »

Les images suivantes présentent des vues des premières écoles de l'Utah, et des photos de l'Université Brigham Young. « En Utah, Maeser inaugura un nouveau système d'enseignement, qui est toujours en vigueur aujourd'hui parmi les Mormons. A la suite de tous ses efforts, fut créée l'Académie Brigham Young, en 1876, d'où est sortie l'Université Brigham Young, Université confessionnelle la plus grande d'Amérique... »

Des gens heureux

Ensuite la question suivante est posée : qu'est-ce qui éveilla l'intérêt de Maeser dans le Mormonisme ? On conte alors l'histoire de Joseph Smith, les persécutions, le martyre, l'expédition à tra-

vers les Grandes Plaines et les montagnes, en insistant plus particulièrement sur la contribution fournie par les convertis de langue allemande, comme Maeser, à l'établissement de l'Église.

Une image représente une foule de Mormons, manifestement très heureux; le commentaire est le suivant : « Les enseignements et programmes très avancés de l'Église poussent les Mormons de langue allemande, comme tous les Saints du monde, à mener une vie recueillie, utile et féconde. Les Mormons sont des gens heureux, pleins de vitalité, et sûrs de leur foi, cause de leur bonheur. En plus des services religieux du dimanche, ils participent, en fin de semaine, à toutes sortes d'activités patronnées par l'Église, très formatrices de la personnalité. »

Passe une vue d'une séance théâtrale, de groupes en train de danser, d'un orchestre, de boy-scouts, et d'enfants en train de jouer. On explique que l'Église propose des activités pour tous les âges et que les Mormons s'intéressent beaucoup aux enfants, « car ils sont l'espoir de l'avenir ».

L'image suivante est celle d'un groupe de femmes aux visages radieux. « Ces femmes travaillent pour la Société de Secours locale, qui est l'une des plus anciennes organisations féminines de ce genre dans le monde. En outre, les membres de la Société de Secours des Femmes assistent l'évêque en s'occupant des besoins quotidiens des membres de l'Église, en cas de maladie, deuil, et autres malheurs. »

Ensuite se présente la photo d'une nouvelle chapelle : « Les Mormons sont des bâtisseurs... A mesure que leur nombre augmente, ils construisent un grand nombre de nouvelles églises et de salles culturelles en Europe centrale. Si la plus grande partie des fonds est fournie par le Siège central, aux États-Unis, les membres locaux y apportent leur contribution surtout sous forme d'heures de travail, en y déployant tout leur savoir-faire. »

Suit l'histoire du programme de construction de l'Église dans le monde. Bien que le style des missionnaires soit des plus réservés, pour ceux qui sont familiers des pratiques commerciales et de l'utilisation de ce genre de matériel, il est clair que nous sommes soumis ici à une sorte de publicité à outrance, avec le rappel de la grandeur passée et présente, l'offre d'une nouvelle façon de vie plus excitante, l'allusion à l'aide apportée en cas de besoin, et la promesse de se retrouver entre camarades et amis dans la recherche des choses importantes de l'existence.

Les personnes intéressées apprendront par la suite les croyances des Mormons, en ce qui regarde la vie avant la naissance et après la mort, la continuité des familles, et cela les passionnent réellement. Les Confessions qui envisagent d'essayer de rivaliser avec les Mormons, en appliquant leurs excellentes méthodes, ne devront pas oublier qu'elles n'ont rien de facile ni d'improvisé, bien au contraire, elles réclament beaucoup de préparation et de véritables qualités professionnelles.

Cette préparation étudiée de leur histoire se double d'une action très avisée sur les personnages officiels et autres autorités.

Dans l'appartement du président de mission se trouve un classeur contenant les fiches de toutes les personnalités de la région.

Elles se présentent ainsi (cette fiche est fictive) :

ALEXANDER, DR JOHANN
Rédacteur, articles religieux, Zeitung.
Bureau : Universitasplatz, 8, Second étage.
Téléphone : 35-87-94.
Adresse personnelle : Wolfgartenweg, 16.
Téléphone : 22-57-87.

Le Dr Alexander est considéré comme un écrivain laïc connu, spécialiste des questions religieuses. L'Apôtre Benson est allé le voir et il est venu à la mission pour déjeuner. Il lui a été remis un exemplaire du *Livre de Mormon*, il se montre très cordial, mais il faut aller le voir souvent pour le tenir au courant de nos activités.

Ces fiches sont classées par ordre alphabétique, et des index permettent de les retrouver suivant plusieurs classifications. On compte sur les missionnaires pour les tenir à jour et y ajouter des noms et des données. Périodiquement, on les passe en revue pour s'assurer que les relations sont maintenues et suivies. Et, alors que les Mormons ne sont pas assez nombreux pour représenter une force politique importante, ils ont réussi, dans les dernières années, à faire sentir, connaître et respecter leur présence. Il est douteux que, dans ces conditions, des chefs politiques et religieux puissent arriver à les mettre aussi facilement hors de course qu'il y a cinquante ans et avant.

Relations avec l'extérieur

Les missionnaires doivent lire les journaux des localités où ils habitent, cela fait partie de leur travail. Tous les articles faisant

allusion aux Mormons sont découpés et envoyés au siège central des missions. Contrairement à un petit nombre de Confessions, qui relèvent toutes les erreurs et se voient diffamer dans les articles les plus innocents, les Mormons prennent la peine d'analyser ce que l'éditeur a fait déjà paraître, puis ils consultent leurs fiches pour voir s'ils n'auraient pas un ami dans l'équipe directrice de la maison.

Quand ils se rendent enfin au journal, ils ont déjà beaucoup étudié la question et demandent rarement de faire des corrections, mais plutôt d'étudier les possibilités d'écrire à nouveau quelque chose de positif et d'intéressant pour le public. Cette preuve d'intérêt, de soin et de jugement leur a gagné beaucoup d'amis dans la presse d'Europe occidentale qui, il n'y a pas encore longtemps, avait une sérieuse propension à parler d'eux en maniant l'ironie et les persiflages. Pour ceux d'entre eux qui en sont les victimes, il semble difficile de croire que l'atmosphère a changé, mais aux interlocuteurs non mormons, les rédacteurs affirment qu'elle a changé.

Plusieurs stations radiophoniques d'Allemagne de l'Ouest possèdent des bandes d'enregistrement du chœur du Tabernacle, qui leur ont été fournies par l'agence d'information des États-Unis et qui sont très appréciées du public. L'enregistrement de *The Battle Hymn of the Republic* est aussi populaire en France qu'en Amérique. Les stations de télévision européennes donnent aussi quelquefois des films et des enregistrements où figurent le chœur du Tabernacle.

Les relations extérieures sont assurées par des volontaires, mais les présidents de mission sont là pour veiller à ce qu'elles soient toujours de qualité. Tout en faisant remarquer que les bonnes relations peuvent être d'une aide précieuse, ils sont d'avis que ce qui est beaucoup plus important encore c'est de faire ce travail d'information avec bon sens, honnêteté et efficacité. Voilà les conseils qu'ils donnent à ce propos :

> « Cette philosophie s'applique à toute la gamme des activités liées à l'information. Il est bien de connaître des personnalités importantes, il est encore mieux de faire du travail de qualité. Le moindre laisser-aller dans ce domaine est capable d'anéantir le bon effet produit par plusieurs plans mûrement préparés. Il faut donc éviter de faire des déclarations dans les journaux ou convoquer des conférences de presse pour rien, de faire des

présentations négligées et sans aucun intérêt, de donner des conférences avec projections qui ne soient pas très bien mises au point — bref, rien qui ne soit excellent. Et par-dessus tout, ne cherchons pas à jeter la poudre aux yeux, comme on le fait partout, nous croyons à l'honnêteté. L'Église que nous représentons, face au public, par nos services d'information, est une institution divine. Tout ce que nous entreprenons pour en donner une meilleure image en Europe doit être digne de son nom et de sa mission sacrée. »

Poussés par de tels sentiments, guidés par de tels conseils, il n'est pas étonnant que les volontaires du service d'information de l'Église s'efforcent vraiment de faire de l'excellent travail.

CHAPITRE XXX

Les Lamanites à l'époque moderne

Le fameux journal américain, *The Saturday Evening Post*, envoya, il y a quelques mois, un de ses correspondants à Salt Lake City pour y étudier la possibilité de faire des articles sur les Mormons; celui-ci rapporta bientôt une histoire que beaucoup de Mormons eux-mêmes ne connaissaient pas[1]. En se rendant à l'Université Brigham Young, il y avait vu presque quatre cents jeunes Indiens, de huit à dix-huit ans, tous ayant cette attitude stoïque caractéristique des Peaux-Rouges, ou Lamanites, comme les Mormons les appellent.

Pour eux, l'Indien américain n'est pas seulement un misérable sauvage incapable d'aspirer à une vie meilleure, mais le descendant de la famille de Léhi qui, selon le *Livre de Mormon*, débarqua quelque part en Amérique, probablement au sud, et se répandit au nord et au sud. Quelques-uns traversant le Pacifique à partir de l'Amérique centrale arrivèrent dans les îles des mers du Sud et en Nouvelle-Zélande; ce sont les Polynésiens.

Joseph Smith envoya ses tout premiers missionnaires (cf. chapitre 4) aux Indiens-Lamanites, et Brigham Young exhorta constamment son peuple à traiter les Indiens avec bonté et justice, et à leur donner à manger quand ils avaient faim. Aujourd'hui les Mormons vont encore plus loin. L'une de leurs missions les plus importantes concerne les Lamanites d'Amérique du Sud et du sud du Pacifique. Mais avant d'en parler il faut examiner ce qu'ils font pour les Lamanites, ou Indiens, en Utah et en Amérique de l'Ouest, car la tâche qu'ils poursuivent là est à la base de celles accomplies ailleurs, et montre ce qui pourrait être fait sur une plus grande échelle.

1. Andrew HAMILTON dans le *Saturday Evening Post* (17 septembre 1960).

Sous la surveillance bénévole d'un apôtre de l'Église, Spencer W. Kimball, petit-fils d'Heber C. Kimball, précédemment banquier dans l'Arizona et depuis toujours spécialiste des affaires indiennes, et sous la direction de la très efficace Société de Secours, l'auxiliaire des femmes de l'Église, les enfants indiens sont placés dans des foyers mormons pour y vivre comme membres de la famille. Les quatre cents enfants qui étaient à l'Université Brigham Young, comme on l'a vu plus haut, se trouvaient là pour y subir un examen médical de quatre jours, de la part d'une équipe de vingt-quatre médecins et dentistes, et une douzaine d'infirmières agréées, tous volontaires, et y attendre que les représentants de la Société de Secours, après étude de la question, trouve à chacun des « parents » assortis.

Après avoir été testé et orienté, chaque enfant est introduit dans une famille mormone, avec laquelle il (ou elle) passera l'année scolaire. Beaucoup se retrouvent dans des foyers où il y a des enfants de leur âge, et où ils sont chéris absolument comme un membre de la famille.

Quand on passa à la réalisation de ce programme, peu après la fin de la deuxième guerre mondiale, on se demandait vraiment comment des enfants, habitués à la vie sévère des réserves de Navajo et d'Hopi s'entendraient avec les enfants privilégiés des colonies mormones. Mais tout se passa très bien.

Évidemment, beaucoup de ces petits Indiens manient le lasso avec une dextérité qui stupéfie les petits Mormons, tout Américains de l'Ouest qu'ils soient. Mais les savants professeurs, qui croient découvrir des dissemblances fondamentales entre les capacités des différentes races, ne peuvent être que très impressionnés par les résultats de ce changement de milieu. Car voilà qu'en offrant à tous les enfants les mêmes chances de s'instruire, leurs progrès tendent à être équivalents.

Les agents du service social mormon s'efforcent de trouver des familles capables de favoriser les dons que montre le jeune Indien. Un enfant doué pour la musique est dirigé sur une famille ayant du goût pour cet art et qui a de quoi lui offrir des leçons. Ces assemblages se font de plus en plus facilement, en raison de l'accroissement du nombre de familles mormones désireuses de recevoir un jeune Indien.

Un intérêt réciproque

L'adaptation du jeune Indien est facilitée car il vient des réserves où l'Église des Saints des Derniers Jours est bien connue, et comme héritier des Lamanites, selon les Mormons blancs, il a, avec ces derniers, un puissant lien religieux. Mais quelques-uns, malgré tout, ont le mal du pays et c'est aux parents nourriciers d'user de toute leur ingéniosité pour obtenir que leur jeune visiteur finisse l'année scolaire.

On a découvert que le meilleur moyen consistait à lui donner un animal à soigner. Évidemment ce n'est pas toujours possible en ville, mais beaucoup de communautés mormones vivent encore relativement au milieu de la campagne, ce qui permet aux jeunes Indiens d'élever quelques poulets, peut-être un mouton, au moins un chien. Généralement cela suffit.

L'œuvre entreprise auprès des jeunes Indiens n'est pas entièrement un phénomène à sens unique. L'intérêt des Mormons pour ce peuple s'en est trouvé très ravivé et, en même temps, on a tendance, du côté des archéologues, à reconnaître que leurs opinions concernant les Lamanites sont peut-être plus fondées qu'on ne le supposait.

Les tout premiers observateurs des Indiens des Grandes Plaines de l'Ouest avaient noté la similarité de beaucoup de leurs croyances et de leurs coutumes avec celles des anciennes tribus d'Israël [1]. Les Mormons ont mené de leur côté des études approfondies, archéologiques et anthropologiques, dans le but d'étayer leurs croyances. Ce qui a donné un nouvel élan et une nouvelle orientation à l'œuvre missionnaire dont l'Amérique du Sud donne un exemple.

1. *Wild Life of the Plains*, de W. L. HOLLOWAY (St Louis, 1891). Dans un chapitre d'un intérêt exceptionnel, M. Holloway résume les opinions qui prévalaient alors parmi ceux qui avaient étudié les Indiens d'Amérique du Nord. Il constate : « Du Mississippi au Mexique et du Mexique au Pérou, il existait, autrefois, une chaîne ininterrompue de tribus qui, de manière amicale ou hostile, avait un lien, entretenaient des relations entre elles... Après la découverte de l'Amérique, les Européens furent surpris de découvrir, dans les villages du Guatemala, des hommes portant le costume arabe et les femmes, le costume juif. Des voyageurs qui se sont rendus en Amérique du Sud ont trouvé des Israélites parmi les Indiens. Cette découverte appuie la théorie de Garcia, un écrivain espagnol, selon laquelle les Indiens sont les descendants des tribus d'Israël emmenées en captivité en Assyrie. »

Succès en Amérique du Sud

Devant une carte du monde, au Siège central de Salt Lake City, si vous notez les progrès visiblement accomplis en Angleterre, en Europe et en Scandinavie, tout le monde tombera d'accord, mais si vous demandez où les missionnaires remportent en ce moment le plus de succès, on vous désignera sans hésitation la zone s'étendant de la frontière du Mexique, au nord, à l'Amérique du Sud, c'est-à-dire toute l'Amérique centrale. Voilà, et cela surprend plus d'un visiteur, la zone la plus féconde pour les Mormons.

Il est vrai que Parley Pratt se rendit dans certains pays de l'Amérique du Sud, dès 1851, au moment où progressaient les missions européenne et scandinave, mais il fut obligé de rapporter à Brigham Young que les chances de succès étaient fort minimes. L'activité religieuse y était considérée comme activité politique.

Très occupés ailleurs, les Mormons n'étendirent guère leur action en Amérique du Sud avant 1926, année où trois personnages officiels de l'Église firent le tour de la région avant de faire une nouvelle évaluation de ses possibilités. Le chef de ce groupe, Melvin J. Ballard, fit ensuite une déclaration, fréquemment citée aujourd'hui dans les missions d'Amérique du Sud, comme particulièrement prophétique :

> « La tâche progressera lentement pendant un temps, tout comme un chêne met du temps à croître une fois que le gland a germé — il ne jaillit pas de terre d'un coup, comme le tournesol qui pousse rapidement et puis qui meurt. Mais il y aura des milliers de convertis dans ce pays. Il y aura plus d'une mission, il sera l'une des forces les plus puissantes de l'Église. L'œuvre accomplie en ce moment est moins importante qu'elle ne sera jamais. Le jour viendra où les Lamanites saisiront leur chance. La mission sud-américaine sera une des forces de l'Église. »

Nouveau départ

Trente-cinq ans passèrent, pendant lesquels les missions allèrent comme ci comme ça, jusqu'en 1961, où, à la suite des efforts tentés par le président David O. McKay et ses conseillers, particulièrement Marion G. Romney, un nouveau président fut envoyé en Amérique du Sud, Theodore Tuttle. Il était au courant des toutes dernières méthodes mises au point à Salt Lake City et se trouva secondé, en peu de temps, par mille deux cents zélés jeunes mis-

sionnaires. Leurs efforts n'étaient pas tant dirigés vers les Européens, transplantés en Amérique du Sud, que vers les Indiens de l'endroit, les Lamanites.

Les Mormons découvrirent que, le plus souvent, les Lamanites vivaient dans une servitude virtuelle, et que, lorsqu'ils leur parlaient de leur gloire passée, beaucoup se montraient désireux d'embrasser la nouvelle doctrine. Le nombre des baptêmes se mit à augmenter comme celui des missionnaires qui, à l'aide de toutes les nouvelles méthodes, se mirent à leur raconter l'histoire de leur passé.

A la fin de 1960 l'Église comptait mille sept cent un nouveaux baptisés pour l'année, dans les six pays d'Amérique du Sud où se situait son activité. A la fin de 1962, ce nombre était monté à trois mille quatre-vingt-dix-sept; en 1961, à six mille quatre cent quarante et un; en 1963, à huit mille huit cent soixante-deux, et, en 1965, il dépassait dix mille, nombre auquel il se maintient depuis.

Bien que ces nombres soient très impressionnants, les Mormons sont les premiers à faire remarquer qu'avec une population totale de quatre-vingts millions d'habitants, sur laquelle il n'y a que soixante mille Mormons, ils ont encore beaucoup de chemin à faire en Amérique du Sud. En outre, dans quelques pays, surtout au nord, les gouvernements interdisent les activités missionnaires.

A mesure que grandit l'œuvre accomplie auprès des indigènes, le phénomène attire un certain nombre d'Italiens, d'Allemands, d'Espagnols et autres, qui forment une grande partie de la population. Et d'ailleurs, en Amérique du Sud, il y a peu de gens de race pure.

Les Mormons considèrent que cette reconnaissance de leur doctrine, en Amérique du Sud, leur impose de travailler à l'amélioration des conditions de vie de leurs convertis. En effet, et nous l'avons noté plusieurs fois, ils croient qu'une religion incapable d'aider ses fidèles sur le plan matériel, ici, sur terre, n'a pas grand-chose à promettre pour la vie future.

Les Écoles de l'Église

Ceux qui vont visiter l'Amérique du Sud trouvent toutes sortes de raisons aux problèmes de ce continent. Elles vont des habituelles récriminations contre l'instabilité politique et la propension des riches à rafler tout l'argent pour le déposer dans les banques suisses, à la domination religieuse exercée sur un peuple supersti-

tieux et si profondément enseveli dans sa pauvreté qu'il ne peut trouver en lui-même aucun motif d'espérer des jours meilleurs. Mais si les explications qu'on donne de la misère qui règne en Amérique du Sud diffèrent, on s'accorde sur un point : il faudrait instruire les jeunes.

Ce n'est pas la seule conclusion à tirer, mais c'est un fait universellement reconnu. Or le problème de l'enseignement, en Amérique du Sud, sous beaucoup d'aspects, offre beaucoup plus de difficultés que dans d'autres régions parce que c'est là que l'accroissement de la population est le plus explosif du monde. Les écoles sont submergées. Les résultats sont alarmants. Les Mormons qui étudient la question rapportent qu'au Chili, il est normal que sur cent élèves entrant en première année d'études primaires, deux seulement se retrouvent en classe terminale et peuvent donc envisager de faire des études supérieures. En réalité, sur cent qui entrent à l'école, soixante-cinq seulement iront jusqu'au bout de la première année d'études primaires. Ils sont donc, très petits, jugés inaptes aux études. Beaucoup stagnent dans les mêmes classes pendant quelque temps et finissent par lâcher l'école.

Des parents, membres de l'Église mormone, ont montré aux autorités officielles des écoles rudimentaires, à une seule salle de classe, où, dans une semi-obscurité des plus attristantes, des élèves étudiaient sans livre, avec très peu de papier et seulement des bouts de crayon. Ils ne disposaient d'aucune installation éducative, ils n'avaient aucune sorte de motivation.

En automne 1962, les membres de l'Église d'Amérique du Sud faisaient pression sur les missionnaires pour qu'ils fassent quelque chose pour l'enseignement de leurs enfants. Ils ne pouvaient évidemment pas établir des écoles partout où ils avaient des missions, mais ils jugèrent que, s'ils pouvaient en créer une ou deux, modèles, on les imiterait peut-être.

En conséquence, ils écrivirent à Salt Lake City pour obtenir l'autorisation et de l'argent. Tout leur fut accordé au début de l'été 1963, les plans exécutés, et ils ouvrirent l'école David O. McKay à Vina del Mar et l'école Hugh B. Brown à Cisterna, près de Santiago, toutes les deux au Chili. Un spécialiste de l'éducation vint de l'Université Brigham Young, on recruta des professeurs ayant des certificats chiliens, on s'arrangea pour importer, sans payer de droits, le matériel éducatif dont on se sert même dans les écoles les plus pauvres d'Amérique du Nord et des pièces furent

transformées en salles de classe dans les bâtiments de l'Église de ces deux localités.

Les cours commencèrent en mars 1964. Les membres de l'Église et les autres désiraient vivement y envoyer leurs enfants. Un homme se présenta; il avait quatre enfants, mais ne pouvait payer 1 dollar par mois que pour un seul. La famille s'était réunie et avait décidé d'envoyer l'une des filles, Juanita, pendant que les autres travailleraient et mettraient leurs ressources en commun pour lui payer ses études.

Cette histoire toucha tellement les Mormons chargés de l'école qu'ils s'arrangèrent, en serrant encore un peu la bourse, d'admettre les quatre enfants à l'école. Chaque école put recevoir soixante-quinze enfants, cent cinquante en tout.

A la fin de l'année, tous les élèves de première année méritaient de passer dans la classe supérieure, un record de 100 %! Résultat si étonnant que les professeurs chiliens des établissements d'État vinrent faire une petite enquête. Ils posèrent personnellement des questions aux élèves et jugèrent qu'en effet, ils étaient tous capables de passer dans la classe supérieure!

Les Chiliens sont très fiers du vin qu'ils produisent et l'un des examinateurs posa une question relative à l'industrie vinicole.

« Oh, mais vous ne devriez pas boire de vin, lança un élève de huit ans.

— Et pourquoi pas ? demanda gentiment l'examinateur.

— La parole de Sagesse dit que ce n'est pas bien. »

Ils remarquèrent que les enfants apprenaient quelques principes de morale utiles, en dehors de leurs livres de classe, et ils recommandèrent hautement l'école. D'autres éducateurs sud-américains étudient de près cette modeste expérience menée par les Mormons. Beaucoup affirment qu'elle leur ouvre de nouvelles perspectives.

Égalité des sexes

Les autorités religieuses de l'Église se réjouissent que le même nombre, environ, d'hommes et de femmes se convertissent, en Amérique du Sud. Les diagrammes indiquent que les adhésions s'accroissent plus rapidement parmi les jeunes de vingt à vingt-cinq ans, et que pour la plus grande partie ce sont de jeunes couples, dont peu ont des enfants au-dessus de huit ans. Les enfants ne sont

baptisés qu'à huit ans. Le nombre des conversions de personnes âgées de plus de trente ans décroît rapidement. Fait intéressant pour les groupes religieux non mormons qui constatent qu'ils attirent plus de femmes que d'hommes, et très souvent, plus de gens âgés que de jeunes.

Considérant le succès remporté par les Mormons, les autres confessions devraient se demander si, comme eux, elles pourraient envoyer en Amérique du Sud mille deux cents fervents jeunes gens en âge de faire leurs études supérieures, c'est-à-dire juste de l'âge des convertis qu'ils amènent à leur Église, capables de susciter autour d'eux un intérêt précis, d'ordre historique et religieux, et, en même temps, d'offrir un programme susceptible d'attirer les jeunes gens, et faisant de l'Église le centre de la majeure partie de leurs activités. Ce n'est pas, manifestement, une entreprise de petite envergure, elle montre les raisons pour lesquelles l'Église mormone croît si rapidement.

Comme partout ailleurs dans le monde, le programme de construction est d'une grande aide pour les missionnaires. Vingt nouvelles chapelles et bâtiments destinés aux activités récréatives ont été achevés depuis 1962 et, en 1966, cinquante environ étaient encore en construction. Et on ne voit pas de fin à cette nécessité de construire.

Et, comme partout ailleurs encore, le travail volontaire constitue une part substantielle de ce programme, bien qu'il y ait des variantes locales, comme le Programme Kilo, par exemple. Un kilo équivaut à un peu moins de deux livres aux États-Unis [1] et le programme consiste en ceci : chaque famille membre de l'Église fait don d'un certain nombre de kilos de nourriture — le nombre dépend de ses ressources — destinée aux volontaires travaillant aux constructions de l'Église.

Le plan prévoit la construction de magasins pour stocker ces kilos de vivres, et les groupes mormons qui n'ont pas de construction en chantier à un moment donné, peuvent en faire don à d'autres groupes avec l'assurance de pouvoir obtenir des vivres, à leur tour, s'ils en ont besoin par la suite. A côté du résultat pratique, qui est d'assurer la nourriture des travailleurs, ce plan a un avantage psychologique évident, qui est de faire participer tous les membres de l'Église au projet de construction d'un groupe, ce dont ils peuvent retirer un légitime sentiment de fierté.

1. 0,9071 kg (N.d.T.).

CHAPITRE XXXI

Océanie et Japon

Le succès remporté par les Mormons, en Amérique du Sud, se double de celui qu'ils connaissent dans les îles des mers du Sud. Le lecteur se rappelle l'histoire d'Addison Pratt, qui montre que les Mormons depuis l'époque de Nauvoo, entre 1840 et 1850 environ, sont toujours très actifs dans le Pacifique et que leur action, à Hawaii en particulier, a contribué à leur expansion dans les îles. Dans son important ouvrage sur Hawaii, James A. Michener fait mention des premiers missionnaires mormons qui n'hésitaient pas, et ils étaient presque les seuls en cela, à s'occuper des lépreux.

Ils attribuent leur succès, dans cette immense région qui va de Hawaii à la Nouvelle-Zélande, aux raisons mêmes qui ont fait leur succès en Amérique du Sud : ils considèrent les Polynésiens comme descendants des anciens Lamanites. La légende veut que les Polynésiens aient quitté une étroite bande de terre reliant deux îles immenses, qu'on suppose être l'Amérique du Nord et du Sud, et se soient rendus dans les îles sur leurs canoës [1].

C'est un fait qu'ils ont réagi favorablement à l'histoire des Lamanites, en ce qu'elle présentait des relations avec leurs propres récits historiques chantés, et, depuis les tout premiers jours, ils se sont convertis avec enthousiasme. Quelques-uns ont même tenté de quitter la vie tropicale pour s'installer en Utah, mais, en général, ils ont trouvé le changement trop grand et sont retournés dans leur paradis, mieux adapté à leur style de vie.

On dit que les Polynésiens purs sont rares, la pureté de la race devient de plus en plus rare dans le monde, mais dans les îles, la

1. Au cours de ces dix dernières années, les croyances des Mormons relatives à cette traversée du Pacifique ont été soumises à de nombreuses vérifications. La plus populaire de ces expériences est l'expédition du Kon Tiki, traversée effectuée sur un radeau, du Pérou aux îles du Pacifique.

gamme de couleur de la peau est particulièrement étendue, d'un café au lait très clair au noir le plus foncé. Ceux qui laissent parfois entendre que les noirs ne sont pas bien accueillis dans les communautés mormones devraient aller visiter les églises des Fidjiis. Ils y verraient des Mormons de la teinte la plus sombre passer le pain et l'eau sacramentels.

La Nouvelle-Zélande

Tandis que le Mormonisme s'est étendu à l'Australie, grâce aux convertis anglais, la doctrine mormone a atteint la Nouvelle-Zélande par les îles du Pacifique et, jusqu'à une époque récente, elle était surtout populaire auprès des autochtones, ou Maoris. Ceux-ci, d'après leurs propres légendes, et selon la plupart des anthropologues, sont polynésiens.

Les missionnaires mormons sont en Nouvelle-Zélande depuis 1851; ils ont gagné le respect des populations en les aidant à préserver leur droit sur les terres arables, contre les colons européens. A mesure que les Mormons découvraient de nouvelles méthodes de culture en Utah, leurs missionnaires les répandaient dans les pays étrangers.

En 1915, ils fondèrent un collège agricole, à Hastings, comprenant quatre-vingts élèves. En 1959, le collège se transporta à trois cent vingt kilomètres au nord, à Temple View, juste à l'extérieur d'Hamilton; situé plus près d'un centre urbain, il peut recevoir un plus grand nombre d'élèves et donne des cours dans un plus grand nombre de disciplines.

Il comprend huit cents élèves maintenant, et offre aux Mormons maoris la possibilité d'augmenter leur culture, d'où leur bien-être économique. Beaucoup de professeurs viennent de l'Utah, apportant avec eux les concepts pédagogiques et le matériel utilisés chez eux. Le collège est équipé pour recevoir presque tous les élèves comme pensionnaires, on peut y pratiquer toutes sortes de sports et il dispose d'une piscine olympique.

Le travail réalisé par les missionnaires retient de plus en plus l'attention des colons Européens, et beaucoup adhèrent à l'Église. En fait, 35 % des membres de l'Église en Nouvelle-Zélande sont maintenant des européens. Le groupe le plus important est à Wellington et compte environ deux mille cinq cents personnes. La population totale de la Nouvelle-Zélande est un peu en dessous de

trente mille habitants. L'Église y a construit quarante édifices, dont onze depuis 1960. Bien que sa croissance n'y soit pas aussi spectaculaire qu'en d'autres endroits, comme l'Amérique du Sud, elle est régulière, et les Mormons estiment qu'elle est suffisante pour assurer les bases d'un développement futur.

Australie

Les missions mormones de Nouvelle-Zélande et d'Australie ont toujours progressé de façon tout à fait indépendante. Il n'y avait pas beaucoup de possibilités de travail auprès des indigènes d'Australie. Et les premiers Australiens ne se montrèrent pas particulièrement intéressés par la doctrine, bien qu'à partir du milieu du XIXe siècle il y ait eu des groupes mormons dans ce pays. Mais ils se sentaient handicapés de ne pas jouir du même prestige économique et social que les Mormons des États-Unis, et cela gênait leur travail de prosélytisme. Le Siège central de Salt Lake City s'est efforcé de les aider, ces dernières années, en envoyant quelques-uns de ses meilleurs éléments auprès des groupes locaux et des autorités officielles de l'État, afin de mieux cerner l'identité du mouvement.

Quelle que fût leur action, elle a réussi. L'Église compte de nouveaux membres, et les autorités religieuses sont satisfaites de ce que cette communauté soit saine et florissante.

Hong Kong, Manille, Taïpeh

Entre Sydney et Hong Kong, le principal centre d'activité des Mormons est installé aux Philippines, où les nouveaux convertis sont en moyenne de deux cent cinquante par an, mais où l'Église vient juste de commencer à se manifester. A Hong Kong, il y a soixante-douze missionnaires et environ trois mille membres de l'Église, sur une population de quatre millions d'habitants, disséminée sur les mille trente-six kilomètres carrés de territoire appartenant à la Couronne. Pour donner une idée de la foule concentrée à Hong Kong, les autorités civiles vous diront que, si tous les Mormons y étaient regroupés ensemble, dans la proportion où sont entassés les habitants de la ville, le groupe tout entier vivrait sur quarante ares de terrain! Naturellement, ils habiteraient dans des immeubles à appartements, comme la plupart des citadins de cette ville.

Mais d'une façon ou d'une autre, en dépit du manque d'espace, à cause de lui pourrait-on dire, les Mormons ont réussi à acheter

huit bâtiments. L'un d'eux, le Kum Tong Hall, présente un intérêt spécial pour les visiteurs de Hong Kong. Il avait été construit pour servir de résidence à l'un des vieux marchands chinois les plus fameux de la ville, Sir Robert Tong. Sa structure de ciment est recouverte de briques rouges, importées d'Angleterre, son architecture est d'une élégance toute géorgienne. L'intérieur a été refait et comprend une belle et simple chapelle, l'habituelle salle servant aux activités récréatives, des salles de classe, des fonts baptismaux, des bureaux et une partie où logent les missionnaires.

Les Mormons n'ont aucune activité en Chine communiste, mais en Chine nationaliste, c'est-à-dire à Formose, ils ont été très bien reçus depuis dix ans, et environ mille convertis sont entrés dans l'Église.

Grâce à l'aide financière apportée comme d'habitude par Salt Lake City, une belle chapelle a été érigée dans la capitale, Taïpeh, bâtiment peu dissemblable des nouvelles chapelles de Trondheim ou de Santa Ana. Un très bon entrepreneur vint d'Utah pour diriger les travaux et, à l'époque, il fit la remarque suivante :

> « Ces gens simples, timides, défavorisés, vraiment merveilleux, m'ont appris l'humilité. Mon sens des valeurs a changé. Je sais que le bonheur n'est pas le résultat de la richesse. Pour la première fois de ma vie, je suis complètement heureux et satisfait, car je sais que je sers de tout mon esprit et de toutes mes forces. Tout ce que je demande, c'est que le Seigneur veille à ce que mon bol de riz soit toujours plein, qu'il donne, à ma famille et à moi, la santé, et je le servirai sans poser de question ni me plaindre. »

Le Japon

Avant de décrire l'activité récemment déployée par les Mormons au Japon, il faut dissiper un ou deux malentendus assez répandus. Le premier, c'est l'idée que le Japon a une forte tradition religieuse [1]. En réalité, les croyances religieuses des gens du cru peuvent être facilement mises en parallèle avec celles des anciens Grecs et Romains. En bref, ce sont des païens, qui croient en une famille de dieux personnifiant des qualités humaines et qui sont censés dominer des choses comme le ciel, la mer et le vent.

1. Malcolm KENNEDY, dans *A History of Japan*, publiée à Londres par Weisenfeld et Nicolson, et à New York par Mentor en 1964, analyse de façon intéressante le fait que les Polynésiens soient allés jusqu'au Japon, y rejoignant les grands courants d'émigration en provenance de l'Asie.

Le Bouddhisme, venu de Chine, se présentait plus comme une philosophie que comme une religion et, s'il était largement adopté comme style de vie, les bouddhistes, à une certaine époque, s'efforcèrent d'établir un pouvoir politique et militaire, dont des monastères fortifiés furent les centres. Cet état de choses mena inévitablement aux luttes politiques qui marquèrent, au XVIe siècle, le déclin de la puissance bouddhiste.

A peu près à l'époque de cette défaite politique, aborda, au Japon, amené par des marins portugais, l'un des fondateurs de l'ordre des Jésuites, un homme recruté par Ignace de Loyola lui-même, le missionnaire connu par la suite sous le nom de saint François Xavier. S'apercevant que son habit de pauvreté n'impressionnait en rien les Japonais et lui interdisait, en fait, l'entrée de la grande cour du Shogun, saint François sortit la panoplie complète que tout nonce apostolique se doit de traîner dans ses bagages, et se présenta dans cette tenue.

Les Jésuites reçurent alors bon accueil et firent de nombreux convertis. Saint François resta au Japon presque trois ans, estimant que ce pays populeux et hautement civilisé allait certainement devenir un bastion du catholicisme, ce dont il informa Rome. Mais, après son départ, il devint évident qu'une grande partie de la popularité des Jésuites avait été fondée non tant sur leur doctrine de paix et de bonne volonté que sur leurs connaissances des armes et fortifications européennes du XVIe siècle. Quand les Espagnols, quelque cinquante ans plus tard, inondèrent le pays de Franciscains et de Dominicains, un fossé se creusa entre eux et les Jésuites envoyés du Portugal.

Les dirigeants du Japon, à l'époque qui correspond en gros au règne d'Élisabeth en Angleterre, avaient le même esprit international que les Anglais. Ils désiraient étendre leur commerce; ils se servirent d'abord des missionnaires pour se faire ouvrir les portes de l'Europe. D'un marin errant, mais versé dans la construction de bateaux, Will Adams, ils firent, soi-disant, l'équivalent d'un lord, afin qu'il leur enseigne son art.

A cette époque-là, les Japonais voyageaient beaucoup. Leurs émissaires allaient voir le Pape, se rendaient à la cour de Philippe, à Madrid. Ils recevaient des nouvelles du monde entier, et beaucoup dénonçaient les chrétiens d'Europe, les accusant de ne pratiquer guère les vertus qu'ils prêchaient chez eux. En outre, ils furent très impressionnés par la révolte protestante.

Enfin, le pouvoir politique grandissant des Jésuites les inquiétait, car ils savaient que ceux-ci exigeaient de leurs convertis de placer plus haut leur fidélité envers l'Église que leur loyauté envers leurs chefs politiques. Erreur fondamentale et impardonnable du point de vue des Japonais. Résultat : les chrétiens eurent à subir de terribles persécutions. Les prêtres furent bannis, les japonais catholiques furent obligés de renoncer à leur foi sous peine de mort. Pour montrer quels étaient les sentiments, il suffit de dire qu'au début du printemps de 1638, quelque trente mille chrétiens, dont beaucoup de femmes et d'enfants, allèrent se réfugier dans un château fort près de Nagasaki.

Fin de la tolérance envers le Christianisme

Les autorités japonaises leur demandèrent d'abjurer, sans quoi ils seraient exterminés. Les chrétiens choisirent le martyre; pendant trois mois, ils résistèrent. Les soldats, cependant, arrivèrent à obliger quelques bateaux hollandais, ancrés dans le port, à bombarder le château; presque toutes les trente mille personnes furent tuées.

Événement qui marqua la fin de l'influence active et visible des chrétiens au Japon. Le rideau tomba entre ce pays et le monde extérieur, pendant deux siècles, jusqu'au jour où arriva le commandant Perry, en 1853, et ce ne fut que vingt ans plus tard, après que les relations eurent été reprises, que l'interdiction visant le christianisme fut levée. Pendant cette longue période d'isolement, un seul petit point de contact fut maintenu. En raison de l'aide apportée au moment du massacre, et de leur intérêt exclusif pour le commerce, en dehors de tout prosélytisme, les Hollandais furent autorisés à administrer un petit port et à y faire entrer un bateau hollandais par an. Les Japonais n'avaient aucune raison de ne pas mépriser les Européens.

Ces faits, très familiers à tous les étudiants de l'histoire du Japon, sont évoqués ici simplement pour bien montrer que, si les Japonais ont condamné pendant si longtemps le christianisme, ce n'était pas par peur de l'inconnu, mais plutôt en raison de leur connaissance profonde des façons de faire des chrétiens. Quand le rideau se leva, vers la fin du XIXe siècle, de nouvelles tentatives furent faites pour répandre la doctrine chrétienne; quelques-unes réussirent. Même les catholiques romains arrivèrent à convertir un petit nombre de japonais distingués, particulièrement dans le

monde commercial, tandis que des protetants de sectes variées se montraient également très actifs.

Telle était la situation quand, en 1901, les Mormons y envoyèrent Heber J. Grant fonder une mission. Elle ne remporta pas grand succès jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, bien que le vieil esprit international des Japonais se soit réveillé et qu'il leur fût difficile de ne pas imiter l'Occident, même dans ses convictions religieuses.

Mais les mesures prises pour limiter l'immigration aux États-Unis, après la première guerre mondiale, qui interdisaient l'entrée du pays aux Japonais, paralysèrent l'action des missionnaires américains. Cela, et la montée d'un nationalisme militant, mirent fin à tout espoir de succès de la part des Mormons. En fait, la mission fut fermée en 1924. Il n'y avait alors que cent soixante membres de l'Église au Japon.

Pendant l'occupation qui suivit la deuxième guerre mondiale, les soldats américains de religion mormone se firent des amis parmi les Japonais et, immanquablement, les baptêmes furent nombreux. On étudia des projets pour la prise en charge des orphelins japonais, on organisa des cours de langue anglaise; on lança un appel à l'aide à Salt Lake City, qui fut entendu. Une nouvelle mission fut ouverte en 1948.

Si la croissance de l'Église mormone n'y est pas spectaculaire, elle n'est pas négligeable. Cent soixante missionnaires américains travaillent en ce moment au Japon. Il leur est demandé d'apprendre la langue, de manger avec des baguettes et de dormir sur le plancher, comme les gens du pays, et cela exige de leur part, comme tous ceux qui ont essayé le reconnaîtront aisément, un dévouement qui ne peut procéder que d'un grand zèle religieux.

Les Mormons convertissent en moyenne mille cinq cents Japonais par an, et environ dix mille membres de l'Église sont répartis sur deux mille quatre cents kilomètres, d'Okinawa au nord de l'île du Japon, formant vingt-neuf branches de l'Église, chacune ayant une chapelle ou étant en passe d'en avoir. Dans un pays de cent millions d'habitants, ce nombre peut ne pas paraître très grand, mais en regard de l'histoire, et du fait qu'au début de ce siècle les missionnaires, après avoir peiné vingt-quatre ans, n'avaient à leur actif que cent soixante convertis, il est considéré à Salt Lake City comme significatif de renouveau.

CHAPITRE XXXII

Salt Lake City à l'ère des Jets

Les visiteurs sont tous les bienvenus à Salt Lake City. En fait, l'Assemblée de l'État a substantiellement augmenté les crédits destinés à la publicité touristique, depuis quelque temps, et il est inutile de préciser que les Saints des Derniers Jours attirent beaucoup de monde. Beaucoup se souviennent encore de Brigham Young et de son époque. Sa *Bee Hive House*, ainsi nommée en raison du motif décoratif représentant une ruche au sommet du toit, reste ouverte plusieurs heures, tous les jours, pour laisser entrer un flot de visiteurs. Sa *Lion House*, qui s'élève à côté de la précédente, a toujours ses lions sculptés en façade.

En bas de la rue est Temple Square, dominée par l'édifice de granit gris que Brigham ne vit jamais complètement terminé, mais aux plans et aux fondations duquel il travailla si longtemps et avec tant d'amour. Près du Temple, se trouve le fameux Tabernacle, qui fut sa principale tribune dans ses dernières années. Il y a le *monument aux mouettes*, et une baraque de grosses poutres de bois, souvenir des habitations rudimentaires qui servirent de premier abri aux pionniers.

Mais, de l'autre côté de la rue, s'élève le nouvel immeuble de dix-sept étages édifié par la Church's Zion's Security Corporation, pour abriter la Banque Nationale de Sion et la Kennecott Copper Company. A un autre coin, la façade du vieux bâtiment de grès rouge de la Deseret News-Union Pacific a été refaite dans ce style moderne, marbre et verrière brillante, qui a donné une note si pimpante, sinon unanimement appréciée, aux centres urbains américains après la guerre.

En réalité, en regardant la ville du haut du restaurant installé sur le toit de l'Hotel Utah, au décor de style « rococo moderne » cher à Dorothy Draper, on peut voir que presque partout le

moderne empiète sur l'ancien. Et l'on en vient à se demander si ce n'est pas le symbole de ce qui arrive aux Mormons.

Ce genre de généralisations est toujours trop simpliste, mais c'est un fait que d'immenses transformations sont en cours. Lorsque Brigham Young visita l'Angleterre (chapitre 8), il fit part de ses réflexions sur la révolution économique et sociale qui s'opérait alors, les paysans quittant la terre pour aller travailler dans les usines. Aujourd'hui, il pourrait observer une phénomène similaire en Utah. A l'Assemblée de l'État, un rapport récent [1] indique que, depuis 1960, la population de plus de la moitié des comtés de l'Utah a diminué tandis que celle de l'État, pris globalement, a augmenté de 11 %! Cette augmentation intéresse Salt Lake City et la région environnante, ce qu'une promenade en voiture dans les nouveaux faubourgs de la ville confirme. En fait, la large banlieue qui entoure Salt Lake City abrite maintenant la plus grande partie de la population totale de l'État, qui est presque d'un million d'habitants.

Ce qui se passe en Utah ne fait que refléter ce qui se passe dans tous les États-Unis, en fait, dans une grande partie du monde. La mécanisation et l'industrialisation de l'agriculture ont diminué les possibilités de travail pour les jeunes des régions rurales. Ils sont obligés de quitter, sans trop de regrets il faut l'admettre, les champs baignés de soleil, pour les bureaux, usines, hôtels et motels à air conditionné des districts urbains et suburbains.

Une nouvelle économie

Bien que cette tendance soit directement opposée aux opinions de Brigham Young, qui étaient celles de Jefferson, selon lesquelles les familles prospéreraient mieux sur de petites propriétés et en petites communautés, elle n'a pas été contrecarrée actuellement par l'Église. Dès 1948, le président McKay accueillait favorablement l'installation d'usines, un projet de 3 millions de dollars, par la Thermoid Company, à Nephi, dans l'Utah, région où déclinaient beaucoup les revenus agricoles. Depuis, avec l'accord tacite de l'Église, sinon son aide active, des usines d'armements et autres y ont trouvé des terrains où s'implanter, des capitaux et de la main-d'œuvre.

Quelques économistes ont estimé que les régions montagneuses de l'ouest des États-Unis avaient souffert de façon disproportion-

1. Dans le *Washington Post* (9 avril 1965).

née de la dépression des années 30 parce que ses habitants dépendaient trop d'entreprises agricoles et minières marginales [1]. Et elles étaient marginales pour la simple raison que l'Utah se trouvait fort éloigné des marchés de biens de consommation. Mais les années d'après-guerre ont apporté une correction au problème par l'accroissement de la population de la Californie et d'autres parties du sud-ouest des États-Unis.

Et c'est ainsi que des sociétés comme Thermoid, U.S. Steel, Litton, Remington-Rand, Hercules, Thiokol, et autres, s'apercevant que les marchés se rapprochaient de ce territoire, ont pensé qu'elles pourraient profiter de ses ressources naturelles, sans compter de sa main-d'œuvre, honnête et dure à l'ouvrage. Les salaires industriels remplaçant, alors, en Utah, les salaires agricoles, son économie et ses pratiques financières et commerciales eurent tendance à s'aligner sur celles des autres États.

Cette tendance y a-t-elle, en même temps, amoindri l'influence des Mormons ? La vague d'industrialisation a inévitablement amené avec elle un certain nombre de représentants des sociétés investissant en Utah. Elle a attiré un certain nombre de travailleurs de l'extérieur. Tandis qu'au début, Salt Lake City était peuplée de 80 à 90 % de Mormons, et l'État lui-même d'au moins 90 %, aujourd'hui, on dit fréquemment que la population de Salt Lake City n'en comprend que 50 à 60 % et qu'en dehors de la ville, dans l'État, ils forment 70 % de la population.

C'est encore une majorité politique confortable; on pourrait supposer qu'elle signifie l'emprise totale de la politique de l'Utah, mais ce n'est pas le cas. Depuis que ce territoire est devenu État, les Mormons sont divisés entre républicains et démocrates et la répartition des votes se conforme plus ou moins au modèle national. Les républicains dominent, en général, depuis quelques années, comme dans toutes les régions agricoles de l'Ouest, mais les années où les démocrates l'ont emporté haut la main, l'État a suivi en gros le mouvement. Il a soutenu fortement Eisenhower, faiblement Nixon, fortement Johnson. La victoire de Kennedy ne fut pas écrasante, mais la majorité accordée à Johnson le fut.

Il est difficile de dire, dans ces conditions, que l'Église soutienne plus fortement l'un ou l'autre parti. Les conseils supérieurs de l'Église sont plutôt portés au conservatisme, mais ils ne mani-

1. Leonard J. Arrington; compte rendu au Research Council de l'Université d'État d'Utah (1965).

festent aucun loyalisme pour un côté ou l'autre. Tout bien considéré, il est probablement exact qu'un républicain conservateur responsable, c'est-à-dire non extrémiste (contrairement à certains comptes rendus, l'extrême droite n'a pas de succès en Utah), recevrait un plus large soutien qu'un démocrate libéral responsable, non considéré comme un extrémiste. Il s'ensuit que l'Utah s'insère parfaitement dans le contexte national, et qu'il ne semble pas que l'Église participe beaucoup à la politique.

Comme partout ailleurs, la lutte entre libéraux et conservateurs, à l'intérieur des partis, se fait chaude parfois. Mais c'est tout à fait dans la tradition mormone où chaque individu est censé s'informer, avoir des opinions, les exprimer hautement, indépendamment de la position, même supposée, des autorités religieuses. Et c'est la même chose au sein de l'Église, où certains membres peuvent être partisans d'une politique plus libérale ou progressiste, tandis que d'autres se raccrochent aux façons de faire du passé. Exposer ses idées et discuter n'y est pas mal vu, et il ne fait pas de doute que les diverses positions sont connues des autorités supérieures, mûrement soupesées au moment des prises de décision concernant les affaires de l'Église et les domaines non régis par la doctrine reconnue des Mormons. Dans les questions de doctrine, les opinions politiques n'entrent plus en jeu.

Par exemple, il serait possible de déposer, à l'Assemblée de l'Utah, des projets d'amendements à la sévère loi sur l'alcool (on ne peut acheter d'alcool actuellement que dans les magasins agréés par l'État), ou des mesures légalisant le *Pari mutuel*, mais amendements et mesures ne peuvent être, au plus, qu'introduits, l'opposition de la majorité mormone, en dehors de toute question de partis, ne les laissent pas, en général, aller beaucoup plus loin.

Les observateurs politiques, à l'intérieur comme à l'extérieur, ont surveillé avec intérêt les réactions de cet État aux clameurs nationales de plus en plus violentes qui se font entendre à propos des droits civiques. La théologie mormone exclut les noirs de certaines activités réservées à la prêtrise, bien qu'ils soient les bienvenus en tant que membres et, comme les pages précédentes l'ont prouvé, les missions ne se limitent pas à la race dite blanche.

Mais ce précédent racial fait penser à beaucoup que l'Utah trouvera difficile d'approuver la masse des nouvelles interprétations données aux droits civiques par le Congrès et les tribunaux. Cependant, au cours de la session de 1965, l'Assemblée de l'État

vota des lois, en avance, sous bien des rapports, quoique pas tous, sur la législation nationale. Par exemple, la loi sur la ségrégation des établissements publics n'exempte pas les salons de coiffure pour hommes et les instituts de beauté, comme la loi nationale; d'un autre côté, un projet de loi contre la ségrégation dans l'habitat a été repoussé.

Cela déplut au gouverneur Calvin L. Rampton, mormon et démocrate, qui demanda à l'assemblée d'adopter des mesures, « pour la raison que le gouvernement de cet État a l'obligation morale, permanente et solennelle de garantir effectivement des droits à tous ses citoyens ». En cela, il ne faisait qu'exprimer à nouveau les sentiments bien connus d'un autre gouverneur mormon, le républicain George W. Romney du Michigan. Aucun désaccord de la part de l'Église n'est discernable. En fait, les autorités de l'Église ont affirmé de façon répétée qu'elles ne soutiendraient aucune doctrine portant atteinte aux droits civiques de qui que ce soit [1].

A la conférence d'octobre 1963, les personnages officiels de l'Église firent l'impossible pour expliquer clairement leur position. Au nom du président McKay, le président Hugh B. Brown fit la déclaration suivante :

> « Ces derniers mois, à la fois à Salt Lake City et dans la nation tout entière, s'est manifesté un profond intérêt pour la position de l'Église... vis-à-vis de la question des droits civiques. Nous voudrions faire savoir qu'il n'y a, dans cette Église, aucune doctrine, ni croyance, ni pratique susceptibles de refuser la jouissance de tous ses droits civiques à quelque personne que ce soit, en dehors de toute question de race, de couleur ou de confession.
>
> « Nous répétons, comme nous l'avons déjà fait plusieurs fois auparavant, que nous croyons que tous les hommes sont les enfants du même Dieu et que c'est mal moralement, de la part de n'importe quelle personne ou groupe de personnes, de dénier à un être humain quelconque le droit d'avoir un emploi rétribué, la possibilité de s'instruire complètement, et tous les privilèges accordés aux citoyens, tout comme il est mal moralement de dénier, à quiconque, le droit d'adorer Dieu suivant les principes que lui dicte sa conscience.

1. Message du gouverneur Rampton à l'Assemblée de l'État, 1965.

« Nous avons constamment et obstinément soutenu la Constitution des États -Unis, et, en ce qui nous concerne, cela signifie que nous reconnaissons les droits constitutionnels de tous les citoyens des États-Unis.

« Nous lançons un appel à tous les hommes, à ceux qui font partie de l'Église comme aux autres, pour qu'ils s'engagent à établir la pleine égalité civique de tous les enfants de Dieu. Tout, en dehors de cela, ne peut que ruiner notre haut idéal de fraternité humaine. »

Le lendemain, 7 octobre, Albert B. Fritz, président, pour la section de Salt Lake, de l'Association Nationale pour l'avancement des gens de couleur, répondait, d'après la *Tribune* de Salt Lake :

« Nous pensons qu'après cela, l'Utah va compter parmi les États libéraux de l'Ouest qui se sont manifestés en faveur des droits civiques.

« Nous avons demandé à tous les membres du NAACP, aux groupes religieux intéressés, aux organisations civiques, aux syndicats et aux individus qui ont travaillé au succès d'une législation des droits civiques en Utah de travailler de concert avec toutes les personnalités de l'Église des Saints des Derniers Jours et ses membres, là où c'est possible.

« Nous voulons bâtir un Utah fort. Si nous travaillons de concert, notre État sera meilleur. »

L'organisation des Mormons

Les Mormons formant à l'évidence la majorité de la population et constituant le moteur de la plupart des activités civiques, sociales et politiques de la région, il est naturel que ceux qui s'y intéressent ne se rendent pas en tout premier lieu au siège de l'Assemblée de l'État, qui domine de si haut une partie de Salt Lake City, mais à un édifice plus petit, tout aussi élégant, situé entre l'Hotel Utah et Lion's House, la maison de Brigham Young.

Cet édifice abrite les bureaux de l'Église de Jésus Christ des Saints des Derniers Jours. Le siège central date d'avant la première guerre mondiale. Il est bâti de dur granit, il a quatre étages, l'intérieur est beau, on n'a pas lésiné sur le bronze, le marbre et le beau bois. Bien qu'à l'entrée tout y ait l'air calme et tranquille, il est grouillant d'activité. C'est ici que la Première Présidence siège dans une vaste pièce, se penchant sur le nombre incroyable des activités mondiales de l'Église.

Le président McKay, sans créer de précédent, a changé la coutume qui a prévalu pendant quelques années, en augmentant le nombre de ses conseillers les faisant passer de deux à quatre en 1965. Hugh B. Brown et N. Eldon Tanner se sont vus adjoindre Joseph Fielding Smith, le plus ancien membre du Conseil des Douze, et Thrope B. Isaacson. Les présidents Brown et Smith ont servi longtemps l'Église, à des postes élevés, tandis que les présidents Tanner et Isaacson étaient des hommes d'affaires de premier plan. Le président Tanner était un pétrolier canadien et le président Isaacson occupait un poste de direction dans une importante compagnie d'assurances.

La Première Présidence a grand besoin d'hommes d'affaires talentueux, car dans ses bureaux s'accumulent, tous les jours, des rapports et des demandes intéressant les décisions à prendre sur des questions concernant aussi bien son programme d'entraide sociale, qui porte sur plusieurs millions de dollars, qu'au financement de nouvelles constructions sur ses propriétés immobilières, toutes activités auxquelles on a fait allusion au chapitre 22.

Ces intérêts intérieurs, pourrait-on dire, ne sont pas tout. L'Église a des biens dans le monde entier, aujourd'hui. Elle a été obligée de mener tellement de transactions immobilières, pour acquérir les terrains nécessaires à l'exécution de son programme de construction, qu'il serait impossible de toutes les décrire, mais beaucoup de ces terrains ont pris de la valeur. Voilà les considérations financières et commerciales qui doivent, en fin de compte, déterminer les décisions finales de la Première Présidence. Et c'est ce phénomène qui amène à Salt Lake City des représentants du *Wall Street Journal*, de *Fortune*, de *Business Week*, et autres publications du même genre. Car une Église qui a l'intelligence des affaires, qui place ses capitaux et s'enrichit dans la meilleure tradition du système de la libre entreprise (et notons-le, sans dégrèvement d'impôts d'aucune sorte, car l'Église tient à payer toutes les taxes frappant ses opérations financières et autres), leur apparaît comme quelque chose de nouveau, donc digne de figurer dans les nouvelles.

Mais les visiteurs s'aperçoivent que ces considérations ne constituent pas les préoccupations dominantes des chefs de l'Église. Ils répondront volontiers aux questions concernant les affaires de l'Église, mais ils essayeront de bien faire comprendre qu'elles ne constituent qu'une petite partie de leur vie. Ils seraient à même de faire remarquer que, si leur principal souci était de gagner de

l'argent et de faire des affaires, ils auraient pu mieux réussir. Il leur serait possible d'ajouter que, tandis que l'Église jouait un rôle utile et parfois, en vérité, irremplaçable, en prenant l'initiative de mettre sur pied et en finançant quelques-unes des entreprises économiques importantes qui sont à l'actif de la région — l'installation de l'électricité, les chemins de fer, les mines, etc. — elle les a passées à des sociétés particulières dès que possible. Ses affaires sont étroitement associées à ses besoins et à ceux de ses membres. Elles ne dépendent pas du monde économique en général, ni d'un souci de gagner de l'argent.

La véritable préoccupation de l'Église

La véritable préoccupation des chefs religieux est, sans question, la manière dont l'Église progresse en tant qu'Église. Ils s'intéressent tous et se dévouent entièrement à la tâche missionnaire mondiale qu'elle a entreprise. Celle-ci est aussi sous la responsabilité de la Première Présidence, naturellement, et le président adapte et oriente la politique missionnaire; mais les directives quotidiennes sont données par le *Conseil des Douze Apôtres*. Le monde est divisé en douze régions, chacune sous la responsabilité d'un apôtre. Ainsi, en partant de la côte ouest des États-Unis, la Mission américaine Ouest, à l'époque où l'on écrit ce livre, est sous la responsabilité de Le Grand Richards. La zone montagneuse qui comprend l'Utah, la plupart des États de l'Ouest et les principales missions indiennes sont à la charge de Delbert L. Stapley.

La zone comprenant l'Amérique intérieure, tout le Middle West, du Canada au golfe du Mexique, est sous la responsabilité de Richard L. Evans; l'Est populeux, ainsi que le Sud, est sous celle de Harol B. Lee.

Les régions du sud-ouest des États-Unis, pour la plus grande partie de langue espagnole, le Mexique et l'Amérique centrale reviennent à Marion G. Romney, qui a travaillé dans ce secteur pendant de nombreuses années. L'Amérique du Sud, où l'Église se répand si rapidement, est confiée à Spencer W. Kimball. Le Pacifique sud, y compris l'Australie, la Nouvelle-Zélande et les îles, à Thomas S. Monson. Hawaii et l'Orient se trouvent sous la responsabilité de Gordon S. Hinckley.

Les Iles Britanniques, qui figurent au premier plan dans l'histoire des Mormons, sont sous la direction de Mark E. Petersen.

L'Europe occidentale, qui comprend la Scandinavie aussi bien que la Belgique, les Pays-Bas et la France, est sous celle de Howard W. Hunter, tandis que la région allemande qui comprend l'Allemagne de l'Ouest et Berlin, l'Autriche et la Suisse revient à Ezra Taft Benson.

Beaucoup de ces noms ont été associés à d'autres missions dans le passé. L'une des grandes fortunes de l'Église c'est la souplesse, on pourrait dire l'universalisme, de son équipe dirigeante. Frère Evans est chez lui aussi bien à Londres qu'à Chicago, et Frère Petersen est aussi au courant des problèmes de Hong Kong que de ceux de Londres. Leur activité peut se multiplier, littéralement, une douzaine de fois.

Ces hommes ont leur quartier général à Salt Lake City, mais l'avènement des transports aériens a immensément facilité leur tâche. Ils semblent se trouver en constante relation, soit en personne, soit par téléphone, télégramme, ou courrier par avion, avec les régions dont ils sont responsables. Chacun d'eux est aidé d'un assistant, dirigeant directement la région sous ses ordres, et qui le tient sans cesse au courant de ce qui s'y passe.

Mais bien que la tâche missionnaire soit la plus importante de toutes, il faut se souvenir que chacun des apôtres a beaucoup d'autres activités et d'autres responsabilités. Par exemple, l'un se verra confier la responsabilité du programme d'entraide sociale; un autre, la société généalogique; un autre, les Temples; un autre encore, les établisements scolaires de l'Église, etc.

Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que celui qui entre au siège central en retire l'impression d'hommes extrêmement occupés. Il y a des ascenseurs, évidemment, dans le bâtiment, mais on peut remarquer que les marches de marbre des escaliers sont très usées. La journée de travail, pour certains, commence tôt, à six heures du matin. Le président McKay, lui-même, est célèbre pour avoir fixé des rendez-vous à cette heure-là, et pas pour le petit déjeuner!

A côté de cette sorte de zèle ardent, d'énergique action, on s'aperçoit qu'une grande partie du travail se fait après consultation, que, virtuellement, les décisions sont prises en commission. Le secrétariat passe beaucoup de temps à organiser les réunions, afin que plusieurs esprits puissent se pencher sur la résolution d'un problème. Les conversations les plus fréquentes chez les secrétaires sont du type : « Frère A pourrait-il rencontrer Frère B et Frère C,

à 3 h ½, mardi prochain ? Les enfants indiens, vous voyez. Non, bon, Frères B et C pourraient, à 2 h, le lundi suivant. Cela irait-il ? »

Parfois, il faut prévoir ces rendez-vous deux ou trois semaines à l'avance. Il n'est donc pas étonnant que, lorsqu'ils se rencontrent, les participants arrivent rapidement au cœur de la question; ils l'ont déjà préparée, et les décisions à prendre sont étudiées sans délai. Leur bien le plus précieux est le temps. En plus de ces réunions officielles, prévues à l'avance, il y a les continuelles petites visites à l'improviste qu'on se fait juste pour se dire un mot en vitesse. Et tous les jeudis matin, les Douze se réunissent solennellement au Temple avec la Première Présidence pour une étude recueillie des questions les plus importantes ainsi que pour se consulter, et donner des directives. En parlant à ces hommes et à leurs nombreux assistants, on ne peut s'empêcher d'avoir l'impression qu'ils ont un grand souci de leur tâche. Ils sont profondément engagés dans ce qu'ils font. Si vous parlez à un jeune homme, en partie responsable des écoles du Chili, vous vous rendrez compte que les larmes lui viennent aux yeux, quand il vous décrit l'ampleur tragique du travail qui attend l'Église. Une autre personnalité, s'occupant des missions auprès des Indiens, ou Lamanites, comme il les appelle, vous dira que, comme son père avant lui, il consacre la plus grande partie de sa vie à essayer d'améliorer la vie des Indiens dans les réserves. Vous comprenez, sans qu'on ait besoin de vous le dire, qu'il irait n'importe où, n'importe quand, parler des besoins des Indiens à quiconque veut l'écouter.

Un autre personnage, chargé des missions extrême-orientales, au lieu de montrer une satisfaction complaisante à parler du bon travail accompli dans ces pays, préfère exprimer son désir ardent de trouver encore de meilleurs moyens d'agrandir, là-bas, le champ d'activité de l'Église. Les affaires de l'Église et ses responsabilités politiques sont, aux yeux de ces hommes-là, de pauvres moyens, en regard des fins qu'elle se propose.

Ils estiment que leur Église, et leur propre expérience humaine, doivent être au service de l'humanité dans le meilleur sens. Tout le reste est scories. Certains visiteurs de Salt Lake City peuvent ne pas être d'accord sur certains de ces points concernant les Mormons et leur cause, ou en faire une interprétation différente, mais la sincérité des chefs de cette Église ne fait aucun doute. Encore une fois, ce sont des gens qui ont grand souci de leur tâche.

La Société de Secours

Si telle est l'impression dominante du siège central, c'est aussi celle que l'on ressent non loin de là, dans la petite boîte à bijoux de marbre blanc qui abrite la Société de Secours. Fondée à Nauvoo en 1843 pour établir dans les formes les œuvres éducatives et charitables des femmes mormones, elle comprend maintenant cinq mille établissements disséminés dans le monde, dont les activités sont dirigées par le président Belle S. Spafford et ses conseillères, Marianne C. Sharp et Louise W. Madsen.

Les membres de cette société ont l'amour et le dévouement dont l'Église désire entourer les foyers et les vies des familles mormones. Il faut dire, arithmétiquement, que pendant une année type, les membres de la Société de Secours ont consacré presque un million d'heures à des activités de pure compassion comme visiter et soigner les malades. On pourrait dire aussi que la société a plus de cent quinze mille professeurs qui, en un an, feront plus de quatre millions cinq cent mille visites à domicile, travaillant en liaison avec des femmes, afin de donner des cours d'instruction religieuse et autres. La gamme s'étend des cours de couture à des cours de sociologie.

Mais ces chiffres et ces références ne peuvent rendre compte de la façon directe et intime avec laquelle se manifeste cette sollicitude. C'est la façon dont on va aider cette jeune mariée à préparer son grand dîner, le soir où elle reçoit le patron de son mari. C'est la manière dont on familiarisera la jeune mère avec les soins qu'elle doit donner à son enfant. C'est la façon dont ces parents, désarçonnés par les mauvaises études de Johnny, vont se tourner vers les membres de cette société pour leur demander conseil. Pour quelqu'un de l'extérieur, on dirait que toute jeune mère mormone dispose presque d'une centaine de grand-mères à qui elle peut demander aide et conseil.

Dans cette ambiance, vieille de plus d'un siècle, le visiteur se demande comment le mariage plural a bien pu s'épanouir. Ce n'est pas une question facile à poser ; on s'aperçoit vite que ces femmes mormones d'aujourd'hui ne le comprennent pas, elles non plus. Elles resteront très courtoises, mais elles paraissent embarrassées de la question. Elles lisent, de temps en temps, les histoires à sensation qui paraissent dans la presse sur le mariage plural, soi-disant toujours en vigueur en Utah. Elles sont stupéfaites. S'il y avait des violations si flagrantes des lois locales, nationales et

d'État, elles pensent que les fonctionnaires fédéraux et la police locale feraient quelque chose. Mais quand des arrestations, fort rares, ont lieu, c'est ordinairement celle d'un pitoyable et inculte paysan, perdu au fond de ses montagnes, et dont la famille est si misérable et si étrangère au XXe siècle, qu'il paraît plus facile de situer la tragédie dans Mars que dans un lieu quelconque relié de loin ou de près à la moderne Salt Lake City. Et seule une personne de passage, peu au fait des visites fréquentes, préméditées, visant au bien des familles, que font les membres de la Société de Secours à tous les foyers mormons, pourrait penser le contraire.

Sur la route de l'aéroport de Salt Lake City, le chauffeur suggère de faire un petit détour. En longeant un grand bâtiment neuf, conçu dans le style des missions espagnoles, nous entendons le son des guitares et des rythmes sud-américains. C'est la paroisse de Lucero, qui comprend plus de cinq cents Mormons de langue espagnole, surtout originaires du Mexique, d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud, mais quelques-uns aussi de Porto Rico, de la république Dominicaine et de Cuba. Les mélodies allègres retentissent pendant que Fernando Paredes et Elvia Romero, en costumes de couleurs vives, font des démonstrations de la danse mexicaine du chapeau.

Nouvel aspect de la vieille Salt Lake City, une touche de plus au cosmopolitisme de la Cité des Saints, originellement peuplée de tant de représentants des cultures britannique, scandinave et d'autres contrées européennes, et qui commence maintenant à assimiler celles du sud de l'Europe, que lui transmettent les populations de langue espagnole. Impression de la moderne Salt Lake City, qu'il est bon de garder à l'esprit, car le site montagneux où siègent les Saints est, pour le quartier général de l'Église, une source continue d'énergie et de trésor.

A l'aéroport, une grande carte du monde est tracée sur le sol, et tout près, l'habituelle rangée de pendules donnent l'heure des différents centres du globe. A Salt Lake City, c'est le début de la soirée, sept heures, et il est facile d'imaginer les membres du chœur faisant cercle impatiemment autour de Mary Jack, pour recevoir chacun leur partition des chants qu'ils vont répéter ce soir-là.

A New York, il est évidemment neuf heures; sans doute une commission s'est-elle réunie pour travailler au siège central de la Cinquième Avenue, face au Metropolitan Museum of Art. Sujet : le spectacle de Palmyra, l'été prochain. Mais, à Los Angeles, il

n'est que six heures, les projecteurs vont bientôt s'allumer pour illuminer le Temple du boulevard Santa Monica, que verront des milliers de gens passant sur l'autoroute toute proche.

A Honolulu, il est quatre heures de l'après-midi, et le dernier autobus ramasse les touristes qui ont visité le village polynésien, pour les ramener à Waikiki. Il est dix heures du matin, le jour suivant, à Manille et à Hong Kong, et onze heures à Tokio; les missions y sont déjà en pleine activité.

De là, vers l'Ouest, à travers la Russie, l'Inde et le Moyen-Orient, le monde des Mormons n'est plus si actif. Et à Berlin, à Vienne, dans les capitales scandinaves, il n'est que trois heures du matin, et même les cuisiniers se reposent. La chapelle d'Exhibition Road est dans l'obscurité et la lune éclaire doucement Preston, Liverpool et l'Atlantique, qui en achemina tant vers cette vallée. On ne peut s'empêcher de songer qu'au moins, en cet instant, l'ordre éternel du monde extérieur correspond à l'ordre intérieur du monde mormon.

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie

L'habitude, malheureuse selon moi, s'est établie de profiter des pages consacrées à la bibliographie pour y critiquer tout bonnement, et parfois sans aménité, les ouvrages des autres portant sur le même sujet. Travail deux fois plus laborieux, s'il s'agit des livres concernant les Mormons. Car, comme Bernard DeVoto l'a dit en conclusion, il n'en existe vraiment aucun d'impartial. Tous donnent l'impression d'avoir été écrits soit par leurs ennemis, soit par leurs amis.

Selon cet écrivain, ils se partagent généralement en deux catégories. La première comprend ceux qui ont été rédigés par les membres de l'Église, sous forme d'histoire approuvée ou officielle, ou bien de journaux ou mémoires ayant trait à des événements vécus. Leurs auteurs qui marchaient avec l'histoire, ils le savaient et voulaient absolument dire : « Voilà comment les choses se sont passées ». Ils sont très utiles et souvent intéressants, mais ne présentent qu'une seule dimension en ce sens qu'ils n'ont trait qu'à des épisodes limités, se déroulant sur une période relativement brève. La seconde catégorie comprend des ouvrages composés par des Mormons en rupture de ban, souvent même excommuniés, qui ont une histoire à raconter, la plupart du temps la leur, et le font d'une plume agressive.

Aujourd'hui, nous sommes en présence d'une troisième catégorie, qui nous vient de la seconde ou troisième génération de Mormons. Certains d'entre eux trouvent que les opinions prévalant au-dehors de la communauté mormone ont influé sur leur foi; d'autres se sont simplement détournés de la foi de leurs pères; phénomènes bien connus de toutes les Églises, depuis les temps bibliques. Il vaut mieux laisser aux psychologues le soin de juger de leurs motivations, mais leur littérature abonde de propos plus

ou moins cyniques du genre : « Maintenant, on peut révéler que... » En lisant ces ouvrages il ne faut pas perdre de vue les antécédents des auteurs.

Parmi ces derniers, il faut ranger la célèbre histoire de Joseph Smith, *No Man Knows My Story* (New York, 1945), de FAWN M. BRODIE, Mormone excommuniée. Mrs Brodie était de famille mormone, son père, un personnage de l'Église. Beaucoup moins incisif est *Kingdom of the Saints* (New York, 1957), de Ray B. WEST, Jr., élevé dans la doctrine mormone. Ouvrage excellent, mais sur ses trois cent soixante-trois pages, il en consacre trois cent trente-deux à la période finissant à la mort de Brigham Young, en 1877. Les événements passionnants et si importants de la fin du XIXe siècle, les deux tiers de l'histoire de l'Église, sont donc survolés avec un peu trop de rapidité.

Cette liste pourrait s'allonger indéfiniment, ce qui ne fait que corroborer l'opinion de M. DeVoto. Pareille quantité de matériaux interdit à quiconque de se prétendre expert. On vous donne environ vingt mille titres, au Bureau de l'Histoire de l'Église, ne portant uniquement que sur l'époque et la vie de Joseph Smith!

Dans ceux que l'on doit considérer comme document original, il faut naturellement inclure la relation que Joseph Smith fit lui-même des événements marquants de sa vie. Elle comprend six volumes qui ont pour titre, *Documentary History of The Church of Jesus Christ of Latterday Saints*, Period I, publiés par l'Église, à Salt Lake City.

Étroitement lié à cet ouvrage est *History of the Church*, de B. H. ROBERTS, également publié par l'Église et considéré comme l'histoire officielle.

Plus utile pour une étude concise mais complète est *Essentials in Church History*, par l'historien officiel actuel, Joseph FIELDING SMITH, et qui va de l'Antiquité à nos jours. Cette œuvre a été révisée et modernisée plusieurs fois, elle est publiée sous les auspices de l'Église à Salt Lake City.

Du 16 décembre 1851 au 19 août 1877, pendant vingt-six ans, presque toutes les déclarations publiques faites par Brigham Young ont été consignées mot pour mot par les journalistes qui ont voyagé avec lui. Beaucoup de ses sermons et discours parurent, à l'époque, dans le *Journal of Discourses* en vingt-quatre volumes, publié par l'Église en Angleterre, de 1854 à 1886. Mais il revint à

John A. WIDTSOE, président d'une école supérieure, puis apôtre de l'Église, de revoir cette masse de matériaux, de les trier et de les réduire en une seul volume, *Discourses of Brigham Young* (Salt Lake City, 1961).

Non seulement y subsiste l'essence même des enseignements de Brigham Young, mais la saveur particulière d'un homme qui, parmi bien d'autres choses, est l'exemple frappant d'un Américain qui s'est fait tout seul.

Beaucoup de livres ont paru sur Brigham Young, celui de M. R. WERNER (New York, 1925) est considéré comme le plus complet. Mais selon l'opinion de cet auteur, l'ouvrage définitif reste à faire.

La plupart des premiers chefs de l'Église, et ceux qui vinrent ensuite aussi bien, ont fait des relations de leurs travaux. Citons le *Journal de* Heber C. KIMBALL, par exemple, également celui de William CLAYTON.

Parmi la seconde catégorie d'ouvrages, ceux des « infidèles », il faut inclure *History of the Saints*, de John C. BENNETT (Boston, 1842), l'un des premiers assistants de Joseph Smith. Bennett renia sa foi et écrivit un livre amer qui fit beaucoup de mal à la cause mormone à l'époque, et qui peut induire en erreur encore aujourd'hui.

The Rocky Mountain Saints (Hartford, Conn., 1874) est l'œuvre plus récente d'un apostat, T. B. H. STENHOUSE.

Certains ont essayé, avec succès, de traiter le sujet objectivement et avec pénétration. Les deux ouvrages les plus cités sous ce rapport sont *A Journey to Great Salt Lake City*, de Jules RÉMY (Londres, 1861) et *The City of the Saints*, de Sir Richard BURTON (New York, 1862).

Rémy était un botaniste français connu qui essaya d'étudier la question avec un détachement tout scientifique. Beaucoup, aux États-Unis, condamnaient alors le mariage plural, supposant qu'il était imposé à des femmes non consentantes; Rémy, avec grand bon sens, chercha à interroger la femme d'un Mormon polygame et découvrit qu'elle y était favorable, pour les raisons indiquées dans ce volume. Burton, explorateur anglais, étudia avec beaucoup de tolérance la société de Sion à une période critique.

On est curieux des Mormons parce qu'on les suppose riches. La meilleure estimation de ces richesses et de la façon dont elles se

sont accumulées se trouve dans *Great Basin Kingdom* de Leonard J. ARRINGTON (Cambridge, Mass., 1958). Le professeur Arrington a fait une histoire économique de la société mormone, des débuts jusqu'à 1900 et un peu au-delà, qui situe bien l'économie en relation avec l'ensemble des événements politiques et sociaux. Par l'économie, il éclaire certains points de l'histoire des Mormons.

Quiconque examine le développement de la société mormone ne peut qu'être frappé par le rôle vital qu'y a joué l'émigration, particulièrement de Grande-Bretagne et de Scandinavie. Il est vrai qu'on peut en dire autant des États-Unis en général. L'immigration allemande et polonaise au Milwaukee, la ruée des Suédois à Minneapolis et à Saint Paul sont des exemples qui se présentent de suite à l'esprit.

Mais, en Utah, l'immigration fut planifiée, organisée, financée et s'est très bien passée. Sans elle, l'exploitation du Grand Bassin n'aurait jamais pris de telles proportions. Cette histoire-là est sous-jacente à celle des Mormons, depuis le début. Comme cet ouvrage le fait remarquer, il y eut des églises mormones à Londres, à Liverpool, à Manchester, et en plusieurs autres endroits avant Salt Lake City.

Richard L. EVANS, dans *A Century of Mormonism in Great Britain* (Salt Lake City, 1937), et Albert L. ZOBELL, Jr., dans *Under the Midnight Sun* (Salt Lake City, 1950), retracent l'histoire des Mormons dans ces deux contrées, l'Angleterre et la Scandinavie. L'histoire du début des missions dans les autres contrées semble plutôt vague. L'auteur espère qu'il a un peu corrigé ce défaut dans son livre et a réussi à donner à l'immigration la part qui lui revient dans l'histoire générale des Mormons.

Dans les notes en bas de pages, on trouve la référence des sources utilisées à mesure dans le texte, ainsi que des critiques de celles-ci.

TABLE

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5
Avant-Propos 7
Avertissement aux lecteurs 9

PREMIÈRE PARTIE

LA PÉRIODE DE JOSEPH SMITH

1. L'histoire d'un succès. 13
2. Grand spectacle à Palmyra 22
3. L'enseignement de Joseph Smith. 30
4. La fondation de l'Église 43
5. Les Mormons dans le monde 50
6. En prison à Liberty 60
7. Nouveau départ pour l'Angleterre 69
8. Brigham Young en Angleterre. 77
9. La polygamie ou mariage plural. 93
10. Le martyre 101
11. « Venez, venez ». 113

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉPOQUE DE BRIGHAM YOUNG

12. Arrivée dans le Grand Bassin. 127
13. Trois miracles 137

14. Les missions de Scandinavie 146
15. Premières entreprises industrielles 160
16. La catastrophe des charrettes à bras 171
17. La « guerre de l'Utah » 178
18. Place aux loisirs 188
19. L'ère du chemin de fer 201
20. L'adieu de Brigham Young 213

TROISIÈME PARTIE

LE VINGTIÈME SIÈCLE

21. Le Manifeste et les Temples 225
22. S'aider les uns et les autres 241
23. Un bond en avant dans le monde 253
24. David O. McKay et la grande expansion 261
25. Sion à l'étranger 273
26. L'héritage de Dan Jones au pays de Galles 281
27. Une journée à Londres 285
28. Missions modernes de Scandinavie 290
29. Nouvel aspect de l'Église dans les pays de langue française et allemande 295
30. Les Lamanites à l'époque moderne 310
31. Océanie et Japon 318
32. Salt Lake City à l'ère des *Jets* 325

Bibliographie 341
Table des matières 347

IMPRIMÉ EN FRANCE
3653-1970 — Tours, Imprimerie Mame.
Dépôt légal : 3e trimestre 1970